


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S.
23 - I - 2

III 23 I 2



LA DÉCOUVERTE DES SOURCES DU MISSISSIPPI ET DE LA RIVIERE SANGLANTE.

DESCRIPTION
Du Cours entier du Mississippi,

Qui n'était connu, que partiellement, et d'une grande partie de celui de la RIVIERE SANGLANTE, *presque entièrement inconnue ; ainsi que du* COURS ENTIER DE L'OHIO.

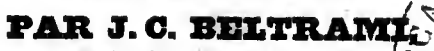
Aperçus Historiques, des Endroits les plus intéressans, qu'on y rencontre.

OBSERVATIONS CRITICO-PHILOSOPHIQUES,
Sur les Mœurs, la Religion, les Superstitions, les Costumes, les Armes, les Chasses, la Guerre, la Paix, le Dénombrement, l'Origine, &c. &c. DE PLUSIEURS NATIONS INDIENNES.

PARALLELE
De ces Peuples avec ceux de l'Antiquité, du Moyen Age, et du Moderne.

COUP-D'ŒIL,
SUR LES COMPAGNIES NORD-OUEST, ET DE LA BAIE D'HUDSON, AINSI QUE SUR LA COLONIE SELKIRK.

PREUVES EVIDENTES,
Que le Mississippi est la première Rivière du Monde.



PAR J. C. BELTRAMI,
Membre de plusieurs Académies.



NOUVELLE-ORLEANS :
Imprimé par Benj. Levy, N°. 86, *Rue Royale.*

1824.

A MADAME

La Comtesse Compagnoni, *Née Passeri.*

Ces Lettres vous appartiennent, Madame. C'est à vous, et pour vous, que je les ai écrites.

Leur volume, les distances immenses, qui nous séparaient, les difficultés de communication, m'ont empêché de vous les faire parvenir.

Elles ne sont le fruit que de neuf mois de voyage, et l'ouvrage d'un moment.

C'est du milieu des déserts, du fond de pays, presqu'impénétrables, et sur une terre, qui est, pour ainsi dire, un monde nouveau dans le Nouveau Monde, que j'ai jeté sur le papier les faits, les idées, et les réflexions, que j'ai l'honneur de vous communiquer, à vous Madame, et à nos amis communs.

En écrivant ces lettres, je n'avais d'autre secours littéraire, que celui d'une mémoire peu riche, et peu fidèle. Ne vous attendez donc pas à voir dans cet ouvrage ce que, peut-être, vous y eussiez trouvé, s'il m'eût occupé plus longtems, et qu'il eût été rédigé dans des lieux plus propices, et avec un peu de repos.

En les mettant au jour, je ne fais, que céder à votre noble impatience. Si le Public vient à me

lire, j'espère, trouver, dans ses jugemens, cette indulgence, que l'on doit à la franchise, et à la droiture d'intention.

On a pardonné à Madame de Sévigné bien des fautes de langage, et bien des incorrections, par la seule raison, qu'elle écrivait ses lettres du premier trait de plume. Si l'on jette un coup-d'œil sur la date des miennes ; si l'on réfléchit sur le tems, qu'il m'a fallu, pour parcourir un espace de plus de 2000 lieues, l'on conviendra aisément, qu'un étranger, écrivant au milieu des bois, entouré de Sauvages, et de dangers, essuyant toute sorte de privations, et de misères, l'on conviendra, dis-je, qu'il est, pour le moins, aussi excusable, que Madame de Sévigné, fort à son aise dans son boudoir, et conversant dans sa langue maternelle.

De plus, il est difficile qu'un Italien puisse penser dans une autre langue, que la sienne. Cet ouvrage est donc sujet à un double inconvénient: la langue n'est point celle des pensées, et les pensées, ne peuvent être, que mal rendues, par un idiôme, qui leur est étranger.

Vous demanderez, peut-être, pourquoi je n'écris pas en Italien ? J'aime à me familiariser avec une langue, qui est devenue la langue de l'Univers : et d'ailleurs, un ouvrage écrit en Italien, serait inutile, et ici, et en Italie, quoique par de différentes raisons.

Enfin, Comtesse, vous n'y verrez que la vérité dans toute sa simplicité, ce qui ne vaut rien, sans doute, en comparaison des phrases fardées,

et des fables encyclopédiques, enfantées par l'imagination aîlée des beaux esprits, et répandues dans le *Grand Monde*, qui, en général, ne protège, que ceux, qui le flattent, et le trompent.

Cependant, comme vous n'aurez pas à bailler sur le plagiat ; comme ces nouvelles découvertes vous rappèleront celles d'un grand nombre de nos illustres compatriotes, et que vous y trouverez un aperçu de tout ce qu'il y a de plus curieux, de plus intéressant sur les contrées que j'ai parcourues en Amérique, je ne doute nullement, que vous ne me lisiez avec intérêt. Cet ouvrage a d'autres droits encore à votre bienveillance. C'est l'offrande de l'amitié, et un monument consacré à la mémoire de votre illustre et vertueuse amie.

J'ai l'honneur d'être,

Madame La Comtesse,

Votre très-humble serviteur,

J. C. B.

De la Nouvelle-Orléans, ce 12 *Février* 1824.

L'AUTEUR AU PUBLIC.

CES LETTRES, *puisque j'ai hasardé de les faire imprimer, vous appartiennent aussi ; en conséquence je vous dois une préface. Elle ne sera pas longue ; je n'ai que deux mots à vous dire.*

Que celui, qui n'est pas impartial ne me lise pas, car j'ai écrit avec la plus grande impartialité. Qu'on n'écoute pas les Mœvius, *inspirés seulement par l'Envie et la Méchanceté. Qu'on me juge sans passion ; et que personne ne me juge, s'il n'a la patience de me lire tout entier.*

Vous n'y lirez point de vérités, j'espère, qui ne soient associées au désir du bien. Vous jugerez si elles sont utiles.

En imprimant cet ouvrage sur la scène même de l'action, je crois avoir fait preuve d'assurance, de franchise, et d'une noble confiance. Daignez l'agréer.

LA DÉCOUVERTE

DES

SOURCES DU MISSISSIPPI

ET DE

La Rivière Sanglante.

LETTRE I.

Sur le cours tout entier de l'OHIO.

Au confluent de l'Ohio et du Mississippi, 1er. Avril 1823.

J'ai fait encore une bien longue et bien belle promenade, Comtesse, depuis ma dernière de Pittsburg. Que n'ai-je le pinceau de Claude ou la plume de Delille, pour pouvoir en tracer le tableau enchanteur; que ne suis-je inspiré par la sagacité d'Anacharsis ou par la sagesse de Mentor, pour savoir distinguer et apprécier ce que le pays, que je viens de parcourir, offre d'intéressant, ce qu'il promet de flatteur aux générations présentes et futures, au Nouveau et à l'Ancien Monde!

Veuillez agréer ce que peut vous apprendre un homme, dont l'âme s'absente souvent pour retourner là, où l'amour de la Patrie et des Pénates le ramène sans cesse, où l'admiration de la vertu la plus rare, les consolations de la plus noble amitié, l'ont si longtems et si doucement occupé, et dont les yeux ne voudraient s'arrêter, que sur ce qui est le plus difficile à décrire, sur ce qui sympatise avec ses affections.

Pittsburg, avant la guerre de l'Indépendance, n'était qu'un petit fort, sous le nom de Quêsne, lorsque ces déserts appartenaient aux Français, et sous celui de Pitt, lorsque les Anglais s'en emparèrent, sous le ministère de cet homme, que Mr. Nicoll, un de ses collaborateurs dans le parlement, a mieux peint, qu'une fausse renommée. Ce fort était, dans ce tems là, un des boulevards qui défendaient les frontières occidentales des colonies européennes.

Les Sauvages, ou Aborigênes, habitaient encore toutes ces vastes régions, qui constituent maintenant les Etats de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois, du Mississippi, du Kentucky, du Tennessee, d'Alabama, et une grande partie de ceux de la Louisiane, de la Georgie, du Mississippi, de New-York, de la Pennsylvanie, et de la Virginie.

Aujourd'hui c'est une ville qui contient environ 12,000 habitans. C'est une merveille de voir avec quelle facilité l'espèce humaine s'y multiplie; il semble que la mort et les médecins n'y aient, qu'un faible empire.

Il est difficile de trouver une situation, si enfoncée dans les terres et si éloignée de la mer, qui soit en même tems aussi favorable, que celle-ci, pour le commerce intérieur et extérieur.

Pittsburg appartient à l'Etat de Pennsylvanie, et est situé au pied du revers occidental des montagnes Alléghany ou Apalaches, qui du Canada jusqu'au golfe du Mexique, du N. N. E. au S. S. O. partagent les E.-Unis en orientaux et en occidentaux. C'est là précisément, où les rivières Alléghany et Monongahela se réunissent, et renonçant à leurs noms respectifs, baptisent, pour ainsi dire, leur confluent de leurs eaux, et prennent celui d'Ohio, qui, en langue algonquine, ou aborigène, signifie Belle Rivière. La première, qui descend du côté du Nord, offre une navigation sûre jusqu'à Presqu'île, où, au moyen d'un portage très court, on communique

avec le lac Erié. La seconde porte aussi de grands bateaux dans un cours d'environ 200 milles, jusqu'à peu de distance de ses sources, vers le S. E., dans les Apalaches.

Pittsburg fleurit déjà par une quantité de manufactures, qui toutes sont en grande activité, et mues par la vapeur. Le mécanisme de celles de cloux est si puissant, que, la montre à la main, j'en ai vu faire, à l'aide d'un seul homme, près de 300 dans une minute ; et celui de la fonderie de fer, réduit, peut être, en moins de tems, ce métal de l'état de sa première nature à celui d'une barre très polie, et d'une dimension quelconque. Dans les pays, où bientôt l'on va renouveller aussi le mouvement du soleil, et arrêter, comme autrefois, la Terre, les inventeurs de ces machines passeraient pour des sorciers, et auraient à craindre d'encourir le même sort, qui affligea si cruellement notre célèbre Galilée. Pittsburg est le petit Birmingham des Etats-Unis.

Cette ville reçoit les marchandises de la mer Atlantique par la voie de New-York, de Philadelphie, de Baltimore, et les envoie dans les parties occidentales par l'Ohio, le Muskingum, le Kentucky, le Tennessee, le Cumberland, le Mississippi, le Missouri, l'Illinois, &c., et dans les pays situés sur le golfe du Mexique, par le canal de la Nouvelle-Orléans, qui est à peu de distance des embouchures du Mississippi ; elle reçoit réciproquement les productions de toutes les contrées baignées par ces grandes rivières, ainsi que celles des Indes Occidentales.

Les bateaux à vapeur, ou autres, qui les transportent, croisent en tous sens toutes ces vastes contrées du Nouveau Monde. Dans les premiers on trouve toutes les commodités possibles, assez de propreté, des déjeuners et des diners qui, s'ils ne sont pas très délicats, sont très abondans ; des soupers, que le thé rend moins lourds ; des lits, auxquels le bruit de l'eau et des machines prê-

tent une vertu soporifique, qu'ils n'auraient pas ailleurs; on y trouve enfin une nombreuse compagnie presque toujours assaisonnée de quelque original.

Ce fut sur un de ces *steam-boats*. que je m'embarquai, dans la matinée du 15 Mars ; et ce ne fut qu'à quelque distance de Pittsburg, que je m'aperçus, que le temps était serein, le ciel brillant des rayons de l'ancienne idole de ces contrées ; car la fumée du charbon de terre, le seul encens que ces nouveaux peuples, tous manufacturiers et hérétiques, offrent à leurs divinités, l'Avarice et l'Industrie, dérobe toujours aux yeux des mortels et l'astre du jour et ceux de la nuit. Sans ce brouillard épais, la perspective, au point où ces deux grandes rivières se rencontrent, environnée de collines, entrecoupée de vallons, et perçant dans des lointains romantiques, aurait été beaucoup plus pittoresque et plus surprenante.

La vue des deux ponts, au moyen desquels la ville communique avec les bords opposés des deux rivières, à laquelle le voile du brouillard prêtait tous les charmes de l'optique, présentait un tableau ravissant.

Ces deux ponts, tous en bois, basés sur des piliers en pierre, sont deux chef-d'œuvres en ce genre.

Une charpente, entrelacée admirablement, supporte, d'une manière magique, les arches plates, qui, soutenues par le seul effet de la pression, et nullement cintrées, atteignent cependant à des portées considérables. Ces deux édifices sont deux beaux monumens des progrès de la mécanique chez les Américains. Il parait qu'ils s'entendent mieux à bâtir des ponts, que des Parthenons et des Capitoles.

Chacun de ces ponts a deux trottoirs latéraux, où les piétons ne peuvent être aucunement incommodés par la rencontre des cavaliers et des voitures, dont deux issues séparées fixent l'en-

trée et la sortie. On est dans ces trottoirs, comme dans des galeries spacieuses, à l'abri du vent et de la pluie. Ceux de la Monongahela ont environ trois quarts de mille de long; ceux de l'Allégany sont à peu près d'un demi mille. Ils sont éclairés, à distance égale, par des fenêtres fermées à glace. Les jalousies, qui les ornent, leur donnent un nouveau dégré de beauté, lorsque le soleil élève la vapeur des eaux jusqu'à la hauteur des piliers, et en fait, pour ainsi dire, des palais flottans.

Ces deux structures appartiennent à une compagnie de spéculateurs, à qui, je crois, le péage, quoique fort, ne pourra jamais rendre une compensation équivalente aux sommes, que ces ouvrages doivent leur avoir couté. Car les nombreux débouchés, que tant de rivières navigables offrent au commerce et aux voyageurs, ainsi que le mauvais état des routes dans presque tous les Etats-Unis, sont de grands obstacles aux intérêts et aux profits des entrepreneurs de ponts.

Vous seriez étonnée, Comtesse, de trouver, dans un pays, où tout semble faire des progrès très rapides vers la civilisation, des chemins qui retracent encore l'idée de contrées sauvages. Mais, je crois, qu'ils seront toujours les mêmes, tant que cette forme de gouvernement existera; car cette Grande Union est toujours désunie, lorsqu'il s'agit de statuer sur une chose, qui, comme les grandes routes, est plus utile à un Etat qu'à un autre, ou ne l'est pas également à tous. Il n'y aurait que le cas, où cette chose pourrait en même tems intéresser les trois Etats de Virginie, de Pennsylvanie, et de New-York; car par le nombre de leurs députés au Congrès fédéral, ils emporteraient eux seuls la majorité sur les vingt-un autres. Ordinairement ils ne s'accordent guères qu'en un seul point, qui est la grande jalousie, avec laquelle ils se surveillent tous réciproquement.

Si cet esprit de jalousie pouvait se conserver toujours dans les bornes de la modération, il serait peut être le salut de la République. Mais, comme les Etats de l'Ouest manifestent en toute occasion une vive opposition d'intérêts contre ceux de l'Est, et que les Fédéralistes, ou Aristocrates, sont souvent aux prises avec les Populaires, ou Démocrates, cette rivalité pourrait se changer en haine, et devenir fatale à l'Union, et favorable à l'ennemi commun, qui ne les perd pas de vue un instant, et qui ne cesse de faire agir des ressorts puissans parmi les chefs et les coryphées de ces différens partis. Pour les Anglais, tous les partis sont bons, pourvu qu'ils servent à semer la discorde et l'anarchie, sur lesquelles ils basent principalement leur existence politique, et auxquelles leur machiavélisme condamne le monde entier.

Presqu'aussitôt passé ce grand confluent, une petite île charmante parait devant nous, et, par l'assemblage d'une qnantité d'arbres élevés et touffus, semble offrir un bouquet d'hommage à la majesté du nouveau fleuve, qu'elles viennent de former.

A huit milles de là une autre île qu'on appelle *Long-Island*, à cause de son étendue, le partage au milieu. Parsemée de maisonnettes et de chaumières, elle offrait un paysage enchanteur, et la fumée, qui perçait à travers les bosquets, la nuançait de traits très touchans.

Il serait trop long, et au-dessus des efforts de ma plume, de vous peindre, de vous exprimer toutes les impressions, que les différens aspects de cette superbe rivière font sur l'ame du spectateur, et des détails sur les espaces immenses, qu'elle parcourt, fatigueraient peut être votre imagination, que je ne veux point rassasier. Je me bornerai donc à vous tracer, en esquisse, les principaux endroits qu'elle baigne, les rivières les plus considérables qui y aboutissent, et je

ferai ensuite succintement une revue générale de toute la vallée. qu'elle embellit de son cours, pour vous en offrir ce qui sera le plus digne de votre attention.

Comme généralement l'Ohio, depuis Pittsburg jusqu'à son embouchure, coule à peu près de l'E. N. E. à l'O. S. O., pour éviter la confusion et l'ambiguité, nonobstant ses fréquentes déviations du rumb général, nous appellerons, lorsqu'il sera utile de l'indiquer, la rive, qui est sur la droite, la rive septentrionale, et méridionale, celle qui est sur la gauche.

Le vaste Etat de Pennsylvanie s'étend sur ces deux bords jusqu'à 41 milles au Sud à *Grape-Island*, et continue jusqu'à 44 au Nord à *Little Beaver Creek*, qui le sépare de l'Etat de l'Ohio.

Nous arrivâmes sur le soir à Weeling, sur le bord méridional, comme par enchantement. Quoiqu'à 91 miles de Pittsburg, je ne m'étais pas aperçu d'avoir parcouru une si longue distance; tant mes yeux et mon imagination étaient occupés et ravis par les charmes, que cette rivière vous présente.

Weeling est la grande rivale de Pittsburg, comme la Virginie, à laquelle elle appartient, l'est de la Pennsylvanie. Sa situation la favorise beaucoup ; presque tous les habitans de l'Ouest, qui se rendent dans les Etats de l'Est, y viennent prendre la diligence, qui arrive et repart régulièrement trois fois par semaine pour Washington, le Maryland, la Virginie, la Pennsylvanie, &c. Mais elle est bien loin d'avoir tous les avantages de la ville de Pittsburg, où le commerce croise sur tous les points, et où l'abondance du charbon de terre facilite l'entreprise des manufactures.

Marietta, 84 milles plus bas que Weeling, sur le bord septentrional, ne date pas de loin; néanmoins, elle est le chef-lieu du comté de Washington, dans l'Etat de l'Ohio. Cette place

ne comptait que peu de familles en 1800 ; maintenant elle brille de beaux édifices publics et privés. Une Académie y encourage l'instruction, et une bibliothèque assez bien choisie, invite ses habitans à la lecture. Une imprimerie n'y est jamais oisive ; car, dans les Etats-Unis, les papiers publics occupent les petits villages, comme les grandes villes, la chaumière, comme le palais. Une église presbytérienne, quoique vaste, ne suffit plus à contenir toute cette population, qui déjà monte à près de 2000 âmes, et qui augmente prodigiensement toutes les années avec la ville. Sa situation est des plus belles, des plus riantes, et le Muskingum, qui se jette dans l'Ohio, lui offre les avantages d'une longue navigation dans les terres ; on peut, au moyen d'un petit portage, procéder jusqu'à la rivière Cuyahoga, qui descend dans le lac Erié.

La situation de Belpré, sur le même bord et dans le même comté, est très agréablement d'accord avec son nom. Il lui fut donné par des Français, qui, après avoir combattu pour l'Indépendance américaine, s'établirent dans cet endroit, pour jouir aussi en paix des fruits de leur valeur. Quand on pense, que les Français ont tant fait pour la liberté des autres ; qu'ils ont immolé leur bon roi au vain fantôme de la leur, et que maintenant ils forgent des fers à l'Espagne et au Portugal, et peut être à eux-mêmes, avec la même alacrité, qu'ils offraient des victimes au terrorisme des Sans-Culottes, on est frappé de mille sentimens opposés et choquans.

L'île de Blamerhasset arrête l'intérêt du voyageur, et par sa longueur, qui est de trois milles, et par sa beauté qui enchante, et par le souvenir qu'elle rappelle de la catastrophe malheureuse qui lui donna ce nom.

Un gentilhomme Irlandais, fuyant les horreurs dont la révolution ensanglantait sa patrie en



1801, se réfugia en Amérique, et vint s'établir dans cette île, avec toute sa famille. Riche et amateur du beau, il en fit un Tivoli, un Paphos. En décembre 1810, un terrible incendie ensevelit sa fille unique sous les ruines du beau palais, qu'il y avait bâti. Il abandonna aussitôt après ce séjour de douleur ; et cette île ne rappèle maintenant sa splendeur, que par le nom de l'infortunée, qui y périt: et tout y périt après elle. Ciel ! combien on sent ce que ce père malheureux a dû éprouver à cette perte cruelle ! Ayant ensuite trempé dans une conspiration, tendant à renverser la Grande-Union, il fut obligé de quitter aussi l'Amérique.

Le *Great Kenhawa* est la première grande rivière, qui afflue dans l'Ohio, du côté du Sud. Elle descend des Apalaches occidentales, dans la Caroline septentrionale, et est navigable à une grande distance de son embouchure.

Gallipolis, fondée aussi par des Français, fuyant aux approches des premières terreurs de la revolution, également dans l'Etat de l'Ohio, est aujourd'hui chef-lieu d'un Comté, quoique cette ville existât seulement dans le livre des déstinées, en 1780 ; mais ce qu'il y a vraiment d'étonnant, c'est Burlington, qui, à l'âge seulement de cinq ans, est chef-lieu du Comté de Lawrence, et siège d'une cour de justice.

La petite rivière Sandy n'est remarquable, que par les limites, qu'elle fixe entre l'Etat de la Virginie, et celui de Kentucky, sur le bord méridional, à environ 300 milles de Pittsburg.

Portsmouth, sur le bord du Nord, dans l'Etat de l'Ohio, est située au confluent du Scioto, rivière considérable et navigable, jusque dans l'intérieur de l'Etat.

Maysville, ou Limestone, sur le bord sud, est une ville des plus florissantes de l'Etat de Kentucky. Je me promenais dans ses environs, et la Nature, me présentant à chaque pas des perspec-

tives variées, des scènes ravissantes, y arrêta mes pensées et mes pas, et le *steam-boat*, après m'avoir bien attendu, partit sans moi.

Heureusement un radeau vint à passer, et je parvins à le rejoindre à Cincinnatti, où il s'était arrêté pour déposer des marchandises, et en prendre d'autres. Je passai la nuit à ramer, pour m'empêcher de geler.

L'enfance de Cincinnatti, parait promettre beaucoup pour sa maturité. Quoique *Columbus* soit la capitale de l'Etat de l'Ohio, néanmoins Cincinnatti en est la première ville, et la plus commerçante, ne le cédant qu'à Pittsburg, en richesses et en manufactures, mais elle est beaucoup plus jolie, et plus charmante. Sa situation brille, pour ainsi dire, sur un plateau, qui surmonte le bord de l'Ohio; des côteaux l'environnent au Nord, et l'Ohio la baigne en demi cercle au Sud. C'est notre Gênes en petit; et ses environs sont également décorés de riantes maisons de campagne. Ses *steamboats* parcourent et l'Ohio et le Mississippi. L'activité et l'industrie se montrent partout. Une Académie et un Musée, annoncent son amour pour les sciences et la littérature; et cinq écoliers, que j'ai trouvé réunis dans une institution d'enseignement mutuel, sont une preuve que l'instruction y est générale. J'ai été surpris d'y voir les jeunes filles pêle-mêle avec les garçons. Nonobstant le respect dû aux mœurs des Américains, il est toujours à craindre, que l'occasion l'emporte sur l'austérité; et j'ai toujours vu que, là, où la malice se tait, la Nature parle un langage encore plus séduisant. On m'a dit que c'est à Mr. Wergenton, qui fut le premier à s'y établir vers la fin du dernier siècle, et dont la vertu lui mérita, peut-être, le surnom de Cincinnatus, qu'elle doit le nom illustre, qui la distingue. Je suis tenté de croire, que le nom d'un Romain si illustre, et si républicain,

peut avoir contribué, parmi un peuple nouvellement républicain, à la rendre si promptement florissante. Elle compte déjà environ 12,000 âmes de population, pour la plus grande partie émigrés de la Nouvelle Angleterre. Elle est à 450 milles de Pittsburg.

La rivière Miami, qui descend du Nord, sépare l'Etat de l'Ohio de celui de l'Indiana. Elle entre loin dans les terres, et communique avec d'autres, qui étendent considerablement la navigation dans l'intérieur des deux Etats. Elle est à 470 milles de Pittsburg, et à peu près à la moitié du cours de l'Ohio.

Je ne puis m'empêcher, Comtesse, de vous arrêter un instant aussi au petit village de *Rising-Sun*, (Soleil levant,) situé sur une petite hauteur; il brille, vraiment, comme lui, et les sites pittoresques, qui l'environnent, justifient parfaitement son nom. Il est dans l'Etat de l'Indiana, sur le bord septentrional.

Et Vevay, Comtesse! Ce nom, qui rappèle la Nouvelle Héloïse, où le Grand Citoyen de Genève, en peignant les faiblesses de l'humanité, fait connaître de combien la Vertu leur est supérieure; où il montre, que l'amour peut être aussi pur et irréprochable, qu'énergique et élevé; où l'homme montre des caractères extraordinaires, et en même tems très naturels; où Julie est le modèle à la fois des épouses, des amies, et des mères. Cette petite ville, quoique dans le sein de l'Amérique, est habitée par des Suisses, comme celle du pays de Vaud. Ils y prospèrent dans l'agriculture. Elle est sur le bord septentrional, et dans l'Etat d'India, à 514 milles de Pittsburg. Ces Suisses cultivent aussi la vigne. Ils sont les seuls qui aient, jusqu'à présent, obtenu quelque succès dans ce genre de culture.

Nous arrivons, Comtesse, à un des plus grands tributaires de l'Ohio. C'est la rivière Kentucky,

qui, descendant, au Sud, d'une branche des Apalaches, forme une espèce de Chersonnèse, vers l'Ouest, et sépare l'Etat du Kentucky, au Nord, de celui d'Alabama, au Sud. Cette chaîne s'appèle les montagnes de Cumberland. La rivière Kentucky traverse l'Etat, auquel elle a donné son nom, et se jette dans l'Ohio, à environ 525 milles de Pittsburg, entre Port-Williams, sur sa droite, et Prestonville, sur sa gauche. Cette rivière offre, tous les jours, à ces deux petites villes naissantes, de nouveaux avantages, ainsi qu'au pays de l'intérieur, par la facilité, que sa navigation leur prête, d'échanger le surplus de leurs productions contre les marchandises étrangères, qui leur sont nécessaires.

A 580 milles de Pittsburg, on arrive à ce qu'on appèle *The Falls*, ou les Cascades de l'Ohio.

Il est de mon systême de ne m'informer nullement d'avance des grands spectacles, ou de l'art, ou de la nature, pour ménager à ma curiosité, une surprise, ou plus agréable, ou plus forte, afin que mes yeux et mon jugement ne reçoivent point l'influence d'impressions étrangères. Mais cette fois-ci, Comtesse, mon attente, excitée à l'idée d'un si gros volume d'eau en *Cascade*, demeura grandement frustrée, et je ne fus étonné, que de n'avoir aucun sujet de l'être.

Ces cascades ne sont autre chose, qu'une pente inclinée de vingt-deux pieds seulement, dans l'espace de deux milles, ne servant, à dire vrai, qu'à accélérer le courant de l'eau. Néanmoins j'y observai un phénomène, qui pourrait paraître extraordinaire aux yeux du philosophe.

Je pensais, que la vitesse, imprimée à une telle masse de fluide par cette descente, aurait dû lui donner un élan irrésistible, et hâter la violence du courant, jusqu'à une distance considérable ; mais point du tout, Comtesse, la rivière, au bas

du plan incliné, reprend aussitôt son niveau et sa marche accoutumée, comme par enchantement, et sans la moindre réaction de reflux. Nous, qui ne sommes que curieux, Comtesse, et simplement observateurs, laissons aux savans le soin d'en résoudre le problême.

Ces rapides, outre qu'ils pourraient entraver les progrès de l'ennemi, dans le cas d'une invasion, ont encore procuré l'avantage précieux de deux entrepôts de commerce; un, là où ils commencent, l'autre où ils finissent; et deux villes florissantes en ont été la conséquence. Louisville, où s'arrêtent tous les batimens, qui descendent, et Shippingport, où s'arrêtent ceux, qui remontent l'Ohio, l'une et l'autre sur la rive méridionale. Cependant, quand les eaux sont hautes, ces chûtes peuvent être remontées sans danger. D'autres petites villes et villages fleurissent aussi sur la rive opposée, et sont également autant d'entrepôts, pour l'Etat d'Indiana. Suivant moi, un canal, qu'on a projeté de faire entre Shippingport et Louisville, ne saurrait être, que désavantageux, sous bien des rapports.

Louisville est la clef principale du commerce de l'Etat du Kentucky. Si Pittsburg est la Tyr de l'Ohio, et Cincinnati la Carthage, Louisville en est la Syracuse.

Peu avant le commencement de ce siècle, ce n'était, qu'un petit fort d'observation, bâti par le Général Clark, qui fut le fléau des Indiens, sans en être l'Attila, et qui a été appelé le *père* des régions de l'Ouest, parcequ'il a été un des premiers, qui aient repoussé, vers le Nord et l'Ouest, ces peuples barbares, ou, pour mieux dire, un des premiers, qui aient envahi et usurpé leurs terres. Cette ville contient déjà plus de 7000 âmes. C'est une population d'autant plus étonnante, qu'un grand nombre de ses habitans trouvent chaque année la mort, dans les exhalaisons pestilentielles des marécages, qui l'entourent, ainsi

que dans les systêmes contradictoires d'une multitude de médecins, qui l'infestent. En entrant dans cette ville, je compris par les affiches étalées par ces Messieurs à chaque coin des rues, que le pays devait être dangereux, comme cet étranger qui, après un long voyage dans les déserts, et parmi des peuples barbares, s'apperçut qu'il était rentré dans le sein de la civilisation, à l'aspect d'un pendu exposé sur la place de la première ville, qu'il rencontra. Néanmoins la soif de l'or y conduit tous les jours de nouvelles victimes, qui se succèdent au tombeau.

Shippingport n'est pas plus sain, que Louisville, et il est beaucoup moins considérable, car les spéculateurs de cet endroit aiment mieux habiter sur la rive droite, dans les jolies petites villes de Clarksburg, Albany, et Jefferson, dont l'élévation au-dessus de la rivière leur procure, avec la plus grande aménité, un air très salubre, où il n'y a, en tout, que deux médecins, et qui s'accordent dans leurs théories, sans que leurs malades aient à fournir à leurs épreuves.

Si je voulais vous occuper, Comtesse, de tout ce qui frappait mon œil et mon cœur, dans cette promenade touchante et délicieuse, ma plume ne trouverait plus d'expressions nouvelles, et vous seriez condamnée à des répétitions ennuyeuses. J'omettrai donc les tableaux, qui n'offrent rien de plus intéressant, que ce que nous avons vû; et après vous avoir indiqué le Wabash, qui descend du Nord et sépare l'Etat de l'Indiana de celui de l'Illinois, à 825 milles de Pittsburg, et du côté du Sud, Green-River, le Tennessee, et le Cumberland, quatre rivières très considérables, et d'une navigation importante, nous nous reposerons au petit endroit, appelé Wilkinsonville, pour jaser un instant sur un point, que son nom rappèle, et qui mérite une place dans l'histoire (à former) des Etats-Unis. Le Général Wilkinson, qui lui a donné son

nom par un petit fort, qu'il y avait bâti contre les Sauvages, après avoir été le Marcellus de son pays, voulait aussi passer le Rubicon pour en être le César. Il a été brave et vaillant dans toutes les guerres, et contre les Anglais, et contre les Sauvages, et il a été aussi accusé de conspirer contre la liberté de sa patrie.

Il était Commandant Général de toutes ces régions de l'Ouest, pendant, que le Colonel Burr, qui, quoique Vice-Président, avait été contraint de céder ses prétentions à la suprême magistrature à son illustre concurrent, Thomas Jefferson, rodait, sous prétexte de spéculations commerciales, dans ces contrées, et tenait des assemblées secrètes, qui, à ce que j'ai entendu dire, ne sentaient pas tout à fait le commerce.

Une correspondance suivie entre ces deux personnages, fit naître des soupçons; j'ignore jusqu'à quel point ils étaient fondés. Ils furent accusés d'une conspiration contre le gouvernement, tendant à séparer les Etats de l'Ouest de ceux de l'Est. Mais après une longue procédure, des débats, et des plaidoyers interminables, ils furent tous les deux absous, Wilkinson, par une cour martiale, Burr, par une cour ordinaire.

Il est à regretter que deux hommes d'un talent vraiment distingué, qui avaient, auparavant, très bien servi leur patrie et la liberté, aient pu se trouver sous le poids d'une pareille accusation.

Nous n'avons pas fait grand chemin, Comtesse, et nous nous arrêtons encore à un endroit, que, bien qu'il n'y ait, que deux chats et une cheminée, on appèle *America*. C'est un entrepôt naissant du bas Illinois, et le *steam-boat* y aborda pour charger de la farine, dont cet Etat fournit une quantité déjà beaucoup au-dessus de sa consommation. Je profitai de ce tems pour aller courir un peu la campagne, dont l'attrac-

tion est toujoujours plus forte, que ma résistance. Ces forêts vénérables de première création, sont un spectacle très attrayant pour un Européen, qui est né au milieu des *jardins* de la belle Hespérie.

Un voyageur du *steam-boat* m'accompagna, et nous retournâmes avec une provision de rire, qui nous servit pour nous et la compagnie, pour bien longtems; je vous en offre votre portion.

J'étais derrière un grand chêne à guetter un écureuil; mon compagnon m'appèle d'une voix empressée, et s'écrie : *a Deer*, (un chevreuil ;) je lui demande où ? Il me répond, sur un arbre. Voulant alors lui rendre raillerie pour raillerie, je lui dis d'aller chercher de la glu pour le prendre comme un becfigue; mais voyant qu'il persistait d'un air décidé, et qu'il semblait croire lui-même ce, qu'il voulait me faire croire, je me doutai de quelque lourde méprise; j'approche, c'était une panthère. J'ignore lequel de nous deux devint le plus pâle, mais mon Américain n'était pas rouge. Nos fusils étant chargés de petit plomb, c'aurait été l'irriter seulement, que de la tirer. Nous fûmes parfaitement d'accord de ne pas l'inquiéter, puisqu'elle avait l'honnêteté de ne pas bouger; nous nous retirâmes, en marchant comme des écrevisses, et, sur les aîles de la peur, et avec le soleil pour boussole, nous arrivâmes lestement au *steam-boat*, quoique nous nous fussions enfoncés dans une forêt très épaisse, et sans issue.

Nous retournâmes sur le lieu avec des chasseurs du village, et mieux armés; mas ce fut inutilement; la bête n'y était plus.

Lorsque nous la vîmes la première fois, elle était couchée nonchalamment sur la jonction de deux grosses branches. Il y en a beaucoup dans ces forêts immenses : elle se tiennent ainsi im-

mobiles sur les arbres, pour mieux tomber sur les écureuils, qui y abondent, et dont elles sont très gourmandes.

Bien différentes de celles de l'Afrique et de l'Asie, leur poil ressemble assez de loin à celui du *Deer ;* mais faire paître un *Deer* sur un arbre! Je vous laisse à juger, Comtesse, si cela, joint à la glu et à notre surprise, doit nous avoir fait rire. J'en ris encore.

Une vaste maison en bois, qui est une auberge, bâtie sur des pieux plantés au milieu d'une plage aquatique, marque l'endroit, qu'on appèle *The Mouth,* l'embouchure de l'Ohio, là, où il se jette dans le Mississippi.

Le cours de ces deux rivières demeure presque paralysé, jusqu'à environ 20 milles de leur confluent ; ce qui semble indiquer, que le volume fluide de l'Ohio est peut être aussi puissant, que celui du Mississippi, à cet endroit.

Cette jonction est un des grands spectacles de la Nature, et les théories de la gravitation et de la pression, de l'attraction et de la répulsion, du penchant et de l'équilibre, enfin, tout ce qui concerne les lois générales du mouvement des fluides y offre un vaste champ de bataille aux savans en hydraulique, en hydrométrie, en hydrostatique, et en hydrodynamique. Je leur cède le carrousel, car tout cela est du grec pour moi ; et pendant qu'ils se battent, je retournerai à Pittsburg, pour vous tracer légèrement, en revenant, la *Tempé* du grand Pénée des Etats-Unis.

La vallée de l'Ohio n'est, apparemment, que le lit, qu'il s'est formé lui-même, au moyen de l'abrasion des terres par ses eaux. Depuis Pittsburg jusqu'à son embouchure, il serpente toujours entre de petites collines, qui sont presque toujours égales, et dont le sommet répond en général au niveau des plaines immenses, qu'il perce, et qu'il sépare ; car toutes ces vastes régions, que renferment les Apalaches et les *montagnes*

rocheuses, *Rocky Mountains*, de l'Est à l'Ouest, n'offrent, en général, qu'un pays plat, entrecoupé de petites collines, qui semblent avoir les mêmes traits, la même origine, que celles, qui forment la vallée de l'Ohio; et c'est le niveau général de ces terres, qui, joint à leur peu d'lévation, facilite conséquemment la navigation en tout sens de tant de rivières considérables, qui les baignent.

Une autre circonstance concourt à étayer l'opinion, que j'ai avancée plus haut. C'est la grande quantité d'îles, que cette rivière embrasse; j'en ai compté, il me semble, environ une soixantaine.

Les bords offrent l'aspect varié d'un pays, qui n'a été produit à la société, que depuis peu d'années; où l'art et la civilisation ne forment que de petites nuances sur le tableau, que la Nature y offre encore, de son état primitif; et les réflexions et les sentimens qui en découlent, ajoutent au prix et aux charmes de tout ce qu'ils présentent à l'œil, et à l'imagination.

Les endroits, qui portent l'empreinte de la main de l'homme, font le contraste le plus frappant avec ceux, où la Nature est encore tout à fait sauvage. Les villes et les villages, les plus rians, sont séparés souvent par une sombre solitude. Les champs et les prairies, dont l'aménité et le gazon verdoyant vous arrêtent et vous charment, sont partout entrecoupés par des bois lugubres et des forêts impénétrables. Les huttes et les chaumières, les fermes et les hameaux, parsemés ça et là, répandent sur la scène des intermèdes si touchans, que l'âme la plus froide ne saurait y être indifférente.

Peu de rivières sur la terre, je pense, offrent autant que l'Ohio, des mélanges d'objets aussi intéressans. Il fournit et au peintre, et à l'admirateur, et au poëte, et au philosophe.

Toute cette étendue de pays, que l'Ohio baigne, et qui n'a été que récemment érigée en Etats

confédérés de la Grande Union, n'était habitee, il y a 30 ans, que par des bêtes féroces, et par des peuples encore plus féroces, que les bêtes ; et principalement la partie comprise dans les Etats de l'Illinois, de l'Indiana, et de l'Ohio. C'était la propriété et la demeure des Sawanoes, des Miamis, des Piankiciawoes, des Wayaoes, des Kaskasias, des Delawares, et des Illinois, peuples qui ont été en grande partie détruits, et en partie se sont incorporés avec les Owatawas, les Saukis, les Renards, &c. La rivière Alégany était habitée par les Senekis, dont une partie s'est refondue dans les *Six Nations* ; et le Kentucky lui-même, lorsque Boon y pénétra le premier avec une troupe de chasseurs aventuriers de la Virginie, en 1770, n'offrait aucune autre trace, aucun autre sentier, que ceux qui y avaient été frayés par les Sauvages, les Buffaloes, les loups, les ours, et les panthères. C'est dans le Kentucky, qu'en abattant les forêts, et en ouvrant le sein de la terre, on a trouvé ces monstres gigantesques, qu'on admire dans les musées de Philadelphie, de Baltimore, et de Cincinnati : ils ont presqu'entièrement la figure d'éléphans, et les Naturalites modernes leur ont donné le nom de Mammouth.

Lexington, une des principales villes de l'Etat, et que ceux, qui croient à la possibilité d'une séparation politique, désignent déjà comme la capitale de tous les Etats de l'Ouest, était alors le centre des peuples Sauvages, dont une partie habite maintenant la rivière Osage, qui se jette dans le Missouri, à 300 milles au-dessus de son embouchure. Enfin les premiers hommes civilisés, qui descendirent l'Ohio, du Fort Pitt, ne datent que de 1773. Ce furent le Docteur Wood, et Simon Kenton ; comme il résulte d'un manuscrit, qu'on a eu la bonté de me faire lire à Pittsburg.

Ensuite ces contrées devinrent le théâtre des

guerres atroces, que les Américains eurent à soutenir contre ces peuples sauvages; et malgré la paix, conclue avec eux en 1806, ils ne parvinrent à les chasser entiérement, qu'aprés celle qu'ils traiterent en 1814, avec l'Angleterre, et ce, en achetant leur prétentions, ou leur droit de propriété sur ces terres; mais, principalement, en fixant des postes militaires, et des forts, sur les lacs Michigan, Huron, Erié, et Ontario; sur les rivières Mississippi, Missouri, Illinois. Wabash, Miami, Arkansas, &c. Une dame à Louisville m'a raconté elle-même, qu'en l'année 1809, elle vit massacrer ses trois fils sous ses yeux par ces barbares, et menacer le quatrième, qu'elle serrait dans ses bras.

Vous devinez, sans doute, Comtesse, que ces incursions réitérées des sauvages, étaient l'effet de l'Influence Anglaise; mais il est difficile que vous puissiez imaginer les ressorts, vraiment diaboliques, au moyen desquels cette *Nation Libérale* tenait en activité leur haine et leurs hostilités cruelles contres les Américains, qu'elle ne peut s'habituer à regarder autrement, que comme des colons, ou des sujets rebelles.

Tous les traités, que les Américains faisaient avec les sauvages, étaient malicieusement commentés par les Anglais, qui y trouvaient toujours des argumens à retorquer contre les Américains; et les sauvages violaient immédiatement ces traités.

C'est un des principes fondamentaux de la politique du Cabinet, devot, de St. James, que tous les peuples doivent avoir une religion, non par ce que les Anglais souhaitent, que tous les peuples aillent en Paradis, qui n'est aussi que pour eux, mais seulement par ce qu'ils disent, qu'un peuple sans religion n'est point susceptible de fanatisme et de superstition, et que conséquemment, sans ces deux qualités, il ne peut aucunement servir à leurs vues. Ils tentèrent donc d'en don-

ner une aussi aux sauvages ; mais il fallait, que le mobile fut bien puissant, tel que celui du ciel des anciens astronomes, qui enveloppait, et faisait mouvoir les autres cieux. Ils leur créerent *ipso facto*, un prophéte, avec la même facilité, qu'ils ont rendu au monde les Jésuites, et naturellement ils les trouvèrent dans l'homme le plus habile, et en relation avec les plus puissans de leurs nations, dans le frère du fameux Thécumseh, le chef le plus vaillant et le plus formidable de tous ces sauvages.

Ils commencèrent donc par le faire passer pour un inspiré, par le moyen même de la feinte crédulité de quelques fourbes soudoyés. Ensuite ils lui firent prêcher, que le Grand *Manitou*, leur Grand Esprit, lui avait ordonné de réunir toutes les tribus en une seule famille de concorde et de fraternité, pour marcher contre les Américains, qui conspiraient leur destruction totale, ainsi que celle de leurs *Manitous*. Ils lui firent finalement élever un étendard, où tous leurs emblèmes superstitieux étaient réunis; car en pareil cas, chaque nation, chaque secte a sa croix, et il en faut une. Plus de 3000 Sauvages se rangèrent, en fanatiques, sous cette nouvelle oriflamme, et bientôt l'on vit le feu courir, et le sang couler sur le Territoire Américain.

Le Général Harrison accourut à la fin avec des forces majeures, contre ces croisés, et, comme un autre Saladin, il les vainquit; mais jamais bataille entre peuples Sauvages, et peuples Civilisés, n'a été plus obstinée, plus vaillamment soutenue, de part et d'autre, que celle du 6 novembre 1811, au confluent du Tippacanoe et du Wabash. Le prophète encourageait ses guerriers au combat, en déployant son étendard et ses *Manitous ;* mais comme, en sa qualité de Grand Prêtre, il ne lui était pas permis d'être un sot, il se tenait bien loin du danger, sur une petite hauteur, tandis que son frère, à la tête de

ses Sauvages, se battait comme un lion. Enfin il prit prudemment la fuite avec les vaincus, qui purent se sauver, et laissa le champ de bataille couvert de ses bons croyans, ainsi que d'armes et de bagages, de manufacture Anglaise.

Avant l'attaque, il avait assuré à ses héros par inspiration, (je pense,) du Manitou de Westminster, que ceux, qui, par aventure, périraient dans le combat, étaient attendus à diner chez le Grand Esprit; car, en pareilles circonstances, il est aussi un paradis pour toute sorte de monde.

Le Sauvage du Nouveau Mexique, par ignorance, l'accorde à son cheval, lorsqu'il sert bien à ses crimes et le tire du danger; mais c'est pour servir l'Intérêt et la Politique, que nous prostituons d'une voix impie ce lieu sacré, en le promettant également aux scélérats, et aux élus du Seigneur.

Venons au dénoument de la pièce. Les Américains, quoique presque toujours vainqueurs, avaient néanmoins beaucoup souffert dans ces guerres, aussi cruelles, que difficiles ; et ce fut alors, que leurs Frères Consanguins, les forcèrent, par des prohibitions maritimes tyranniques, à soutenir cette nouvelle lutte, qui ne finit, qu'en 1814, au traité de Gand. Ce fut alors aussi, que profittant également de la faible situation, à laquelle les Sauvages avaient été réduits, par les mêmes moyens, ils firent semblant de vouloir les abandonner à la vengeance des Américains, qu'ils leur faisaient envisager comme terrible ; et, par cette ruse, ils les attirèrent facilement à leur parti. Ils furent ainsi tous enrollés, sous les étendards Britanniques, avec le nom pompeux d'Alliés de S. M. Georges III. Técumseh, reçut le brevet de Général, à son service, et fut décoré, avec d'autres chefs, d'une médaille, où ce grand Roi figurait en héros d'un côté, et de l'autre, leur tendait la main en signe d'amitié, et de fraternité.

Ces détails, Comtesse, quoique peut être un

peu trop longs, pour une lettre sur l'Ohio, sont des préliminaires nécessaires, pour vous préparer à une plus grande surprise, en apprenant la prospérité actuelle de ces contrées, quoique si nouvellement acquises à la civilisation, quoique si cruellement affligées dès leur berceau.

Le Kentucky, qui est l'Eden des Etats-Unis, nage déjà dans l'abondance du nécessaire, échange beaucoup de superflu, et est peuplé d'environ 600,000 âmes.

L'Etat de l'Ohio en compte d'avantage, quoique d'une date plus récente encore, n'ayant été agrégé à l'Union, qu'en 1803. La rapidité, avec laquelle sa population a augmenté, dispense de tout autre argument sur ses moyens heureux d'existence, attendu que, dans l'année 1790, son territoire n'était habité, que par 3000 âmes, et qu'il n'en avait pas plus de 43,000 au dénombrement de 1800. C'est un prodige uniqne, un vrai phénomène dans l'histoire des colonisations, et dans celle des nations les plus florissantes. Jamais pays, dans son aurore, n'a marché d'un pas aussi gigantesque : et ses progrès seront toujours de plus en plus étonnants ; car il est habité par un peuple, qui s'est consacré plus, que tous les autres, à l'agriculture. Je répète ce que je vous ai déjà dit dans mes lettres sur l'Angleterre, que l'industrie territoriale reste, et pour le moins elle donne toujours à manger; tandisque l'industrie commerciale subit ses phases, comme la lune; décline ou change de demeure, et laisse souvent dans la misère le peuple, qu'elle a réunie en trop grande quantité, et formé à de nouveaux besoins, par le luxe et les vices, que naturellement elle traîne à sa suite, partout où elle passe. Un cultivateur trouve une richesse dans une nombreuse famille, tandisque le manufacturier n'y contemple souvent, que son désespoir.

L'Etat de l'Indiana, dont le nom seul indique une nouvelle création, n'a été admis à la fédé-

ration, qu'en 1810, et il est déjà riche de plus de 150,000 âmes. Vous avez vu, que ses villes et ses villages, méritent déjà un rang dans l'histoire de la civilisation.

Celui de l'Illinois, n'a été inscrit dans le livre de cette Grande Famille, qu'en 1818, et il compte aussi plus de 60,000 habitans. Il y règne une industrie, une agriculture flatteuses. Sa capitale, qui s'appèle Vandalia, annonce, qu'elle vient de sortir d'un sein barbare.

Enfin, Comtesse, en parcourant cette rivière, on voit s'élancer partout, au milieu des forêts, et du sombre de la solitude, de jolis batimens, des villes riantes, comme on vit sortir, du sein de l'Océan, une superbe Venise, une Hollande formidable.

Un pays, dont le sol, enrichi de sucs végétaux, accumulés depuis la creâtion du monde, et aidé d'un climat, qui distribue convenablement la chaleur et le froid, promet une source intarissable des productions de Cérès, de Flore, de Pommone, et de Bacchus même, car la vigne, qui y végéte naturellement, parait inviter la main de l'homme à sa culture; un pays, où une quantité prodigieuse de rivières augmente considérablement le prix de l'industrie, en favorisant si admirablement l'exportation et l'importation, par des communications faciles, et d'une étendne immense; un pays, qui, quoiqu'en quelque sorte, au milieu des eaux, jouit, par une exception extraordinaire, d'un climat salubre; (et sa population en est une preuve incontestable:) un tel pays, dont la *cornucopia* est vraiment l'emblême, comment a-t-il pu se cacher au genre humain durant plus de 58 siècles !

Mais, peut-être, la Providence, l'avait-elle reservé pour des tems de calamité publique, afin qu'il put offrir un asile, et quelques consolations, aux victimes du Despotisme et de la Tyrannie.... Aussi est-il habité par un nombre infini de réfugiés Européens.

Il est des cas, où l'on serait tenté de croire, que tout est prévu, tout est prédisposé par la Destinée, s'il n'y avait pas des dogmes, que nous devons respecter, qui nous enseignent, que tout dépend de la volonté de l'homme, et qu'elle est toujours libre, lors même qu'on la rend esclave à double chaîne.

Les mêmes phénomènes, que je vous ai fait remarquer dans mes lettres sur le Rhin, ont attiré mes observations sur le cours entier de l'Ohio. L'eau s'y perd également.

L'Allégany et le Monongahela, qui le forment, égalent, je crois, le Tibre. Le Kentucky, le Cumberland, le Tennessee, sont beaucoup plus considérables. Le Kenhawa, le Muskingum, le Scioto, le Miami, le Green-River, et le Wabash, ne lui sont pas bien inférieurs ; plus de soixante autres rivières y versent aussi le tribut de leurs eaux ; et cependant il ne présente nulle part l'énorme volume de fluide, que tant de tributaires, et si puissans, font raisonnablement supposer. Je suis d'avis, que des cataractes, des abymes, engloutissent une grande partie de son fluide, et des tournoiemens d'eau, que l'observateur attentif voit répandus dans une très grande partie de son cours, en sont probablement les entrées ; et cette *paralysation* extraordinaire de sa chûte, aux cascades de Shippingport, ne serait-elle pas aussi un indice, que l'eau s'engouffre dans des *meatus* souterrains !

D'autres traits caractéristiques sont, à mon avis, des arguments frappans, que son lit était autrefois beaucoup plus vaste.

Aux endroits, où des rochers surmontent les bords de la rivière, on voit des abrasions horizontales, qui marchent parallèlement, et à la même élévation, des deux côtés. Elles ont été faites par la violence de l'eau, ou plus probablement par celle de la glace à la débacle. La terre dans la vallée est alluviale, tandisque celle des hau-

teurs, qui la bordent, est diluviale. Enfin les bas-fonds, qui environnent Louisville sur le derrière, et des deux côtés, annoncent visiblement, qu'ils formaient autrefois une branche de la rivière, et que conséquemment le terrain élevé, sur lequel la ville est bâtie, était une île. Je pense fermement, que la plus grande partie des eaux, qui remplissent ces grands bassins, qu'on appèle Océans. y coule invisiblement, à l'œil du mortel, et qu'elle y pénètre à travers le sein de la terre. Ce qui est. peut-être, la cause, encore inconnue, de leur salûre.

Kant, dans sa sublime Géographie Physique, déclare avoir trouvé cette salûre plus forte dans certaines mers, que dans d'autres. Cette circonstance, en indiquant que les eaux filtrent, ou passent à travers des matières plus ou moins salées, fortifie mon opinion.

Nous voilà de retour, (sans en avoir bougé,) à la maison de bois, où j'attends un *steam-boat* pour la Nouvelle-Orléans. On annonce, qu'il y en a un en vue. Il faut, qu'à son arrivée, un curieux, qui se promène pour son amusement, se trouve à son poste. Je vous laisse donc, Comtesse.

LETTRE II.

De l'Embouchure de l'OHIO à ST. LOUIS.

St. Louis, sur le Missisippi, 2 Avril 1823.

Dans ma dernière, je vous ai laissé au confluent de l'Ohio et du Mississippi, où j'attendais un *steam-boat.* Il arriva, et fit prendre à ma promenade une direction, tout-à-fait contraire à celle, qui semblait être determinée.

Cette-fois-ci, Comtesse, vous admettrez, à la fin, ma profession d'ignorance sur l'avenir, systême, qui n'influe aucunement sur ma conduite, ni sur mes principes, qu'en ce qu'il m'oblige de ménager mes resolutions, et mes projets avec plus de circonspection et de prudence, et que des méchans se sont plu d'accuser de fatalisme.

Toutes mes lettres de recommandation, celles de crédit, la compagnie à laquelle je m'étais associé, le steam-boat les *Etats-Unis,* qui devait me rejoindre sous peu, tout, enfin, paraîssait devoir me conduire à la Nouvelle-Orléans, aux bouches du Mississippi, et j'y étais même attendu pour passer au Méxique; et bien, Comtesse, je monte vers ses sources.

Le *steam-boat,* qui arriva, était le Calhoun ; il venait ici. Le Général Clark, digne frère de celui, que j'ai mentionné dans ma précédente, et le Major Tagliaferro, étaient parmi les passagers. J'appris, qu'ils étaient souvent parmi les Indiens, comme étant chargés, par le Gouvernement, d'inspections relatives à ce département. Il n'en fallut pas davantage pour m'induire à les obséder d'un million de questions, sur ces peuples. Ce que j'avais lu de leurs traits extraordinaires et singuliers, avait excité, dès mon enfance, tantôt mon étonnement, tantôt mon incrédulité; ce que ces Messieurs eurent la bonté de m'en dire, ré-

veilla et mit en action une curiosité, qu'il était dans mes projets de satisfaire, avant de quitter l'Amérique : jamais occasion plus belle ne pouvait les seconder, et rien, à mon avis, n'est plus intéressant pour un étranger. Je me décidai à les suivre.

Mais avant de vous faire remonter cette fameuse rivière, Reine de l'Amérique Septentrionale, il est bon de savoir où nous sommes ; car les choses, comme les hommes, changent parfois de nom, en changeant de maître. L'année passée, à la Rochelle, on me dit, que Napoléonville n'existait plus. Je croyais qu'elle avait été engloutie par quelque tremblement de terre. Arrivé à la capitale de la Vendée.je trouvais qu'elle était encore telle, qu'elle avait été bâtie par celui qui n'est plus; dont l'ambition, et le despotisme, auraient dû convaincre les Monarques de la Terre, que ces deux vices sont aussi funestes aux trônes, qu'aux peuples, et à qui il ne manquait, que d'être modéré. pourêtre Grand : on avait seulement rebaptisé cette ville, comme les Anabaptistes, sous le nom de Bourbon-Vendée. A Paris je m'informais en vain, pendant plusieurs jours, d'un Monsieur, que j'avais intimement connu sous le nom de Mr. L.... Mais j'avais beau le chercher : depuis le retoar du Roi, il s'appelait le Comte de la G.... Et notre panvre feu Royaume d'Italie,on l'a morcelé en autant de noms, qu'on lui a donné de maîtres.

Nous sommes entrés, Comtesse, dans ce pays, qui fut découvert sous le règne des Mazarin et des Louvois, des Montespan et des Maintenon, et que la flatterie appela Louisiane, pour honorer le nom de ce Roi, qui ne fut Grand, que dans les panégyriques de ses courtisans, dans les vers de ses pensionnaires ; et dont les bons mots, qu'on a tant fait valoir, et qu'on lui a souvent prêtés, ne suffisent pas pour couvrir ce qu'il a fait de bien mauvais ; dans ce pays, dont la par-

tie à l'Est du Mississippi, fut cédée, avec le Canada, aux Anglais, par le traité de Fontaineblau, en 1762, après cette guerre malheureuse, dans laquelle Louis XV perdit la Nouvelle France en Amérique, et ruina l'Ancienne en Europe; et qui fut un des foyers de cette révolution, qui ne cesse encore, et ne cessera pour longtems de l'affliger. La partie occidentale, avec la Nouvelle-Orléans, fut cédée à l'Espagne, par un traité secret, en 1763 ; c'est ainsi que le cabinet de Versailles, voulut l'indemniser des grands sacrifices, qu'elle avait faits, en co-opérant conformément au fameux Pacte de famille de 1761.

La guerre de l'Indépendance, dans laquelle les Etats-Unis triomphèrent des Anglais, et qui finit avec la paix de 1783, dépouilla les derniers en faveur des premiers, de cette même partie de la Louisiane, qui leur avait été cedée par les Français. Napoléon acquit, en 1801, tout ce qui y appartenait à l'Espagne.

Comme les grands préparatifs, qu'il avait faits, pour y exécuter ses grands projets, furent arrêtés, dans les ports de la Hollande, par la guerre, qui succéda presqu'aussitôt à la paix d'Amiens : à cette paix, que les Anglais n'avaient conclue, que pour gagner du tems, et se mettre mieux en mésure, il vendit tous les droits, qu'il y avait, aux Etats-Unis, par un traité de cession, en 1803. Et, de cette manière, ces derniers sont devenus, exclusiment, maîtres du cours entier de cette grande rivière, et, conséquemment, de toute la Louisiane.

C'est l'acquisition la plus importante, que les Etats-Unis aient pu faire; car une nation étrangère, possedant les embouchures du Mississippi, aurait pu ruiner, en les leur fermant, toutes ces contrées occidentales et septentrionales. Le nom de Louisiane n'est resté, qu'au petit Etat, dont la Nouvelle-Orléans est la capitale: le reste de cette province immense a été divisé en Etats, et en Territoires.

Les Français avaient compris dans la Louisiane tout le pays, qui s'étend des sources aux embouchures du Mississippi, du Nord au Sud; et, de l'Est à l'Ouest, des Apalaches aux montagnes, à l'Est du Nouveau Mexique. Profitant de la bulle, célèbre par sa justice, qu'*Alexandre VI.* avait accordée aux Espagnols, ils s'approprièrent, par droit de découverte, les pays découverts et à découvrir, et rebaptisèrent même, comme un neophite, le Mississippi, sous le nom de rivière de St. Louis. Les Anciens auraient placé parmi leurs dieux un si grand fleuve, et son nom aborigène aurait été inscrit dans le livre sacré des hiérarchies célestes.

Les Américains, quoique hérétiques, et rebelles à l'autorité des Papes, en ont fait autant, récemment, des pays, qui s'étendent depuis les sources de la Colombia, jusqu'à ses embouchures, dans la Mer Pacifique; car, tout ce qui est utile, semble s'accorder facilement avec toutes les réligions, avec toutes les politiques.

Par cette grande accession, beaucoup supérieure en extension à ce que les Colonies Anglaises possédaient avant la guerre de l'Indépendance, vous pouvez vous faire une idée, Comtesse, du vaste empire, dont les Etats-Unis, par une magie politique toute nouvelle, se sont partagé la souveraineté, en différens Etats, concentrant leur Gouvernement général dans la ville neutre de Washington, où, comme les Grecs à Delphes, les Américains se réunissent toutes les années en Amphictyons, et chaque Etat ayant en même tems son gouvernement particulier, comme la Ligue des Achéens. Vous pouvez, également, vous faire une idée des pertes immenses, que la France y a faites, depuis 1763. Maintenant, Comtesse, nous pouvons suivre notre promenade moins aveuglement.

Nous partimes, le 17 mars, de l'embouchure de l'Ohio, de ce palais des fées, où, comme dans

l'île de Circé, on est enchanté des beautés, qui l'habitent, mais sans devenir pourceaux.

L'aspect, en nous en éloignant, en était également magique ; les eaux, qu'une alluvion avait extraordinairement grossies, en couvraient les pilotis, et formaient un Océan tout autour ; la pluie tombait à verse ; ces incidens, au milieu de la solitude la plus silencieuse, concouraient à nous offrir l'image d'un nouveau déluge, et d'une nouvelle arche.

Birds-Island, ou l'Ile aux Oiseaux, ouvre, pour ainsi dire, la marche, et, par ses traits touchans, prépare les yeux et l'âme du spectateur aux doux sentimens, au merveilleux pathétique, dont cette rivière majestueuse les frappe, par intervalles, et sans monotonie, dans l'espace, que je l'ai parcourue jusqu'ici.

Celles des *Deux Sœurs* (*Two Sisters*,) de la Dent du Chien, (*Dog Tooth*,) la suivent de près, sous des formes différentes, et vous conduisent insensiblement à l'Ile Auglaise, (*English Island*,) qui rappèle le premier endroit, où les Anglais firent un petit établissement, sur cette rivière, en 1765, pour en attester la prise de possession, mais qui fut presqu'aussitôt détruit par les Sauvages, qui ne pouvaient oublier les Français, dont ils aimaient et aiment encore les manières ; et détestaient, comme ils les détestent encore dans le fond, tous les conquérans qui leur succèdèrent.

Le cap La Croix, à 40 milles environ du confluent, s'élève sur le bord occidental pour offrir un promontoire pittoresque ; et à peu de distauce, du même côté, le Cap Girardeau présente un aspect non moins intéressant. Ces deux endroits, ont été ainsi nommés par les premiers Français, qui les virent en 1674. Ils avaient été envoyés par Mr. de Frontenac, Gouverneur du Canada, qui avait appris des Sauvages, *qu'une Grande Rivière coulait du côté du Nord, et qui n'allait*

ni vers l'endroit, où le Grand Esprit se lève, ni vers celui où il se couche. La petite ville, qui vient de naître au Cap Girardeau, est tout à fait fille des Etats-Unis. Elle prospère, et sa population a augmenté de plus du double, depuis peu d'années. C'est un des effets salutaires de la tolérance des opinions politiques et religieuses. Il y a beaucoup d'étrangers, et l'Europe va lui en fournir encore davantage ; car le despotisme et l'esclavage, semblent y conspirer de plus en plus.

Vous savez, Comtesse, que je ne suis pas l'ami des républiques, dont les conséquences immédiates sont, souvent, le Sansculottisme et les factions, les plus grands fléaux de la société, et de la prospérité des peuples. Des deux despotismes, le Républicain et le Monarchique, ce dernier est le moins dangereux ; car il est plus facile de dompter les passions d'un seul, que celles de plusieurs à la fois. Les réactions du despotisme Républicain, se montrent plus atroces et plus cruelles, en général, parcequ'elles sont les effets et les causes d'un plus grand nombre de passions et d'intérêts particuliers. Dans les Républiques, la Tyrannie ne cesse presque jamais avec les tyrans, et leurs coryphées sont presque toujours plus méchans, que les plus méchans des Rois. L'histoire en offre des preuves convaincantes, et celle des trente Tyrans de la Grèce, des Triumvirs de Rome, des Cordeliers, des Jacobins, des Girondins, des Marseillais de la France, autorise à croire qu'ils se succèdent avec moins d'interruption. De plus, en Turquie, et à Marroc, le peuple, connaissant sous quel despotisme il est destiné à vivre, réussit parfois à se mettre en mesure, pour en éviter, sinon en tout, du moins en partie, la cruauté et l'oppression ; tandis que les Grecs, les Romains, et les Français, en croyant être libres, s'endormaient sur leurs dangers, et sur les moyens de se prémunir contre les Lysandre et les Callibius, con-

tre les Sylla et les Marius, les Marc-Antoine et les Octave, contre les Petion, les Brissot, les Danton, et les Robespierre. Mais si je déteste l'anarchie des Républiques, je voudrais, pourtant, que les Rois fussent plus vertueux, plus justes, et plus raisonnables, qu'ils se rappelassent, que leurs Sujets sont des hommes, faits comme eux, à l'image du Créateur commun, et qu'ils voulussent bien se convaincre, que *plus vident oculi quam oculus.* J'étais à Rome, lorsque notre célèbre Abbé Maï découvrit, sur des palinsestes de l'Antiquité, les fragmens, *De Republica* de Cicéron. Ce qui me tomba sous les yeux d'abord, de ce sublime ouvrage, fut sa maxime: " *Optimam puto esse rempublicam, quæ ex tribus ordi-* " *nibus constituta est, Regali, Equestri et Populari.*" J'aime d'autant plus cette forme de gouvernement, qu'elle forme, avec celui des peuples, le bonheur des souverains, la science de leurs devoirs, et le repos de leur âme, qui influe beaucoup sur celui des peuples. Un Roi, guidé par ces trois oracles, presqu'infaillibles, parcequ'ils servent l'un à l'autre de balance et de contrepoids, a, comme dit Fénélon, le pouvoir absolu de faire le bien, et les mains liées, s'il voulait faire le mal. Les lois lui confient les peuples, comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Et le Bramine inspiré lui parle ainsi : " Favori du Ciel, toi, à " qui les fils des hommes, tes égaux, ont confié " le souverain pouvoir ; toi, qu'ils ont chargé du " soin de les conduire, regarde moins l'éclat du " rang, que l'importance du dépôt. La pourpre " est ton habillement, un trône ton siège ; la " couronne de majesté pare ton front ; le sceptre " de puissance orne ta main ; mais tu ne brilles " sous cet appareil, qu'autant qu'il sert au bien " de l'Etat." Un Prince, (disait quelqu'un, dont je ne puis me rappèler le nom,) un Prince, qui aspire au despotisme, aspire à mourir d'ennui.

Dans tous les royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus misérable du pays? Allez directement au Souverain, surtout s'il est absolu. C'est bien la peine de faire tant de mécontens, de malheureux, pour vivre entouré de la méfiance, de la crainte, et de la haine de ses sujets! Sentimens également dangereux au bonheur de l'Etat, et à la sureté du trône.

Ma lettre devient un sermon, Comtesse, et, ce qui est plus singulier, dans une promenade; mais le désir du bien public, et de quelque tranquillité particulière, parle aussi éloquemment dans les forêts et les *steam-boats*, que dans les grandes villes et les parlemens.

La ville de Ste. Geneviève, qui est à 60 milles de la dernière, également sur la rive occidentale, environ un mille dans les terres, offre les mêmes phénomènes d'aisance, et de population, et ajoute aux mêmes réflexions, et aux mêmes conjectures.

La politique de Castlereagh, ou de l'Angleterre, en donnant le triumvirat à l'Europe, à fixé, je crois, dans l'histoire, une des plus grandes fautes du Cabinet de St. James; car elle a frappé d'un coup mortel la confiance et l'influence, dont elle jouissait encore, en quelque sorte, sur le Continent Européen, et ouvert aux Etats-Unis, ses grands émules, uné source presqu'intarissable de richesses et d'industrie.

Entre le Cap Girardeau, et Ste. Geneviève, on trouve l'affluent de la rivière Kaskaskia, qui descend de l'Est, et donne son nom à un village, à cinq milles de son embouchure, qui a été un des premiers établissemens des Français, dans la vallée du Mississippi: presqu'aussitôt après, que les Anglais en devinrent les maîtres, en 1763, il commença à tomber de sa prospérité. La population haïssant, cette nouvelle puissance. l'abandonna, et fut grossir les établissemens Espagnols sur la rive opposée.

Le fort Chartres, que les Français bâtirent à grands frais, sur le bord oriental, et que les Américains ont abandonné, comme inutile, n'est maintenant, qu'un modèle pour un tableau de ruines romantiques.

Des groupes d'îles, parsemées ça et là, offraient souvent l'aspect de bouquets charmans; elles semblaient sortir d'un foyer ardent, le soleil réfléchissant ses rayons dans l'eau, qui couvrait la surface.

A 145 milles de l'Ohio, un beau lointain, paré de toutes les nuances de l'optique, vous rapproche, comme par enchantement, pendant cinq milles, du village d'Herculanum, et celui-ci vous présente à son tour un paysage des plus variés. S'il avait aussi un Vésuve, qui lui servit de couronne, il serait aussi intéressant, et plus pittoresque, que celui, dont Portici et Résina couvrent les ruines vénérables. Des tours formées sur le roc, qui le ceint irrégulièrement, en ajoutant aux charmes de sa situation, ménagent aux curieux, une surprise intéressante par l'usage, auquel elles sont destinées.

Du haut de ces tours, qui saillent du roc taillé à pic, on jette du plomb fondu, qui reffroidit en roulant dans l'air, s'arrondit, et tombe en pluie de perles, c'est à dire, formé en dragée. Les trous grands ou petits du crible en fer, par où il passe, lorsqu'on l'y verse bouillant, forment les divers calibres, qu'on désire en avoir. Une mine de ce métal a donné naissance à ce village, qui augmente tous les jours en étendue, et en prospérité.

A peu de distance d'Herculanum, le *steam-boat* s'arrêta à une petite chaumière, bâtie de troncs d'arbres, placés horizontalement l'un sur l'autre, et dont les interstices étaient bouchés avec un ciment de terre, entremêlé de paille. Elle se composait d'un seul rez de-chaussée, et son toit était de morceaux de bois fendus au coin.

J'en vis sortir une Dame, très bien mise, sui-

vie d'une négresse, portant un enfant, enveloppé d'un linge très fin ; elle vint s'embarquer. Je crus rêver les contes du Noyer de Benevento, lorsqu'on me dit, que cette hutte était son habitation.

Je débarquai d'un saut, et la demande d'un verre d'eau de source, me fournit l'occasion de m'y glisser par la seule porte, qu'il y eût, et qui me fit faire une profonde révérence. L'intérieur et l'extérieur offraient un contraste aussi frappant, que celui d'une dame et d'une chaumière. C'était la maison d'un petit fermier, (son mari,) qui avait à sa charge sa mère, deux sœurs, et était père de deux enfans.

Ce luxe m'étonna, et, me rappelant, celui que j'avais vu ailleurs, et dont je vous ai parlé dans ma lettre de Washington, il me fit aussi refléchir, que la décadence de ce peuple pourrait être aussi soudaine, que son élevation.

A 155 milles de l'Ohio, on trouve la rivière Marimak, qui descend de l'Ouest, et qui conduit à des mines de plomb, dont ses bords sont enrichis, jusqu'à une étendue considérable, dans les terres.

De jolies maisons de campagne, qui du haut de riants coteaux, dominent la rivière ; des terres défrichées, qui entrecoupent des bois et des forêts, la vue lointaine d'un assemblage considérable d'édifices, nous annoncèrent, dans la matinée du 21, que nous approchions de la principale ville de la haute Louisiane, et nous y arrivâmes à huit heures du matin. Elle est à 170 milles environ de l'embouchure de l'Ohio.

Des habitations, dont les toits saillent, à la chinoise, pour couvrir des galéries, qui les entourent à chaque étage, et qui se présentent assez bien, quoique dans une architecture bizarre, indiquent, que St. Louis était aussi quelque chose sous les Espagnols ; mais de nouvelles rues, un nouveau marché, de grands entrepôts, des manu-



factures actives, des jardins rians, et tous de date récente, annoncent, qu'il s'est beaucoup augmenté, depuis qu'il appartient à un Gouvernement, où les lois ne distinguent que le mérite; à un gouvernement, qui ne demande que ce qui est nécessaire aux besoins réels, et bien reconnus de l'Etat, et dont l'administration exécutive est surveillée par un Sénat, par un Congrès, et par la jalousie d'un peuple soupçonneux, et méfiant.

Il est vrai que dans les Etats-Unis, et plus encore dans les provinces éloignées de la capitale, il y a aussi beaucoup d'abus; surtout dans l'administration de la justice; dans le nombre et la chicane désolante des avocats; dans des lois, où le négociant trouve une égide rassurante contre sa fraude, trop souvent impudente. Il est vrai que l'individu, en général, n'est pas toujours l'image des principes libéraux, qui sont la base fondamentale du gouvernement; mais on ne saurait révoquer en doute, que leur Constitution générale ne soit l'ouvrage de la sagesse et de la générosité, où le peuple contemple, avec assurance, le *palladium* de sa liberté individuelle, de ses propriétés, et de ses prérogatives de citoyen; où l'étranger lui-même trouve, avec un asyle sûr, une nouvelle patrie, l'exercice de sa religion, de ses talens, de son industrie, et une véritable Indépendance.

Un petit apperçu historique pourra mieux convaincre, que la mobilité et la soif de l'or, seules précédèrent, dans ces pays, cette constance et cette philosophie, qui sont parvénues à la fin à en faire des établissemens florissans.

Le Père Marquette fut le premier, qui fut envoyé par le Gouverneur du Canada, en 1673, pour explorer le Mississippi. Du lac Michigan il entra dans la baie Verte, (*Green-Bay*) à l'Ouest, remonta la Rivière Foxes, qui, par un portage, communique avec l'Owiscousin, qu'il parcourut jusqu'à son confluent avec le Mississippi, et il descen-

nom à l'immortalité; espoir si touchant et si flatteur, que Platon y basa son systême des récompenses futures.

Le Roi de Bavière, Comtesse, et le Grand Duc de Baden Bade, se promènent tous les jours dans les rues, les marchés, les places, et les promenades publiques, sans autre garde, que celle du témoignage de leur conscience, et de l'amour de leurs sujets. Je les y ai rencontré plusieurs fois moi-même; ils y sont adorés, comme les représentans de la Paternité Céleste. C'est de cette manière, avec de tels principes, sous les auspices de l'admiration publique, et d'accord avec le Ciel, et avec la Terre, qu'il vaut la peine d'être Roi.

Toutes ces vastes régions occidentales ont été beaucoup négligées dans l'histoire de l'Amérique; et celle-ci a déjà besoin d'être renouvellée, car elle a déjà vieilli; ce pays change à chaque instant de scène, et offre souvent de nouveaux matériaux. D'ailleurs, un Europeen ne vient pas faire, deux fois, de si loin, une pareille revue, et le dernier, qui y vient, en sait toujours plus que les autres. C'est pourquoi, Comtesse, je déroge un peu à mon systême de raconter en passant, et j'arrête un peu plus votre attention, et ma plume.

St. Louis était le chef-lieu et la residence du Gouverneur de toutes ces régions, qui constituaient le Territoire du Missouri.

Depuis qu'une partie de ce territoire a été erigé en Etat. il n'est, que le siège d'une court de justice de district, ou d'arondissement. Ce gouvernement a aussi la sagesse de fixer les capitales des Etats, là, où les peuples sont plus loin des ressources du commerce, et le petit village de St. Charles est déjà devenu une petite ville, quoique l'Etat du Missouri n'ait été reçu membre du grand Corps Fédératif, que depuis 1821.

St. Louis a étendu prodigieusement son com-

merce. Les marchandises, qu'il fournit aux différens traiteurs des Indiens de l'Ouest, et du Nord, en échange de leurs peaux, qui tombent presque toutes dans ses magasins; les provisions, qu'il fournit à toutes les garnisons, et aux établissemens de spéculation dans toute l'étendue de ce vaste pays, lui ménagent des affaires très avantageuses, ainsi que l'emploi constant de toutes les classes de ses habitans; et le mouvement, qui en résulte, répand au loin ses bienfaits; car il tire de New-York, de Philadelphie, et de Baltimore, par la voie des Apalaches et de l'Ohio, tous les articles, qui viennent de l'Europe, et des Indes orientales, et fait venir de la Nouvelle Orléans tout ce que l'Amérique meridionale lui offre de nécessaire.

Les Sauvages, excités par les Ennemis du genre humain, lui ont fait beaucoup de mal, à différentes reprises; mais maintenant, peuplée de plus de 7000 âmes, et défendue de loin par plusieurs forts, bâtis sur les principales rivières, qui traversent leurs tribus, il a beaucoup moins à craindre de leurs *Tomahawks*. (*)

St. Louis a aussi ses antiquités relatives. On ignore, que l'Amérique ait été connue des Anciens. Je crois que l'Atlantide de Platon n'est qu'un rêve, ou qu'une fable allégorique; et ceux qui en ont fait parler Aristote, Diodore, Theopompe, Sénèque, &c., n'ont, peut-être, pas réfléchi, qu'avec des vaisseaux, tels que ceux des Phéniciens, des Grecs, et des Romains, il était impossible de traverser des mers si lointaines, et si difficiles; et principalement sans la direction de la boussole, qui ne fut connue, qu'au commencement du 14ème. siècle.

On ignore également, par où, et comment ce Continent, (ou cette île,) a été peuplée; et toutes les conjectures contradictoires, que différens au-

(*) Espèce de hache dont ils se servent pour massacrer leurs ennemis.

teurs ont apportées sur cette question, ne font qu'en rendre plus douteuse l'origine. Mais il est certain que Christophe Colombo, Cortes, Pisarre, Verazani, (*) qui fut le premier à conduire les Français en Amérique, et Cabot, ou Gaboto, (1) qui découvrit la Virginie et la Caroline, pour l'Angleterre, il est certain, dis-je, que tous y trouvèrent des traces d'une ancienne civilisation; et c'est à ces tems censés civilisés, que je me crois fondé à attribuer, les élévations, les buttes, ou tertres, ouvrages de l'industrie et de l'art, qui ont arrêté mon attention, et excité ma surprise, dans les environs de St. Louis, et ailleurs.

Les Anciens honoraient, plus que nous n'avons coutume de le faire, leurs Dieux, et les mânes de leurs héros, et de leurs parens; Persepolis et Palmyre en Asie, Memphis et Thebes en Afrique, Rome et Athènes en Europe, offrent encore dans leurs ruines, des monumens magnifiques et vénérables qui l'attestent, visiblement, et l'histoire concourt à nous en convaincre. Les élévations de St. Louis donnent, je pense, les mêmes témoignages en faveur des peuples Aborigènes d'Amériqne; et précisément les unes sont ou parallélogrames, comme le Parthenon d'Athènes, et les Basiliques de Pœstum; ou circulaires, comme les anciens temples du Soleil; les autres se présentent en forme de pyramides, d'urnes sépulchrales, ou de sarcophages, comme celles des Egyptiens, des Grecs, et des Romains. Une d'elles mérite principalement d'être remarquée; elle est de figure oblongue, de la circonférence, à sa base, d'environ 300 pieds, de la hauteur de 60, ayant, sur son sommet, un plateau également oblong, large de 5, et long de 45. Un étage, de forme triangulaire, qui s'élève de 7 à 8 pieds, embrasse toute sa base orientale. C'est

(*) Florentin.
(1) Vénitien.

l'image de l'autel, que les Perses consacraient à leur Mitra; et le grand autel des Jeux Olympiques, et autres en Elide, n'étaient, que des monceaux de terres.

Les Dieux des Anciens Idolâtres ne furent, probablement, que des héros bienfaisans, qui d'abord devinrent les objets de leur gratitude, et graduellement ensuite de leur adoration; et les simples touffes de gazon, qui couvraient, dans les tems primitifs, leurs restes, devinrent conséquemment des autels; et tels ont été, peut-être, ces monumens Indiens.

C'est du haut de ce grand sanctuaire Sauvage, que l'œil perce dans des lointains charmans, dans les terres, et sur la rivière.

Comme la population de St. Louis est une assemblage de peuples de plusieurs nations, la société y est moins froide, que dans les villes tout-à-fait américaines. Avant hier au soir, je me trouvais à un bal très brillant, et les dames qui l'embellissaient, étaient jolies, et fort bien mises; leur compagnie me fit oublier, que je me trouvais à l'anti-chambre des Sauvages.

Quand j'en vis arriver hier matin dans leurs canots, je demeurai d'autant plus surpris de la figure vraiment grotesque de ces créatures, que, étant un peu Pyrronnien de ma nature, j'avais toujours douté de ce que j'en avais lu. Néanmoins, Comtesse, quand j'aurai pu les voir de près, et les examiner un peu dans les ressorts de leur âme, et dans les différens commerces de leur vie, j'espère en savoir plus que les livres; car il arrive souvent aux écrivains, ce qui arriva à un peintre à Rome, que je vis peindre de son attélier une vallée du St. Bernard, sans croquis, et sans jamais l'avoir vue.

Ici l'on pratique également, comme dans les villes de l'Est, toute sorte de religions. L'Amérique est vraiment une tour de Babel, un mosaïque, sous ce rapport là; la confusion, qui résulte de tant

de croyances est telle, qu'on ne s'entend plus dans le nombre prodigieux de doctrines et de maximes contradictoires, dont on est obsedé, et l'on finit, ou par ne se fixer, que faiblement, à la religion qu'on embrasse, ou par n'en avoir aucune. La religion Catholique est celle qui s'y montre édifiante, et ses prêtres exercent leur ministère d'une manière exemplaire. L'évèque, monseigneur Dubourg, est le vrai pasteur de l'Evangile, et en en exerçant la première vertu, la charité, il en augmente la vénération dans ceux, qui le professent dans sa pureté, et lui gagne avec succès des prosélites. On a souvent répeté, et l'on répete encore, que les Ecclésiastiques et les Souverains conspirent ensemble pour opprimer les peuples, et que le zèle des Evèques et des Jésuites est le mobile principal, qui doit mettre le projet en exécution. On doit croire, que ce n'est qu'une calomnie audacieuse, et grossière. Mais, certes, le zèle de Monseigneur Dubourg est exempt de cette tâche, dans un pays, où le Gouvernement est l'un des plus republicains, qu'on ait jamais connus, qui ne professe aucune religion en particulier, et qui les tolére, et les respecte toutes en général; où la piété du prelat et de ses neophites ne peut conséquemment avoir d'autres vues, que celle du salut de l'âme. Quant à moi, j'espère, au contraire, que le Clergé, à l'exemple de St. Jean Chrisostôme, de Massillon, et de tant d'autres pères de l'Eglise, tonnera aussi bientôt contre les vices des Cours, et le despotisme des Princes.

LETTRE III.

De ST. LOUIS au FORT ST. ANTHONY.

Du Fort St. Anthony, au confluent de la Rivière St. Peter, et Mississippi, ce 10 Mai 1823.

On vient en Amérique, Comtesse, pour voir le Nouveau Monde, mais c'est ici, dans ces déserts, seulement, qu'on le trouve, dans toute l'extention du terme.

Un grand fleuve, imposant, dont on peut à peine se faire une idée ; un pays, qui vous présente, à chaque pas, des traits extraordinaires ; une espèce d'hommes tout-à-fait différente de la notre, certes, tout cela offre de grands phénomènes, et de grands sujets de méditation pour le philosophe, ménage les plus agréables surprises à l'avide curiosité, et soulage, par quelque distraction, une âme affligée. J'ai éprouvé tous les sentimens, qu'un spectacle si nouveau peut faire naître, mais il est difficile, pour un esprit borné, comme le mien, de percer à travers le vaste champ de réflexions, et de conjectures, qui sont entièrement du ressort des hautes connaissances. Cependant je vous communiquerai, Comtesse, ce que j'ai vu, et ce que j'ai senti.

Je partis de St. Louis, le 6 Avril dernier, avec le Major Tagliaferro. Le Général Clark y resta ; c'est là le lieu de sa résidence. Je lui recommandai les antiquités Sauvages, qui l'entourent, à une desquelles une main profane a déjà porté atteinte. Il est des gens, qui les croyent des postes militaires des Indiens, mais érronément, car ces élévations découvertes, et tout-à-fait exposées, sont absolument opposées à leur systême de faire la guerre.

La manière, dont nous nous sommes rendus ici, fixe, je crois, dans l'histoire l'époque d'une

navigation la plus extraordinaire, la plus hardie, et, peut-être, unique. Jamais un *steam boat* n'avait osé tenter de remonter une rivière jusqu'à environ 2200 milles au dessus de ses embouchures. C'est le *Virginia*, long de 118 pieds, large de 22, tirant 6 pieds d'eau, et chargé de plus de 2000 quintaux, qui nous a transportés jusqu'ici.

Le Capitaine Perston mérite d'occuper une des cent bouches de la Renommée, d'attirer l'admiration de tous les peuples, et la reconnaissance de ses Concitoyens, et de son Gouvernement.

Pour ajouter à la nouveauté, le Grand Aigle, chef d'une tribu des Saukis, était aussi un des nôtres. Le Général Clark, avec qui il était venu parlementer, était parvenu à le persuader, après bien des difficultés, à consigner sa pirogue à d'autres Sauvages, et à agréer notre compagnie.

Le premier spectacle, qu'il nous donna, fut de se débarasser, aussitôt, que nous fûmes éloignés du rivage, de l'uniforme de distinction, dont le général lui avait fait présent, de la part du *Great Father*, (Grand Père,) nom qu'on emploie avec les Sauvages, pour désigner le Président des Etats-Unis, et retourna, avec un air de satisfaction, au *statu quo* de nos pères. Le plus petit de ses deux enfans, ne portait pas même la feuille de figuier, ou ceinture de pudeur, tandisque nous tremblions de froid, malgré toutes nos laines d'hyver, et nos redingotes.

A six milles de St. Louis, le Mississippi commence à avoir un cours très rapide ; on s'approche de l'embouchure du Missouri, qui n'en est, qu'à dix dix-huit milles, et malgré que notre bois fut très propre à produire une vapeur puissante, néanmoins, nous ne vîmes cette rivière, que le jour suivant, à 8 heures du matin.

Une île, qui s'oppose à ce grand volume d'eau, au moment, où il se jette dans le Mississippi, cache à sa violence les bateaux, qui passent der-

rière, et paralyse la pression de son poids énorme : sans cette précaution de la Nature, il serait peut-être dangereux d'y passer, quand les eaux débordent.

Malgré le voyage des Messieurs Lewis et Clark, et ce que en ont dit après, mais de loin, Messieurs Brakenridge, et Bradbury, les sources du Missouri sont encore inconnues ; néanmoins il parait certain, que son cours, de l'endroit de son confluent, jusqu'où il est connu, est presqu'aussi long, que celui du Mississippi tout entier, et que la masse fluide de l'un, et de l'autre, est peut-être également puissante, quand ils se rencontrent. Il semblerait donc, que le Missouri aurait dû conserver son nom jusque là, où le Mississippi perd le sien, dans le Golfe du Mexique, et alors son cours aurait été d'environ 4500 milles. Mais le Mississippi était déjà en grande partie connu, que l'autre ne l'était pas dutout, et on avait déjà déclaré tributaires toutes les rivière de la Louisiane, qui y viennent aboutir, comme dans un bassin central. L'Histoire et la Géographie avaient déjà parlé, ainsi il fut, et il est impossible de revenir de leur jugement. Mais peut-être le Mississippi a-t-il d'autres titres beaucoup plus justes à cette souveraineté. Si je puis le parcourir tout entier, je tacherai de remplir ce vide historisque, autant que mon attention, et mes connaissances m'en offriront les moyens.

Mais si le Missouri perd la prééminence sur le Mississippi, personne ne pourra lui refuser, qu'il ne l'ait sur toutes les rivières tributaires, qui existent dans le Monde entier.

L'Illinois, rivière aussi très considérable, afflue à 21 milles plus haut, du côté de l'Est. C'est à environ 200 milles au-dessus de son embouchure, que Mr. La Salle avait bâti le fort *Crève-Cœur.* Ce nom ne parait pas non plus avoir fait fortune, chez les Américains, car ils ont abandonné, et même démoli ce fort. L'Illinois a pris

son nom des peuples Sauvages, qui habitaient ses bords, Nation qui, comme celle des Missouris, n'existe plus. Le bord oriental du Mississippi, vis à vis du portage de Sioux, entre l'Illinois et Missouri, est hérissé de rochers escarpés, taillés par la Nature en piliers perpendiculaires, représentant avec l'illusion la plus frappante, les *substructions* des palais de Pompée, et de Domitien, dans la Villa Barberini, sur le Lac d'Albano, qui ont jusqu'ici résisté à la faulx du Tems. J'ai cru pour un instant m'y trouver.

Cette promenade, Comtesse, est presqu'aussi longue, que celle de l'Ohio, beaucoup plus fertile en incidens, et dans des pays, qui ne sont que légèrement connus, même en Amérique, ce qui pourrait nous arrêter souvent; mais je ne vous occuperai, que de ce qui est plus essentiel, plus singulier, des points les plus intéressants, des distances les plus nécessaires à connaître, pour que ma lettre ne devienne pas un volume, et votre patience un supplice.

Clarksville et Louisiana sont deux petits villages, qui viennent de naître. Ce dernier est à 112 milles de St. Louis.

Du sommet d'une jolie colline, qui le surmonte, les regards du voyageur ne voyent plus, que les deserts immenses et profonds, qui seuls, doréņavant, lui serviront d'asilè; car, à l'exception de ce que les forts établis sur le Mississippi, et un petit village, qu'on appèle la Prairie du Chien, peuvent lui offrir, c'est là le dernier pas de la civilisation vers ces regions septentrionales.

La matinée du 8, nous commençâmes à voir un de ces grands traits de la Nature, qui distinguent plusieurs contrées du N. O. de l'Amérique septentrionale, et principalement le haut Mississippi; c'était la Prairie aux Liards, à 180 milles de St. Louis.

Les Etats-Unis, et le Canada, avec toutes les

régions immenses, qui en dependent, présentent une forêt non interrompue, et, peut-être, la plus vaste du monde, entrecoupée seulement par des clairières, où sont, pour ainsi dire, encadrés des villages, des bourgs, et des villes, des champs, des étangs, des lacs, et traversée, en tout sens, par des rivières. De vingt parties il en existent peut-être encore dix-huit dans un état sauvage, et les forêts du Mississippi en sont aussi une continuation. Et bien, Comtesse, au milieu de ces massifs d'arbres, qui dérobent la terre aux yeux du spectateur, et dont la Nature seule dirige la naîssance, la vie, et la mort, on rencontre des vastes et riantes prairies, denuées de toute apparence, non seulement d'arbres, mais même d'arbustes, et de broussailles; et, ce qui est plus étonnant, on y trouve, parfois, parsémés çà et là, des bosquets, et des bouquets, disposés avec un tel ordre, et une telle symetrie, qu'il serait impossible de croire, que la main de l'Art ne les ait pas placés à dessein, si le silence mortel de leur solitude ne venait nous assurer du contraire. On voit même, que l'herbe n'est jamais tombée, que sous la faulx du Tems. C'est un phenoméne, Comtesse, qui embarasse mon imagination, autant, qu'il étonne mes régards.

Le 9, pendant, que le *steam-boat* faisait du bois, je m'enfonçai dans une forêt, qui bordait un de ces beaux spectacles de la Nature. Les formes variées, le mouvement, et la teinte, que ce contraste repandait sur le paysage, tout en m'arretant à chaque pas, me trainaient insensiblement au loin, et une troupe de dindons sauvages, qui échappaient à mes poursuites, m'égarèrent de manière, à ne plus trouver l'endroit, où le *steam-boat* s'était arrêté. La boussole m'y reconduisit, mais le *steam-boat*, lassé de m'attendre, s'était déjà remis en marche. Une courbe, faite par le Mississippi, dérobait tous les signaux, que je pouvais faire, et mes coups de fusil retentis-

saient inutilement dans les forêts, et sous la voute du Firmament. J'eus recours à la seule ressourse, qui me restait, à mes jambes; mais Atalante même aurait couru en vain, à travers ces broussailles, ces ruines d'arbres préadamites, qui, dispersées çà et là, comme les ruines des anciens monumens de l'Egypte, de la Grèce, et de Rome, entravent les pas du passant, et tous mes efforts auraient été inutiles, si la Providence, qui veille pour tous, n'eût pas fait échouer le *steam-boat* sur un banc de sable. On aurait dit, que le moment de mon apparition était fixé, comme celui de sa delivrance; car je n'avais pas encore rentré ma langue essoufflée, qu'il était déjà à flot. Je voulais faire valoir cet incident comme un miracle en faveur d'un Catholique sur tant d'Hérétiques, qui étaient à bord, mais, en m'opposant, qu'un trait semblable ne se lit, que dans le Vieux Testament, ils me prirent pour un Juif.

Vous en voulez un peu au Capitaine du *steam-boat*; Comtesse, mais je dois, en quelque sorte, le justifier. Je l'avais déjà fait attendre bien des fois; d'ailleurs il croyait, que le Fort Edward était tout près de là, et que je voulais parcourir en chassant cette distance, qui est presque toujours entrecoupée par des prairies. Au reste, c'est une bonne leçon pour ceux, qui, comme moi, se permettent de se faire attendre, lorsqu'ils voyagent dans une voiture publique. La Providence vint aussi me dedommager de quelque mauvaise humeur, où une telle insoucience, qui du premier abord parait un peu sauvage, aurait pu me mettre. Elle me menagea une farce, qui me fit bien rire. Le Grand Aigle, dépité de ce que le pilote avait meprisé son avis sur le choix du chenal, se jetta d'un saut dans la rivière; gagna à la nage le bord occidental; de là il parla à ses enfans, et, dédaignant de continuer dans le *steam-boat*, il rentra chez lui, c'est à dire, dans la forêt. Ce fût le premier grand trait, qui commença à m'instruire

du caractère de ces peuples. Le jour suivant nous le trouvâmes au sein de sa tribu, au Fort Edward, où il était arrivé avant nous. Cette tribu était campée là provisoirement, s'occupant à échanger ses pelleteries avec les traiteurs de la Compagnie S. O.

A peine fûmes nous en vue du campement, que les enfans du Grand Aigle, s'élançant dans la rivière, gagnèrent leur tanière, avec autant de précipitation, qu'une bête féroce, s'échappant de la ménagerie, gagnerait la profondeur des forêts. Le Grand Aigle, revenant prendre son arc, son carquois, et son fusil, quoiqu'il fût courroucé contre les gens du bord, me tendit la main, en signe d'amitié, pour me faire comprendre, que je n'étais point englobé dans l'indignation, qu'il entretenait contre tout le reste. Je saisis ce moment de sa bienveillance, pour lui demander une chevelure, qui pendait au manche de son Tomawhak. C'était le péricrâne d'un chef des Scioux, qu'il avait tué de sa propre main, l'année auparavant. Les sensations des Sauvages, étant irrésistibles, et l'âme du Grand Aigle, émue alors par les sentimens de l'amitié, comme elle l'avait été la veille par ceux du dépit, il ne put se refuser à ma demande. Cette chevelure est pour les Sauvages un trophée, et un étendard d'honneur, comme la queue de cheval l'est pour les Turcs, les Tartares, et les Chinois.

Le Fort Edward est bâti sur un promontoire, sur le bord oriental du Mississippi ; sa situation est très riante, et commande de loin cette rivière, et les terres environnantes, ainsi que l'embouchure de la Rivière Le Moine, qui descend de l'Ouest, et est navigable l'espace de 300 milles dans les terres. Cette rivière est habitée par les Yahoas, peuples Sauvages, qui ont été presque tous détruits par le Sioux.

Le Fort Edward est à 212 milles de St. Louis, et c'est là, que sont les limites des deux Etats de l'Illinois, et du Missouri.

Avant de passer outre, il est nécessaire de se faire précéder de quelque connaisance sur les divisions géographique, et administrative, sous lesquelles sont placées les contrées, que nous allons parcourir. Sans ces notions préliminaires, nous marcherions souvent à tâtons.

Ce Gouvernement, après avoir operé la réunion à son empire de toute la Louisiane, partagea en territoires tous les pays, qui ne furent point érigés en Etats. Toute cette étendue de terres, qui se trouvent au-dessus du Fort Edward, à l'Est du Mississippi, jusqu'à ses sources, appartiennent au territoire de Michigan, qui embrasse aussi toutes ces régions, qui cotoyent les bords occidentaux des lacs Erié, St. Clair, Huron, et Supérieur; tout le pays, qui, au-dessus dudit fort. à l'Ouest du Mississippi, jusqu'à ses sources, et même au-de-là, était autrefois du ressort du territoire du Missouri, avant qu'on y érigeât un Etat, maintenant on ne le distingue, que sous le nom de Terres Sauvages; car dans toute leur étendue, on ne trouve d'autres traces de civilisation, que quelques huttes de traiteurs, qui sont presque tous issus de Sauvages.

L'Arkansaw, et la Floride forment aussi deux autres territoires. Chaque territoire relève entièrement du Gouvernement Général des Etats-Unis, à Washington, c'est-à-dire, il est sous sa tutelle immédiate; c'est lui, qui lui donne un Gouverneur, des Juges, des Receveurs de contributions, comme à un pays, qui est encore tout à fait dans l'enfance de sa civilisation. Un Territoire n'a que le droit de se donner un représentant, au Congrès National.

Comme tous ces territoires sont encore habités, en grande partie, par des peuples Sauvages, le Gouvernement a eu la sagesse d'organiser dans chacun d'eux une Intendance. et des Sous-Intendances, pour veiller aux besoins de ces peu-

ples; pour empêcher les abus de ceux, qui sont autorisés à faire le commerce avec eux, et s'opposer à ce que l'étranger n'usurpe ce droit.

Cette mesure était d'autant plus nécessaire, que la Compagnie Anglaise du N. O., avait déjà étendu ses établissemens bien avant dans les possessions des Etats-Unis ; ce qui mettait à même *les Amis de la liberté des peuples et de l'humanité*, les agents du Cabinet de St. James, de remuer les passions des Sauvages, et d'en diriger l'impulsion, contre leurs très chers frères, les citoyens des Etats-Unis.

Les Gouverneurs des différens Territoires sont les Intendans nés des Sauvages, qui habitent dans le ressort de leur jurisdiction, et le Général Clark est l'Intendant de toutes les régions Sauvages, qui s'étendent sur le Missouri et sur le Mississippi, au-dessus de St. Louis.

Après ce bref aperçu de tout ce qu'il y a de plus essentiel, nous pourrions continuer plus avantageusement notre promenade, mais il est bien de nous arrêter encore un instant, afin de donner aussi un coup d'œil sur ces Sauvages, les premiers, que l'on rencontre vers ces pays septentrionaux.

Les Saukis, il y a un demi siècle, formaient une Nation des plus nombreuses, et des plus puissantes. Le plus vaillant, le plus formidable Sauvage, qu'on ait jamais connu, était leur chef principal, le Fameux Ponthiak, qui, après les Montézuma, et les Incas, est l'Aborigène le plus digne d'être célébré par l'Histoire, qui cependant l'a entièrement laissé dans l'oubli. Ennemi mortel des Anglais, qui firent en vain tous leurs efforts pour l'amener dans leurs intérêts, il molesta sans cesse la conquête, qu'ils avaient faite de ces contrées, sur les Français, dont il était l'ami dévoué, et qu'il ne pût jamais oublier.

Avec des ruses, un courage, une valeur, et une férocité plus que sauvages, il massacra, à



plusieures reprises, leurs garnisons dans plusieurs forts, et mémorablement dans ceux de Détroit, sur le Lac St. Clair, et de Michilimakinak, sur le Lac Huron. Au moment où il méditait contre eux d'autres hostilités, avec une haine indomptable, il fut assassiné par un Ottawais, émissaire soudoyé des Anglais.

Sa fin tragique fut le signal d'une guerre atroce entre sa Nation, qui voulait le venger, et les Ottawais, les Winebegos. les Potomawais, qui se coalisèrent contre eux, en faveur des Anglais; et les Saukis furent en grande partie détruits. Maintenant ils ne comptent guères plus de 4800 âmes.

J'ai visité leur camp. Les tentes, ou les huttes, qui sont leurs seules maisons, et toujours volantes, sont couvertes de nattes, ou de peaux. Les Canadiens, qu'il faut regarder comme les nomenclateurs classiques de ces contrées, les appellent loges. Elles sont elliptiques. Dans chacune d'elles se niche ordinairement une famille, et, quelquefois, deux, parens, ou non; ils s'y couchent en rond sur des peaux, des nattes, ou sur de l'herbe sèche. Le feu se fait au milieu, comme les anciens, qui précisément appelaient *Imagines Fumosæ*, les tableaux, et les statues, qui étaient dans la chambre à feu, parceque la fumée les noircissait entièrement; et la fumée des Sauvages, passe par ce soupirail, ou ouverture ronde, *Foramina vel oculi*, par où entrait la lumière, qui éclairait les temples et les maisons des Romains, du milieu de la voute.

Une marmite de cuivre, ou de ferblanc, soutenue seulement par une fourche en bois plantée dans la terre, des morceaux de bois, creusés en cuillères, une écorse d'arbre, formée en navette, en écuelle, ou en plat, des cornes de Buffaloes, ou d'autres animaux, coupées en gobelets, sont toute leur batterie de cuisine, leur vaisselle, et leur buffet. Une perche leur sert de tournebroche, les doigts de fourchette, l'élément, qui

les porte, de table, une peau, ou le beau tapis de la Nature, de nappe.

Ils sont tous assis, sans distinction, autour de ce que la Providence, et leurs fusils, leur fournissent à manger. On n'y distingue, ni Rois, ni Ministres, ni Courtisans.

L'égalité de cette République parfaite, est pour les bêtes, comme pour les hommes. Les chiens, quoique illegitimes, et issus de loups, sont assis à la même table, que les Sauvages, sur le même *Divan*, ils mangent les mêmes mets, et couchent sur le même lit. J'y ai vu des oursons, et des loutres, qui faisaient également partie de la communauté.

Le visage des Saukis, quoique se ressentant dans ses traits de leur état sauvage, n'a rien néanmoins de désagreable ; et la forme de leur corps est assez belle. Ils sont d'une taille, et d'une structure, moyennes, qui n'indiquent ni la force, ni la faiblesse. La tête est plutôt petite, que grosse : cette partie, que les anatomistes appèlent voute orbitaire, n'a, en général, de cheveux, que sur la glande pinéale, une petite touffe, comme celle des Turcs. Le front parait, conséquemment, élevé. Leurs yeux sont petits, et leurs sourcils peu fournis ; la cornée, ou le blanc, tire un peu sur le jaune, la prunelle sur le rouge ; ils sont le chainon entre ceux de l'orangoutang, et les notres. Ils ont les oreilles telles, qu'elles doivent être, bien grandes, pour pouvoir porter tous les ornemens, et les bijoux, dont ils les parent. Deux queues de renard pendaient à celles du Grand Aigle : j'ai vu à d'autres des clochettes, des têtes d'oiseau, des douzaines de boucles, qui perçaient, de haut en bas, toute la partie cartilagineuse, qu'on appèle *ailes*. Leur nez est gros, et épaté, comme on nous peint celui des peuples de l'Asie orientale ; leurs narines sont percées, et garnies, comme les oreilles. Les os maxillaires, et surtout ceux, qu'on distingue sous le

nom de *pomettes*, sont très-saillants. La machoire inférieure pousse en dehors de deux côtés. Leur bouche est plutôt grande, que petite ; leurs dents très-serrées, et d'un très-bel émail ; leurs lèvres sont un peu renversés. Ils ont un cou régulier. Leur tronc est, en général, plus deployé en bas, qu'en haut, à cause de leur gros ventre, et de leur poitrine étroite. Leurs pieds, et leurs mains sont proportionnés, leurs bras, minces, en général ; et la raison en est, que l'oisivité, où ils demeurent presque toujours, arrête leur developpement ; car les Sauvages, hommes, n'habituent à la fatigue, que leurs jambes, et effectivement elles sont la partie de leur corps la plus robuste. Leur teint est cuivré, et c'est pourquoi ils s'appèlent eux-même le Peuple Rouge, pour se distinguer des Blancs et des Noirs. Excepté cette touffe de cheveux, que nous leur avons remarquée sur la tête, leur corps n'a aucun autre poil. Les livres, pour jeter du merveilleux par tout, en font un phénomène singulier ; mais le fait est, que par une superstition, commune à tous les Sauvages, ils se les arrachent eux-mêmes, dès leur jeunesse, et par le procédé, qu'ils employent, ainsi que par la constance, qu'ils y mettent, leur poil ne devient ensuite, qu'un duvet, ou un poil follet.

Vous savez que nos voituriers, et nos cochers, ont souvent la manie de croire, que la crinière de leur chevaux est hantée par des Diables, et qu'ils y font le nid ; qu'ils employent même les conjurations pour les chasser : eh bien les Sauvages, craignant la même chose, et n'ayant ni Saints, ni *Asperges*, pour conjurer leurs Diables, en évitent les effets, en coupant la cause jusqu'à la racine. Les Grecs et les Romains, avaient les mêmes préjugés, et des Rois Egyptiens avaient bien soin de les répandre parmi leurs peuples.

Vous serez étonnée, Comtesse, comme ces Indiens se rencontrent souvent avec les Anciens,

et avec les Modernes, quoiqu'ils habitent des contrées, qui étaient entièrement inconnues aux premiers, et qui sont encore couvertes d'un brouillard épais pour les seconds. Il faisait encore bien froid, néanmoins les hommes n'étaient vêtus, que d'une couverture de laine, ou d'une peau, qui leur sert le jour et la nuit. Ils la manient autour de leur corps, avec une adresse extraordinaire, comme le *Pallium* les Romains. Leurs chaussures, qu'ils appèlent *Mokasins*, faites en peau, ou de chevreuil, ou de buffaloe, ou d'élan, &c., sont précisément, ce qu'étaient les *Perones*, les *Cothurni*, les *Muleï*, les *Calcei*, des Grecs, et des Romains. Mais en été, ils vont, en général, nus-pieds. En hyver, ils portent une espèce de guêtres de peau, ou de drap, qui leur surmontent les genoux, comme celles des Cimbres, du tems de Marius ; ils les appèlent *Mytas*. Une ceinture leur couvre la région lombaire. Tout le reste du corps est entièrement nu, la tête même, soit qu'il pleuve, ou qu'il grêle, soit qu'il gêle, ou que la canicule brûle la terre.

Leurs armes offensives, sont l'arc, les flèches, la pique, la lance, comme chez les Anciens ; la hache, la massue, le poignard, comme les combattans du moyen âge ; le casse-tête, le *Tamahawk*, comme les Tartares de Thamerlan ; le fusil, comme les peuples modernes.

Ils n'ont que le bouclier pour arme défensive ; il est précisément comme celui des premiers Romains, de cuir, rond, comme le *Clypeus*, ou ovale, comme leur *Scutum ;* mais le rapprochement le plus singulier, c'est qu'ils le peignent également comme ces peuples de l'antiquité, et, comme eux, y fixent l'origine de leurs armoiries, ou blason ; car ils ont déjà commencé à peindre sur leurs tentes, et ailleurs, comme nous sur les portes, ou les murailles de nos manoirs, les mêmes hiéroglyphes glorieux, qui jadis n'étaient peints, que sur les boucliers. J'en possède un, Comtesse,

qui est de plus tout orné de plumes, et qui porte la tête du *Manitou* du héros, qui me l'a cédé, une tête de canard sauvage, au moyen de laquelle il espérait, peut-être, pétrifier ses ennemis, comme Persée avec la tête de Méduse.

L'Ephod, du mot *aphael* en Hébreu, qui signifie *habiller*, était une espèce de tunique racourcie avec des manches larges. Il fut d'abord uniquement à l'usage du Grand Prêtre Juif, qui ne pouvait faire aucune fonction sacerdotale, sans être revêtu de cet ornement; il fut ensuite comme presque prophané par David, qui osa s'en habiller; toute la Famille de Gédéon, s'en servit après, avec irrévérence; et il devint à la mode, pour toutes les femmes de qualités, quand cette nation se livra à l'idolatrie. Il passa de l'Asie en Grèce, de là à Rome, et finalement dans ces pays Sauvages; car l'espèce de Tunique racourcie, à manches larges, qui couvre jusqu'à la ceinture les Sauvagesses Saukis, est précisément comme l'Ephod. Des plaques de métal blanc. attachées sur la partie, qui couvre la poitrine, semblent imiter les *Fibulæ* des Anciens, et représenter en même tems, par leur rondeur, l'emblême du Soleil, que les Péruviennes portaient aussi sur la poitrine.

Une jupe, serrée au corps, leur pend jusqu'au bas du genou, et une espèce de guêtres leur couvrent les jambes, comme les femmes des anciens Scytes; leurs chaussures, ne diffèrent de celles des hommes, que par l'élégance, mais en été, elles sont toujours nus-pieds, et nues-jambes. Leurs formes sont assez attrayantes, tant qu'elles sont jeunes, mais ces fleurs se fanent bien vite; le soir succède au matin, sans qu'il y ait eu de midi; car ces pauvres femmes sont les porte-fais, les bêtes de somme des hommes, qui, disent-ils, se rendraient vils, abjects, méprisables, comme les Blancs, et perdraient de leur dignité, s'ils s'abaissaient à s'occuper d'autre chose, que de la chasse, et de la guerre. Il n'y a point d'es-

claves, qui le soyent plus, que les femmes des Sauvages. Elles sont regardées avec un tel mépris, que la plus grande offense, qu'on puisse faire à un Sauvage, c'est de lui dire, *va, tu es une Squwaw*, (une femme.)

Il est souvent de ces victimes du despotisme, inné, de l'homme, qui regardent le sort de leur sexe avec une telle horreur, qu'elles tranchent les jours de leurs filles, dès la naissance, pour leur épargner, par la mort, une vie si malheureuse. Les femmes ont beaucoup de cheveux, et les nouent en ce qu'on appèle *catogans*, comme les chartiers, et les poissards du midi de la France. Elles vont aussi la tête découverte, et, pour le même usage, portent comme les hommes, une couverture, ou une pièce de gros drap bleu, ou rouge, de mode récente.

Les hommes et les femmes se barbouillent la figure de rouge, de jaune, de blanc, de bleu; quand ils sont en deuil, ils se peignent, pendant un an, tout le visage, et même le corps, en noir; la seconde année seulement par moitié; et finissent enfin par se bigarrer en des formes différentes. Ils portent tous également, hommes, et femmes, des ornemens au cou, et aux bras. Les unes, ou de *margaritines*. comme nous les appelons, c'est à dire de petites graines de verre calciné, ou des bijoux de composition, que les traiteurs leur vendent, en échange. Les autres des os, des dents, des griffes de bêtes sauvages. Voilà bien du très antique et de l'ancien, du moyen age, du moderne, et du très moderne.

Enoc assure, que, avant le déluge, l'Ange Azaliel apprit aux filles l'art de se farder; Isaïe en parle à l'égard de celles de Sion; les femmes Grecques et Romaines l'empruntèrent des Asiatiques, et Juvenal peint de blanc, et de rouge les prêtres efféminés d'Athènes. St. Ambroise crie hautement contre la vanité de cette toilette; le fameux moine Hildebrand, Gregoire VII, re-

proche ce vice, avec bien d'autres, aux femmes de son tems, pour mieux exalter les vertus de Mathilde, qui lui en fut bien reconnaissante. Avant le Czar Pierre le Grand, les Moscovites se bariolaient le visage de toutes sortes de couleurs; encore aujourd'hui, une grande quantité de peuple de l'Asie se le barbouillent de même, et nos dames, et même nos damoiseaux, se mouchent rarement, sans laisser sur leurs mouchoirs quelques feuilles des roses de leur teint. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'antimoine est l'ingredient du fard le plus ancien, et il l'est encore du vermillon, que les Sauvages regardent comme le fard de grande parade.

Que les Sauvagesses portent des colliers, commes les Grecs, et les Romains, il n'y a rien d'extraordinaire, car on en porte partout, mais ce qui est étonnant c'est, que précisement elles les offrent aux mânes de leurs parens, comme les femmes de ces peuples anciens, et c'est ce que j'ai vu moi-même. Quant aux hommes, en portant des colliers, &c. ils rappèlent les Egyptiens; mais, ce qu'il y a de plus frappant, c'est que leurs bracelets sont précisement comme les *armillæ* des Romains, et, comme eux, ils les portent à la partie supérieure du bras.

Je vis déloger une de ces Tribus pour changer de domicile, ou de bois. Dans une demie heure, tout fut prêt à partir.

Les lustres, la garderobe, le buffet, la vaisselle, la batterie de cuisine, occupèrent le centre du canot; la maison, c'est à dire les nattes, et les peaux pour la tente, les couvrirent; les enfans; les chiens, les ours, &c. furent placés contre; les hommes, de deux côtés; et les femmes remplirent, aux deux extrémités, les fonctions de pilote, et de matelots: cependant les hommes rament aussi, quelquefois.

Leur batiment est un tronc d'arbre creusé, et les rames rappèlent celles de nos premiers pères,

comme les rames, que les Artistes placent entre les mains des figures peintes, ou sculptées, qui représentent des Rivières. La manière aisée, dont ils manient ces Liburniques, est surprenante ; et on est étonné, comment, si étroites, si roulantes, et si chargées, elles ne renversent, que très rarement.

Le 11, au soir, nous partîmes du Fort Edward, où les officiers nous comblèrent de politesses ; mais nous fûmes bientôt de retour, car le *steamboat*, trop chargé, ne put franchir un passage très difficile, et très dangereux, à un endroit, qu'on appèle le milieu des rapides du Moine, à neuf milles au-dessus du Fort. Le Ciel nous délivra d'un échouement sur un roc, qui aurait pu briser le *steam-boat*, et ne l'endommagea, que très légèrement.

Le 12, pendant qu'on apprêtait le *steam-boat*, je fis une petite partie de chasse. Je tuai un serpent monstrueux, presque tout noir, tacheté de jaune.

Les Sauvages l'appèlent *Piacoiba*, (animal terrible.) Ils le craignent plus que le serpent à sonnettes, quoique sa morsure ne soit pas si dangereuse, parcequ'il se glisse en silence, et insidieusement dans les ronces et dans l'herbe, et attaque à l'improviste, tandisque l'autre s'annonce de loin par le son de cette espèce de nacres, dont la Providence a garni sa queue, pour que l'homme ait le tems de fuir son approche.

J'en ai conservé la peau, parceque, autant que je puis m'en souvenir, je n'en ai jamais vu de semblables, dans les Muséums, que j'ai visités dans ce monde, et dans le nôtre.

Les Sauvages à la vue de ma prise, me fêtaient comme un *Manitou* bienfaisant. Leur nudité, et leur vie errante, leur fait craindre grandement les *Wamenduska*, (les reptiles ;) néanmoins, aucun d'eux n'ose les tuer, car, les croyant des

esprits malfaisans, ils craignent que, les ayant tués ils n'attirent toutes sortes de malheurs sur leurs familles. et sur leurs camps.

Le jour après nous parvînmes, quoique avec difficulté. à franchir ces rapides, qui continuent l'espace de presque de 21 milles, au haut desquelles nous vîmes un autre campement de Saukis, sur le bord oriental.

A 9 milles plus haut, on voit sur le bord occidental les ruines du vieux Fort Madison.

Le Président de ce nom y avait fait établir un entrepôt d'articles de première nécessité pour les Sauvages, pour les échanger pour leurs peaux. Le but du Gouvernement était de fixer, par son exemple, les prix justes parmi les traiteurs, plutôt que de faire une spéculation ; car, dans les Etats-Unis, tout le monde est marchand, excepté le Gouvernement; mais craignant. peut-être, d'entraver le commerce des particuliers, il a retiré ses factoreries, et ses agens, et laissé le champ libre à la Compagnie S. O., qui, réunie à une autre, qui la menaçait de concurrence, et d'opposition, exerce son empire, et le monopole dans presque toutes les Régions Sauvages des vallées du Mississippi et du Missouri; ayant ses deux principaux centres d'opérations à St. Louis, et à Michilimakinac, sur le Lac Huron.

A peu de distance de ce fort, on trouve, du même coté, la Rivière de la Bête Puante, et plus loin, celle des Yahowas, du nom de peuples sauvages, qui l'habitaient. Elle est à 97 milles du Fort Edward, à 300 de St. Louis.

La campagne commençait à reverdir : les prairies, les bosquets, les forêts, à se ranimer au retour du printems. Jamais je n'avais vu renaître la Nature plus belle, et plus majesteuse, que dans ce vaste séjour du Silence, et de la Solitude. Jamais, le chant des oiseaux ne m'avait annoncé aussi expressivement le renouvellement de leurs innocentes amours. Tous les objets, qui m'en-

vironnaient, étaient aussi nouveaux pour mon âme, que pour mes yeux. Tout respirait cette mélancolie, qui. tantôt douce. tantôt amère, exerce une si forte influence sur les Etres sensibles. Combien de fois ai-je senti le besoin d'être seul. et combien de fois ne l'ai-je pas desiré!....

Des îles boisées, placées avec soin par la Nature, en variaient continuellement le tableau; le cours de la rivière, redevenu égal et uni, réfléchissait, comme un miroir, les rayons éblouissans du soleil. Des coteaux rians faisaient un charmant contraste avec ces prairies immenses, qui semblent des Océans, et dont d'assemblages isolés d'arbres touffus rompent la monotonie. C'est au milieu de ces scènes ravissantes, que, de la rivière Yahowa, nous arrivâmes à un endroit, qui offre de loin la perspective la plus nuancée, de ce qu'on appèle *Rocky Island*, l'Ile des Rochers, à 372 milles de St. Louis, et 160 du Fort Edward. Le Fort Armstrong y est construit sur un plateau, à environ 50 pieds d'élévation au dessus du niveau de la rivière, et présente au spectateur, qui la remonte, des épisodes magiques. Il a reçu son nom de Mr. Armstrong, secretaire de la guerre, lorsqu'il fut construit.

L'embouchure de Rocky River, qui afflue à l'Est, avait ses bords parés par un campement des Foxes, ou Renards, sauvages, qui ont les mêmes traits, les mêmes habitudes, les mêmes armes, les mêmes costumes, et le même langage, que les Saukis, et sont leurs alliés, en paix comme en guerre. De l'autre coté du Mississippi, sur le bord occidental, une colline ombragée d'arbres, et d'arbustes, embrasse, en demicercle, une plaine fertile, qui est soigneusement cultivée, par la garnison, en champs et en jardins potagers.

Le canon du Fort salua de 4 coups notre arrivée, et les Indiens nous firent la même politesse avec leurs fusils. L'écho, qui les répétait mille

fois, contrastait admirablement avec le silence de ces déserts.

Nous y arrivâmes vers le midi du 15, je profitai de l'après-dîner pour aller voir. à 3 milles, à l'Est, le campement le plus considérable des Saukis, et qui est le seul, qu'ils habitent le plus constamment, pendant les mois de l'été.

Ce fut dans cet espèce de village, que je vis pour la première fois, l'adresse, avec laquelle les Sauvages manient leur arc.

Des enfans, de 9 à 10 ans, emportaient de leurs flêches, souvent au second coup, une petite pièce de 6 sous, que je leur fixais pour but, à la distance de 25 pas ; et je fus obligé de le porter à 35, car, sans cela, ils m'auraient bientôt dégarni la petite bourse, que j'avais remplie à cette fin. Ces chefs nous offrirent un petit rafraichissement; il consistait en viande d'ours séchée à la fumée, que je trouvai plus délicieuse, que nos jambons, et des racines, qui ressemblent à celles de chicorée, mais qui sont moins amères, et très savoureuses ; ils les appèlent *Pokinotá*.

Ils avaient fait leur toilette, et leurs visages présentaient des spectacles de toutes les couleurs. Il y en avait, qui rappelaient, de bien des manières, les mystères des anciens Prêtres Egyptiens, par des hiéroglyphes, qu'ils avaient peints sur leur corps : ceux qui nous donnèrent la danse, qu'on appèle de Medicine, ou *Wakon-Watà*, en étaient couverts.

Comme les Indiens de ces contrées n'ont jamais connu, que des Français, des Anglais, des Espagnols, et des Américains, et bornent leur monde aux seules régions, que ces peuples habitent, ces Saukis demeurèrent fort étonnés, en apprenant, que je n'appartenais à aucune de ces quatre Nations. Je leur fis croire, que j'étais du Monde de la Lune; et alors leur étonnement se changea presqu'en vénération, car ils adorent cet astre, comme une Divinité bienfaisante, qui éclaire

leurs chasses, leurs pêches, et leurs voyages de nuit. Il parait, que tout ce qui est utile, est un objet de culte dans tous les pays du Monde.

Cette danse de *Medicine* est un mélange de politique trompeuse de quelque fourbe, et de folie superstitieuse de quelque crédule imbécille. On y voit quelqu'image des mystères d'Eleusis, et de tant d'autres, qui font aussi fermenter l'esprit des Modernes.

Un parallèlogramme, formé par une petite barricade garnie de peaux, renferme les initiés aux mystères: les profanes peuvent demeurer spectateurs, mais en dehors.

Ayant envie de tout connaître, je voulus essayer quel aurait été le résultat d'une introduction clandestine, et je m'y glissai. J'en fus chassé, quoique fils, ou sujet de la Lune.

Une espèce de Président, la tête ornée de plumes, et de deux cornes de buffaloe, dont les pointes penchaient en dedans, comme celles de la mitre d'Aaron, et de Melchisedech, entouré d'une troupe de musiciens, est placé à l'Orient de l'enceinte. A l'Occident, deux guerriers, armés d'arc et de flêches, surveillent la porte. Un maître de cérémonie, avec un casse-tête à la main, se tient debout dans le centre, et reçoit les ordres du Président. Les élus, et les élues, (il y avait aussi des femmes,) sont assis au Nord et au Sud, prenant, je crois, chacun le rang dû à leur ancienneté, ou à leur grade respectif. Un Orateur, (il en faut un partout,) placé à quelque distance sur la gauche du Président, élevait à chaque instant ses sourcils, comme animé d'inspiration céleste, et témoignait, par tous les mouvemens de son corps agité, l'impatience ardente, où il était, de parler, et de s'entendre dire *bravo*. Il n'y a point de secrétaire, car les Sauvages n'ont point de langue écrite. C'est un grand défaut; partout ailleurs, une séance, sans procès verbal, serait absolument sans authenticité, et nulle.

J'ignore ce que le Président disait, en ouvrant la séance, car personne n'y entendait goutte, pas même, je pense, ses Néophites ; mais il est certain, que l'Orateur, qui prit presqu'aussitôt la parole, doit avoir très bien parlé, car il égalait, en emphase éloquente, les deux grands Orateurs d'Athènes, et de Rome. Il est étonnant de voir tant de feu et de vigueur dans les harangues des Sauvages, lorsqu'on sait combien ils sont naturellement taciturnes, et apathiques dans le commerce de la vie. Quelquefois ils sont si vivement inspirés par leurs génies, qu'ils tremblent de tout leur corps, comme les *Shaking-Quakers.*

Je n'ai pu savoir, ni deviner l'oracle de son discours, mais je crois, que chez ces peuples superstitieux, comme chez tant d'autres, le fanatisme tient lieu de raison, l'aveuglement de croyance.

Ensuite, à un signe du Président, les musiciens jouèrent de leurs cornes, et de leurs tambours ; ceux-ci, frappés avec une baguette doublée de peau, rendent un son très touchant ; mais les *Neniæ*, et les *Ululatus*, auxquels ils donnaient la mesure, écorchaient les oreilles, et épouvantaient.

A cette belle musique, le Président, les Surveillans, l'Orateur, les Elus, et les Elues, forment une chaîne en rond, et le Maître de cérémonies, en dirige, du milieu, les formalités. Chacun d'eux porte dans sa main droite une peau de loutre, ou de castor, ou de quelqu'autre animal semblable, faite en forme de sac, ouvert aux deux extrémités, et au moment, où le Président lève le sien en l'air, la *Grande Cérémonie* commence.

Le Président, faisant des contorsions épouvantables, et, balbutiant, avec ferveur, des prières éjaculatoires, souffle le premier dans son sac, dont le bout opposé est tourné vers son voisin, à droite. Celui-ci, à ce trait, tombe soudain par terre, peu importe dans quel sens, car il est

censé mort. Il ne reprend la vie, que petit à petit, au fur et à mesure, que son exorciste, le même, qui l'a terrassé, prononce des formules expiatoires, qui opèrent sur lui, comme une espèce de Galvanisme; alors le revenant, ou revenu, demeure entièrement purgé *ab omnî maculâ.* Quoiqu'il ait toujours le même corps, ce sac, et la cérémonie, lui ont donné une nouvelle âme: doctrine tout à fait contraire à celle de la Métempsycose, qui fait passer une vieille âme dans un corps nouveau, et opposée même à la croyance de plusieurs Nations Sauvages, qui en mourant, semblent partager la profession de foi des Pythagoriciens.

S'il m'est permis de hazarder mon opinion sur toute cette comédie, je pense, que cette danse de Medicine n'est qu'une medicine spirituelle préparatoire dans cette vie passagère, pour pouvoir mieux aspirer à une vie céleste, et éternelle.

Après le Président, et son voisin, les autres personnages de la chaîne mystique, deviennent successivement actifs et passifs, jusqu'à ce que le Président lui-même tombe, meure, et renaisse à son tour, et ferme la marche de la danse, en déclarant, que la séance est levée.

J'attendais, que mes philarmoniques, et mon maître de cérémonies, jouassent aussi le même rôle, mais, ou ils ont quelque autre remède pour se purger, ou ils se purgent par communication, comme les corps attirés par la force de l'électricité.

Que n'ai-je été peintre, Comtesse! Mais peut-être alors je n'aurais pu observer, que superficiellement. On a beau dire, mais Pangloss est un grand homme; si l'on considère bien, tout est vraiment pour le mieux. Il n'y a qu'une seule exception....... vous la connaissez, Comtesse.

Au milieu des scènes si risibles, j'ai beaucoup souffert, de ne pouvoir rire. L'Interprête, qui voyait mon penchant, et mes souffrances, me di-

sait, qu'une telle faute aurait pu me mériter un *Auto da Fé*. Un d'eux en avait tant fait, dans ses convulsions d'énergumène, qu'il s'était déchiré tout le visage; peut-être pour servir de procès verbal de la séance, (faute de secrétaire,) jusqu'à ce qu'un autre le renouvelle.

On m'a dit, que pour être admis à cette confrérie, il faut avoir des qualités requises, et que celle de rêveur heureux est la plus méritoire. Nos joueurs de loteries, et nos faiseurs de politique pourraient y aspirer avec succès.

On m'a aussi dit, que les rescipiendaires font des offrandes considérables, et que quelquefois ils sont même forcés de se dépouiller de tout ce qu'ils possèdent en faveur de l'Ordre. Il est des systêmes religieux, qui se rencontrent partout, et dans tous les tems : il parait, que pour sauver l'âme, il faut payer dans les tems modernes, comme dans les anciens; dans le nouveau, comme dans le vieux monde; parmi les Sauvages, comme chez les peuples civilisés. Enfin, on a voulu me faire croire, et je l'ai cru, que dans ce camp, comme dans tant d'autres, quand ils sont permanens pendant une portion de l'année, il est des loges, où des filles sont chargées de veiller à la conservation du feu, qui y brûle au milieu; comme les Vestales de Rome, celles du Peru, ler gardiens du Prytanée d'Athènes, et les Guêbres. Il parait qu'ils le consacrent au Soleil, ou qu'ils le regardent comme l'emblême de cet astre vivifiant.

Un sac aussi miraculeux, que le sac de *Medicine*, méritait mon attention, et je fis tout mon possible pour en obtenir un. Mais la grande vénération, que je témoignais pour les prodiges, qu'il opérait, n'aurait abouti à rien, si je n'eusse pas fait un présent de bon Whiskey, et à celui qui me le céda, et au Grand Prêtre, afin qu'il y consentit. Ce fut la première fois, que je m'aperçus combien les liqueurs fortes sont un appât

puissant, et, comme vous verrez, bien funeste pour ces peuples Sauvages.

Nous partîmes le lendemain de Rocky-Island, où ces Messieurs de la garnison se sont montrés aussi polis, que ceux du Fort Edward.

Les Rapides, que l'on rencontre au-dessus de cette île, qui a trois milles de long, du Nord au Sud, sont plus forts et plus longs, que ceux du Moine; et si la Providence ne fût pas venu à notre secours, en faisant augmenter pendant deux jours les eaux de la rivière, le *steam-boat* serait peut-être encore cloué sur le roc, sur lequel nous avions échoué.

Pendant que le capitaine accordait quelque repos à l'équipage, qui était exténué de fatigue, je m'enfonçai, comme à l'ordinaire, dans les forêts. On avait déjà commencé à croire, que j'allais devenir Sauvage ; et le capitaine avait fait tout son possible pour que cela se vérifiât. Mais cette fois-ci, je pris mieux mes précautions.

Le sort me fit rencontrer presqu'aussitôt un serpent à sonnettes. Il me fuit d'abord ; il s'arrêta ensuite, et était à me regarder au moment, où je le tirai à la tête ; j'en possède la peau. Il a presque 5 pieds de long, et 12 sonnettes ; quoique la tête soit écrasée, il laisse encore voir le systême organique de sa bouche. Il inflige la morsure mortelle, avec une dent, dont il se sert, comme un chat fait de ses griffes. Il la trempe dans le poison, en la passant, au moment qu'il mord, à travers la vessie, qui le contient.

A six milles au-dessus des Rapides nous trouvâmes une autre tribu de Renards, campée sur le bord occidental. Ils voyaient dans le *steam-boat*, ce que je voyais en eux, la lanterne magique. Plus haut, après avoir passé les rivières La Pomme, et la Garde, qui affluent à l'Ouest, un endroit, qu'on appèle les Têtes de Mort, fût un jour un champ de bataille, où les Renards défirent les Kikassias, et plantèrent leurs têtes,

comme des trophées de leur victoire et de leur valeur.

Nous nous arrêtâmes à l'entrée de la rivière de la Fièvre, nom qui s'accorde avec les effets du mauvais air, qui y règne. Elle descend de l'Est, et est navigable l'espace d'environ 100 milles.

A sept milles de son embouchure, les Sauvages autrefois ramassaient du plomb, qu'ils rencontraient partout sur la surface de la terre, et se bornaient à en faire des balles pour leur besoin; le Gouvernement, qui ne perd jamais de vue ses intérêts, lorsqu'une bonne occasion se présente, acheta, ou obligea les Renards à lui vendre ces terres, l'étendue de 15 milles carrés, afin de tirer partie de ces riches mines; et en accorda l'exploitation à des entrepreneurs, qui lui payent le dixième du plomb, qu'ils en tirent net. Il y a établi un Agent, pour veiller à ses droits.

Une famille tout entière a déserté ses pénates, dans l'intérieur du Kentucky, et y est venue s'établir de plus de 13 ou 14 cents milles; elle était sur le *steam-boat*, armes et bagages, chats et chiens, poulles et dindons; et les enfans avaient aussi les leurs. Il est étonnant de voir, avec quelle facilité, avec quelle indifférence, les Américains entreprennent des émigrations lointaines, et difficiles. Leur esprit de spéculation les conduirait jusqu'aux Enfers, si une autre Sybille leur en ouvrait le passage, surtout si c'était avec un rameau d'or.

Un chemin de traverse me conduisit à ces mines en très peu de tems. Les rochers sont de plomb, et le minerai rend de 75, à 80 pour cent. Le site est une Thébaïde.

Je felicitai cette bonne famille sur la prosperité, qu'elle semblait se promettre, et je souhaitai à Mad. R....... beaucoup plus de bonheur dans les missions bibliques, qu'elle se proposait de faire parmi ces Sauvages, qu'elle n'en avait eu

sur le *steam-boat*. Un jeune homme s'était solennellement moqué d'elle, et de la conversion, qu'elle voulait auparavant essayer sur son cœur. C'est une de ces bonnes femmes, qui se donnent à Dieu, quand elles ont perdu tout espoir de plaire aux hommes ; et dont la ferveur devient mystique, comme celle de tous les Methodistes, en général.

Je m'arrête encore un instant à ces mines, pour vous apprendre, tel, que je l'ai appris, un des plus grands phénomènes de la Nature.

On y a tué un serpent à sonnette, qui avait 140 petits dans son ventre, et plusieurs de ceux-ci en portaient d'autres. C'est le Major Anderson, l'agent des mines, homme incapable d'en imposer, qui me l'a assuré d'une manière positive, et comme temoin du fait. Des traiteurs m'ont ajouté, que ce cas n'est pas le premier.

Douze milles plus haut sur le bord occidental du Mississippi, on trouve d'autres mines de plomb, qu'on appèle les mines de Dubuques.

Un Canadien de ce nom était l'ami d'une tribu de Renards, qui ont dans ce lieu une espèce de village. En 1788, ces Sauvages lui accordèrent, la faculté d'exploiter ces mines. Il y fit des établissemens, qui fleurissaient, mais les Parques trancherent ses jours et sa fortune.

Il n'avait pas d'enfans ; les Sauvages n'aimaient que lui, et pour se debarasser, au plus tôt, de ceux, qui les obsédaient pour lui succeder, ils brulerent ses fourneaux, ses magasins, et sa maison, et ils firent voir, par cette mesure energique, et persuasive, qu'ils ne voulaient d'autres Blancs, parmi eux Peuples Rouges, que ceux, qu'il leur plairait d'agréer.

Les parens, et les créanciers de Dubuques, provoquèrent une délibération du Congrès des Etats-Unis, afin, que la propriété de ces mines leur fût adjugée ; on dit, que leur réclamation était fondée sur un traité de cession, ou d'acqui-

sition, passé entre Dubuques et les Indiens ; que ce traité avait été sanctionné par un acte du Baron de Carondelet, alors Gouverneur, pour l'Espagne, de la Louisiane à l'Ouest du Mississippi, et que le Général Harrison l'avait confirmé, lors qu'il en prit possession pour les Etats-Unis, en 1804 ; mais le Congrès jugea en faveur des Sauvages. Ce qui est aux Sauvages est, en quelque sorte, aux Etats-Unis, et il n'est pas ordinaire, qu'on juge contre ses propres intérêts. Auguste s'abstint de statuer dans une cause, où il aurait été partie et juge ; et il perdit son procès. Un Couvernement aussi libéral, que celui des Etats-Unis, aurait dû l'imiter.

Les Sauvages gardent encore ces mines exclusivement pour eux, et avec beaucoup de jalousie ; tellement, que j'ai dû avoir recours au *Toutpuissant* ordinaire, au Whiskey, pour obtenir de les voir.

Ils coulent eux-mêmes le plomb dans des trous, qu'ils creusent dans le tuf, pour le réduire en saumons. Ils les échangent avec les traiteurs contre des articles de première nécessité ; mais ils les leur portent eux-mêmes de l'autre côté de la rivière, et leur défendent de la passer.

Malgré toutes ces précautions, je doute que ces Sauvages gardent encore longtems ces mines, car elles sont trop riches, et les Américains trop spéculateurs.

Dubuques repose, en roi, dans une caisse de plomb, renfermée dans un mausolée ; ces Indiens le lui ont érigé sur le sommet d'une petite colline, qui surmonte leur camp, et domine le fleuve.

Cet homme était devenu leur Idole, parcequ'il avait, ou il leur avait fait croire, qu'il possédait un antidote contre la morsure des serpens à sonnettes. Il n'y a que des prestiges, qui puissent rendre les Gens Rouges ami des Blancs, car, et par instinct, et par des sentimens, transmis de père en fils, il les méprisent, et les détestent cordialement.

Un Monsieur, très respectable, qui était l'ami de Dubuques, a voulu me persuader, que ce Jongleur prenait entre ses mains les serpens à sonnettes, et que, en leur parlant un langage impératif, et à leur portée, il les apprivoisait, et les rendait doux comme des colombes. Je me bornai à lui observer, que je croyais tout celà, parcequ'il me disait l'avoir vu lui-même, mais que si je le voyaisde mes propres yeux, je ne le croyerais pas.

Ces peuples, quoique si fiers de leur indépendance, avec une telle dose de supersitition, qui est toujours la compagne de l'asservissement, deviendraient les plus vils esclaves, si l'on parvenait à les civiliser à la mode des Jésuites. Et effectivement, ces reverends pères avaient reussi à en faire ce, qu'ils voulaient, des Sauvages de la Plata, jusqu'à les revolter contre la *Légitimité*, qui les abrite maintenant sous ces mêmes trônes, sous lesquels elle les écrasa, et qui sera peut-être encore un jour la victime ou de leur imprudence, ou de leur ambition.

Toutes les fois, que ce corps mystique se présente à mes pensées, je ne puis m'empêcher de gémir sur l'aveuglement, ou la fausse politique, qui travaille pour le rétablir dans la Domination du Monde.

Pour juger de ce qu'il a été, il suffirait de rappeler ce que tous les Potentats de la Chrétieneté, et un Pape éclairé, ont déclaré contre lui d'un commun accord ; ce qu'en avait déjà dit Urbain VIII, en 1630, en supprimant l'ordre scandaleux des Jésuitesses: mais l'idée, que ces Loyolistes étaient les ennemis mortels de tous les autres corps religieux, rien que parcequ'ils étaient plus religieux qu'eux, et qu'ils opposaient des obstacles au despotisme universel, qu'ils organisaient également contre les consciences, et contre les Empires, devrait seule convaincre l'homme le plus obstiné, et le plus fanatique.

Je ne suis, et ne puis être, l'ennemi personnel des Jésuites, car j'étais encore dans le sein de la Nature, lorsqu'ils furent chassés de tout le Monde Catholique, mais étant l'ami de la tranquillité publique, et de la Religion, je ne puis être le leur. Ces pères, tout en professant la pauvreté, la modestie, et la compagnie de Jésus, s'étaient emparé de toutes les cours, et, ayant influé sur tous les vices, qui y régnaient, peut-être pour mieux parvenir, en les rendant méprisables, à l'accomplissement de leurs vues ambitieuses, ils ont été une des *Grandes Causes* de toutes les Révolutions, qui ont affligé, et affligent encore la première, et ils ont porté des fortes atteintes à la seconde, en répandant un zèle de métier, et des grands scandales, par le monopole, qu'ils cherchaient à combiner sous leur pouvoir, et du commerce, et de la foi.

La morale de Jésus-Christ, a dit un St. Père, est pure et sévère, mais simple et populaire; il n'en fait pas une science profonde et exclusive; il la réduit en maximes, la met à portée des plus ignorans, la confirme par ses exemples. Doux et affable, indulgent, miséricordieux, charitable, ami des pauvres et des faibles, il n'affecte ni une éloquence fastueuse, ni un rigorisme outré, ni des mœurs austères, ni un air réservé et mystérieux. Il promet la paix et le bonheur à ceux, qui pratiqueront ses préceptes, mais il n'entreprend pas de les forcer: il veut que la foi soit raisonnable, mais libre; il n'a en vue, que la gloire de Dieu son père, la sanctification des hommes, le salut et le bonheur du Monde. Il est pauvre, modeste, et son règne n'est point de ce monde. Qu'on examine jusqu'à quel point les Jésuites ont suivi de telles maximes.

Maintenant l'on dit, qu'ils sont nécessaires au monde corrompu. Ce n'est point par des opiniâtres, des intolérans, des ambitieux, que Jésus-Christ avait résolu de réformer l'Univers, et ses

apôtres eux-mêmes ont montré le contraire. De tels hommes ne sont faits, que pour le plonger d'avantage dans le désordre, et dans le malheur, partout où ils peuvent influencer les Rois et les peuples : c'est pourquoi les Anglais ont tant contribué à les faire rétablir, sur le Continent ; et pour mieux masquer leur politique *Angui-crinite*, ils font semblant de les tolérer eux-mêmes dans leurs Etats ; mais ou parcequ'ils aiment toujours d'avoir chez eux une pepinière de toute sorte d'élémens de discorde, prêts à être lachés contre les Continents, qui ne sont pas les leurs, ou parcequ'ils savent, que, chez eux, ils ne peuvent rien entreprendre.

Ma plume demeura interdite pendant environ 40 milles, et mon âme et mes yeux embarrassés sur le choix, à l'aspect de différens tableaux, qui me frappaient, à chaque pas, d'étonnement. Mais un endroit, qu'on pourrait appeler Longue Vue, la décida sans plus hésiter.

Douze petites montagnes isolées, se montrent en défilé sur le bord occidental, et saillent graduellement l'une après l'autre, comme des coulisses. Des petits vallons les entrecoupent, et chacun a son ruisseau, qui le partage, et qui réfléchit dans ses eaux limpides la beauté des arbres qui le bordent. Les traits de ces collines sont entremêlés de sombre, et de riant, et celles, qu'on voit au fond de la scène, se cachent magiquement dans le brouillard transparent de l'horizon. Sur le bord oriental, une prairie verdoyante conduit, en s'élevant petit à petit, à une perspective lointaine, formée par une petite chaîne de montagnes escarpées, qui la bornent. Des petites îles, parsemées de bosquets touffus, parmi lesquelles le *steam-boat* passait en serpentant, offraient des parterres ravissans. Il est difficile de trouver ailleurs un tableau, où le doux, et le romantique dominent avec tant d'alternative, et en même tems avec tant d'accord. On

croirait, qu'il a été tracé par l'art aidé de la Nature, ou par la Nature aidée de la main de l'art.

Un peu au dessus de la rivière Turkey, (ou Dindon,) qui descend de l'Ouest, et offre une longue navigation dans les terres entre la rivière St. Peter, et le Missouri, on trouve un vieux village, ou campement, que les Renards ont abandonné. C'est là, que finit la pretendue jurisdiction territoriale de ces Sauvages; je dis pretendue, car tous les Sauvages chassent partout, où ils ne trouvent point d'obstacles, ce qui est, quelquefois, la cause, ou le prétexte des guerres sanglantes, qui les detruisent sans cesse.

Le vrai nom de ces Sauvages est Onthagamis. Celui de *Renards* est un sobriquet donné par les premiers Français, qui découvrirent ces contrées, peut-être, pour caracteriser en eux les qualités de cet animal, et effectivement ils ne sont pas sots. Leur nombre a beaucoup diminüé. On n'en compte maintenant, qu'environ 1600, distribués en quatre tribus, comme les Saukis.

L'Owisconsing est une grande rivière, qui remonte à l'Est. A 300 milles de son embouchure, elle communique, par le moyen d'un portage, avec la rivière *Foxes*, et conséquemment avec la *Green Bay* dans le lac Michigan, où cette dernière se jette. Par cette communication, elle est le canal principal du commerce de pelleteries de toutes ces contrées Sauvages. par la voie de Michilimakinak et des lacs, avec le Canada, et New-York; et le village de la Prairie du Chien, qui est situé à 6 milles plus haut sur le même bord oriental, en est un entrepôt considérable.

Après avoir parcouru un espace d'environ 670 milles, toujours au milieu de déserts, cet endroit se présente comme par enchantement, et le contraste est d'autant plus frappant, en ce qu'il annonce une certaine civilisation; la langue Française est la dominante, et on y est très bien reçu.

Il tire son nom d'une famille Indienne, que les premiers Français y trouvèrent, qui s'appelait *Kigigad*, ou chien, car presque tous les Sauvages se distinguent sous des noms de quelques bêtes, qui sont souvent leurs *manitoux* particuliers.

Les Américains devraient regarder ce village comme un des points des plus historiques de la dernière guerre contre les Anglais. C'est le seul endroit, où *Ce Peuple Généreux* a observé les conditions d'une capitulation pendant la dite guerre.

La garnison, que le Général Clark y avait placée, dans un mauvais fort en bois, nommé Crawford, pour paralyser, autant que possible, l'influence, et les intrigues, que les émissaires Anglais exercaient dans ces forêts, afin d'augmenter le nombre des *Alliés de la Grande Bretagne*, après avoir opposé une résistance héroïque, fut forcée de se rendre, mais à des conditions honorables. La principale était d'empêcher les massacres ordinaires des Sauvages, leur *commilitones*, sur des prisonniers sans défence, et confiés à la foi, et à la sainteté des traités.

Ce Colonel Anglais, qui commadait l'expédition, tint parole, quoique envoyé par ce fameux Général Proctor, qui voyait, avec une froide indifférence, fumer à chaque instant du sang Américain, le tomahawk, et le couteau de ces Barbares.

Cikago, Pigeon-Roost, Frenchtown, les Forts Milden, et Meigs rappèlent des cruautés, dont les détails vous feraient frissonner d'horreur. Le cœur du Capitain Wells fut roti et mangé; le corps tout entier d'un chirugien servit à un banquet de nombreux convives, et on n'épargnait pas même ces enfans innocens, que la Nature cachait en vain aux yeux de ces cannibâles dans le sein de leurs mères. Le spectacle horrible du massacre et du carnage, était tel, que Thecumseh, ce général du Roi George, ce frère du Grand Prophète, dont je vous ai parlé sur l'Ohio,

se sentit plus d'une fois forcé de s'écrier : arrêtez ! de la part du Grand Esprit. Les mânes de nos frères sont assez vengés.

Un Sauvage barbare, non seulement sût se montrer moins cruel, que Proctor, mais à la bataille du Tames, où le Général Harrison triompha de cette armée sanguinaire, il sût aussi mourir de la mort des héros ; tandisque Proctor fuyait en lâche, abandonnant et les Sauvages et ses soldats à la fureur de la vengeance, qui aurait dû tomber toute entière sur lui seul.

Son cheval, interprête de sa conscience, le sauva d'une fin ignominieuse, qui aurait dû servir d'exemple à tous ces montres, qui foulent aux pieds les droits des Gens, et de l'Humanité.

La Prairie-du-Chien, est le rendez-vous d'une quantité de Sauvages, qui y arrivent en automne, pour demander des provisions d'hyver, et au printems, pour traiter avec leurs créanciers, et donner leurs peaux en payement. Ils sont plus exacts, que les Blancs ne le seraient, s'ils vivaient, comme eux, sous le seul régime de la loi naturelle, sans autres moyens de raisonnement, que l'arc et les flêches, le couteau et le fusil.

J'y ai vu aussi des Winebegos, qui se distinguent de presque tous les autres Sauvages par leur visage plus sombre, et plus féroce ; qui passent pour les plus méchans ; et aussi étaient-ils plus intimement liés avec Proctor.

Leur chef *Maï-Pock*, pour mieux lui faire sa cour, se présentait toujours à lui avec un collier formé d'oreilles, de nez, et de péricrânes Américains. Je l'ai vu, et me suis refusé de lui toucher la main ; ce qui est un *crimen lesœ*, chez les Sauvages. C'est celui-là même, qui régalait ses amis de chair humaine.

On prétend, que ces peuples viennent des pays septentrionaux du Mexique ; et vraiment ils parlent une langue particulière à eux, et sont les seuls amis des Sioux, qui semblent avoir aussi

émigré du Mexique ; ils vaguent, et chassent vers les sources de Rocky-River, sur l'Owisconsing, sur la Fox River, sur la Green-Bay, et sur le lac Michigan. Ils sont divisés en sept tribus, qui éparpillent leurs campemens d'été sur lesdites rivières. Leur nombre est aussi d'environ 1600. Les premiers Français les ont appelés *Puans*, de la mauvaise odeur, qui s'exhale de leurs corps.

J'y ai également rencontré des Menomenis, que les Français distinguent sous le nom de *Folle Avoine ;* parceque, plus sages que tant d'autres, ils récoltent en été une quantité d'avoine Sauvage, qui croit abondamment sur le lac Stinkin, sur le Kakalin, sur la rivière La Cross, où ils chassent, et fixent souvent leurs tentes ; celles-ci sont à peu près comme celles des Saukis, des Renards, et des Winebegos ; ils ont presque les mêmes habitudes, les mêmes costumes, mais ils passent pour plus industrieux, et moins barbares; dans la dernière guerre ils refusèrent souvent de se ranger sous l'étendard Anglais. Leur nombre n'est que d'environ 1200 âmes.

Je ne puis, et je ne dois quitter la Prairie du Chien, sans rappeler les honnêtetés, qui m'ont été prodiguées par Mr. Roulet, agent, et associé de la Compagnie S. O.

Les Américains, en général, regardent les Canadiens comme des ignorans. J'ignore, s'ils le sont, mais je sais, qu'ils sont très polis, et très obligeans, ou du moins je les ai toujours trouvés tels, même parmi la basse classe.

Les Hérétiques croyent d'en savoir toujours plus que les Catholiques. Je suis très mauvais controversiste, et conséquemment, en fait de dogme, je me bornerai à leur repondre, que puisque toutes les sectes, qui ont abjuré le catholicisme, n'ont plus trouvé entr'elles un centre de réunion, et qu'elles divaguent toujours d'erreur en erreur, pour chercher ce véritable *Credo*, qu'elles ne trouvent jamais, il semblerait, qu'on pour-

rait dire, qu'elles en savent beaucoup moins, que nous. Mais en fait de doctrine, ayant en main l'histoire des Sciences, et des Lettres, il serait facile de prouver, que les Catholiques étaient aussi instruits, avant qu'il y eût une église Hérétique, qu'ils le sont aujourd'hui, et que même depuis, ils n'ont cessé de former un grand tout dans le monde littéraire.

Si des Ministres, infidèles aux lois du Divin Législateur, et des Princes, rébelles aux peuples et à Dieu, qui leur confient le sceptre et le trône pour gouverner *in justitia, et equitate*, viennent à cacher, ou à défigurer les maximes célestes de l'Evangile, afin que l'Ignorance puisse mieux servir à leurs vues politiques, c'est contre eux, qu'il faudrait élever la voix, mais on doit respecter le titre distinctif de l'Adorateur de la plus pûre, de la plus auguste des Religions.

Le Mississippi, 9 milles au-dessus de la prairie, là, où les Sauvages vont adorer un rocher, qu'ils ont soin toutes les années de peinturer en rouge, et en jaune, ouvre des scènes tout à fait nouvelles.

Les collines s'abaissent, le nombre des îles augmente ; ses eaux se partagent en différentes branches, et son lit s'étend, en quelques endroits, jusqu'à près de trois milles de largeur ; ce qui est moitié plus qu'à St. Louis ; et, ce qui est bien remarquable, il n'en est pas moins profond, car, depuis la Prairie jusqu'au fort St. Anthony, nous n'avons échoué, qu'une seule fois, tandisque cela nous est arrivé quatre fois, depuis St. Louis jusqu'à la Prairie. C'est une nouvelle preuve, de ce que je vous ai dit, dans notre première promenade, sur les eaux de l'Ohio. De trois parties de fluide, qui forment l'océan, deux y filtrent certainement par des voies souterraines.

Nous arrivons à la nuit du 24, et *vi si vedea*. Je vous conduis à un spectacle, Comtesse, qui n'était aucunement dans les rêves de mon imagination.

La vigueur des terres fertiles de ces contrées rend si forte la végétation des herbes, et des broussailles, qui les couvrent, qu'elles finissent par embarrasser les Sauvages dans leur marche, et produire un bruit, qui, malgré toutes les précautions possibles, donne l'éveil aux bêtes, qu'ils guêtent. Les Sauvages, que peu de difficultés, arrêtent, détruisent, par le feu, une fois par an, toutes ces broussailles ; de manière, que toutes les vastes régions, qu'ils parcourent, deviennent, successivement, la proie des flammes.

C'était à la tombée de la nuit, et nous étions à l'embouchure de la Rivière Yahowa, seconde de ce nom, qui descend aussi de l'Ouest, comme la première, quand nous vîmes dans un lointain profond toutes les images réunies de l'Enfer, dans tout son éclat. Peu s'en fallut, que je ne m'écriasse aussi, *qu'il est terrible ! mais il est beau.*

Les arbres surannés de ces forêts immortelles avaient pris feu avec l'herbe, et les broussailles. Un vent violent du N.O. avait embrasé les plaines, et les vallons. Les sommets des collines, et des montagnes, où le vent dominait plus fortement, surmontés par les flammes, ressemblaient à des volcans, au moment de leurs éruptions effrayantes ; et le feu, qui, dans les endroits herbeux, descendait en serpentant, offrait, précisément, l'aspect des laves ondoyantes du Vésuve, et de l'Etna. Cérès cherchait peut-être une nouvelle Proserpine ; nous l'avions dans le *steam-boat*, et personne n'avait certainement l'intention de l'enlever.

Cet incendie nous accompagna, plus ou moins varié, pendant plus de 15 milles. L'incendie, qui fut une des causes de la chutte de l'Homme des siècles, aura été, peut-être, plus affreux, mais il ne peut avoir offert, qu'une faible esquisse des traits, à la fois sublimes, et épouvantables de celui-ci. Je crois, que le Demon lui-même en

était jaloux, et la Lune rougissait de luire inutilement sur ces endroits.

Une bonne vieille, qui dans notre Bucentaure me rappelait l'image de la pauvre Venise, croyait voir le moment du jugement dernier. Des grosses étincelles, qui pleuvaient sur nous, intimidaient les uns, faisaient rire les autres. Il est impossible, je pense, qu'il m'arrive encore de voir des contrastes, si étonnans, de lumière et de ténèbres. de pathetique et de riant, d'épouvantable et d'amusant, de merveilleux et de grotesque.

Mais, pour répéter avec Pangloss, *tout est pour le mieux.* Ces conflagrations detruisent une quantité de serpens, et d'autres reptiles, qui infesteraient, autrement, toute la Terre; car, on m'a dit, qu'ils passent très-facilement la mer, comme les poissons, sans boussole, et sans pilote. Pour juger de leur vertu prolifique, veuillez rappèler, Comtesse, le serpent du Major Anderson.

Comme, à la lueur d'une telle torche, nous avions pu marcher presque toute la nuit, et que le *steam-boat* était fatigué, il échoua le matin sur un banc de sable, pour mieux se reposer. L'endroit s'appèle l'embarras, d'une rivière de ce nom, qui afflue à l'O. C'est ici, qu'on peut répéter: *Conveniunt rebus nomina sæpe suis.*

La nuit nous avions passé devant les embouchures des rivières de la *Mauvaise Hache*, de la *Treille*, et du *Racoon*, qui descendent de l'E.

Six milles audessus de la rivière *aux Racines*, à l'O., on trouve du même côté l'endroit, que les Sauvages appèlent *Casse Fusils.* Il fixe un événement assez remarquable, dans l'histoire de ces peuples.

La premiere fois, qu'on donna des fusils à des Sauvages, de grands jalousies se reveillèrent parmi ceux, qui n'en avaient pas encore; une petite bande, qui en avait, fut attaquée, à cet endroit, par une autre bande nombreuse, qui n'en

avait pas, et ses fusils furent tous cassés. Il est à 118 milles de la Prairie.

D'ici, une chaîne de montagnes, dont le romantique rappèle la vallée du Rhin, depuis Bingen jusqu'à Coblentz, conduit à *la Montagne qui trempe à l'eau.* Cet endroit, épuiserait toutes mes expressions, si je n'avais pas vu la *Longue-Vue.*

Parmi une quantité de petites îles charmantes, que la rivière embrasse, s'eleve une montagne, d'une figure conique. également isolée. Des cêdres, des ciprès, qui font un contraste frappant avec des rochers, qui les entrecoupent, vous conduisent à son sommet, qui offre à vos yeux des vallons, des prairies, des lointains, où l'optique se perd. De là j'ai vu le soleil s'éteindre, et se rallumer, en dorant de ses feux ce beau tableau de la Nature. Ce spectacle est suivi par un autre d'une illusion d'un autre genre.

Sur le bord occidental, des montagnes, herrissées de rochers taillées, perpendiculairement, en tours, clochers, chaumières, &c., répresentent des villes et des villages au naturel. On peut les appèler les montagnes des villages.

Peu audessus une grande prairie, du même côté, change la scène, *la Prairie aux ailes*, où commencent les regions habitées par les Sioux. Le Grand *Wabiscihouwa*, qui est consideré l'Ulysse de toute la nation, y a son campement d'été.

C'est ici, où commence aussi la jurisdiction de Mr. Tagliaferro. Les Sauvages, que nous avons déjà vus, sont sous l'inspection de deux autres agens du Gouvernement, établis à *Rocky-Island*, et à la Prairie du Chien.

La Nation des Sioux est la plus nombreuse, et la plus puissante de toutes les Nations sauvages de l'Amérique septentrionale. Il semble, vraiment, même par leur langue, qu'ils soyent étrangers à ces contrées, et qu'ils les aient envahies en conquérans, car ils sont, envers ces Aborigènes, ce que furent les Grecs en Asie, les Romains en



Grèce, les Anglais aux Indes, et les Goths en Italie.

Pour connaître un peu ces régions, et les Indiens, qui les habitent, il faut voir, et examiner, par soi-même; car quoiqu'on en ait écrit, souvent en devinant de loin, ou seulement pour faire des livres, il semble, que tout est encore environné ou d'incertitude, ou de ténèbres. Mais, comme la jalousie s'éforce deja d'entraver mes recherches, mes diligences n'ont pû encore me faire pénétrer bien loin. Je me réserve, donc, à vous parler des Sioux, en général, et avec quelques détails, dans une autre lettre, si toutefois je parviens, avec le tems, et la constance, à fléchir, ou à déjouer mes Argus; en attendant continuons notre promenade.

Le Grand *Wabiseihuowa* vint à bord du *steamboat*, avec la suite de ses *patres conscripti*, et les grandes étiquettes d'usage furent remplies entre lui, et monsieur son *Père*. C'est ainsi, qu'on a appris aux Sauvages à appeler l'Agent du Gouvernement. Mr. Tagliaferro, donc, donna des poignées de mains, en quantité, et fuma avec eux le calumet, en signe d'amitié; et moi j'étais le singe de cette troupe de comédiens.

Wabiscihuowa, quoique enveloppé dans une misérable peau de buffaloe, n'en paraissait pas moins *homme de qualité*. A son aspect, à ses grands sourcils bien arqués, à son grand nez, qu'il mouchait avec fracas, quoique sans mouchoir; aux mouvement de sa main droite, qu'il promenait souvent sur son front, et sur son menton; à son maintien pensif; à ses yeux fixés comme en extase, et à la manière imposante, dont il se tenait assis, quoique par terre, certes, on l'aurait pris pour un grand homme d'Etat, s'il avait eu un habit brodé, un grand portefeuille sous le bras, et des lunettes.

Les tentes des Sioux, sont tout à fait différentes de celles, que nous avons déjà vues. Elles

sont de forme conique, couvertes de peaux, ou de Buffaloe, ou d'Orignal, ou d'Elan ; la fumée sort également par le sommet, et presque toutes sont peintes en hiéroglyphes. Le visage de ces Sauvages, sans quelques traits expressifs, qui démontrent leur état naturel, le peintre, et le sculpteur pourraient y reconnaître un modèle de la figure Romaine ; leur nez surtout est presque tout à fait Romain, tandisque celui des femmes est tout à fait Grec. Tous les Sioux, des deux sexes, ont la tête bien ornée de cheveux, très noirs, comme leurs yeux, en général, mais gros et rudes, presque. comme des crins. Les femmes portent aussi le *Catogan*, comme celles des Saukis. Les hommes, ordinairement, les portent épars, ou en petites tresses, quand ils font leur toilette de parade. Ces tresses leur tombent, en général, sur les épaules, sur le devant, de deux côtés, et sur le derrière, et sont entrelacées avec de petites boucles de composition, que les traiteurs leur donnent en échange de leurs peaux. J'en ai compté jusqu'à vingt dans une seule tresse.

Leur garderobe, leur vaisselle, leur buffet, &c., ainsi que leurs canots, et leurs armes, sont à peu près comme ceux des Saukis. Leurs femmes pourraient plaire plus que celles des Saukis, si elles n'étaient pas beaucoup plus sales.

Ce campement est à environ 154 milles de la Prairie du Chien. De là, jusqu'au Lac Pepin, on traverse, pendant une cinquantaine de milles, un pays toujours riant, et varié de collines et de plaines, de prairies et de forêts ; et les deux rivières des *Buffaloes*, et des *Cypewais*, sont les seules considérables, qui affluent dans le Mississippi, dans cet espace. Elles descendent de l'Est, et leur navigation se prolonge bien avant dans les terres.

C'est près de l'embouchure de cette dernière, que commence le Lac Pepin, qui n'est qu'une

vallée profonde remplie par le Mississippi. Mais, avant d'y entrer, Comtesse, arrêtons nous un instant, pour fixer notre attention, et reveiller notre tendresse sur un point, qui est d'autant plus intéressant, qu'il distingue une belle âme parmi les Sauvages.

Un rocher, qui se projette sur les eaux du Lac, à l'Est, là précisément, où il commence, représente les mêmes traits physiques et historiques, que celui de Leucade.

Là la Muse de Mitylène, plus savante, que belle, s'y précipita pour guérir d'un amour, que son Phaon méprisait : ici *Oholoaïtha*, plus belle, qu'heureuse, trancha le cours d'une vie, qui lui était devenue insupportable, séparée de son *Anikigi*, qui l'aimait.

Si je n'écrivais pas des lettres, en me promenant, je m'occuperais volontiers d'écrire son histoire, et je pourrais aussi faire le Romancier; mais deux mots de faits valent quelquefois mieux, que des volumes mendiés.

Une bande ennemie surprit la tribu d'Oholoaïtha, dont son père est encore le chef. Epargnée dans le massacre, elle fut faite prisonnière.

Elevée dans la maison du chef vainqueur, depuis l'âge de 10 ans, jusqu'à celui de 18, âge des plus vives impressions, elle se sentit touchée de reconnaissance et d'amour pour son fils, qui lui avait lui-même sauvé la vie, et payait vivement de retour ses affections.

A l'occasion d'une de ces paix, que les Sauvages, et non Sauvages, font de bouche, et démentent du fond de leur cœur, elle fut rendue, et demandée, en même tems, comme épouse. Son père, Sioux barbare, et ennemi irréconciliable, la refusa opiniâtrement au bon Cypewais, qui, de bonne foi, tout en satisfaisant sa tendresse, voulait mieux consolider, par cette alliance, et la paix des deux familles, et celle des deux nations. Et la pauvre Oholoaïtha se livra à son désespoir,

et fit le saut fatal, le jour même, où son père cruel, voulait la sacrifier à des nœuds, qu'elle détestait.

Dieu sait combien d'âmes bienfaites se cachent sous cette écorce sauvage?....mais le contact des peuples civilisés, a deja jeté de grandes racines vicieuses dans leur cœur.

Les Sauvages ont voué sa memoire à l'infamie; chez eux c'est un mérite de tuer, et un des plus grands crimes de se tuer.

Le Lac Pepin présente d'abord, en entrant, un Amphithéatre éliptique. Des petites collines, d'une hauteur égale, qui l'entourent, et qui rentrent en montant, en montrent les *Cunei.* Un bord élevé, qui le parcourt tout-autour, en est exactement le *Podium.* Dans les deux issues, par où la rivière entre, et resort, on voit les deux *portæ triumphales*, et précisement au N. et au S., comme celles des Amphithéatres de l'Antiquité, Les eaux du Lac formaient l'*Euripus.* Nous étions les combattans du spectacle naval de la Neumachie, car. ce, qu'on croit un préjugé des batelliers, se verifia un fait constant, c'est à dire, que de jour on est battu par un vent dangereux, souflant en tourbillions; et nous fûmes obligés de déployer des manœuvres habiles, pour en sortir. Les Sauvages, qui nous regardaient, avec étonnement, du rivage, en étaient les spectateurs.

La Nature a été le premier maître en architecture, et un de ces bassins, qu'on appèle lacs, a fourni, sans doute, le premier modèle d'un Amphithéatre. Rome en eut deux bien beaux dans les lacs d'Albano, et de Nemi; et je vois dans le grand Amphithéatre de Vespasien, le Colossée, toute l'image de ce dernier.

Le Lac Pepin est l'empire, ou la pépinière, des serpens à sonnettes. C'est ici, que je m'arreterai encore un instant, pour vous donner une nouvelle érudition, que l'on vient de me communiquer, concernant les phénomènes de son poison.

Son poison est impuissant sur le cochon. Celui-ci les mange, prospère, et s'engraisse; tandis qu'il est fatal à lui-même.

Lorsqu'on le tient contre terre, percé par la fourchette, qui l'arrête, s'il peut tourner sa tête, il se mord, il enfle, et meurt.

C'est un tonique salutaire au malade, qui a le courage de l'avaler, tandis qu'il est prouvé, que la dent, ou griffe, avec laquelle il perce, en mordant, la vessie, qui le contient, est encore également vénimeuse, si elle blesse bien des années après la mort du serpent; et les acides, et les alcalis sont souvent impuissans pour l'en purger, quoiqu'elle ait été exposée, pendant bien longtems, au soleil et au vent, à la pluie et à la neige.

Quatre ou cinq milles au dessus de la fin du Lac, à l'O., nous avons trouvé une autre tribu de Sioux, dont le chef est *Tantangamani*, fameux, comme un des plus vaillans guerriers de sa nation, qui fut un des plus féroces satellites de Proctor, et le père dénaturé de la malheureuse Oholaïtha.

Il vint à bord du *steam-boat*, pour toucher la main au Major Tagliaferro. C'est un veillard d'un aspect hideux, courbé sous le poid des ans, et de ses atrocités; mais, néanmoins, les cicatrices, dont son corps nu est couvert, la dignité, avec laquelle il portait sur ses épaules sa peau de buffaloe, comme les Romains leur *clamis*, son arc et son carquois, qui lui pendaient en écharpe, une massue, dont il rendait plus imposantes les gesticulations de sa main droite, et ses Indiens, qui, avec un air de fierté et d'indépendance, faisaient cercle autour de lui, lui donnaient de l'éclat, et de la majesté, plus que n'en ont des Rois avec des scpêtres, et sous des trônes resplendissants d'un faste insultant, parés de dépouilles de leurs sujets, et environnés de vils esclaves, qui les flattent et les trompent; au milieu de *Préto-*

riens mercénaires, qui, comme les Romains de Jagurtha et de Vitellius, se vendent à celui, qui les paye davantage.

Il parla sans detour, quoique la dissimulation ne soit pas étrangère, non plus, aux Peuples Sauvages.

" Mon père," dit-il à l'Agent, "je remercie le " Grand Esprit, de ce qu'il m'a accordé une an- " née de plus, pour te revoir encore une fois, car " tu vois, que je suis bien vieux, et je m'attends à " chaque instant d'aller habiter une autre Terre. " Je te repéte encore une fois, que j'ai été un fier " ennemi de ta Nation, parcequ'on me donnait " des mauvais conseils, et on me faisait croire, " que vous veniez nous priver de nos chasses, " et nous tuer nos femmes, et nos enfans. Mais " depuis que nous t'avons promis notre amitié, " notre cœur a toujours été blanc comme cette " chose-ci, (indiquant la chemise de l'Agent.) " Donne-nous quelque sécours, [c'est l'*amen* " de tous les discours des Sauvages,] car dans " cette saison on ne trouve rien à chasser, et tu " sais, que nous ne savons faire autre chose pour " vivre : sois notre ami, fume avec nous, et, sous " peu de jours, je viendrai te faire une visite au " Fort."

Ce Chef, quoique septuagénaire, et presque invalide, est encore très-respecté par sa tribu, et presque craint. C'est le seul effet de la puissance, que le vrai mérite a sur l'âme même des Barbares, car les Sauvages négligent communement leurs veillards, jusqu'à les abandonner à la faim, et seuls à leur sort malheureux, lorsqu'ils ne peuvent plus les suivre à la chasse, ou à la guerre. Les Winebegos poussent leur barbarie, jusqu'à les tuer. Mais peut-être pensent-ils, que c'est un œuvre méritoire de trancher une vie, que d'autres n'épargnent, que pour la laisser exposée aux plus cruelles souffrences, à une affreuse et longue agonie.

Pour obtenir son arc, et son carquois, je le flattais que j'aurais immortalisé son nom, en les montrant à tout le monde dans ma patrie,(dans le monde de la Lune,) et partout, où je passerais, comme un trophée de ses exploits; mais le voyant peu touché de cette sorte de Paradis, je lui offris en échange du tabac, et de la poudre; alors il fut généreux, et me le donna. Chez les Peuples Rouge, comme chez les Blancs, on ne donne jamais rien pour rien.

L'endroit, où cette tribu était campée s'appèle la Montagne du Gange. Elle offre de son sommet, en plate-forme, un coup d'œil, qui rivalise avec ceux, dont j'ai presque fatigué votre admiration. Elle domine tout ce qu'on y decouvre. Le Lac Pépin, la Rivière, des paysages ondoyans des collines et des vallons; des forêts, des prairies, entremelées des petits bassins, qui, parsemés ça et là, doublent les objets, en les reflechissant dans leurs eaux cristallines, le Gange, qui, en serpentant, vient offrir le tribut de ses eaux au grand fleuve, aux pieds de cette charmante montagne; tous ces tableaux ravissans, agitaient l'impatience et l'ardeur de mes regards, qui ne purent se reposer, qu'en rentrant dans le *steam-boat*, où l'aspect d'une indifférence Asiatique agissait sur moi, comme des pavots, où, au milieu de tant de traits touchans de la Nature, on n'entendait d'autres paroles d'admiration, que *Very fine weather! very pleasant day!* &c. &c.

La Rivière Canon, qui descend du coté de l'O. puise ses sources dans des grandes prairies, qui les séparent du Missouri. Les Sauvages la remontent presque toute entière dans leurs canots.

Entre l'embouchure de cette rivière, et celle de la Ste. Croix, le Mississippi devient plus étroit et moins orné d'îles. Souvent il se trouve renfermé entre des rochers escarpés, qui revêtent ses deux bords d'un romantique sévère. Des abrasions, qui les parcourent horizontale-

ment, sont des indices, que les eaux de cette rivière etaient également plus abondantes dans des tems éloignés; et des traditions de quelque Sauvage aborigène concourrent à étayer cette conjecture. Il en est qui pensent, que la rivière *Otter Tail*, appelée Rivière Rouge, qui maintenant verse ses aux du S. E. au N. dans la Baie d'Hudson, se déchargeait autrefois du N. O. au S. dans le Mississippi, en communiquant avec la Rivière des Corbeaux, qui à ses sources près, et à l'E. des siennes.

La Rivière de Ste. Croix coule du coté de l'E. C'est une grande rivière, et d'une navigation longue et facile. Ses sources sont habitées par des Cypewais; mais les Sioux en réclament la suzeraineté, ce qui est aussi le motif, ou le prétexte de leurs guerres éternelles avec cette Nation. Je pense que cette rivière a reçu son nom du père Hanepin, qui la découvrit, peut-être, le jour de Ste. Croix. Elle est à 45 milles du lac Pepin.

Vingt-deux milles plus haut, à un endroit, qu'on appèle le Marais, on trouve du même coté une autre tribu de Sioux, présidée par *Chatewaconamani*, ou Petit Corbeau. Ce Chef était à la chasse, avec la plus grande partie de ses *hommes guerriers*, ou sur les traces de l'ennemi, car ces nations Sauvages, lorsqu'elles n'ont pas des bêtes à tuer, se tuent entre elles. Peut-être aimeraient-elles mieux s'amuser ainsi contre les Blancs; mais les Américains sont devenus trop puissans, et ont entrecoupé leurs tribus par des postes militaires. Les Sauvages manquent d'accord, et, si je ne me trompe pas, les Etats-Unis croyent, qu'il serait très dangereux, qu'il y en eût.

Une guerre avec les sauvages sera toujours passive. Les victoires, qu'on obtiendrait sur eux, n'aboutiraient, qu'à les faire rentrer dans leurs forêts, où ils sont invulnérables, tandisque les Américains verraient le fer et le feu détruire leurs

villes et leurs villages, leurs champs et leurs bétails. ensanglanter leurs lares et leurs autels.

Le 29, nous nous arrêtâmes pour faire du bois. On m'indiqua un Antre, qui était à peu de distance de là, environ 12 milles au-dessus du campement du Marais.

Un petit vallon sur le bord Est, y conduit. Des cèdres, des sapins, et des cyprès, semblent y avoir été placés exprès par la Nature, pour que l'accès annonçât la vénérable majesté de ce lieu sacré.

L'entrée est spacieuse, et percée dans un tuf, aussi blanc que la neige. Un ruisseau. dont les eaux sont aussi limpides que l'air, en découle du milieu. On marche commodément, pendant 5 ou 6 toises, et là un pas étroit, mais qui n'est difficile, que pour les êtres, que rien ne touche, conduit dans une vaste caverne élliptique, où les eaux du ruisseau se précipitant avec bruit d'une cascade, et réfléchissant les rayons des flambeaux, qui nous éclairaient, faisaient sur l'âme un effet inexprimable; on grimpe au haut d'un petit rocher pour atteindre le niveau du lit de cette Castalie, dont le murmure ravissant entraîne, et encourage à franchir les difficultés, qui s'opposent par fois à vos pas, et l'on arrive à ses sources, qui jaillissent à l'endroit, où l'Antre finit. On calcule, qu'il peut avoir environ un mille de profondeur.

Les Anciens faisaient tous les ans leurs *Lustrationes*, pour purifier les villes, les champs, les troupeaux, les maisons, les armées, et les personnes. Les Péruviens en faisaient aussi presque pour le même but. L'Eglise Catholique a ses *Rogationes*, au moyen desquelles elle demande les mêmes grâces au Vrai Dieu, et ces Sauvages se rendent toutes les années à cet Antre, et y font également leurs *lustrations:* et, ce qui est plus étonnant, dans la même saison, c'est à dire au printems, et de la même manière, que les Catho-

liques, les Péruviens, et les Anciens, c'est à dire, par l'eau et le feu. Ils trempent leurs hardes, leurs armes, leurs sacs de *Medicine.* et leurs personnes, dans l'eau de ce ruisseau, ensuite ils passent avec leurs sacs de *Medicine*, leurs armes et leurs hardes à travers un grand feu, qui n'était pas encore éteint lors de ma visite. Cette cérémonie est toujours accompagnée d'une danse autour du feu sacré, formée aussi en chaîne mystique, comme celle de *Medicine.* Il parait que cette *lustration* est leur purification corporelle.

Cet Antre sert aussi à d'autres cérémonies dans le cours de l'année.

Les Sauvages s'y rendent pour consulter ou le Grand *Manitou*, ou leurs *Manitoux* particuliers; et leurs Chefs, comme Numa Pompilius, y font aussi parler leur Nymphes Egéries, lorsqu'ils désirent persuader à leurs peuples ce, dont ils ne voudraient point être persuadés: et ils font tous leurs *lustrations* avant de consulter l'oracle, comme faisaient les Grecs avant d'entrer dans l'Antre de Trophonius.

Les Sioux appèlent cet Antre, ou ce nymphée, *Whakoon-Thiiby*, ou la loge des *Manitoux.* Ses parois sont tout couverts d'hiéroglyphes. Ce sont peut-être leurs *ex-voto.*

Cet Antre a un très grand avantage sur ceux de l'antiquité. C'est qu'on n'y fait pas un commerce de la crédulité. Il faut une religion partout et en tout, et celle, qui serait exempte de ce vice, serait peut-être la meilleure.

Le 30 nous arrivâmes ici, où je n'ai pu m'empêcher d'être logé chez le Colonel, commandant du fort.

La manière, avec laquelle sa politesse s'est opposée à mon désir de me *rencoigner* sans gêne dans quelque petite chambre indépendante, m'a d'abord fait soupçonner, qu'il voulait faire mieux la police sur moi, et, je vous avoue ma petite méchanceté, j'en ai rit quelquefois, et fait rire;

mais il semble, que ce n'était, que pour m'honorer de quelque distinction ; et j'y suis vivement sensible. Si l'on entrave un peu ma curiosité, et mes recherches, certes, ce n'est que l'effet de cette petite jalousie, qui règne partout, et principalement dans les républiques ; à moins qu'on ne craigne, que je ne vienne ici pour conquérir ces régions Sauvages.

En Amérique on ne rencontre jamais cette police hideuse, qui vous arrête, et vous moleste presque partout ailleurs : et si chaque Américain fait la sienne, ce n'est, tout au plus, que pour savoir si vous êtes riche, (primo,) si vous êtes grand ou petit, car il est faux, qu'ils soyent indifférens aux titres ; quelles sont vos opinions politiques ; quel but vous conduit en Amérique, et une quantité d'autres bagatelles, qui fixent plutôt l'idée d'un commérage, que celle d'un inquisition. En Amérique, on y vit aussi libre, aussi indépendant, que l'air qu'on y respire.

Au reste nous nous batterons, en renouvellant la comédie *Ruse contre Ruse.* L'Auteur *des Caractères Nationaux*, a assimilé les Italiens aux Renards, si la comparaison est juste, je devrais l'emporter sur les Américains.

Reposons nous, Comtesse, car cette promenade a été bien longue ; elle est presque de 925 milles. Je désire qu'au moins elle puisse vous être agréable.

Quand à moi, j'aurais dû y trouver du plaisir et du soulagement ; mais........il y a une trop courte distance entre les distractions, et la douleur........

P. S.—*Puisque ces Lettres vont être imprimées, je crois, que le Public verra avec plaisir le Tableau suivant, que j'ai ajouté à cette derniere, et dont les détails ont, en quelque sorte, mis ma patience à l'epreuve.*

TABLEAU

De courtes Distances de St. Louis au Fort St. Anthony.

INDICATIONS DES ENDROITS.	Rumb du bord de la Riv.	Milles	OBSERVATIONS.
De St. Louis aux embouchures du Missouri,	O.	21	
Au Portage des Sioux,	O.	12	
A la Rivière Illinois,	E.	9	
Au Grand Cap Gray,	E.	13	
A Clarkville,	O.	46	
A Louisianaville,	O.	18	
A la Rivière au Sel,	O.	4	
A l'Etablissement de Mr. Gilbert,	O.	13	
A un autre petit Etablissement,	E.	8	
Aux Deux Rivières,	O.	28	
A la Prairie des Liards,	O.	22	
Au Chenal des Renards,	E.	16	
Au Fort Edward,	E.	12	
Au haut des Rapides,		22	
Au vieux Fort Madison,	O.	10	
A la Rivière de la Bete Puante,	O.	10	
Aux Côtes Jaunes,	E.	22	
A la Rivière Yawoha,	O.	28	
A la Grande Prairie Mascotin,	O.	16	
Jusqu'à la fin de la même,	O.	17	
A la Rivière la Roche, ou Rocky,	E.	31	
Au Fort Armstrong, (Ile)		4	
Au haut des Rapides,		16	
Au Village des Renards,	O.	9	
Au Marais d'Ogé	E.	16	Autrefois habité par un Sauvage de ce nom.
Au vieux Village Sauvage,	O.	10	
A la Prairie des Pommes de Terre,	O.	9	
A la Prairie du Frappeur,	O.	10	Autrefois habité par un Sauvage de ce nom.
A la Rivière la Pomme,	E.	18	
A la Chéniere,	O.	10	
A la Rivière la Garde,	O.	10	
Aux têtes des Morts,	O.	16	
A la Rivière aux Fièvres,	E.	4	
Aux Mines Dubuques,	O.	13	
A la Prairie Macotche,	O.	16	Du nom d'un Sauvage qui l'habitait.
Au vieux Village du Bàtard,	O.	10	Lieu autrefois habités par les Sauvages, dont le chef s'appelait le Bàtard.
A la Rivière aux Dindons,	O.	16	
Au vieux Village de la Porte,	O.	10	
A la Rivière Owisconsing,	E.	10	
A la Prairie du Chien,	E.	6	
Au Rocher Peinturé,	O.	9	
Au Cap de Winebegos,	O.	18	
Au Cap à l'Ail Sauvage,	O.	10	
A la Rivière Supérieure Yawoha,	O.	19	
A la Rivière de la Mauvaise Hache,	E.	7	
A la Treille,	E.	10	
A la Rivière du Racoon,	E.	10	
A la Rivière aux Racines,	O.	12	
		686	

CONTINUATION DU TABLEAU.

INDICATIONS DES ENDROITS.	Rumb du bord de la Riv.	Milles	OBSERVATIONS.
Retro,		686	
A la Prairie la Crosse,	E.	7	
Au Casse-Fusils,	O.	14	
A la Rivière Noire,	E.	9	
A la Montagne qui trempe à l'Eau.	Ile.	10	
A la Prairie aux Ailes,	O.	10	
A la Rivière aux Embarras,	O	22	
A la Prairie des Cyprès,	O.	7	
A la Rivière aux Buffaloes,	E.	11	
Au Grand Campement,	O.	8	
A la Rivière des Cypawais,	E.	10	
Lac Pepin, jusqu'à la fin,		21	
A la Rivière du Gange,	O.	6	
A la Rivière au Canon,	O.	9	
A la Rivière Ste. Croix,	E.	25	
Au Bois de Medicine,	Ile.	19	C'est un Hêtre, inconnu
Au Detour des Pins,	O.	10	dans ces pays, et que les
Au Grand Marais,	E.	13	Sauvages vénèrent comme
A la Cave de Carver,	E.	7	une Divinité.
A l'autre des Manitoux,	E.	6	
A la Rivière St. Peter,	O.	6	Où est le Fort St. Anthony.
A la Rivière de Petites Chûtes,	O.	4	
Aux Chûtes de St. Anthony,		5	
		925	

LETTRE IV.

Sur les PAYS INDIENS, et sur les INDIENS, dans les contrées environnantes le Fort St. Anthony.

Du Fort St. Anthony sur le Mississippi, ce 10 Juin 1823.

Qu'il est doux, de voir les sentimens de l'amitié traverser les espaces immenses, qui nous séparent de nos pénates, pour venir nous consoler des sacrifices et des peines de l'absence ! Je viens de recevoir votre chère lettre du 12 Novembre 1822. Les nouvelles, que vous me donnez de vous, des Vôtres, des Miens, et de nos amis, ont fait que je reviens sans cesse à sa lecture.

Vous vous informez de la situation de mon âme! La nouveauté des objets, qui m'environnent, le silence même, et l'immensité des déserts, la charment, et l'endorment par fois ; mais, à son reveil, elle revoie au centre de sa tristesse, et des souvenirs funestes reviennent triompher de moi.

Vous me demandez, si j'ai oublié ma plume ; et mes Argus disent, que je l'ai toujours à la main. Quand vous aurez lu tout ce que je vous écris, depuis le peu de tems que je suis en Amérique, vous me prierez peut-être de me taire. Cependant, puisque je vous ai conduite dans les pays Sauvages, il ne faut pas que je vous en fasse sortir, sans vous les faire, en quelque manière, connaître. Reprenons du *steam-boat*, qui a fixé une époque mémorable dans ces contrées Indiennes, comme dans l'histoire de la navigation.

J'ignore quelles impressions ont pu faire les navires Phéniciens sur les peuples de la Grèce, lorsqu'ils parurent pour la première fois sur leurs

côtes ; l'Argos en Colchide ; les Liburniens en Italie ; et les Trirêmes des Romains, aux yeux des Hibériens, des Gaulois, et des Bretons, mais elles ne surpassent surement pas celles, dont parurent frappés les Sauvages, lorsqu'ils virent arriver notre *steam-b at.*

Le voyant marcher sans rames, et sans voiles, et contre le courant puissant de ce Grand Fleuve, les uns le croyaient un monstre, qui vomissait du feu. les autres la maison des *Manitoux* ; et tous, agités de sentimens différens, ils l'approchaient, ou avec respect, ou avec crainte.

Tous ceux.qu'ils y voyaient embarqués,étaient à leurs yeux quelque chose de plus qu'humains. Mr. l'Agent Tagliaferro. demeura lui-même étonné de se voir traité avec un respect extraordinaire. Ces Sauvages croyaient le voir en compagnie avec des esprits ; peu importe, qu'ils nous prissent pour des Dieux, ou des Diables ; les Sauvages accordent leur vénération, également aux uns et aux autres : ils prient même beaucoup plus les mauvais esprits, que les bons, car ils disent, que ces derniers étant essentiellement bons,ils ne peuvent faire que du bien,tandis que les premiers étant essentiellement méchans, il faut beaucoup les ménager, pour qu'ils ne fassent pas de mal. Si cette doctrine n'est pas bonne, elle est du moins fondée sur une logique très subtile, surtout pour des peuples Sauvages.

Cette promenade, Comtesse, commence et finit tout antour de ce fort. Je n'ai pas encore pu aller bien loin. Mais je n'ai pas à regretter d'avoir perdu mon tems, ni d'avoir été privé d'incidens intéressans.

Ce Fort est au 45ème. dégré de latitude. La Rivière St. Peter se jette dans le Mississippi, près du promontoire, sur lequel il est bâti ; l'une et l'autre en forment une péninsule. La première en baigne la partie S. S.-O., la seconde la partie N.-E. Le Fort les domine admirablement

toutes les deux, et sa situation est vraiment charmante. Le Sud et l'Est lui offrent des paysages d'une variété riante, et le Nord et l'Ouest, des prairies immenses, dont la monotonie est souvent diversifiée par de petits lacs, et des bosquets. C'est le dernier établissement militaire des Etats-Unis, au N.-O de leur empire.

Quoique ces frontières ne pussent être aisément envahies par une puissance étrangère, néanmoins, étant un point central pour un grand nombre de tribus Sauvages, la position en est très importante, principalement pour empêcher, que les Anglais n'influent de nouveau sur leur commerce, et sur leur esprit. C'est pour cette raison, je crois, que sa garnison est forte de six compagnies, et commandée par un Colonel, qui est aussi le Chef Militaire des forts Edward, Armstrong et Crawford, lesquels, dans l'occasion, peuvent porter du secours, et en recevoir.

Tous ces Forts feraient ailleurs la fortune des Entrepreneurs, et contribueraient, avec tout le reste, à la ruine des finances de l'Etat. Ici ils ne font, que fournir un peu au gousset du soldat, qui, au moment de son congé, s'en retourne beaucoup moins pauvre, que quand il est arrivé ; et le gouvernement, en en confiant la construction aux commandans respectifs, se passe de cette foule d'ingénieurs, qui souvent batissent, et rebatissent, pour mieux s'entendre avec les Entrepreneurs. L'activité, et la vigilance de ce Colonel, Mr. Snelling, se reposent à peine la nuit ; et du matin au soir on voit les murailles de ce fort s'élever, comme par la Lyre d'Amphion.

Il n'y a autour du fort, que deux ou trois huttes sur les bords de la rivière, où logent, au milieu des grenouilles, des agens subalternes de la compagnie S.-O. Il n'y a donc d'autres moyens de se loger, que dans le fort ; et me voilà à la règle de ces Cénobites, au son du tambour. J'aurais mieux aimé y trouver la cloche du Paraclet d'Héloïse, ou celles de Rancé, et de Comminge.

Les terres tout autour du fort sont cultivées par les soldats, que le Colonel tire aussi par ce moyen utile de l'oisiveté, si dangereuse à tout le monde, mais principalement à cette classe d'hommes. Elles rendent jusqu'à 40 pour un en froment, et plus du triple en maïs. Chaque officier, chaque compagnie, chaque employé, a son jardin, et chacun d'eux pourrait avoir une ferme, s'il avait des bras pour la cultiver.

Chaque fort bâti dans les pays Sauvages, a 9 milles carrés d'étendue. Ces lots ont été vendus, ou cédés, par les Indiens, aux Etats-Unis. Quoique ce contrat manque, peut-être, des deux conditions impératives, voulues par la loi *de emendo* du Code Justinien, c'est à dire, *pretium æquum*, et *consensus*, (*sine quibus non*,) néanmoins, on doit dire à l'honneur de ce Gouvernement, que, par cet acte d'acquisition, il a voulu faire voir le respect, qu'on doit à la propriété, même lorsqu'elle appartient à des barbares, qui la négligent entièrement. D'ailleurs la haute Souveraineté lui en appartient directement, d'aprés les traités, de 1783, avec l'Angleterre, et de 1803, avec la France. Les premiers conquérans seuls pourraient être accusés d'usurpation; mais comme ceux-ci ont été justifiés par des Bulles, il en résulte, que tout le monde a raison, et que, tout au plus, les seuls Sauvages auraient tort, parcequ'ils sont les plus faibles.

Le Colonel a rendu la vue de ces prairies, et de ces forêts, beaucoup plus agréable, par le bétail, qu'il y a répandu. C'est un épisode, sans lequel la vue de la campagne finit par devenir insipide, et vide de douces émotions. Il y a mis des bœufs, des vaches et des chevaux. Il n'y a pas de moutons, peut-être, parceque les hyvers, qui y sont très rigoureux, les détruiraient.

Dans toutes ces immenses règions, que nous avons traverséees, depuis les environs de St. Louis jusqu'ici, on ne trouve pas un seul de ces êtres,

qui animent par les charmes qu'ils répandent, le grand tableau de la Nature. Il n'y a pas un seul de tous ces Indiens, qui ait une vache, un bœuf, un mouton, et peu ont des chevaux : c'est pourquoi ils brûlent tous les ans leurs herbes ; et peu leur importe, que les flammes détruisent aussi le reste ; il n'y ont rien à perdre, et, dans le cas, que le feu s'approche de leur camp, leurs maisons sont bientôt transportées ailleurs, ou sur leurs têtes, comme font les escargots, ou dans leurs canots, comme des oiseaux aquatiques transportent leurs nids, lorsqu'ils sont menacés d'inondations.

Le Fort est environné d'une quinzaine de lacs, et tous abondans en poissons délicieux. Celui qui porte le nom de Calhoun, sécrétaire actuel de la guerre, est le plus agréable, et sa profondeur conique, ses bords, et ses alentours *lapilleux* indiquent, qu'il peut avoir été le cratère d'un volcan. Il est à l'O. du fort. Deux autres, qui l'avoisinent, et qui communiquent ensemble, versent, au moyen d'un canal long de 4 milles, leurs eaux cristallines dans un précipice, qui en forme une cascade vraiment pittoresque ; où j'ai cru voir, au naturel, une des *Cascatelles* de Tivoli. On ne rencontre rien de beau, et de grand, qui ne rappèle ces celestes régions, qui m'ont vu naître ; cette Hélène, que tout le monde convoite pour la dépouiller, et dont les charmes, toujours renaissans, renouvellent, sans cesse, ses malheurs. *Oh! Fosti tu men bella, o almen più forte!* Ces deux lacs, ainsi que les autres, à l'E. et au S., sont distingués par des noms de dames, qui ont habité, ou habitent ce fort.

Quel nouveau spectacle s'offre à mes yeux, Comtesse ! n'étant ni peintre ni poëte, comment pourrai-je le rendre ! J'en tracerai le canevas de mon mieux, et votre imagination fértile fera le reste.

Assis sur le sommet d'un promontoire élevé,

je vois, à la distance d'environ un demi mille, deux grandes masses d'eau se réunir aux pieds d'une île, qu'elles embrassent, et dont les arbres majestueux répandent sur elles des nuances, où l'Ombre, et la Lumière jouent tour-à tour, d'une manière toute magique. De là, elles coulent sur une pente rapide, qui continue l'espace de deux cent pas, et, se brisant contre des rochers. qui, épars ça et là, génent leur passage, elles jaillissent, et se heurtent de mille manières différentes.

Elles entrent ensuite dans un bassin transversal, en forme de berceau, et, poussées par la force de la gravitation, elles remontent, et rencontrent le bord d'un précipice, qui semble les arrêter un instant, pour augmenter la violence, avec laquelle elles s'élancent dans une profondeur de 20 pieds. Des rochers, sur lesquels ces grands volumes de fluide vont se briser. les blanchissent, en les repoussant, et en éparpillent des jets rayonans. S'engouffrant ensuite dans des cavités, que cette grand chûte a creusées, ils en ressortent en bouillonant à grands flots, et vont se briser encore contre une grande masse de tuf. qui forme une petite île au milieu de leur lit, sur laquelle deux érables touffus étendent leurs rameaux, en forme de bouquet.

La scène est sur le Mississipi, et c'est lui-même, qui en est le grand acteur. C'est là l'endroit, qu'on appèle *the Falls of St. Anthony*, les chûtes de St. Antoine, à 8 milles audessus du Fort; nom, qui doit, je pense, lui avoir été donné par le père Hanepin peut-être pour célébrer le jour de la découverte.

Un moulin et des petites chaumières, que le Colonel y a fait bâtir, pour l'usage de la garnison, et ces alentours, revêtus de scènes romantiques, achèvent le grand tableau.

Revenons aux Sauvages, Comtesse, et commençons par connaître le nombre de leurs bandes. la distribution de leurs Tribus, les endroits, où ils

errent le plus ordinairement, leur population, et leur force de guerre.

Les Sioux se subdivisent en six bandes : les *Madewakan-Tuan*, ou Gens du Lac d'Esprit. Les *Wakapetohan*, ou Gens de la Feuille. Les *Wapecothée*, ou Gens de la Feuille Tirée. Les *Sississthoaná*, ou les Sussistons. Les *Yancthoanà*, ou les Yanktons. Les *Titowanà*. ou les Titons.

La première est partagée en sept tribus :

Sur le Mississippi,

La Tribu *à la Prairie aux Ailes*, ou *Memynoé*, présidée par *Wabis-cihuowa*, ou *La Feuille*, dont nous avons déjà parlé, est forte d'environ quatre cens âmes 400

Celle au *Gange*, ou *Gremignieyas*, présidée par le Chef *Tatangamani*, ou l'*Aile Rouge* 200

Celle au *Marais*, ou *Ciakantanga*, par *Cetanwacoamani*, ou *Petit Corbeau* . . . 500

Sur le St. Peter,

Celle de la *Grande Avenue*, ou *Wakanska-athà*, par le *Wamenitanka*, ou *Chien Noir* 400

Celle au *Vieux Village*, ou *Othoetonni*, par *Tocokoquipesceni*, ou *Panisciowa* . . 400

Celle à la *Prairie des Français*, ou *Théwatpà*, par *Sciakupé*, ou le *Six* 500

Celle à la *Battue aux Fièvres*, ou *Wuiakaothi*, par le *Ki-han*, ou *Quilliou Rouge* . . 150

La seconde Bande forme une seule Tribu, elle est toujours errante, mais le plus souvent elle s'arrête vers les *Petits Rapides du St. Peter ;* son Chef est le *Wopokian*, le *Petit Cerf*, elle est forte de . . 1000

La troisième n'a aussi qu'une Tribu, toujours également errante, mais on la voit souvent sur la Rivière du *Canon ;* le *Kariwassician*, ou *Corbeau Français*, est son Chef, et elle est forte de 1500

La quatrième est divisée en deux Tribus, sous deux Chefs, l'*Akant-hoó*, ou l'*Es-* ——

5050

5050

prit Bleu, et le *Tatankanathì*, ou le *Bœuf-Levé*. Elles errent vers la Rivière de la *Terre Bleue*. ou *Makatohosé*, et sont fortes de 3000

La cinquième est composée de 8 Tribus, qui toutes sont errantes, vers les sources du *St. Peter*, vers la *Rivière Rouge*, sur les terres, qui séparent ces deux Rivières du Missouri, &c. Le *Wana thà*, ou le *Fonceur*, est le Chef de la première, qui est forte de 1800
Mais il est pour ainsi dire, le Grand Roi des Yanctons; et, par sa valeur et ses exploits, il a une très grande influence militaire sur tous les *Sioux*, comme *Wabiscihuowa*, par sa finesse et sa politique.

La seconde a pour Chef le *Tuimo haconté*, ou *Petit Tueur de Castors*, forte aussi de 1800

La troisième, le *Ciaka-hapi*, ou le *Dardeur*, de 1500

La quatrième, le *Petessé-han*, ou la *Vache Blanche*, de 1000

La cinquième, le *Thaona-hapé*, ou l'*Orignal qui se sauve*, de 800

La septième, le *Wawaka-hanà*, ou la *Jambe Cassée*, de 1000

La huitième, le *Waha-koon*, ou l'*Homme de Medicine*, de 1000

La sixième, ou la Bande des Tytons, erre, en deux Tribus, vers le Missouri, deux Tribus très puissantes, dont une est présidée par le *Cianthe-petà*, ou *Cœur de Feu*, l'autre par *Ciaka-hapapi*, ou le *Batteur de Tambour*, et on calcule qu'elles sont fortes d'environ 28000

44950

Toutes ces notions ont été tirées de sources, où mes Argus eux-mêmes n'ont jamais puisé.

Elles sont les plus pures, j'ose même dire les seules authentiques.

Les *Assiniboins*, peuples Sauvages, qui errent dans ces vastes prairies. qui s'étendent des sources septentrionales du Missouri, jusque vers la Baie d'Hudson, et qu'on appèle, en général, les *Gens de la Plaine*, pourraient aussi être considérés comme des Sioux, car d'après les renseignemens, que je me suis procurés par la même voie, et qui jettent aussi un grand jour sur l'origine des uns, et des autres, il parait certain, qu'autrefois c'était une seule Nation avec les Sioux.

Une grande Nation sauvage, qui désertait le Mexique, vint s'établir au de ça des montagnes Cypawaises; celles, qui séparent les sources du Missouri des sources de la Colombia, et le Nouveau Mexique des frontières occidentales des Etats-Unis. Ces Sauvages s'appèlaient *Dacotas*.

On trouve des Hélènes partout. Les *Dacotas* eurent aussi la leur, et elle causa des maux aussi funestes, que celle de la Grèce.

Ozolapaïdà, femme de *Wihanoà-appà*, fut enlevée par *Ohatam-pà*: celui-ci tua son mari, et deux de ses frères, qui avaient été la redemander. La discorde, et les réactions se mirent entre ces deux familles, les plus puissantes de la Nation. Les parens, les amis, les partisans des deux côtés, prirent fait et cause; des vengeances amenèrent d'autres vengeances, et toute la nation fût entraînée dans une guerre civile, et cruelle, qui finit par la diviser en deux factions, sous le nom de *Achiniboinà*, celle qui s'était rangée du côté de la famille de l'offenseur, et de *Siowaé*, celle qui tenait le parti de l'offensé: comme les *Bianchi* et les *Neri*, les *Uberti* et les *Buondelmonti*, &c.

Quand ces peuples eurent besoin de s'étendre, ils se formèrent en deux nations, les *Sioux*, et les *Assiniboins*; mais leur séparation, et leur éloignement ne suffirent point à éteindre leurs guerres.

Eelles durèrent encore longtems ; et ce n'est que, depuis peu, qu'ils sont en paix. Cet événemet, d'après leurs calculs. date à peu près de 200 ans ; et l'identité de leur langue, de leurs mœurs, et de leurs habitudes, ajoutent à leurs traditions relatives.

Les *Assiniboins* se tiennent toujours en grandes bandes. Quad ils chassent les buffaloes, qui sont presque leur seul moyen d'existence, ils se rencontrent en grand nombre, et forment, quelquefois, un campement de mille tentes. On suppose qu'ils sont forts d'environ 25 mille âmes.

La force militaire des Sauvages, en général, est en raison du cinquième de leur population, et c'est ce qui constitue ce corps, qu'ils appèlent *Hommes de Guerre ;* mais dans l'occasion, ils le sont tous, hommes, femmes et enfans.

Les *Sioux* sont tous confédérés ensemble ; mais leurs tribus sont indépendantes les unes des autres. Chaque tribu fait la guerre comme elle l'entend. Chacune délibère de son côté sur ses affaires. Elles se réunissent toutes en conseil général, lors seulement, qu'il s'agit de statuer sur quelque chose, qui intéresse toute la Nation. Dans ce cas, chaque tribu envoie un député, qui la représente, dans le bois, ou la forêt, où ils ont convenu de s'assembler. Si la résolution du Conseil est de quelqu'importance, et mérite d'être enrégistrée, et transmise à la Postérité, un arbre leur sert de régistre, et d'archive à la fois ; c'est à dire, ils gravent des hiéroglyphes relatifs au sujet de leurs délibérations, sur son tronc, avec un couteau, ou avec une hache, et chaque député y met le *tabellionat*, ou le *blason* de sa tribu.

Il parait, que dans l'Amérique Septentrionale, on peut encore distinguer quatre langues principales, ou mères : l'Algonquine au Nord, la Cherokees au Sud, l'Iroquoise à l'Est, et la Nordowekies ou Narkotahn, à l'Ouest. Les *Sioux* parlent cette dernière, ce qui serait une nou-

velle preuve, qu'ils viennent du Mexique; d'autant plus, que cette langue est tout à fait différentes des autres.

On prétend aussi, que leur religion est différente de celle des *Saukis*, des *Cypowais*, &c. Pour trouver des différences, il faudrait connaître quelle est celle des uns et des autres. C'est, je crois, ce qui est vraiment problématique, et presqu'impossible, à moins, que les religions ne soient des rêves. Sans vous traîner dans des dissertations, qui vous feraient bailler, vous verrez vous-même, par ce qui nous tombera naturellement sous les yeux, quel jugement vous pourrez vous former de leur profession de foi; quant à moi, d'après le peu que j'ai déjà vu, je serais porté à croire, qu'ils ont des traditions sans Divinités, des cérémonies sans cultes, des superstitions sans religion; mais si les hommages, qu'ils rendent au Soleil, et à la Lune, peuvent mériter le nom de culte, c'est le seul qui existe chez les Sauvages.

Si on devait juger des religions, par quelque signe extérieur, on pourrait supposer, que les Sauvages sont Catholiques, ou du moins Chrétiens; car presque tous, les femmes principalement, portent des croix; j'en ai contées jusqu'à 37 sur une seule; il lui en pendait même aux narines. La chose vous paraîtra extraordinaire, Comtesse, mais l'explication, ce me semble, en est très facile.

Les premiers missionnaires, que les Français envoyèrent du Canada, pour convertir et civiliser ces créatures, ont probablement cherché à capter leurs esprits, au moyen de présens, et naturellement des croix ont été les premiers. Les Sauvages, quoique abandonnés de nouveau à leur instinct, et à leur ignorance, se sont plû, peut-être, à un signe, qui leur rappelait d'anciennes espérances, ou la piété des *Robes Noires*, (c'est ainsi qu'ils appèlent les Missionnaires Ca-

tholiques,) et ils en firent leurs ornemens favoris. Les Traiteurs, qui ne cherchent qu'à les attirer par l'appât des objets, qui leur plaisent, afin d'avoir leurs peaux à meilleur marché, auront continué à leur apporter des croix, et la Vanité a succédé à la Religion, comme en bien d'autres endroits.

Il y a des voyageurs, qui affirment, que les Sauvages croyent à l'immortalité de l'âme. Vous en jugerez aussi par vous même dans la suite. Je ne vous dirai ici, que ce que j'ai pu entendre moi-même, dans ce moment suprême, où l'homme parle, peut-être la seule fois de sa vie, le langage de sa conscience.

Un père, disait, en mourant, à ses enfans, et à d'autres parens, qui l'entouraient : « J'ai été « brave, soyez-le aussi ; j'ai tué tant d'ennemis, « tuez-en aussi tant que vous pourrez ; je me « suis toujours vengé, ne pardonnez jamais aux « meurtriers de vos parens!" Enfin il leur racontait tout ses exploits, ses batailles, ses blessures, &c., avec autant de détails, que sa situation le lui permettait ; et, jusqu'au dernier moment, il ne les entretint, que de sa vie passée, sans proférer un mot sur l'avenir, qui l'attendait ; et personne n'en parla.

Un autre ordonna, qu'on ensevelit avec lui son chien. Cet animal lui ayant été fidèle, pendant sa vie, il voulait qu'il lui tint compagnie également après sa mort. Vraiment cette disposition testamentaire semblerait annoncer, que ce Sauvage, croyait à l'immortalité de l'âme, et même qu'il en accordait aussi à son chien ; mais il est difficile de concilier tant de bizarreries ; et les faiseurs de systêmes se trouvent environnés de nouvelles ténèbres. Ce qui me parût bien plaisant à cette occasion, Comtesse, ce fut de voir que sa femme, tout en faisant les grimaces et poussant les hurlemens d'usage, semblait être bien aise, qu'il eût préféré la compagnie de son

chien, à la sienne; car il arrive quelquefois, que ces indiennes sont obligées de descendre au tombeau avec leurs maris, ou par complaisance, ou par convenance, comme celles du Malabar.

J'ai assisté aux assemblées de ces Sauvages, devant l'Agent du Gouvernement, qui est appelé *Agent Sauvage*.

Ces assemblées s'appèlent *Conseils*, et toutes les tribus, ou une députation, présidées par leur chef respectif, viennent presque tous les ans, ordinairement dans cette saison, pour offrir, ou répeter leurs assurances de paix, et d'amitié avec les Etats-Unis. Ils viennent également pour traiter de quelqu'affaire, particulière à chaque bande, ou à chaque tribu respective; et porter leurs plaintes, s'ils en ont, contre les traiteurs; ils reçoivent en même tems des annuités sur ce, qui peut leur être dû encore, pour cessions de terres; mais ils s'y rendent principalement, pour exposer leurs besoins, leur misère, et recevoir des présens, que le Gouvernement, peut-être pour contrebalancer les largesses captieuses des Anglais, leur fait, periodiquement, depuis quelques années, en poudre, en plomb, en tabac, en articles de nécessité et d'ornement. Peut-être n'y a-t-il que des vues politiques dans ces mesures, qui semblent libérales, et philantropiques; mais sans en chercher les causes, on doit en louer les effets, lorsqu'ils sont bons, et utiles à l'Humanité. Si les premiers conquérans de l'Amérique avaient employé ces mêmes moyens, leurs conquêtes auraient été peut-être aussi sûres, sans être si horribles. On objectera, peut-être, qu'il était de la politique du tems de détruire les Sauvages en bloc, tandis qu'aujourd'hui il ne faut que les laisser faire, pour les voir s'éteindre, ou se déchirer entr'eux: mais on conviendra, que la Nature, et la Religion se révoltent lorsque pour étendre des conquêtes, il faut avoir recours à des boucheries humaines.

Lorsqu'il s'agit de quelque chose, qui puisse intéresser des tribus, qui sont toutes du ressort d'un Agent, les chefs et les orateurs de chaque tribu se réunissent dans la Salle ordinaire du Conseil, pour délibérer devant lui, et avec son assistance. Mais, si l'affaire regarde des tribus, qui se trouvent sous la jurisdiction de différentes Agences, dans ce cas, la délibération est portée, de la même manière représentative, devant le Surintendant Général du Territoire. Alors les Agens respectifs interviennent aussi dans l'assemblée, si on le juge à propos, comme ceux, qui sont plus à portée d'en connoitre, d'avoir voix consultative, et qui servent à éclairer, et les parties, et le Surintendant.

C'est tout ce que j'ai pu découvrir sur ces différentes jurisdictions, à travers le silence, dont on continue à m'environner.

On n'aime pas trop à voir chez soi, des *faiseurs* de notes; c'est pourquoi je trouve assez raisonable la reserve de ces Messieurs, et les entraves, qu'ils cherchent à m'opposer; mais ils ont grand tort de croire, qu'on vienne de si loin, et dans de tels pays, rien que pour leur toucher la main, et pour leur demander: *How do you do ?* Au reste, ils doivent avoir assez bonne opinion d'eux pour ne pas penser, que je puisse les éclipser; ce serait folie à un promeneur pauvre et solitaire, de pretendre rivaliser avec des *Expéditions Nationales*, pourvues de sextans, de graphomêtres, de savans, d'argent, d'hommes, chevaux, flottilles, &c. Et s'ils sont aussi clair voyans, qu'ils paroissent en général jaloux et méfians, ils devraient s'apercevoir, que mon caractère et mes principes n'annoncent pas beaucoup d'indiscrétion.

La Salle du Conseil est, comme elle doit être, une grande chambre bâtie de troncs d'arbres. On y voit flotter le drapeau des Etats-Unis, au milieu de drapeaux Anglais et de médailles at-

tachés aux parois, que les Sauvages présentent à leur Père, l'Agent, comme une preuve. qu'ils abjurent les intrigues, et toute alliance avec les Anglais. Des pipes, ou calumets, et autres petits présens Indiens, que chaque tribu lui offre, comme un gage de son amitié, pendus aussi aux parois, rendent cette salle tout à fait remarquable, et indique parfaitement sa destination. Une table sans écritoire, car il est malhonnête d'écrire en présence de ceux qui ne savent pas écrire ; trois ou quatre sièges, pour l'Agent, pour l'Interprête, et pour quelque spectateur, qui n'aime pas à s'asseoir par terre, comme les Sauvages, en font tout l'ameublement.

Les Chefs, les Viellards vénérables, que la renommée de leurs exploits conserve encore dans l'estime des jeunes Sauvages, les Prophètes, les Orateurs, les Guerriers principaux, sont ceux qui entrent, ordinairement, dans la salle.

On n'y observe aucune des formalités d'usage, car les Sauvages n'ont pas même l'habitude de saluer ; tout au plus ils vous touchent la main, s'ils vous connaissent, et vous croyent de leurs amis, mais toujours sans dire mot, et souvent sans vous regarder.

Les Maîtres de cérémonies y sont aussi inutiles, que les Chambellans, car ils entrent et sortent, quand bon leur semble ; ils s'assoyent, ou s'étendent où, et comme ils le trouvent commode. Ils n'ont pas non plus besoin, qu'un ambassadeur, ou un ministre les présente, pour être considérés *Honnêtes Sauvages.*

La séance s'ouvre par le discours du Chef, qu'il adresse, debout, à Mr. l'Agent. Il commence ordinairement par le Grand Esprit, ou le Soleil, ou la Lune, dont *son cœur égale la pûreté*, &c. &c. &c., et finit toujours par demander des présens ; et il n'oublie jamais le *Whiskey*. L'Agent lui répond par l'organe de l'Interprête. Il débute par agréer leurs sentimens ; ensuite il

fait connaître leurs vrais intérêts, et la politique, qu'il leur convient de suivre; il leur donne des conseils parternels, et finit par leur parler de la puissance, de la valeur, de la force de sa Grande Nation. Ici l'on baisse la toile.

Le second acte commence par la cérémonie de la pipe, ou calumet, de couleur bleu-de-ciel, dans laquelle les Indiens vénérent un *Manitou*, un bon Esprit de paix, mais ils le considèrent beaucoup moins, que l'Esprit méchant de la guerre, qui est représenté par une pipe rouge. Il parait, que l'homme, de sa nature, est partout enclin au mal.

Ce calumet est présenté par un des plus braves guerriers, ou par un Chef de guerre, remplissant, dans ce cas, les fonctions d'aide-de-camp du Chef, qui est à sa droite. L'Agent est le premier à fumer; le Colonel, ou le Commandant de l'endroit, le second, s'il y est; l'Interprête, et les autres Blancs, viennent après; ensuite la pipe passe à tous les Rouges, en commençant par le Chef, jusqu'à ce qu'elle ait passé une revue générale de toutes les bouches.

Après un autre entre-acte, pendant lequel, l'Agent et l'Interprête s'occupent à préparer dans le magasin le dénouement de la pièce, on ouvre le troisième, en faisant porter dans la salle les présens, que Mr. Le Père offre à ses enfans, au nom du *Grand Père.*

Le Chef les reçoit, sans mot dire, ni faire un signe, qui témoigne, non seulement la gratitude, mais pas même la moindre satisfaction. Il les consigne à ses Sauvages, qui s'en vont plus en silence, qu'ils ne sont venus, sans faire pas même l'honneur de jeter un regard, ni sur Mr. Le Père, ni sur les étrangers, qui l'entourent. Ceux qui restent observent la même indifférence. Le Chef ensuite touche la main à l'Agent, comme pour lui faire grâce, et chacun prend son chemin. L'Abbé Casti, ne trouverait ici ni le *Lecca Zam-*

pa, ni d'autres étiquettes de cour à représenter.

Quand la Tribu rentre chez elle, dans le bois, le Chef fait la distribution des présens, et ceux, qui ont tué dans l'année un plus grand nombre d'ennemis; ceux, qui ont été autrement vaillans et preux; ceux, qui se sont montrés plus infatigables, plus habiles à la chasse, tous ceux-ci sont distingués, dans la distribution. Le Chef est toujours le dernier, quelque soit son mérite, et s'il ne reste plus rien, ce qui arrive souvent, il s'en passe sans murmurer. Les Rois Sauvages ne s'occupent, que de leurs peuples, et eux, et leurs familles sont les plus pauvres. Si vous voyez un Sauvage, simple dans son maintien, sobre dans sa manière de vivre, dépouillé de vains ornemens, et avec un costume, auquel la mode n'a pas encore ôté une certaine dignité spartiate, dites, que c'est un Roi, ou fils de Roi.

Wabiscihuowa, qui, sans être parricide, sans avoir les vices d'Agamemnon, est le Roi des Rois des *Sioux*, demeurait fort étonné, et n'osait s'en rapporter à ses oreilles, lorsque je lui disais, que ce n'était pas tout à fait la mode, chez nos Chefs, de tout donner à leurs sujets, et de ne rien garder pour eux; que quelquefois même c'était tout le contraire. *Comment*, me dit-il un jour, *vous êtes donc plus barbares, que ceux que vous appelez barbares, si vous n'êtes civilisés, que pour être, ou des esclaves stupides, ou des Chefs injustes! Nous n'avons donc pas tort de vous croire moins que nous.* J'eus la mortification d'être obligé de me taire, devant la Vérité, habillée en Sauvage.

Quoique chaque assemblée soit accompagnée presque toujours des mêmes formalités; quoique les Sauvages soyent constamment taciturnes, et d'une contenance morne, et sombre, néanmoins on y trouve souvent des variétés, et des incidens très curieux, et fort intéressans.

Leurs figures, et leurs postures, sont ce que

l'imagination la plus pittoresque, et la plus poëtique, ne saurait jamais atteindre.

J'ai vu bien des Enfers et des Purgatoires, bien des Limbes et des Paradis, bien des Déluges et des Jugemens derniers. J'ai vu au Vatican les Chambres, les Loges, les Salles de Raphaël, et de ses Ecoliers ; la Collection de ses cent meilleures Têtes ; ses *Cartons* en Angleterre. J'ai vu les Fresques des Dominichino, de Guido Reni, de Guercino, de Giotto, de Cimabue, &c. J'ai vu la Conspiration de Catilina, de Salvator Rosa, ce qu'il y a de beau, et d'extravagant dans l'Ecole Flamande ; mais tout ce qu'ils peuvent offrir, ensemble, de sublime et d'horrible, d'original et de grotesque, ne saurait égaler le mélange bizarre et extraordinaire, que présentent, à l'œil étonné, les gestes, les postures, les physionomies de ces Sauvages. Ce grand tableau seul suffit à caractériser un Nouveau Monde.

Les uns, enveloppés dans leur peaux, le visage appuyé sur leurs mains, rappèlent la gravité des Archontes, et des Ephores de la Grèce; les Tribuns, et les Sénateurs de Rome. D'autres en parlant à leur *Père*, ou à leurs enfans, déployent leur *Pallium*, si noblement, prennent des attitudes, si imposantes, et gesticulent avec tant d'emphase, qu'ils en imposeraient, si on ignorait, qu'ils sont des Sauvages.

J'ai retrouvé, dans le Chef *Wamenitonka*, la fameuse statue d'Aristide, du Muséum de Naples, qui m'a si souvent arrêté des heures entières devant elle, pour la voir haranguer les Athéniens corrompus. J'ai revu dans le Chef *Cetamwacomani*, celle de Caton, quand il prédisait aux Romains, que leurs vices, leur luxe, et leur avarice, ne tarderaient pas à les jeter dans l'esclavage. Parmi ceux, qui environnent l'Orateur, les uns l'écoutent avec des signes d'approbation, d'autres gardent un silence dédaigneux et éloquent, d'autres, enfin, ont l'air de s'occuper fort peu de

ses discours, et de se moquer et des fils, qui parlent, et de Mr. le *Père*, qui écoute; les uns, fumant leur pipe, et le coude droit appuyé parterre, avec une nonchalance affectée, ont l'air de jeter du ridicule sur cette vaine formalité; d'autres, demeurant neutres, comme des Députés du centre, dorment tranquillement sur les soucis de la Nation, ne rêvant qu'au présent, et laissant à qui voudra le soin de pourvoir pour l'avenir. Les uns représentent dans leurs figures, des palettes chargées de couleurs, tandisque d'autres, entièrement barbouillés, ou de blanc, ou de noir, ressemblent ou à des charbonniers, ou à des meuniers. Les uns se peignent le corps de figures d'Anges, avec des aîles; les autres sont couverts de Diables, avec des cornes, chacun suivant son gout, et sa dévotion. Les uns portent pour ornemens, des os, des dents, des griffes de bêtes féroces, des coiffes de buffaloes, des plumes d'oiseaux; d'autres des colliers de *Margueritines*, des rubans, des bracelets, des bagues, des croix. Les uns entremèlent l'Exotique avec l'Indigène; d'autres conservent la nudité de la Nature; et ceux-ci, s'ils ne sont pas les plus grotesques, sont les plus intéressans.

Comme il leur est défendu d'entrer dans le Fort, avec des armes à feu, on ne les y voit, qu'armés d'arcs, de massues, et de tomahawks; ce qui acheve de rendre cette scène tout à fait sauvage, et unique.

Quand les chefs prononcent un discours, ils font souvent des pauses très marquées, et alors ceux, qui ont envie d'aprouver ce qu'il a dit, s'écrient, tous ensemble, *Uhoa;* ce qui signifie, *bravo.* Ils font la même chose, lorsque l'Interprête leur rend à chaque paragraphe, le discours de l'Agent, si toute fois ils daignent lui faire l'honneur de l'écouter, et de l'agréer.

Chaque Sauvage peut parler à l'Agent, quand il lui fait plaisir, comme à leur père commun;

mais comme la présomption, et le commérage sont des vices presqu'inconnus aux Peuples Rouges, il arrive rarement, que l'Agent ait à s'occuper de repondre à d'autres, qu'aux chefs civils, aux orateurs, aux chefs de guerre, et aux prophêtes.

Chacun peut aussi lui porter des plaintes, et en public, et en particulier, contre les traiteurs, mais le Sauvage aime mieux se venger, que descendre à la bassesse de l'accusation. Les Sauvages ont d'autant plus de générosité en se taisant à l'égard de ces trafficans, en ce que ceux-ci n'ont pas honte de les duper autant qu'il leur est possible. C'est ce que contribue à rendre les Sauvages toujours plus ennemis des peuples civilisés. Les Rouges, qui sont plus en contact avec les Blancs, sont ordinairement les plus méchans. Les Sauvagesses puisent chez les Blancs la plus grande corruption. Elles ont tous les vices de deux races, sans trouver une seule vertu à imiter parmi des hommes, qui ne sont là, que pour assouvir leur sensualité, et leur avarice.

La Compagnie N. O., c'est à dire, les Anglais, faisait plus. Lorsque, dans l'enfance des Etats-Unis, elle avait réusssi à usurper tout le commerce de ces pays Sauvages, elle s'étudiait toujours à alumer le flambeau de la Discorde entre ces différentes Nations, pour que le bruit de leurs guerres atroces, et la crainte de conséquences funestes éloignassent tout concurant du commerce de pelleterie; et, de cette manière, ils en avaient obtenu l'empire absolu, et le monopole. C'est bien là, en verité, d'excellens éléves du Cabinet de *St. James.*

Le Sort, Comtesse, est plus généreux, que les hommes. Il m'offre des notions, autant que ceux-ci s'étudient à m'environner de ténêbres. Jamais ce Fort, depuis cinq ans, qu'il existe, n'a vu tant de Sauvages, que cette année. Ces jours passés il m'a aussi menagé le spectacle d'une

présentation, dans les formes, d'une grande bande de Cypawais, composée d'un nombre de tribus, dont plusieurs n'avaient pas encore fait hommage aux Etats Unis.

Tout son camp était avec elle, car ils marchent toujours avec armes et bagage, chiens, femmes, et enfans. Leurs maisons sont partout, où ils se trouvent.

A leur arrivée leur flotille, tout à fait extraordinaire, était d'un spectacle vraiment nouveau. Jamais je n'ai vu le Mississippi si bien garni.

Leurs canots sont d'une forme très-élegante: ils sont si legèrs, et si minces, qu'il est étonnant, qu'ils puissent porter cinq à six personnes, leurs chiens, leurs tentes, et tous les meubles de leur maison. Je les ai vus mettre sur le rivage, d'une seule main, avec autant de facilité, que si c'eût été un panier.

Des verges de bois leger, qui n'ont pas l'épaisseur d'un demi doigt, en forment la charpente. On le double en dehors d'une écorce d'arbre, très mince. Elle est le vrai *papyrus* des Anciens: elle se detache en feuilles aussi fines, que le papier: j'y écris dessus à merveille. C'est de l'écorse de Bouleau.

On n'y emploie ni clouxni d'autres métaux. L'écorce est cousue avec d'autre écorce, et les jointures son enduites d'une espèce de goudron très tenace, et qui résiste même aux plus fortes chaleurs du Soleil; ils le composent eux-mêmes d'une résine, qu'ils tirent des arbres, et de quelques autres ingrédiens; ils gardent avec jalousie le secret de cette composition.

Cette écorce rappèle les planches très minces, dont les premiers Grecs doublaient leurs navires, également très légers: et dans les descriptions, que les poëtes nous ont laissées, des flottes du Xanthe, et du *Simoenta*, nous retrouvons admirablement la forme des proues et des poupes Cypowaises. J'en ai fait faire un modèle, en pe-

tit, par eux-mêmes; et leur goudron fait aussi partie de ma petite collection de curiosités Indiennes. Il semblerait, qu'un souffle pût renverser cette petite gondole, et qu'elle dût se briser au moindre choc; c'est cependant dans ces frêles canots, que ces Sauvages parcourent des distances de milliers de milles. Leurs tentes sont pour ainsi dire le portrait de leurs canots renversés. Ils plantent dans la terre des perches en arceaux, et les convrent de la même écorce, qu'ils portent en rouleaux, comme les *papyrus* d'Herculanum. Et, par la même raison, leurs camps sont aussi intéressans, que leurs flottes.

Les *Cypowais* forment aussi une des plus puissantes nations Sauvages, mais cependant beaucoup inférieure à celle des *Sioux*. Elle serait même plus faible, parcequ'elle est plus dispersée, et moins confédérée. Ce sont les vrais aborigènes de ces contrées, et leur langue est l'Algonquin pûr.

Ils sont éparpillés dans des régions immenses, depuis le lac Ontario, jusqu'au Winnepic, vers la baie d'Hudson, environ 2000 milles de l'Est S.-E., au N.-O., mais il est difficile de calculer la circonférence du pays, où ils sont errans.

Une grande partie de *Cypewais* habite dans les possessions Anglaises. Ceux qui sont venus ici, relèvent des Américains, vers les hautes terres du Mississippi.

Quoiqu'ils ayent le nez un peu trop écrasé, et un peu trop large, les joues saillantes, les lèvres renversées, comme les autres Sauvages, et les yeux plus petits, que les *Sioux*, néanmoins leur visage est assez agréable. Leur buste, plus proportionné, parait plus robuste, que celui des *Sioux*, et tout leur corps est mieux bâti. Les climats plus rigoureux, qu'ils habitent, et la vie plus dure, qu'ils mènent, doivent beaucoup contribuer à cette différence.

Ils avaient tous la tête couronnée de guirlandes

de fleurs, de feuilles, d'herbes, ou de poil de différens animaux. C'étaient autant de *Manitoux* favoris, car ils pratiquent les mêmes superstitions, que tous les Sauvages en général.

Les *Saukis*, les *Renards*, les *Winebigos*, les *Menomenis*, les *Sioux*, et les *Cypowais*, croyent, peut-être tous, à un Grand Esprit; mais il n'y a pas un Sauvage, qui n'ait son *Manitou* favori, de son choix, ou dans un animal, ou dans un arbre, ou dans des herbes, ou dans des racines; et dans la même tribu, le *Manitou* d'un Sauvage n'est presque jamais celui d'un autre. Ils parait que, ou ils diffèrent dans leurs gouts, ou ils n'aiment pas à invoquer les mêmes Dieux.

Un jour, que j'étais à la pêche, un *Sioux* se facha de ce que je l'avais prié de me ramasser quelques grenouilles, pour amorcer le hameçon; la grenouille était son *Manitou*, comme chez les Egyptiens de l'Antiquité; tandisque d'autres en faisaient rôtir, et en mangeaient, comme tous les peuples Modernes. Un Sauvage ne tire jamais l'animal, qui a l'honneur d'être son *Manitou*, quand même ce serait une bête féroce, qui viendrait le dévorer. Je possède une superbe peau d'un ours jaune, qui allait dévorer son adorateur, au moment, qu'un *Dissenter*, ou Nonconformiste, survint, et le tua. Si quelquefois il lui arrive de tuer son *Manitou* par méprise, il le prie de lui pardonner, et il ajoute : " Il vaut mieux que tu " aies été tué par moi, que par un autre, car on " vendrait ta peau, tandisque moi je la conser- " verai avec dévotion;" et vraiment elle devient une des Divinités de son sac de *Medecine*. Il n'y a que le Buffaloe, qui n'est épargné de personne; car ils disent, que c'est le Grand Esprit, qui s'offre, sous cette forme, afin de pourvoir à tous leurs besoins : et vraiment tout est bon pour eux dans le Buffaloe, depuis les cornes, qui leur servent pour mille usages, jusqu'aux muscles, qui sont leur fil à coudre. Cette doctrine fait naître

une foule de réflexions ; je vous laisse le soin d les faire. Revenons aux *Cypowais*.

Les assemblées des Cypowais, dans la salle d Conseil, ont été plus bruyantes, que celles de *Sioux*, parcequ'ils étaient divisés en deux partis dont un voulait conserver les Chefs déjà en place et l'autre en faire élire de nouveaux. Je vou représenterais volontiers ce drame comique, e vraiment intéressant, dans son genre, mais on pourrait, peut-être, me prêter des allusions, auxquelles je n'ai pas pensé. Je me bornerai donc à vous dire, que dans leurs débats, j'ai entendu des morceaux d'éloquence digne d'Athènes et de Rome ; que Mr. Benjamin Constant n'a, peut-être, jamais employé des argumens plus irrésistibles contre Mr. De Villele ; que *Peskawe* descendit du trône avec une dignité spartiate, et *Kendouswa*, en y montant, lui toucha la main avec une noblesse, digne d'une âme généreuse. Je suis quelquefois étonné de trouver dans ces peuples les grands traits de l'Histoire Ancienne, et Moderne.

Le Général Cas, Gouverneur du Territoire de Michigan, entreprit, il y a, je crois, trois ans, une expédition à travers les lacs, et les contrées Sauvages, pour aller chercher les sources du Missisippi, que Mr. Pike avait laissées très incertaines ; et après les avoir fixées au *Upper Red Ceder Lake*, passa par ce fort, en s'en retournant. Il conduisit avec lui des Chefs *Cypowais*, et pour rendre encore plus glorieuse et utile son expédition, il employa tous ses efforts, et il parvint à leur faire faire la paix avec les *Sioux*. Mais elle fut, comme à l'ordinaire, aussi passagère, que la fumée du calumet, qui la célébra.

Monsieur Tagliaferro, animé de sentimens de philantropie, qui lui font honneur, et père vraiment amoureux de ses Sauvages, profitant du grand nombre de Cypawais, qui se trouvaient ici, les jours passés, voulût la renouveller formellement.

La grande Salle du Conseil était pleine. Les Sioux. présidés par les Chefs *Catewacomani*, *Wamenitouka*, et *Penisehiouà*. étaient assis sur la droite. Les Cypawais, avec leurs Chefs *Kendouswa*, *Moshomenè*, et *Pasheskononepè*, sur la gauche.

Après des accusations. et des prétextes,de part et d'autre, sur leurs infractions des traités, après quelques reproches, et quelques conseils paternels de la part de l'Agent, *Wamenitonka*, assisté d'un Chef de guerre, ralluma le grand calumet de paix, et d'amitié, *éternelles*. C'était aux Sioux à le présenter les premiers, car ils paraissaient avoir été les premiers à le prophaner par leur perfidie.

La figure de *Wamenitonka*, par son air important et grave, se prêtait beaucoup à la majesté de la cérémonie, et, en cette occasion, il prit même un certain maintien sacerdotal. Il consacra le calumet, en en tournant le tuyeau, d'abord horizontalement vers le Levant et le Couchant, ensuite perpendiculairement vers le Ciel et la Terre, pour appèler à témoin de la sincerité du serment, le Grand Esprit, ou le Soleil, les bons, et les mauvais Esprits.

Il le fit passer, ensuite, par le Chef de ses guerriers, au Chef délegué par les *Cypowais ;* celui-ci le donna à *Pasheskonanepé*, le Chef le plus ancien : ce dernier après l'avoir passé à l'Agent du Gouvernement,fuma lui-même, et chacun successivement en fit de même, suivant l'étiquette des grades respectifs. Pour moi, je jouais le rôle de témoin ; et certainement je l'étais d'un parjure.

Les *Cypowais* répétèrent les mêmes formalités envers les *Sioux ;* et tous se donnèrent la main, comme gage de leur foi réciproque. La cérémonie termina par le *Whiskey*, que leur bon Père leur fit distribuer.

Les calumets demeurent comme un gage de

la sainteté du traité entre les mains de deux Chefs Représentans, qui en cette occasion sont, je crois, les Gardes des sceaux de leur nation respective.

Quand les Sauvages font la paix, sans aucune médiation étrangère, le lieu de conférence est ordinairement dans la forêt. Les plénipotentiaires des hautes parties contractantes s'y réunissent, et le traité fait, ils l'enrégistrent, en hiéroglyphes, dans leur archive ordinaire, c'est à dire, sur un tronc d'arbre ; ce qui revient à notre *Pace celebrata*, *Die*, &c., *Loco*, &c. &c. &c.

La Paix fut faite le 2 du courant. Le 4 la guerre fut au moment de recommencer, et avec acharnement.

Eskıbugekogé, ou *Gueule Platte*, Chef, qui est parmi les *Cypowais*, ce qu'est *Wabiscihuowa* chez les *Sioux*, n'arriva que le matin du 3.

Ignorant les intentions de l'Agent, il prit congé de sa famille, et du reste de sa tribu, en promettant, qu'il *ne toucherait point la main à ces chiens de Sioux.*

Le premier mortel, qu'il rencontra, en arrivant près du fort, et avant qu'il pût être informé de tout ce qui s'y était passé, fût *Paniscihowa.* Celui-ci lui offre la main, qui était encore chaude de la paix de la veille, et il en reçoit un refus dédaigneux.

Ce *Sioux*, aussi méchant, que lâche, donna aussi-tôt l'alarme. Tous les *Sioux*, qui étaient encore aux environs du fort, se réunirent; ils envoyèrent des hérauts d'armes aux campemens voisins, et le lendemain ils se trouvèrent en grand nombre autour du camp des *Cypowais.* Ceux-ci avaient déjà caché leurs femmes et leurs enfans, derrière les ruines du vieux fort, qui avait servi d'asile à la garnison, pendant qu'on commençait à bâtir le nouveau; ils envoyèrent dire aux *Sioux*, que, quoique très inférieurs en nombre, ils ne les craignaient pas, et qu'ils les attendaient à pied-ferme.

L'Agent et le Colonel paraissait d'abord ne vouloir se mêler aucunement à leurs brouilleries. Ils ont peut-être la faculté de leur ménager une paix, et nullement celle de les empêcher de se faire la guerre; mais ils réfléchirent, que les laisser faire, serait une insulte au pavillon des Etats-Unis, et une violation de leur territoire, déclaré neutre, sacré, et inviolable, pour tous les Sauvages, et surtout, lorsqu'ils viennent pour traiter avec leur Père. On les envoya sommer conformément à ces principes, et l'orage se dissipa.

Tout conspirait contre mes pauvres notes. Je m'étais déjà placé sur une hauteur, pour les enrichir d'une bataille Sauvage, et je ne pus noter, que ce lamentable article.

Dans l'après-diner *Eskibugekoge* toucha la main dans toutes les formes voulues, et aux Chefs des *Sioux*, et à tous ceux, qui en voulaient. On fuma encore parfaitement en règle, on répéta, avec la meileure volonté du monde, les libations du *Whiskey*, et chacun prit son chemin bras-dessus bras-dessous.

Le lendemain le bruit courut, que les *Sioux* avaient attaqué les *Cypowais* aux cascades de St. Anthony. Je montai sur le champ à cheval: mais il était dit, que je ne serais pas le témoin d'un si grand spectacle. Pendant que le sergent, qui commandait le poste, les exhortait à la paix, (seulement de crainte qu'ils ne commissent des dégats sur ces établissemens,) l'exprès qu'il avait envoyé au fort, arrivait avec des forces, et l'affaire demeura là. Je fus tenté de les prier de se battre au moins pour badiner, puisqu'ils n'avait pas envie de le faire tout de bon. Je me sentis disposé de soupçonner, que les Sauvages s'entendaient aussi avec les Messieurs du fort pour tromper mon attente. Mais tout est vraiment pour le mieux. De quelles scènes d'horreur j'aurais été spectateur ! Quel carnage affreux eût affligé l'humanité !

Cependant cette tragi-comédie me ménagea une de ces occasions, dont j'ai tant besoin, de rire; et ce fut aux dépens des Traiteurs. Ces honnêtes gens tremblaient encore quatre jours après, en pensant aux dangers, qu'ils avaient couru, de perdre les avances, qu'ils avaient faites aux Sauvages. Ils trouvaient une mauvaise foi insigne à vouloir s'égorger, avant de tuer les animaux, dont les peaux devaient servir à les rembourser. Et aussi le jour de l'alarme, désiraient-ils, je crois, avoir une âme susceptible de courage, pour accourir à les calmer.

On dirait que cette peste d'usuriers, de brocanteurs, qui infestent si cruellement nos contrées, et qui sont la ruine de nos fils de famille, soient venus se fourrer jusque dans les forêts, et les déserts de l'Amérique.

Vous serez sans doute étonnée, Comtesse, de l'inimitié irréconciliable, qui existe entre ces deux nations Sauvages, et curieuse d'en connaître les vrais motifs. Je vais vous dire ce que j'ai pu en savoir.

Les prétentions territoriales ne sont, que des prétextes; leurs pays, ou pour mieux dire leurs mondes, sont si vastes, qu'il y a de la place pour tous, et ils ne se rencontrent guéres, que lorsqu'ils se guêtent exprès pour se combattre. Ces guerres ne sont qu'un héritage, qu'ils ont reçu de leurs pères. La dernière chose, que les *Cypowais* recommandent, en mourant, à leurs enfans, à leurs parens, à leurs amis, à toute la Tribu, c'est d'être toujours les ennemis des *Sioux*; et ceux-ci prêchent également une croisade éternelle contre les *Cypowais*. En remontant à la source de cette haine invétérée, j'ai réussi à jeter un plus grand jour sur l'émigration des *Sioux*, dans ces contrées.

Eskibugekogé m'a assuré qu'il y avait plus de 3000 lunes, qu'eux, *Cypawais*, se trouvaient en guerre contre les *Sioux*; et le Grand Sioux *Wabiscihouwa* est de ce même sentiment. En comp-

tant, comme eux, une année par douze lunes, plus de 3000 lunes, en y ajoutant les jours complémentaires, se rapportent, à peu près. à l'époque, où les Espagnols ont conquis le Mexique. Ce fut donc alors, que les Sioux, ou Dacotas, fuyant les cruautés des Espagnols, usurpèrent sur les Cypawais les contrées, qu'ils habitent maintenant, et que les Cypawais, massacrés dans leurs foyers, et chassés de leurs terres, durent jurer une vengeance éternelle contre leurs agresseurs. Ce sentiment, transmis de père en fils, devint un sentiment national, se perpetua dans toutes les générations, et maintenant on le suit aveuglement, ou comme une inspiration, ou comme un devoir: et puisque la vengeance est la passion innée de tous les Sauvages, il s'en suit, que les Sioux. également animés contre les Cypawais, leur font une guerre d'instinct, sans se soucier d'en connaître ni la cause, ni les effets.

Une autre preuve convaincante, que ces pays, qui sont habités maintenant par les Sioux, les Assiniboins, et par d'autres Nations Sauvages, qui ont également deserté le Mexique, appartenaient aux Cypawais, c'est que ces montagnes, qui separent le Nouveau Mexique de ces contrées, s'appelaient précisement les montagnes Cypawaises, en on les appelèrait encore aujourd'hui du même nom, si ces bienheureuses *Expéditions*, qui défigureraient le monde entier, pour faire parler d'elles, ne les eussent pas rebaptisées sous le nom de *Rocky-Mountains*.

Avant de perdre de vue les Cypawais, il faut que je vous parle aussi un peu de leurs femmes.

Elles sont beaucoup mieux, que celles des Sioux, et il en est. qu'on pourait presque appeler jolies. Leur complexion est belle; leurs chairs sont plus soutenues, et mieux conservées, et leur teint moins *rouge*. Les climats froids ont sur elles la même influence, que sur les hommes; leur bouche et leurs dents sont presque volup-

tueuses ; leur moral parait aussi plus simple et moins sauvage.

Leur costume est tout à fait différent, et singulier

Les Egyptiens, inventeurs de la sculpture, lorsqu'ils commencèrent dans leurs progrès, à ouvrir les jambes et les bras à leurs statues, qui n'étaient d'abord que des Theuts, ou des Hermes, en un bloc de marbre, les ornèrent de deux bandes, qui des épaules leur pendaient sur le sein: successivement ils y en ajoutèrent une autre, qui embrassait horizontalement les deux bouts des premières. C'est précisément ce qui soutient une espèce de cuirasse en drap, ou en peau, qui couvre le sein et le dos, seulement, des *Cypowaises*. Leurs bras, arrondis, et très bien faits, demeurent entièrement nus, et les hiéroglyphes, qui y sont peints, font pendant avec ceux du visage. Leurs souliers sont d'une forme plus antique, que ceux que nous avons déjà vus ; leurs chaussettes, et leurs jupes n'en diffèrent pas de beaucoup, mais elles sont plus simples. Elles portent aussi beaucoup de croix, et toutes, en général, au narines.

Les *Cypowaises* sont encore plus acharnées, que les hommes, contre les *Sioux*. Et la raison en est simple ; c'est que leurs camps étant presque toujours pris par surprises, les pauvres femmes sont beaucoup plus exposées à la cruauté et au carnage. C'est aussi ce qui fait, qu'elles se battent comme des héroïnes. A l'affaire du 4, elles jurèrent toutes, tenant avec résolution le couteau à la main, de vendre bien cher leur vie, et celle de leur enfans, qu'elles couvraient de leur corps.

Je fus profondément touché de trouver aussi parmi les sauvages l'image du plus tendre amour maternel.

LETTRE V.

Continuation sur les Mœurs, les Habitudes, les Cérémonies, les Superstitions, la Guerre, la Chasse, &c., des INDIENS.

Du Fort St. Anthony, sur le Haut Mississippi, ce 28 Juin 1823.

Cette lettre est la troisième, que je vous écris de ce même endroit ; c'est un indice, Comtesse, que je trouve encore bien des difficultés, qui entravent les progrès de mes promenades.

Le Major Tagliaferro m'avait fait espérer, que nous aurions remonté ensemble le St. Peter, rivière, qui n'a pas encore été explorée, dont les sources sont habitées par les *Sioux* les plus Sauvages, et les plus puissans, et qu'on ne connait encore, que vaguement ; dont les contrées environnantes sont parsemées de *Buffaloes*, qui offrent des incidens les plus singuliers, et les plus intéressant d'une chasse extraordinaire. Je m'étais proposé de me diriger de là vers les sources du Mississippi, qui sont encore absolument inconnues : mais Mr. Tagliaferro, maintenant est d'une faible santé, et ne peut plus partir. Je crois que l'on cherche à m'endormir sur mes projets ; je ne m'endors pas si facilement : ma constance s'affermit de plus en plus ; la lice est toujours ouverte, je ne suis pas encore désarçonné ; et je vais leur livrer bien d'autres combats avant de me rendre. En attendant allons nous promener, Comtesse, parmi les tribus voisines pour connaître un peu les usages, les mœurs de ces Sauvages. Que rien ne nous décourage, et ne nous arrête.

Revenons à la danse, qui parmi les Sauvages est une formalité nécessaire ; car, c'est par là, qu'ils commencent, et qu'ils terminent toutes leurs affaires publiques et privées, économiques et religieuses. Elle entre dans tout, comme les prêtres

chez nous, comme le gaz dans la chimie, et la saignée parmi les Sectateurs de notre célèbre Thomasini.

Pour éviter autant, que possible des répétitions inutiles, il est bon de dire une fois, pour toutes, que leur musique instrumentale est toujours la même, et que le ton n'en change pas souvent. Quant à la musique vocale, proprement dite, ils n'en ont pas; car, ou ils prêchent, ou ils crient, quand ils prétendent chanter.

Leurs instrumens consistent en tambours de Basques, en une espèce de castagnettes, et en de petits globes de peau, qui renferment des grains de semences. Chaque danseur tient un de ces globes dans la main droite, et il l'agite, en dansant, pour marquer la cadence. Ils les appèlent *Cicikoïes*, du son qu'ils produisent.

La danse des Braves ne peut être exécutée, que par les guerriers. C'est celle, dont ils donnent le spectacle à l'Agent, lorsqu'ils viennent lui faire une visite de corps.

Des femmes et des vieux Sauvages se placent derrière eux, et font chorus à la *cantilène*, dont ces peuples Sauvages accompagnent les instrumens, chacun de sa bouche. Il est impossible de vous rendre ces charivaris comiques, à moins d'être Sauvage, ou Juif.

Ils ouvrent le bal en marchant de front, dans un endroit spacieux, rangés et alignés, sur deux files, s'ils sont nombreux, et sur une, s'ils sont en petit nombre.

Un enfant marche devant eux, ayant aussi ses castagnettes, ou son *Cicikoïes* à la main. C'est l'enfant *rêveur*, dans lequel les bons et les mauvais esprits passent quelquefois la nuit, pour y déposer leurs bons, ou leurs mauvais présages. Le prophète, ou Augure, de la Tribu, les recueille tous les matins, et les fait servir à toutes fins, comme les Anciens, et les Modernes; et, dans cette danse, ce prophète, marchant derrière

les files, s'en sert pour dire aux braves, qui la composent, que les *Manitoux*, ou bons, ou mauvais, connaissent leur valeur, et qu'ils promettent de la couronner de gloire, pourvu qu'ils soyent constant dans la haine, et dans le désir de vengeance contre leurs ennemis. Quelle idée se faire de leur religion, d'après tout cela, Comtesse!

A cette noble, et consolante promesse, tous les danseurs se forment en cercle serré. et ils font tous entendre une espèce de mugissement, d'une voix basse et rauque, tandisque l'enfant Demi-Dieu, les yeux baissés contre terre, prononce quelque chose, que personne ne comprend, et qui n'est pas même compris ni de lui, ni du prophète ; car cet enfant ne prête, que son organe, mais ce sont les *Manitoux*, qui parlent ; et vous savez, que les oracles ne se font pas entendre à tout le monde, surtout en public. Aussitôt, que l'enfant lève la tête, et les yeux, toute cette troupe de possédés se met à sauter lourdement ; de nouveaux mugissemens, mais plus forts, quoiqu'également sourds, marquent la cadence. Ils s'agitent avec tant de contorsions, et se donnent tant de mouvement, que bientôt on voit couler la sueur de leurs corps ; et la force, dont ils frappent la terre de leurs pieds, est telle, que la place est empreinte de leurs pas, comme si elle eût été foulée par un régiment de cavalerie, faisant le manège.

Par cette ardeur mystique, et sombre, ils se vouent à la Haine et à la Vengeance, prenant à témoin les *Manitoux*, qu'ils croyent voir dans l'enfant.

Leur musique parait un peu monotone, mais, néanmoins, malgré son uniformité, elle a quelque chose d'animé, et de touchant ; jusqu'à emprunter, de sa propre extravagance, la vertu d'exciter vivement des passions différentes. Et on voit également, et dans leur musique, et dans leur danse, l'image de l'Antiquité.

Les premiers Grecs avaient, comme eux, cette

espèce de petit globe, et de castagnettes; celles-ci faites précisément, comme les leurs, ou de coquilles, ou d'ossemens d'animaux. La symphonie, la plus favorite des Grecs, était formée, comme la leur, par l'union de la voix, et des instrumens, et c'était précisément dans cette sorte de musique, qu'ils faisaient consister une partie du culte, ou de la vénération, qu'ils rendaient à leurs Dieux.

Comme les Romains, ils marquent aussi la cadence avec des petites sonnettes, qu'ils attachent à leurs pieds, *podarii*, *pedicularii*, et comme les Romains, ils ont également leur *Corypheus*, dans le Sauvage, qui frappe le tambour de basque; leur *manuductor*, dans celui, qui règle la danse. Ce qui est tout à fait moderne et singulier, c'est, que celui-ci porte un grand fouet à la main, comme s'il devait mener des bêtes, ou les pauvres nègres des pays méridionaux des Etats-Unis.

Ces enfans de Terpsichore se distinguent aussi sous les emblêmes de Mars. Ils portent tous leur arc, leur carquois, et leurs fléches, ainsi que la tête ornée de plumes, l'apanage exclusif des preux guerriers. Ce sont les plumes d'un oiseau, que les Canadiens appèlent *Killiou*, et les Sauvages *Wamend-Hi*.

Cet oiseau est si rare, et si estimé par tous les Sauvages, en général, que celui, qui a le bonheur d'en tuer un, reçoit les complimens dans les formes de tout le camp, et acquiert le privilège de porter une de ses plumes.

Chaque guerrier a le droit d'en porter un nombre égal à celui des ennemis, qu'il a tués, et il l'augmente d'une, toutes les fois, qu'il parvient à tuer un de ces oiseaux. A la vérité cette plume ne parait pas bien belle à voir, mais j'y ai attaché du prix, pour la même raison, que les Péruviens ne commencèrent à aprécier l'or, que lorsqu'il en virent les Européens si avides; et

j'ai fait tous mes efforts, et non inutilement, pour en avoir.

Les Sauvages dansent à l'occasion du mariage, et les femmes dansent aussi alors, et avec une grace, une agilité, dont on ne se douterait point en les voyant.

Mais jamais le genre masculin ne danse avec le genre féminin, excepté dans les cérémonies religieuses. La fierté Sauvage condamne le beau séxe aux mépris et à l'avilissement, autant que nous lui accordons d'estime et d'hommages.

C'est, je crois, ce mépris pour le beau séxe, qui rend ces peuples encore plus sauvages. Tout homme, qui est moralement insensible, ou indifférent envers cet être, que le Ciel nous destine pour partager avec lui, et nos consolations et nos peines, et nos soucis et nos douces affections; envers cet être, qui nous enfante dans la douleur, nous nourit avec tendresse, et souvent avec de grands sacrifices; qui nous reproduit à la postérité, et dont les graces, l'amour, et l'amitié sont les délices de notre vie, un tel homme, ne peut-être, qu'un barbare, qu'une brute, et son âme doit être morte à tout sentiment de vertu.

Lorsqu'ils fument le calumet d'amitié avec un étranger, qui les visite, avec un ambassadeur Sauvage, ou civilisé, qui soit le médiateur d'une paix, ou de quelqu'autre traité, ils font précéder cet acte d'une danse, et d'une cérémonie, au moyen desquelles, ils consacrent, si je puis m'exprimer ainsi, ce calumet, avant de le présenter au héros de la fête. En dansant autour d'un feu sacré, ils le purifient en l'agitant, chacun tour à tour, sur les flammes, et dans l'air; il passe ensuite entre les mains du chef, qui en fait la présentation dans les formes. C'est la danse qui m'a paru avoir le plus de dignité, et d'expression. Celle de guerre est terrible.

Avant de partir pour combattre l'ennemi, tous les guerriers se forment en cercle portant tous

leurs armes. Le Chef les harangue, leur rappèle les exploits de leurs Ancêtres, les leurs, et, modestement, les siens propres. Il les dispose, par une éloquence toute sauvage, au courage. à la fureur, au carnage. Pour faire sur eux une plus forte impression, il se place au milieu du cercle, brandit sa massue, ou son tomahawk, d'un air fier, et menaçant, et en frappe, avec rage. une figure humaine dessinée, à leur manière, sur la terre, ou une tête d'animal, l'une ou l'autre répresentant la figure, ou la tête de l'ennemi. Tous les guerriers, dansant, autour, la danse des Cannibales, en font autant; et bientôt la figure, ou la tête a disparu sous les coups mortels, qui lui sont portés. Ils prennent ensuite toutes les attitudes féroces, et cruelles, avec lesquelles ils doivent fondre sur l'ennemi. Ils manient tantôt leur fusil, ceux qui en ont, tantôt leur arc, tantôt leur couteau, comme si l'ennemi était là ; mais souvent, dans leurs convulsions effrénées, au lieu de celui-ci, ils trouvent leur voisin, et le sang coule parmi eux, avant qu'il ne coule chez l'ennemi.

Un arc, qu'ils appèlent l'arc de la *Medicine*, ou des *Manitoux*, et qui reste toujours suspendu dans la Grande Loge de *Medicine*, ferme la cérémonie, en passant entre les mains de tous les acteurs de la pièce. J'en possède un très beau.

Au retour de la guerre ils dansent encore, et ce nouvel appareil est vraiment affreux, pour le spectateur, qui n'est pas sauvage.

Ils dansent autour des piques, des perches, au bout desquelles sont suspendus des têtes, des oreilles, des langues, des cœurs, des péricrânes, attachés encore à leurs cheveux, d'hommes, de femmes, et d'enfans; et ces malheureux, qu'ils ont épargnés, ou pour en faire des esclaves, ou pour les immoler à leurs Dieux Pénates, comme les peuples de l'An iquité la plus reculée, sont condamnés à être les témoins de cette scène d'horreur, qui leur rappèle le massacre, le carnage, qui

leur représente les restes ensanglantés de leur pères et de leurs mères, de leurs frères et de leurs sœurs. de leurs femmes et de leurs maris.

Enfin ils dansent aussi à l'occasion de sacrifices publiques, et privés; lorsqu'ils donnent des festins; et qu'ils administrent la *medicine* au lit du malade.

Les sacrifices publiques ont lieu essentiellement quand les Sauvages se réunissent en grande assemblée, pour se décider ou pour la paix, ou pour la guerre. Voilà encore de l'Ancien.

Ils commencent toujours la cérémonie en fumant au tuyau sacré, et avant de fixer leur décision, ils invoquent leurs *Manitoux*, en leur offrant en sacrifice quelque mauvaise peau, ou quelque mauvais chiffon. Il parait, que, dans leurs sacrifices. les Sauvages ont adopté la maxime de Licurgue, qui offrait toujours des victimes de peu de valeur, afin que les Spartiates eussent toujours dequoi honorer les Dieux. Certes, les Sauvages n'enrichissent ni l'autel, ni ses ministres. Les Dieux des Sauvages semblent regarder la pûreté de cœur, plutôt que le nombre, et la qualité des offrandes.

Les Dieux de l'Antiquité, avec toutes leurs prétentions, seraient très mal avec les Sauvages, car ils n'ont des taureaux, ni blancs, ni noirs, pour Jupiter; ni des génisses, ni des vaches, pour Madame son épouse; ni des truies pleines, ni vides, pour Madame sa mère; ni des agneaux, des cerfs, des pigeons, des béliers, des cochons, des boucs, des cornes dorées, &c., pour cette troupe de mauvais sujets de ses fils légitimes, et illégitimes; ni veaux d'or, ni veaux de plomb.

Dans ces sacrifices chaque Sauvage fait son application à sa manière, car les uns les offrent aux bons *Manitoux*, les autres aux mauvais. Les uns à telle, les autres à telle autre Divinité, et quelqu'un. je crois, ne sait pas même à quelle; et ici il y a de l'ancien, et du moderne.

Ils font aussi des sacrifices dans le printemps, et en automne, mais, certainement, ce n'est pas, comme quelqu'un a écrit, ni à Céres, ni à Baccus, car les Sauvages ne cultivent aucunement la terre, et encore moins la vigne, et ces noms sont du Grec pour eux ; mais pour se purifier au printems, comme vous l'avez déjà vu, et, en automne, pour obtenir de leurs *Manitoux* respectifs une bonne chasse pendant l'hyver.

La scène de l'action des sacrifices publics est toujours sur le bord d'une rivière. Ce n'est point pour donner spectacle aux *Naïades*, mais parcequ'ils craignent toujours les surprises de l'ennemi. Il est aussi le vrai motif, je pense, pour lequel ils campent également sur les bords des rivières, et dans des endroits découverts ; afin d'avoir le tems de fuir, ou de s'embarquer, lorsqu'ils l'aperçoivent venir de loin, s'ils ne se trouvent pas en force pour pouvoir lui résister. Ce qui m'a confirmé d'avantage dans cette opinion, quoique désavouée par les Sauvages, qui, comme tous les hommes, cachent toujours leurs faiblesses, c'est que partout, où une langue de terre se trouve entre une rivière et un marais, elle est toujours chosie pour leurs campemens.

Le théâtre du sacrifice privé est la tente de celui, qui le consacre. J'ai vu un de ces sacrifices, et j'en ai demandé le motif ; on m'a répondu, que c'était une inspiration, mais qu'on ne pouvait pas la dévoiler. Il faut donc, Comtesse, que vous vous contentiez aussi de cette réponse.

La tente est débarassée de toutes les guenilles, qui l'encombrent, dont la puanteur repousserait le nez délicat de la Divinité. On emporte jusqu'aux cendres prophanes, et un nouveau feu bénit, la purifie, en brulant le peu d'herbes, de racines, ou de tabac. qu'on lui voue. Le péristile, *atrium*, et le pavé de la tente sont parsemés de feuilles, et de fleurs. comme le Temple de Vesta, et nos Eglises. La danse ferme la cérémonie.

Toutes les fêtes sacrées des Indiens se font dans les mois, qui ne sont pas hyver, pendant lequel, il ne pensent, qu'à chasser, à faire bonne chère des bêtes, qu'ils tuent, et à payer de leurs peaux les traiteurs, qui les suivent, comme des harpies, dans les bois, et les forêts, et qui mènent une vie, que la seule soif de l'or peut rendre supportable.

J'ai été à un de leurs diners. Comme il était mystique, chacun était obligé de manger, ou de faire manger sa portion; en laisser un seul morceau sur l'écorce, sur laquelle on la sert, ce serait une grande insulte à la Divinité, à laquelle le repas est consacré. Un des Sauvages, convives, après avoir dévoré en un clin d'œil tout ce qu'il avait sur son plat, avala presque toute ma portion, la plus grande partie de celles de deux autres Messieurs, et si l'interprête n'eût pas eu l'apétit qu'il avait, et qu'il eût voulu lui donner, comme nous, du tabac, ou de la poudre, il aurait pu lui faire manger aussi la sienne.

Il est difficile d'imaginer, Comtesse, ce que ces corps Sauvages sont capables de manger dans un seul jour; quelque fois ils ne se couchent pas, qu'ils n'aient dévoré tout ce qu'ils ont. Le Sauvage, pour être plus libre, et plus indépendant, ne veut pas même avoir l'embarras de penser au lendemain. Ils savent, et manger comme des loups, et jeuner comme des chameanx, peut-être ruminent-ils aussi comme ces derniers.

La fête finît avec la danse, et les femmes firent aussi la leur; mais la sœur, et la fille du Chef, qui ne sont pas les plus laides, n'y étaient pas, et n'avaient pas paru de toute la journée. Elles étaient impures. L'explication en fut, qu'elles voyaient la Lune renouveller son cours. Pendant ce période, filles et femmes demeurent entièrement séparées de la société, même du moindre contact des tentes, et des ustensiles. C'est plus que de l'antique, c'est du vieux-testament.

Une femme malade demanda, qu'on lui administrât la *médecine*, et Mr. le Docteur y consentit. C'est une danse différente de celle, que vous avez vue au village de *Rocky River*.

On réunît aussitôt un nombre d'initiés à ce mystére; on se forma en cercle autour de la malade; on jetta des herbes, des écorces d'arbres, des racines sur elle, toujours en dansant, et chaque danseur lui souflait sur les parties du corps, qu'on croyait malades, avec un tuyau de pipe, qui, dans toutes les circonstances, et dans toutes les cérémonies, est toujours un objet sacré, même un *Manitoux* On la secouait; le docteur lui souflait dans la bouche, pour en chasser l'esprit, qui la possédait; mais celui-ci fut plus fort, que le sien, et la pauvre femme mourut au milieu de ce tintamarre infernal. Ce fut son mauvais esprit, qui s'en mêla. Si le malade guerit, on crie au miracle.

Quoique les Sauvages prétendent faire croire, que cette danse n'a pour but, que de purger le corps du mal qui l'affecte, néanmoins j'ai cru voir, dans l'ensemble de cette cérémonie, le *proficiscere* de notre rituel, et *l'extremum spiritum ore excipere* des Romains.

Jusqu'à présent, Comtesse, vous avez vu beaucoup d'*Orviétan* parmi ces médecins sauvages; cependant ils ne manquent pas de connaîssances en médecine, et de bons remèdes; et, certes, ils tuent moins de malades, que les nôtres, quand la superstition et la jonglerie n'entrent pas dans leurs cures.

Ils n'employent dans leurs médicamens, que ce qui a été purement employé par les plus grands médecins de l'Antiquité, Chiron, et Esculape, c'est à dire des simples. L'expérience fut la seule boussole de ces deux grands Flambeaux de la Médicine; et elle l'est aussi des Sauvages. Quand Hippocrate y joignit des raisonnemens, elle commença à perdre de ses bienfaits; l'Im-

posture prit la place de la simplicité de la Nature, et de la Sagesse; et des doctrines, des théories contradictoires jettèrent l'Evidence dans les ténèbres de ces systêmes sectaires et homicides, qui ravagent maintenant toute la Terre civilisée.

Il est des herbes, des racines, dont les médecins sauvages font usage, qui sont vraiment reconnues très salutaires, et d'un effet prodigieux. Au reste, chaque chef de famille, chaque vieille femme, et presque chaque Sauvage a sa collection d'herbes, de racines médicinales, et c'est ce qu'ils appèlent *saç de médecine*, qu'ils regardent aussi comme le sanctuaire d'une quantité de Divinités. Les Juifs, les Grecs, et les Romains avaient leurs Amulètes; les Arabes, et les Turcs en ont encore; et les Negres ont également quelque chose de semblable, qu'ils appèlent *Gris-Gris*. Nous avons nos sacs de reliques, et celles-ci sont beaucoup plus nombreuses, que les racines des Sauvages. A Cologne j'ai vu, dans un seul saç, Ste. Ursule avec ses onze mille Vierges, les trois Rois Mages, et une autre quantité de corps canonisés, qu'on vénère dans cette ville, appelée justement la *sainte*.

Les Sauvages gardent soigneusement ce sac dans leur tentes, et, qnand ils sont en marche, et à la guerre, ils en sont inséparables. Quelqu'un croit y voir même son *palladium*.

Ils ont des remèdes pour toute sorte de maladie, même pour les maladies siphilitiques; car ils ont aussi leurs Laïs, et leurs Phrynés, et, ce qui est plus, leurs Antinoüs, et leurs Adriens.

Ils connaissent la haute, et la basse chirurgie; cette dernière est aussi exercée par les femmes.

Ils seignent, ou pour mieux dire, il déchirent la peau du malade avec leur couteau, ou avec un os. bien éguisé, et quelque fois même avec une pierre à fusil. Ils appliquent à l'incision le gros bout d'une corne, et, suçant le sang par l'autre

bout, ils le dégorgent, jusqu'à ce qu'ils en ayent retiré la dose prescrite ; les plaies, les blessures &c., sont toutes guéries par l'application des simples, en nature, ou en les lavant avec leur décoction.

Ils méprisent nos médecins ; cependant ils regardent avec beaucoup de distinction celui du fort, qui en a guéri plusieurs, même, après qu'ils avaient inutilement épuisé tous leurs sacs de médecine. Et vraiment il doit avoir du mérite, car il n'est nullement présomptueux. On m'a dit que l'année passée, après avoir opéré une guérison difficile, le chef de la Tribu, où il se trouvait, le pria, serieusement, de leur laisser de sa race, et que le moyen, qu'on lui offrait, ne méritait pas un refus. J'aurais regardé celà comme une fable, si je n'eusse pas été informé, de manière à n'en pouvoir douter, que le premier Nègre, que les Sauvages virent dans ces contrées, reçut la même invitation. Ils croyaient voir en lui un mauvais Esprit, ou un Diable ; et s'imaginaient, que s'ils pouvaient réussir à en avoir une famille chez eux, les autres démons fraterniseraient aussi ; ou du moins ils n'oseraient plus les molester. Vous vous rappelez, Comtesse, que je vous ai déjà dit, que les Sauvages ménagent plus les Diables, que les Saints.

Après un tel amas de superstitions, et d'extravagances ; après ce mélange de croyance, et de divinités, que pourrai-je vous dire, Comtesse, de leur religion ; comment en former un systême, et surtout si l'on écrit du fond de son cabinet. A travers leurs cérémonies bizarres, leurs doctrines absurdes, et souvent contradictoires ; à travers la multiplicité, et la différence de leurs esprits, à peine peut-on conjecturer, que les Sauvages reconnaissent un Etre Suprême. Le *Kitechi-Manitou* des *Cypowais*, et le *Tango-Wakoon* des *Nardowkies*, ou des *Sioux*, le *Grand Esprit*, semble être le Soleil, mais on ignore s'ils y reconnaissent

l'emblême d'un Dieu, ou le Dieu lui-même.

Me voilà enfin rendu, Comtesse, où votre curiosité m'attendait depuis longtems, et où je redoutais d'arriver, car il s'agit d'une question, qui est bien difficile à résoudre, quoique plusieurs écrivains l'aient trouvée très facile. Les faiseurs de livres ont l'art de tout faire valoir, tandis qu'un simple observateur, comme moi, n'a pas ce talent là. Les Voyageurs approfondissent. et ont un nom, qui leur prête l'infaillibilité, tandis que moi, promeneur superficiel, je suis seul à me protéger contre mon insuffisance. Cependant je ne veux pas vous laisser noyer dans une lacune. Au reste, au pis aller, je n'aurais qu'à me reprocher d'avoir augmenté le nombre des conjectures. Je vous dirai, donc, ce que je pense sur l'origine des peuples Aborigènes de ce vaste Continent.

Les différentes opinions d'Auteurs les ont faits venir de toutes les parties du monde. Il n'y a plus de terre vierge, où placer leur origine, si ce n'est Botany Bay; conséquemment, j'ai vu moi-même, qu'il fallait se ranger du côté de quelqu'un de ces Devins.

J'ai été tenté d'abord de me ranger du côté de ceux, qui les font venir des Juifs; car, tout calcul fait, cette Nation, quelques mauvais traitemens, qu'elle ait reçus du monde entier, ne laisse pas de se glorifier avec raison d'avoir donné naissance à toutes les nations, ainsi qu'à presque toutes les religions du monde; de cette manière je ne pouvais douter, que je ne me misse sous les auspices d'un argument solide: mais cette conjecture est trop générale, et, peut-être, évasive. Il faut spécifier davantage; et je m'étais abandonné à ceux qui tirent l'origine de ces Sauvages de l'Asie.

Et vraiment beaucoup de circonstances coïncident à autoriser cette opinion.

Leur ressemblance en bien des choses avec les peuples de l'Asie; leur Divinité première, le

Soleil, commune en général, aux Guêbres, aux Thibétiens, aux Indoux, aux Japonais, aux Chinois, aux Androgynes, &c.; la facilité de passer des contrées de l'Asie, dans celles ci, par le petit détroit de Bhéring, tandisque des océans les éloignent, à des distances immenses, des deux autres parties de la Terre; toutes ces circonstances, je le répète, parlent beaucoup en faveur de l'origine Asiatique; et une nouvelle découverte, du plus grand intérêt, en serait presqu'une preuve convaincante.

Les squelettes de Mammouths, qu'on a trouvés enfouis dans l'Etat de Kentucky, dans celui du Missouri, et en d'autres parties de l'Amérique, ont été reconnus entièrement semblables à d'autres, qu'on a trouvés en Sibérie, et dans l'Asie orientale.

La plume et l'opinion d'un grand nombre de Savans étaient en lice, avant que le Muséum de St. Petersbourg eût appris à l'Europe méridionale, qu'on en avait trouvés aussi en Asie. Ils croyaient, que les Mammouths, découverts en Amérique, ne pouvaient être, que des Eléphans émigrés de l'Afrique, et Mr. Cuvier, qui semblait être ferme dans cette opinion, est convenu lui-même, que maintenant on doit reconnaître, qu'il y a des Eléphans Africains, et des Eléphans Asiatiques, et que ceux, qui ont été trouvés en Amérique, sont de la même espèce, que ces derniers.

Vous voyez, Comtesse, que cette circonstance en apportant au Règne Animal une découverte intéressante, a jeté un grand jour à travers les ténèbres, qui cachaient l'origine de ces peuples Aborigènes. Je l'ai saisie avec empressement, pour mieux combiner avec la conjecture, qu'ils viennent de l'Asie. J'étais même au moment de m'accorder avec les Généalogistes sur le choix de celui des fils de Noé, qu'il leur plairait de fixer pour premier Aïeul de ces peuples; je tou-

chais, en quelque sorte à l'évidence, quand un nouvel incident vint me jeter dans de nouvelles incertitudes.

Des Chefs, auprès desquels je m'étudiais à connaître de quel œuf étaient sortis leurs ancêtres, prétendent être, si non préadamites, comme certains peuples civilisés, du moins *Antidiluviens.*

Ils m'ont répété avec un air d'assurance, que " lorsqu'un grand Déluge désola des mondes, le " leur fut épargné, et que, pendant qu'une Mau- " vaise Râce périssait, ils voyaient renaitre tous " les jours le soleil du sein des eaux, qui la " submergeaient."

Et d'ailleurs, Comtesse, la présomption, à mon avis, est en leur faveur, si l'on réfléchit, que puisque Dieu n'a donné à Noé que trois fils, pour repeupler l'Asie, l'Afrique, et l'Europe, c'est un indice, que vraiment l'Amérique n'a point été comprise dans les délibérations de sa colère ; autrement il lui en aurait donné quatre.

Tirez-vous d'embarras le mieux que vous pourrez, Comtesse. Quant à moi, je ne pouvais mieux faire, que de vous dire tout ce que j'en sais, et ce que j'en pense ; et, en verité, après avoir tant dit, il est très mortifiant de finir par ne rien savoir. Rentrons dans leurs camps, et dans leurs loges.

Le Gouvernement des Sauvages n'est réglé, que par des habitudes, qui sont assez souvent éphémères.

Chaque corps d'Indiens constitue une Tribu. Chaque Tribu, comme vous avez déjà vu, a son Chef civil, qui est héréditaire, tant que la Tribu juge, qu'il est digne de l'être ; elle a aussi un Chef militaire, qui ne doit son élévation, qu'à son mérite.

Chaque père de famille est le Chef de sa loge. Si celle-ci contient deux, ou trois familles, elle est présidée par ordre d'ancienneté, mais les Chefs de loges souvent ne comptent pour rien, et

tout le monde fait ce qu'il veut. Les fils, en général, n'ont aucun respect pour leurs pères, et les pères aucun amour pour leurs fils. Les grimaces et les scènes de douleur, que vous verrez représenter aux Sauvages, pour leurs trépassés, sont plutôt dictées par la convenance, que par les sentimens du cœur. On trouve souvent, parmi eux, quelque Chef, dont les talens, ou le crédit, lui donnent beaucoup d'influence sur plusieurs autres Tribus, même sur toute la Nation.

Comme chaque Nation, chaque Bande, chaque Tribu a un nom, qui lui est propre, elle a aussi une marque particulière, qui la distingue, comme une Aigle, une Panthère, un Ours, un Buffaloe, &c., et ils s'en servent dans leurs hiéroglyphes, lors des conseils généraux, ou particuliers.

Les Conseils généraux sont formés par tous les Chefs civils, et militaires, par les Orateurs, les Prophètes, les Docteurs, les Jongleurs, &c., de toutes les Tribus de la Nation; les Conseils particuliers, ou de Tribu, sont également composés de tous ces Messieurs, qui appartiennent à la Tribu, et de plus, d'un membre de chaque famille.

Mais nous en revenons toujours au même point; toute cette hiérarchie, et ces conseils, souvent n'aboutissent à rien. Le Sauvage ne connait aucune sobordination, ni civile, ni militaire; chacun vit comme il veut, et où il veut; il va et ne vapas à la guerre; il y reste, ou il s'en retourne, quand cela lui fait plaisir. Il est si fier de sa liberté, que la moindre apparence de commandement, ou de dépendance, le choque, et l'irrite.

Comme ils n'ont d'autre propriété, que les quatre chiffons, qui constituent leur loge, que les pièges et les armes, avec lesquelles ils font la guerre aux bêtes et aux hommes; comme ils ne se disputent jamais une terre, dont ils ne savent que faire; ils n'ont aucunement besoin de lois distributives, et ils n'en ont pas.

Comme la vengeance est leur Code, et leur Juge, ils se passent également de lois repressives; et ils n'en ont pas.

Chaque Sauvage est le bourreau de son offenseur, ou ainsi que de l'offenseur de sa famille, ils se passent donc aussi de bourreau. L'offenseur, qui périt sous les coups de la vengeance, n'est jamais vengé, autrement, de vengeance en vengeance, de discorde en discorde, toute la Nation se détruirait par elle-même, dans peu de jours.

L'offenseur homicide est quelquefois arreté en flagrant délit, et livré à la famille de l'homicidé : quelquefois il se présente de lui-même, et reçoit les coups mortels du vengeur, avec le même sang froid, que celui-ci les porte.

Quelquefois il se dérobe à sa fureur dans des régions lointaines; mais il est difficile, qu'il ne tombe tôt ou tard sous le fer de ses persécuteurs. Ils sont capables de parcourir tout le monde Sauvage pour l'atteindre ; ils vont le chercher jusque chez leurs ennemis ; et ceux-ci les respectent souvent, et leur accordent une trève, pour une si juste cause. Il arrive même quelquefois, qu'ils leur offrent l'hospitalité, et permettent, qu'ils immolent la victime, même sous leurs propres yeux, et dans leur propre tente.

Il est rare que l'offenseur se défende contre l'offensé, quand même il aurait fui pour éviter ses coups, quand même il serait en état de les repousser.

La manière d'assouvir leur vengeance n'est réglée, que par le dégré de la douleur de la perte, ou par celui de leur férocité.

Dans l'exercice de leur vengeance, souvent ils surpassent en cruauté les Néron, les Caligula, les Maximin. Parfois les enfans eux-mêmes s'en mêlent. Ils percent la victime avec des morceaux de bois pointus et déchirans, lui arrachent la peau, le mordent, &c. Les femmes, (je le dis

à regret.) se montrent quelquefois les plus barbares, les plus inhumaines. Mais personne ne croit l'être ; chacun pense remplir le devoir le plus sacré.

Le martyr expire, souvent, sans avoir jeté un seul soupir; quelquefois il irrite et excite lui-même la fureur de ses bourreaux. Quel contraste étonnant dans le caractère du Sauvage, qui ne laisse pas d'être parfois très lâche ! Et ici même vous voyez dans l'âme des bourreaux et du patient le courage et la lâcheté représentés, tour à tour, sur la même scène.

Si l'homicide n'a sacrifié la vie de l'homicidé, que pour sauver la sienne, il arrive, que les parties s'arrangent au moyen d'un traité de famille, qui est toujours scellé par des présens, de la part du premier; mais son existence est toujours en danger.

Ce que nous venons de voir dans ces dernières pages, est, à peu près, tout ce qui constitue ce qu'on appèle Gouvernement des Sauvages, et il est commun, en général. à toutes ces Nations.

Nous avons vu le Sauvage mourant ; maintenant il est mort, et nous allons le suivre jusqu'au tombeau.

Le cadavre, habillé, ou pour mieux m'expliquer. mis, comme il était ordinairement pendant sa vie, est placé, sur son séant, au milieu de la tente, sur une natte, ou sur une peau ; avec toutes ses armes à son côté. Son visage est tourné vers l'Orient, et en grande toilette.

Tous ses parens sont assis autour de lui ; ils gardent un certain tems un silence profond, et se tiennent dans une attitude, qui exprime à la fois la gravité et la douleur.

Ensuite chacun d'eux lui adresse la parole ; les uns d'une manière pathétique, mais sans faiblesse, les autres avec emphase, mais avec calme, et tous lui vantent ses vertus, en lui donnant leurs éloges, et leurs regrets.

Je vous tracerai, en esquisse, ce qui m'a paru plus intéressant de tout ce que l'Interprête m'a rendu de leurs discours.

" Où es tu, mon cher mari. Tu es ici, mais tu " ne me parles pas. Tu es tout entier avec les " Esprits, et tu ne peux plus t'occuper de ta " femme.......mais.......ta femme ne cessera jamais " de s'occuper de toi ......Regardes moi encore un " instant !.....Mais tes yeux sont occupés à regar- " der des choses beaucoup plus jolies que ta " femme.......Peut-être tu ne pourras pas même te " souvenir de moi.......Mais ta femme se souvien- " dra toujours de toi.......Le Soleil, la Lune, les " Etoiles, me verront toujours pleurer pour toi... " Et je ne tarderai pas de venir te rejoindre." La Catalini ne chanterait pas avec plus d'expression l'*Ombra onorata aspettami*, que cette Sauvagesse n'en mit à déclamer ces derniers mots.

L'Interprête me disait, qu'elle parlait vraiment comme elle sentait; mais j'en doute encore, parceque le langage poëtique est toujours plus flatteur, que sincère, et je sais, qu'elle était très maltraitée par son mari.

Un autre disait: " Tu es encore parmi nous, " mon frère.......Ta personne a encore son aspect " ordinaire....Semblable au nôtre....Sans la moin- " dre altération....Il ne te manque que l'action.... " Mais où est cet estomac, qui s'enflait, il y a " quelques heures, de la fumée, qu'il envoyait " au Grand Esprit ! Pourquoi sont-elles silen- " cieuses ces lèvres, qui naguères nous parlaient " un langage si énergique, et si expressif? Pour- " quoi sont-ils sans mouvement ces bras si vail- " lans, qui décochaient les flèches les plus lon- " gues; qui étaient la terreur de nos ennemis ? " Tu es retourné où tu étais avant de venir dans " ces pays, mais ta gloire demeurera toujours " avec nous."

Un troisième ajoutait : " Hélas ! hélas ! hélas ! " Ces formes, qui étaient regardées avec tant

" d'admiration et de merveille, sont redevenues
" maintenant aussi inanimées, qu'elles l'étaient
" il y a trois cents hyvers.....Mais tu ne seras pas
" entièrement perdu pour nous. Nous irons te
" rejoindre dans la Grande Région des Esprits;
" nous ferons encore la chasse ensemble, nous
" marcherons encore contre l'ennemi. En at-
" tendant, pleins de respect pour tes vertus, et
" ta valeur, nous venons te rendre un tribut de
" bienveillance. Ton corps ne sera point aban-
" donné dans un champ en proie aux bêtes, et
" nous prendrons soin, qu'il soit réuni, comme
" toi, à tes prédécesseurs." A son début j'avais pris cet Orateur pour un Français, mais il a fini comme un Grec, et un Romain.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ces trois discours, c'est qu'on y trouve trois différentes professions de foi.

Je demandai à l'Interprête ce que voulaient dire ces *trois cents hyvers*; il me repondit, qu'il ne pourrait me l'expliquer, et que le Sauvage lui-même en savait peut-être moins, que nous, qui n'en savions rien du tout.

Tous les amis, qui surviennent, passent à coté de lui, et chacun lui fait son compliment.

Après ces oraisons funèbres, on enveloppe le cadavre dans sa peau, ou dans sa couverture, et on le renferme dans des écorces d'arbres, qui servent de cercueil: et comme, en général, les Sauvages, en fait de cérémonies publiques, ou de famille, font toujours ce que font les autres, quelque soit leur croyance, il est d'usage chez tous les Sauvages, en général, de renfermer aussi dans le cercueil toutes les armes du décédé, soit qu'ils croient ou qu'ils ne croient pas, qu'il aille faire la guerre et la chasse dans une autre terre.

La matinée suivante, au lever du soleil, on le place hors de la tente, et on le perche sur deux échalas; et alors la scène change.

Tous les parens se mettent à crier, comme des

possedés, jusqu'à ce qu'ils perdent la voix; et alors il mugissent.

Ils jettent tout ce qu'ils possèdent, sans exception. à commencer par les ornemens, jusqu'à la marmite. On dirait, qu'il ne veulent survivre au défunt, que pour pleurer; et les amis, tout en faisant semblant de pleurer aussi. les ramassent, et s'en emparent, pour faire honneur à sa mémoire.

Ils préparent un repas de toutes leurs provisions S'ils n'ont rien. ce qui arrive souvent, lorsqu'ils ne sont pas à la chasse, un chien fait la fête; ils le sacrifient aux mânes du parent, et les amis mangent; toutes les boissons qu'ils possèdent, sont aussi mises hors de la tente, et les amis boivent. Voilà encore du Romain, du curieux. et du moderne.

Le coucher du Soleil arrive. C'est un autre moment d'étiquette, où ils doivent renouveller les mêmes cris, les mêmes mugissemens, que le matin; et les amis les laissent crier, et mugir, et vont se coucher.

Le mort demeure là, ordinairement, pendant trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'il ait reçu les complimens d'usage, et les adieux de tous ceux qui passent; voilà les Egyptiens, les Grecs, et les Romains; voilà les Chrétiens du tems de Tertulien; voilà quelques Rois, les Papes, et les Cardinaux, encore d'aujourd'hui; voilà les Arabes, et les Chinois. Mais quelquefois on est forcé de remplir cette politesse de loin; car, en Eté, le cadavre pue à empoisonner; et cela est tout à fait moderne.

Ce terme passé, les bons amis reparaissent, et accompagnent le cercueil aux *Champs-Elisées.* Les *Prefichæ*, et les *Neniæ*, figurent dans ce convoi. comme chez les Romains; et tout le monde se désole, ou feint de se désoler, comme en Angleterre, où comme je vous ai déjà écrit. de là, la caricature de leur grimaces tragiques, finit par offrir un spectacle comique.

Les *Sioux*, en général, élèvent les cercueils sur quatre pieux plantés dans la terre, de la hauteur d'une dixaine de pieds ; les autres Sauvages les enterrent, et forment sur eux des tertres, en petit, comme ceux, que nous avons vus en grand à St. Louis. Le visage du mort est toujours tourné vers l'Orient. C'est un usage, qui a été, et est encore commun à bien des nations ; et les Chrétiens l'observaient eux mêmes dans la primitive Eglise.

Si le mort laisse un nom distingué, on plante à côté du cercueil un gros morceau de bois peinturé en rouge, c'est le *cippus* des Romains, et on y affiche des hiéroglyphes, qui transmettent à la Postérité ses exploits, et sa gloire ; ce qui est de tous les temps.

Les parens, de retour au camp, recommencent à crier à l'heure accoutumée. Ils se percent les jambes et les bras, les uns avec des épines, et des bois pointus, les autres avec des couteaux, et des flécles. Je crois, que plusieurs d'entr'eux se passeraient volontiers de cette formalité ; mais c'est la mode, et il faut le faire. Il en est, qui se blessent avec beaucoup de précaution, on dirait même, qu'ils ont étudié l'Anatomie, pour bien connaitre, jusqu'où l'épaisseur des tégumens peut garantir leur chair ; mais il y en a aussi, qui, ne sachant pas mesurer les coups, ou voulant se montrer plus que les autres, se blessent tout de bon, et quelque fois en meurent.

Ils continuent à crier pendant plus d'un mois, et périodiquement au lever et au coucher du Soleil ; ils célèbrent ce lugubre anniversaire pendant des années : les *Inferiæ*, et les *Parentalia* des Romains. J'étais à la chasse il y a peu de jours ; j'entendais des hurlemens terribles dans une forêt voisine ; je croyais, que c'étaient des loups ; c'étaient des Sauvages, pleurant un parent, qui était mort depuis trois ans.

Je vous ai déjà dit, ce me semble, que pen-

dant le grand deuil, ils portent le visage tout noir, et la moitié seulement, en demi-deuil.

Lorsque quelque Sauvage meurt, pendant la chasse d'hyver, on a soin de conserver son cadavre; à cet effet on le déséche, on l'enduit de feuillages, et d'herbes, qui sont leurs beaumes, on le renferme dans des écorces d'arbre, (c'est une momie d'Egypte,) et on le perche bien haut, afin qu'il puisse mieux prendre l'air. Quand ils vont au printems se fixer en camp d'été, ils remplissent toutes les cérémonies, que nous avons déjà vues; et alors les amis se régalent beaucoup mieux ordinairement; ils trouvent des viandes, et des peaux, et conséquemment beaucoup plus à ramasser, beaucoup plus à manger; l'on crie, l'on hurle, comme si le mort venait d'expirer, car à la chasse l'on ne s'occupe, que de la chasse. Tout celà achêve de me convaincre, que, dans toutes ces grimaces, il y a plus de formalité et de mode, que d'amour et de religion, et que l'hypocrisie règne partout également.

Vous avez déjà vu, que les Sauvages divisent l'année en douze Lunes, comme les premiers Grecs; mais ils se soucient fort peu d'intercaler comme eux, de façon que, à proprement parler, ils n'ont que des mois, ou des Lunes, et point d'année.

L'année des *Sioux* commence à l'équinoxe du printems, comme celle de Romulus; l'année des *Cypowais*, au solstice d'été, comme chez les Grecs, quand ils instituèrent les Jeux Olympiques; et ceux-ci sé célèbraient tous les quatre ans à la même époque.

Les mois, ou les Lunes des *Sioux*, ont des noms différens de ceux des *Cypowais*; il faut donc les indiquer séparément. Commencons par ceux des premiers, et à partir de la première Lune.

Mars, la lune du mal des yeux,	Wisthaociasia-oni.
Avril, la lune du Gibier,	Mograhoandi-oni.
Mai, la lune des Nids,	Mograhochandà-oni.
Juin, la lune des Fraises,	Wojusticiascià-oni.

Juillet, la lune des Cérises,	Champaseià-oni.
Août, la lune de Buffaloes,	Tantankakiocù-oni.
Septembre, la lune de la Folle avoine,	Wasipi-oni.
Octobre, la lune de la fin de la Folle avoine,	Sciwostap-onì.
Novembre, la lune du Chevreuil,	Takiouka-onì.
Decembre, la lune du Chevreuil, qui jette les cornes,	Ahesciakiouskà-oni.
Janvier, la lune de Valeur,	Onwikari-onì.
Fevrier, la lune des Chats sauvages,	Owiciatà-onì.

Les mois des Cypawais sont les suivans :

Juin, la lune des Fraises,	Hodheïmin-quisis.
Juillet, la lune des Fruits blués,	Mikin-quis s.
Août, la lune des Feuilles jaunes,	Waihebaquì-quisìs.
Septembre, la lune des Feuilles tombantes,	Inaqui-quisis.
Octobre, la lune du Gibier qui passe,	Bima-hamo-quisis.
Novembre, la lune de la neige,	Kaskadinò-quisis.
Decembre, la lune du Petit Esprit,	Manito-quis sons.
Janvier, la lune du Grand Esprit,	Kitci-Manito-quisis.
Fevrier, la lune des Aigles qui arrivent,	Wamebinni-quisis.
Mars, la lune de la neige durcie,	Onabanni-quisis.
Avril, la lune des Raquettes aux pieds,	Pokaodaquimi-quisis.
Mai, la lune des Fleurs,	Wabigon-quisìs.

Les Sauvages ne font aucune division de la semaine. Ils ne comptent les jours, que par sommeils. Ils divisent le jour par moitié et par quarts, en mesurant le tems, par le cours du Soleil, depuis son lever jusqu'à son coucher.

Quoique les Sauvages soient tout à fait ignorans en géographie, comme en toute autre science, ils savent bien dénoter, par des hiéroglyphes sur des écorces de leurs arbres *papiriferi*, tous les pays qu'ils connaissent. Il n'y manque, que les dégrés de latitude, et de longitude, pour que ces Cartes, soient plus exactes, que celles de nos Géographes réveurs.

L'Etoile polaire est le seul guide astronomique, ou du moins le plus sûr, sous lequel ils voyagent la nuit. Le cours du Soleil les conduit le jour. Cependant, quand même le Soleil, et l'étoile polaire seraient éclipsés, ils sauraient également distinguer et de jour, et de nuit, les quatre points

cardinaux, et conséquemment le rumb, qu'ils voudraient suivre ; meme au milieu des forêts les plus épaisses, comme dans les prairies les plus ouvertes. Voilà le secret. La pointe de l'herbe penche toujours du côté du Sud, et est moins verte du côté du Nord. La cime des arbres penche également du côté du Sud, et la mousse, qui souvent croit sur leurs troncs, est toujours du côté du Nord. L'écorce est plus unie et souple du côté de l'Est, que du côté de l'Ouest.

Ils ne mesurent les distances, que par la quantité de jours, qu'ils employent dans leurs marches ; et comme ils connaissent très bien les régions, qu'ils habitent, quoiqu'elles soient immenses, ils savent fixer sur leurs cartes le tems exact, qu'ils pourraient employer, s'ils devaient aller attaquer un poste ennemi, ou faire des excursions nouvelles de chasse.

Ils ont aussi des hiéroglyphes, pour exprimer tous les nombres, qu'ils peuvent compter, avec leur langue.

Ils ne connaissent ni les milliards, ni les millions, parcequ'ils n'ont ni nos désirs, ni nos besoins ; et un millier n'entre jamais dans leurs affaires : néanmoins, je suis d'avis, que puisqu'ils comptent un millier, ils pourraient en compter également dix, cent, &c.

Le mariage des Indiens est dépeint de mille manières, par mille Ecrivains. Je ne vous apprendrai que ce, que j'en ai vu, et ce que j'en ai entendu dire, sur les lieux.

Quand un Sauvage éprouve de l'inclination pour une Sauvagesse, il tache d'obtenir son consentement pour s'unir avec elle; peu lui importe de sonder son cœur. Il demande ensuite le consentement de son père; ce qui est d'autant plus nécessaire, que l'époux va habiter chez l'épouse ; la mère, comme chez les Grecs, n'est point consultée.

Ces préliminaires remplis, des amis des deux

cotés, femmes pour la fiancée, hommes pour le prétendant, se rassemblent dans la tente d'un vieux parent de ce dernier, où une fête est préparé pour la circonstance. Ils dansent, ils chantent, ils mangent, et ils boivent, s'ils ont de quoi, et les amis ne manquent pas de s'y trouver. Ensuite, la brigade se retire. Il n'y reste, que trois ou quatre connaîssances les plus intimes de l'Epoux, et de l'Epouse. Cependant celle ci vient frapper à la porte, et, s'annonçant par son nom, elle demande si son fiancé est là dedans: on ouvre, et ses amies, comme les *Pronubœ* des Romains, la reçoivent, et la présentent à l'Epoux, qui se tient debout au milieu de la tente, qui lui fait ses complimens d'usage, et s'assied avec elle sur une peau. Les Romains faisaient asseoir leurs fiancées sur la toison d'une brebis immoleé, pour l'avertir de l'obligation, où elle allait être de faire de l'êtoffe pour habiller son mari, et ses enfans. Les Sauvages rappèlent peut-être égalément aux leurs, pcr cette peau, des obligations relatives à leurs besoins.

Le vieux parent leur fait un discours de circonstance, apres lequel l'époux présente à son épouse une petite botte de foin, peut-être pour lui declarer, qu'elle ne doit se mêler, que de porter, comme une bête de somme, le fardeau de toute la famille; comme les Romains présentaient aux leurs *colum comptam et fusum cum stamine*, pour leur rappeler que *Caja*, femme de Tarquin l'Ancien, ne s'occupait, que de filer.

Cette botte est composée d'herbes d'une odeur si délicate, et arrangée d'une manière si ingénieuse, qu'elle éclipse, je crois, les talens des fleuristes, et des parfumeurs de Paris. J'en conserve une, comme un morceau précieux.

On danse, on mange, et on boit encore, et ensuite l'épouse retourne à la tente de son père, accompagnée de ses *pronubœ*.

Comme les Sauvagesses n'ont pas le *Flam-*

meum, dont les Romains couvraient la tête des jeunes filles le jour de leurs noces, elles se couvrent la leur avec la couverture, qu'elles portent.

L'époux se rend chez elle le jour après, et au lieu de demander la dot, qui, chez les Nations civilisées, est souvent la ruine des familles, et met le beau Sexe au marché, il fait des présens à son père, et la lui demande une seconde fois; celui-ci la lui accorde à condition. qu'il restera avec lui, et chassera pour lui pendant un an, ou deux : tels sont les usages des *Sioux*. Chez les *Cypowais*, il ne lui est libre de s'en aller, que quand il a obtenu un enfant de leur mariage : voilà Jacob chez Laban.

On pourrait croire, que cette espèce de noviciat tende à éprouver le caractère de l'époux, et ses sentimens envers son épouse : mais, quant à moi, je suis d'avis, que ce n'est, qu'une spéculation de la part du beau-père, pour gagner sur les fatigues du gendre. Et effectivement un bon chasseur est convoité par toutes les familles.

Le jour après que leur union est sanctionnée par ce consentement paternel, ils offrent quelque sacrifice à leurs *Manitoux* respectifs, comme les Romains en consacraient à Jupiter, à Junon, à Venus, à Diane, et à la Déesse de la Persuasion, qu'ils appelaient *Suada*.

Telles sont les cérémonies, que les Sauvages observent, en général, quand ils veulent faire les choses en règle : mais, le plus souvent, ils se marient sans autre formalité, que celle, que les Grecs et les Romains remplissaient dans leurs mariages *per usum ;* c'est à dire, ils prennent une femme pour l'usage, et pour en avoir des enfans, qui sont considérés légitimes, précisément comme ceux de ce mariage de l'Antiquité; la *patria potestas*, n'est pas même consultée ; tout au plus on la fait taire, au moyen de quelque présent.

Et vraiment, la polygamie étant trés en usage

chez les Sauvages, qui prennent jusqu'à cinq à six femmes, ils passeraient presque toute l'année à remplir des formalités, s'ils voulaient suivre scrupuleusement, à chaque mariage, toutes celles, que je vous ai indiquées.

L'acte de divorce ne souffre pas plus de difficultés, que celui du mariage. Quand les deux parties en sont convenues, tout est parfait, sans avoir recours à des avocats, qui rongent le patrimoine de l'une et de l'autre; à des juges, qui, en consultant un million de commentaires contradictoires, défigurent encore plus le texte par de nouveaux, et finissent par décider au gré des vents et des flots, de leurs préventions. Les enfans, s'ils sont petits, demeurent ordinairement avec la mère; parceque, sans avoir étudié le Code Justinien, et sans en venir à des recherches scandaleuses sur la paternité, les Sauvages conviennent, que la maternité est plus sûre; s'ils sont grands, ils restent, ou vont où ils veulent. Leur seule maison paternelle est la forêt, et il y a place pour tous.

L'on voit des maris, qui, sans avoir lu St. Augustin, Diderot, et Helvetius, aidés seulement des lumières naturelles, se cèdent mutuellement leurs femmes; et les femmes sont rarement la cause de leurs querelles, ou de leur vengeance.

Enfin, il est des Tribus, des tentes, où, comme chez les anciens Arabes, une seule femme suffit à toute une famille; où elle devient un meuble de ménage, comme chez les anciens Bretons.

Un mari, qui a beaucoup de femmes, en garde rarement plus de deux dans sa tente, les autres demeurent chez leurs parens, ou même dans la tente d'un tiers. Il est rare, qu'elles se déchirent entr'elles. En général, n'ayant point d'amour, elles n'ont point de jalousie, et ordinairement la plus ancienne devient la mère-abbesse.

On a dit, et écrit, que les *Sioux* sont jaloux de leurs femmes. Celà se peut; mais, peut-être,

comme le Marquis de Montespan, pour vendre plus cher leurs femmes, leur silence, et leur vertu.

D'autres ont écrit tout le contraire, et que même les Sauvages offrent leurs femmes, et leurs filles; je conviens, que peut-être il n'est pas difficile de les obtenir, mais je ne sache pas que les Sauvages, que nous avons déjà vus, se prostituent de la sorte, excepté quand ils desirent avoir de la race des Bons, ou de Mauvais Esprits. Ces peuples si polis, et si avancés dans la civilisation, sont, m'a-t-on dit, les *Mandanes*, qui habitent le Haut-Missouri, et les *Snegs*, qui errent vers les sources de la Colombia.

Je vous ai parlé, Comtesse, de leur manière de faire la paix; il faut, que je vous apprenne aussi quelque chose sur celle dont ils font la guerre, quoique, comme vous avez vu, ils n'ayent pas voulu la faire en m'a présence.

Nous avons déjà vus les motifs, qui la font naitre, les conseils, qui en délibèrent, la pipe rouge, qu'ils fument, la danse, qui la précède, et les armes, dont ils font usage; maintenant voyons-les marcher.

Les Sauvages ordinairement à l'âge de 15 ans commencent à aller à la guerre. Intimement persuadés, que c'est le principal devoir de leur vie, que même ils ne sont nés que pour celà, ils n'ont pas besoin, que leur ardeur soit beaucoup enflammée. Cependant leurs chefs leur disent souvent, que les os de leurs parens, de leur frères, demeurent découverts, et abandonnés sur la terre ennemie; qu'il demandent vengeance, et qu'ils faut les satisfaire; que les Esprits crient dans les airs, en leur reprochant leur lacheté, et qu'il faut les appaiser. Que les Génies, les Anges tutélaires de leur honneur le excitent, et les poussent. " Allons mes enfans, ajoute le Grand Guerrier, " déchirons de nos dents ceux, qui les ont per- " cés de leur fer. Que votre jeunesse ne de-

" meure plus longtems dans l'inaction. Laissez
" agir l'impulsion de votre valeur. Graissez
" vos cheveux, peignez votre figure, remplissez
" vos carquois. Appelez l'Echo, pour répèter
" vos cris de terreur. Consolez les esprits des
" morts, et ne vous arrêtez pas, qu'ils ne soyent
" vengés."

Animés par ces expressions énergiques, car les Sauvages sont beaucoup plus éloquens lorsqu'ils parlent de guerre, que lorsqu'ils traitent de paix, les jeunes Sauvages deviennent guerriers avant de l'être ; il leur tarde de se montrer; ils brulent d'impatience de tremper leurs armes, et leurs mains dans le sang ennemi. La danse de guerre ajoute à les réveiller à la fureur, et leur enseigne comment il faut frapper sur les victimes.

Le guerrier le plus vaillant, le plus expérimenté de la nation est choisi pour général, quand toute la nation marche en masse; le plus vaillant de la bande, ou de la Tribu, lorsque la guerre ne se fait, que par une bande, ou par une Tribu.

Il arrive même quelque fois, qu'une troupe de guerriers, ou de jeunes gens excités par quelque brave, ou par quelqu'inspiré, marche toute seule, sans l'autorité de leur tribu, et sans le consentement de leurs chefs. Il y a peu de jours, qu'un de ces prophètes, après avoir dit, que le Grand-Esprit lui avait ordonné dans un songe de marcher contre une bande de *Cypawais*, qui rodaient dans ces contrées voisines, jetta par terre sa ceinture, que les Sauvages regardent comme un *Manitou* de guerre, et continua : " Celui qui
" prendra le premier cette ceinture sera mon
" lieutenant, et ceux, qui nous suivront, des
" élus." Il partit avec une trentaine de sa Tribu, et on n'en a pas encore eu de nouvelles.

Leur déclaration de guerre est une attaque. Autrefois la coutume était d'envoyer un *Thomawack*, ou une flêche teinte du sang de quelque

prisonnier, qu'ils immolaient, dans cette circonstance au *Manitou* de la Guerre; comme le FECIALIS des Romains en pareille occasion jettait sur les terres du peuple ennemi une javeline : mais comme ce hérault d'armes ne revenait jamais avec la réponse, maintenant ils se passent de toute formalité, et épargnent une victime.

Délivrés de tout embarras de butin, et de train militaire, les surprises leur sont très faciles, et les précautions, les ruses. et l'adresse avec lesquelles elles sont concertées et exécutées, sont d'un genre tout à fait extraordinaire.

Lorsque les Sauvages s'avancent sur le terrein ennemi, ils sont capables de marcher des journées entières, en se trainant sur leur ventre, et avec un tel silence, qu'à dix pas on n'entendrait pas le moindre bruit de cent hommes, qui marchent ; ils n'allument ni feu, ni pipes, et mangent ce qu'ils peuvent avoir sur eux, ou des racines, qui tombent sous leurs mains ; les grenouilles mêmes cessent d'être des *Manitoux*, ou ne le sont, que pour calmer leur faim.

Lorsqu'ils découvrent l'ennemi ils serpentent comme des reptiles, entre les broussailles, dans l'herbe, les fossés, et lui sont dessus, quand il y pense le moins. S'ils s'apperçoivent, qu'ils sont découverts, et qu'ils ne puissent pas résister, ils se dispersent dans un moment ; il se cachent, en fuyant, et se réunissent à l'endroit, dont ils sont convenus, comme lieu de refuge, avant d'approcher l'ennemi. C'est une nouvelle raison pour affirmer, que les nations civilisées ne peuvent, que perdre, en faisant la guerre avec les Sauvages.

Les scènes d'horreur, qu'offre un camp ennemi attaqué par surprise par les Sauvages, sont au-dessus de toute description.

La haine, la fureur des assaillans, qui n'ont devant les yeux, et dans le cœur, que les mânes de leurs parens, qui demandent vengeance ; la



rage, le désespoir de leurs adversaires, qui savent le sort malheureux, qui les attend, toutes ces différentes passions homicides déchaînent une férocité, et répandent un tel carnage, que j'hésiterais moi-même à le croire, si je n'en eusse été en quelque sorte le témoin moi-même.

Les massacres s'étendent de loin, comme par communication électrique. La journée du 5 Juin, dont je vous ai parlé dans ma précédente, un faux bruit s'était répandu, que le chef *Panisciowa* avait été tué par les *Cypowais*, aux cascades de St. Antony. Sa mère saisit une petite fille *Cypowaise*, qui était sa prisonnière, depuis qu'elle avait été épargnée dans le berceau; qui était les délices de la famille et du camp, et d'un coup de hâche elle la fendit en deux. *Panisciowa* retourna, et remercia sa mère de cette preuve d'amour maternel, et de sa haine contre les *Cypowais*.

Quoique ces Sauvages ne soyent pas anthropophages, il est vrai, néanmoins, qu'ils mangent quelquefois leurs ennemis ; et presque toujours ils s'abreuvent de leur sang, et s'en barbouillent tout le corps, pour faire trophée du massacre, qu'ils en ont fait.

Quand ils ont réussi dans une expédition, ils s'en retournent aussitôt à leur camp, portant en triomphe les dépouilles de l'ennemi, comme les Romains portaient leurs *Spolia Opima*.

Pour éviter les poursuites d'un ennemi, qui pourrait succéder à celui qu'ils ont défait, ils employent toute sorte de stratagêmes, pleins de sagacité, d'adresse, et de ruse ; et s'ils craignent d'en être atteints dans leurs camp, et d'être beaucoup plus faibles, ils embarquent, dans un clin d'œil, leur ville, leurs maisons, leurs familles, leurs chiens, et toutes leurs propriétés, et vont habiter en sûreté des régions plus éloignées.

Quand ils croyent ne pas être poursuivis, ils conservent toujours quelques prisonniers, pour

que leur mort serve de spectacle à leur camp, quand ils rentrent. Les prisonniers, qui savent bien le sort, qui les attend, chantent toujours, dans la marche, la chanson de mort: "Nous al-" lons mourir, &c., mais tu nous verras mourir " sans trembler, &c."

En route ils sont si maltraités, qu'à les voir résister, on dirait, qu'ils sont d'airain. Ils sont garottés avec des cordes d'écorce d'arbres, qui leur déchirent les chairs, souvent jusqu'aux os. La nuit, on les étend dans un petit creux, et au moyen de branches fourchues, profondément enfoncées dans la terre, on y cloue, pour ainsi dire leur corps, leurs bras, leurs jambes, et même jusqu'à leur col. Ce doit être le suplice des suplices.

Quand la bande victorieuse s'approche du camp, elle annonce de loin, par le cri accoutumé, le résultat de l'expédition, le nombre d'hommes, qu'ils ont perdu, et le nombre de prisonniers, qu'ils amènent.

Tous ceux, qui s'y trouvent hommes, femmes, et enfans, commencent à pousser des lamentations, et des hurlemens affreux; se rangent sur deux files, ayant tous des bâtons noueux à la main, et quand les prisonniers passent au milieu d'eux, ils les frappent cruellement : mais comme ils aiment à se ménager un plus long spectacle de tourmens et de souffrances, ils mesurent assez leurs coups, pour ne pas les assommer entièrement. Ils se peignent le corps du sang des victimes, et le camp offre l'image d'une boucherie.

L'on réunit une espèce de conseil, où l'on juge du sort des prisonniers; quelquefois on en épargne quelques uns, et surtout les femmes et les enfans. Ceux qui sont condamnés, sont livrés à leurs bourreaux, c'est à dire à tout le camp. Le décrêt du conseil est conçu dans ces termes : " *Que ceux qui sont voués à la vengeance, soyent con-*

" *duits à la maison de la mort: que les autres soyent*
" *envoyés à la maison de la grâce.*"

Les victimes sont brûlées à petit feu; leurs membres sont déchirés avec des morceaux de bois pointus, avec toutes sortes d'instrumens tranchans. Au milieu de ces supplices affreux, qui font frémir la Nature, les uns ferment les yeux, conservant, jusqu'à la fin, un calme, et un courage héroïque; d'autres insultent à leurs bourreaux, et. jusqu'au dernier soupir, leur prodiguent le mépris, et la menace.

Quelqu'un de ces prisonniers est immolé à l'honneur de leurs *Manitoux* de guerre, ou infernaux. Comme Achille en immolait à Patrocle, les Mexicains à leurs idoles. Le lieu du supplice est au milieu du camp.

Ensuite, le héraut d'armes annonce, que les prisonniers, qui ont été épargnés, vont être distribués à qui de droit, comme des esclaves. Le conseil les accorde à ceux, qui dans la lutte ont perdu quelque parent, et la distribution se fait en proportion de la perte.

Les enfans sont assez bien traités, tant qu'ils n'ont pas à servir d'offrande à la vengeance, comme la jeune fille de l'Euménide *Panisciowa.* Les femmes prisonnières sont heureuses, à proportion de l'intérêt, qu'elles parviennent à inspirer. Si on épargne quelqu'homme, c'est pour le donner à une femme, que l'expédition aurait rendue veuve. S'il est assez heureux pour lui plaire, elle devient sa compagne, autrement elle le sacrifie de ses propres mains aux mânes de son mari.

Tous les cadavres de ces victimes demeurent en proie aux oiseaux et aux bêtes Sauvages, et souvent aux chiens des bourreaux; leurs os sont privés des honneurs de la tombe. Comme chez les Anciens. Priam pût à peine obtenir d'Achille le corps d'Hector.

Le même conseil, qui préside à ces horreurs,

décerne les honneurs militaires; et la *Corona Castrensis*, le *Vexillum*, les *Phaleræ*, et les *Armillæ*, les *Exuviæ*, des Romains, sont les distinctions, que les Sauvages accordent au mérite militaire.

Le nombre, et la quantité d'ennemis tués, sont ce qui en fixe le dégré; et la manière, dont chacun prouve et l'un et l'autre, est tout à fait extraordinaire.

Chacun a ses flèches marquées, et ils reconnaissent, par ce moyen, à qui appartiennent la flèche meurtrière. Le bout de la flèche n'étant attaché au manche, que par un mastic, qui se fond à la chaleur intérieure du corps animal, et étant fait comme un ameçon, il reste toujours dans la plaie, quoiqu'on en tire le manche, et on ne peut le trouver, qu'en ouvrant le corps, qui en a été percé; quelquefois ils le déchirent encore vivant.

Si l'ennemi a été tué de plusieurs coups de feu, ou avec des armes tranchantes, la gloire de l'exploit est adjugée à celui, qui en offre le *scalp*, c'est à dire, la chevelure et la peau, qui couvrent cette partie du péricrâne, qu'on appèle occiput, ou *vertex, a vertendo*, parceque nos cheveux, à cette place, tournent en rond.

Quand même l'ennemi aurait été terrassé par tout autre, que par celui, qui en porte le *scalp*, l'honneur en est toujours à celui-ci, et la raison en est très claire. Les Sauvages disent, que l'ennemi, qui tombe, peut faire semblant d'être mort, pour sacrifier plus facilement, et sans crainte, celui, qui l'approche; et d'après ce principe, il est decidé parmi eux, que celui, qui l'a *scalpé*, en s'approchant le premier a encouru le plus de danger, et que, conséquemment, c'est à lui, qu'appartient l'honneur du triomphe.

Il n'y a pas un ennemi mort ou blessé, qui, tombant entre les mains des Sauvages, échappe à cette terrible opération du *scalp*; et tous les Sauvages sont tellement sûrs du sort de cette

partie de la tête, qu'ils y conservent constamment une tresse, comme pour être toujours prêts à en faire l'offrande au couteau *scalpeur* de l'ennemi. C'est une observation, que j'ai faite attentivement, et que j'ai vu se confirmer partout, où j'ai été, dans ces régions sauvages.

Il me semble voir, Comtesse, que vous êtes aussi curieuse, que je l'ai été, de connaître, par quelle extravagance, la férocité de ces peuples s'arrête principalement sur cette région du cerveau; mais je ne puis trop vous satisfaire, car mes recherches n'ont abouti, qu'à mieux me confirmer, dans ce que je vous ai déjà dit, savoir, qu'ils font de cette chevelure le trophée le plus glorieux de leurs victoires, et de leurs exploits. Je ne puis vous offrir, de plus, qu'une seule conjecture, c'est à dire, qu'ils partagent, peut-être, l'opinion de ces grands philosophes, qui placent à cet endroit le siége de l'âme, le *Sensorium* ; et que, conséquemment, en lui ouvrant la porte par le chemin le plus court, ils pensent que leur ennemi meurt certainement, sans qu'il lui reste rien à espérer des miracles, pas même du Galvanisme.

Vous avez vu les Sauvages faire la guerre en embuscade, et par surprise. Le plus intéressant est de les voir se rencontrer avec l'ennemi en plein champ, dans ces immenses prairies, où, si elles n'étaient pas vertes, on croirait se trouver dans les deserts de l'Arabie. C'est là, qu'il faut déployer beaucoup plus de valeur, de ruse, et d'adresse.

Si les deux ennemis sont en nombre égal, ils se battent ouvertement. Si l'un des deux est beaucoup plus faible, et qu'il n'ait aucun moyen de fuir, ils creusent, dans un clin d'œil, avec leurs propres griffes, des trous dans la terre, et se battent là dedans. Pendant que les uns travaillent, les autres les entourent, et les defendent de leurs corps.

Quand les assaillans n'ont plus de munitions, ils font usage de leurs arcs ; et c'est alors, que leur manière de combattre parait plus étonnante, et plus admirable.

Comme les flèches déchochées horizontalement ne peuvent que difficilement atteindre leurs adversaires. dont on voit à peine la tête, ils les tirent, pour ainsi dire, comme les bombes, et la parabole, qu'ils décrivent, est souvent si juste, que, en tombant, elles vont percer l'ennemi. J'ai vu moi-même de ces trous, et des Sauvages y faire des épreuves merveilleuses. Le Genie de la mort est industrieux partout, mais j'ignorais, qu'il pût parvenir à un tel point d'adresse meurtrière.

Enfin, Comtesse, pour finir sur ce qui concerne les guerres des Sauvages, les prisonniers, qui parviennent de quelque manière à rentrer dans leur tribu, n'en sont plus considerés comme membres ; car les Indiens comptent comme morts ceux, qui sont pris par l'ennemi, et ne se rappèlent, que de ceux, qui ont su mourir.

Jusqu'à présent vous avez vu les Sauvages souvent barbares, oisifs, intempérans, et cruels ; maintenant je veux vous soulager un peu. Je vais vous les montrer dans leur belle nature, actifs, sobres, et industrieux. Je vais vous conduire à la chasse.

Elle est leur principale occupation, je dirai même la seule, car je ne saurais quel nom caractéristique donner à la guerre. C'est la chasse, qui exerce leur enfance, leur jeunesse, leur âge viril, et leur vieillesse. Elle est aussi honorable à leur état, que nécessaire à leur existence. Un bon chasseur, chez eux, est aussi distingué, qu'un vaillant guerrier, et toujours plus sage, et moins méchant.

A la chasse, chaque Sauvage, en général, est attentif à son devoir, rien qu'à son devoir. Il oublie la discorde, le jeu, qui est aussi un de ses

vices, jusqu'à sa férocité. Des traiteurs, qui les suivent toutes les années, m'ont assuré, que le Sauvage d'hiver n'est plus le Sauvage d'été. Pendant l'été il est presque toujours dans l'oisiveté, qui dégrade et abrutit l'homme le plus civilisé, le mieux éduqué ; il passe l'hiver dans le travail. qui apprivoise, et adoucit les caractères les plus rétifs, et les plus barbares. A la chasse les Sauvages sont infatigables, quoique dans un exercice continuel, et très fatigant; et la sagacité, avec laquelle ils poursuivent les bêtes sauvages, à travers les prairies et les forêts, dans les lacs et les rivières, montre la finesse de leur entendement.

La fatigue, que les femmes endurent à la chasse, est au-dessus de toute imagination. Elles transportent le camp, elles vont chercher les bêtes, que les hommes ont tuées, elles en préparent les peaux, en dessèchent, et en fument la chair ; tout le ménage est à leur charge, et souvent un enfant à la mamelle, ou dans le sein, ajoute au fardeau de sa vie laborieuse. Ces pauvres femmes, lors même, qu'elles sont enceintes, ne sont pas plus épargnées ; pour éviter la longueur, et les difficultés de l'accouchement, elles pressent le ventre sur une barre placée horizontalement, en laissant pencher la tête et les jambes contre terre, et retournent presqu'aussitôt à leurs pénibles occupations. Les bêtes, ou les animaux, qu'ils chassent, sont le Castor, le Rat-Musqué, la Loutre, la Martre, le Chat sauvage, la Bête puante, le Loup-Cervier, le Blairau, le Racoon, le Renard gris, jaune, et rouge, le *Pecan*, le Lièvre gris, et blanc, quelques Hermines, le *Gopher*, l'Ecureuil de plusieurs espèces, le Chien de prairie, l'Ours noir, jaune, et blanc, le Loup de plusieurs espèces, qui tous comptent parmi ce qui constitue la pelleterie à fourrure. Celles, qui fournissent les peaux à tanner, sont le Buffaloes, le Chevreuil, le Daim, *l'Antelope*, la Biche,

l'Elan, *l'Orignal*, le *Mountain-Sheep*, ou Brebis de montagne, le Renne &c. Ils en mangent la chair, dont une portion fumée est conservée aussi pour l'été, si la chasse est abondante, et ils préparent les peaux en paquets, pour les donner en payement des articles de première nécessité, et de luxe, que les traiteurs leurs fournissent, ou leur ont déjà fournis. Les Sauvages ne font aucun commerce pour du métal monnoyé, dont ils ne connaissent nullement la valeur.

Avant de partir pour la chasse, ils dansent encore, ils se purifient devant leur *Manitoux*, comme les anciens devant leurs Idoles, avant de se livrer à quelque grande entreprise ; comme les modernes devant les prêtres et l'autel, ordinairement, avant de se mettre en voyage, ou de s'exposer à un danger. Le Fard de rubrique, dans cette circonstance, est le noir.

Je voudrais pouvoir par la suite vous détailler quelques unes de leurs chasses les plus intéressantes. Ma constance est inébranlable, mais les apparences sont peu flatteuses.

Je vous ai fait voir les Sauvages comme j'ai pu les voir moi-même. En résumant toutes leurs qualités physiques et morales, ils offrent un amas de contradictions, qui embarrassent, je crois, le jugement du plus grand observateur.

Ils sont très chauds envers les morts, et très froids avec les vivans ; un père de famille, un fils, un époux, arrive, après une très longue absence, et il entre dans sa tente, sans seulement lever les yeux sur ses parens ; et ses parens en agissent de même envers lui. D'un côté ils sont très avares, et demandent toujours, tandis que d'un autre ils sont très prodigues, et jettent, et donnent tout aux *amis*. Ils semblent vénérer un million de *Manitoux*, et ils meurent, sans même en invoquer, ni en rappeler un seul. Les uns offrent des sacrifices à des Dieux, les autres à des Diables. Ils se plaignent de n'avoir jamais rien à man-

ger, et ils mangent dans une journée ce qui pourrait leur suffire abondamment pour une semaine. Ils sont tantôt oi ifs, et fainéans, tantôt actifs et infatigables, vicieux et sages, sobres et intempérans. Ils ne disent jamais ce qu'ils sentent, et ils ne sentent jamais ce qu'ils disent, comme bien d'autres peuples, de tous les tems, et de tous les mondes. La vengeance semble être chez eux une passion irrésistible, et des présens quelquefois la modèrent. Ils vous touchent la main aujourd'hui, comme des amis; demain, ils vous guétent et vous tuent, comme des ennemis. Ils demandent toujours à avoir, et jamais ils ne témoignent la moindre gratitude. Ils vous promettent une chose, et vous ne l'obtenez jamais. Dans leurs mœurs, dans leurs habitudes, dans leurs cérémonies on rencontre de l'ancien, du moderne, de tous les tems, le monde entier; et ils ne ressemblent à aucune Nation du monde. D'après un tel contraste de sentimens et d'actions, de penchans et de cultes, je laisse à ceux, qui savent tout réduire en système, à juger du caractère, et de la religion des Sauvages. Je désire, qu'ils soient plus heureux que celui, qui, voulant attraper la Lune dans une fontaine, s'y noya.

Quant à moi, je ne puis, que vous repéter ce, que je vous ai déjà manifesté, et sur leur religion, et sur leur caractère; j'ajouterai seulement, que le Sauvage, tant qu'il sera sauvage, sera toujours son maître, et son roi, et portera partout avec lui son indépendance; mais, qu'il pourrait devenir le plus vil esclave aussitôt, qu'il deviendrait civilisé : que son cœur est par sa nature le siège de la dissimulation et de la méchanteté, de l'inhumanité et de la cruauté; et que la civilisation trouvera de grands obstacles dans son âme, ou elle parviendra difficilement à le rendre bon, de bonne foi.

Avant de laisser ces pays Indiens, Comtesse, je tacherai de connaître, et de continuer à vous

apprendre, de mon mieux, tout ce qui pourrait encore fixer votre attention, et votre jugement sur ces peuples. Mes efforts ne cessent un instant d'être aux prises avec les difficultés, qui semblent s'opposer constamment à mes projets. Si le Ciel exauce mes vœux, j'aurais encore de bien longues distractions....Et mon cœur me repousse sans cesse vers ma chère, et malheuse Italie!..... Quel terrible contraste!.....Telle est la situation d'une âme agitée; elle ne trouve de repos, que dans ce qui l'agite.

LETTRE VI.

Du Fort St. ANTHONY, au Lac TRAVERS, près des sources du St. PETER.

Du Lac La Crosse, ou Lac Travers, près des sources de la Rivière St. Peter, le 26 Juillet 1823.

Je vous écris d'un endroit, Madame la Comtesse, qui n'est pas encore sur la carte. Tout en se promenant, on arrive plus loin qu'on ne pense; et avec la persévérance l'eau creuse le roc.

Entravé continuellement dans mon projet de porter mes pas plus loin vers le Nord, j'étais au moment de diriger mes promenades vers le Sud, c'est à dire, de traverser par terre, à l'aide d'un Canadien pour interprête, et d'un Sauvage pour guide, les régions désertes, qui séparent le fort St. Anthony, de celui de Council Bluff, sur le Missouri; de descendre cette grande rivière jusqu'à St. Charles; de revenir de là à St. Louis, pour suivre ensuite le Mississippi, jusqu'à ses embouchures: et il me semble, que je ne devais m'attendre à aucun obstacle; car mes Argus me voyaient retourner, en quelque sorte, sur mes pas, et par des pays, qui, étant déjà connus, ne molestaient nullement leur jalousie; quand le Major Long arriva au fort St. Anthony, chargé, par le Gouvernement, d'une expédition, vers les pays limitrophes, au Nord de ce vaste empire des États-Unis.

Je crus voir le dénouement des difficultés, qui avaient arrêté jusqu'alors ma curiosité. Cependant je partageai la *grande surprise*, que ces Messieurs du Fort, témoignèrent, à l'arrivée de cette expédition, tout à fait étrangère à la garnison.

On dût faire mention, comme il était naturel, du désir ardent, que j'avais manifesté, de pousser

plus loin mes promenades; et j'en profitai pour demander à suivre le Major, en ma simple qualité de promeneur, venu de si loin, pour voir les pays Indiens. et les Indiens.

On m'opposa d'abord les souffrances, les dangers, &c., qu'on allait rencontrer; mais inutilement, car, comme vous savez, tout cela n'a aucune prise sur mon âme.

On m'attaqua alors du côté, où l'on me croyait plus faible, du côté de la bourse. A la vérité, après une si longue digression, hors de la route, qui de Philadelphie devait me conduire tout droit à la Nouvelle-Orléans, digression qui durait depuis le mois de Mars, elle aurait pu se trouver un peu aplatie, d'autant plus que les curiosités Sauvages avaient aussi beaucoup contribué à diminuer mes fonds; mais ma petite caisse de réserve déjoua aussi cette attaque. Je sacrifiai même ma belle répétition, pour ne pas y toucher, et je pus acheter un cheval, et toutes les provisions, qu'on prétendait être nécessaires: j'eus même la satisfaction de suffire, par mes petits bijoux. par mes petits meubles galans, à offrir à l'aimable famille Snelling, et à Mr. Tagliaferro, quelque souvenir de ma reconnaissance, pour les honnètetés, dont ils m'ont comblé, pendant le séjour de deux mois parmi eux; honnêtetés, qu'ils ont portées, quand ils me virent décidé à partir, jusqu'à m'offrir des secours pécuniaires, avec une noble confiance, et sans aucune vue d'intérêt, ce qui n'est pas commun parmi un peuple très marchand.

Tant de difficultés illusoires, n'étaient point d'un bon augure; je prévoyais déjà tous les déboires, qu'on allait me faire éprouver; et, dans d'autres circonstances, j'aurais su ce que j'avais à faire. Mais j'étais arrivé jusque là; il s'agissait d'exécuter un plan, qu'on avait constamment dérangé. et que je ne pouvais effectuer autrement; mon premier projet, d'aller chercher les vraies sources du Mississippi, était toujours devant mes

yeux; je dus donc sacrifier mes convenances et mon orgueil, au désir et à l'espoir de voir des lieux, que l'on ne peut guères visiter deux fois; pour m'instruire sur des choses, qu'on ne peut pas rencontrer ailleurs; et je m'abandonnai, avec résolution, à tout ce que je sentais déjà devoir endurer.

Nous partîmes du fort St. Anthony, dans la soirée du 7 du courant. L'expédition était composée du Major Long, qui en était le chef, d'un Astronome, d'un Minéralogiste, d'un Docteur, et d'un Zoologiste, d'un Peintre, de Mr. Renville, interprête pour les *Sioux*, d'un jeune Canadien, interprête pour la langue Algonquine, de vingt-huit hommes, soldats, caporaux, et sergens, d'un officier, et de Mr. Snelling, fils du Colonel.

Elle fût divisée en deux corps, dont un prit la voie de terre, avec 22 chevaux, et mulets; l'autre celle de la rivière St. Peter, sur cinq canots Indiens. Le Major faisait partie de ce dernier corps, et je le suivis, avec le projet, d'aller tantôt par eau, tantôt par terre, suivant que l'un, ou l'autre chemin aurait pu m'offrir des incidens plus curieux, des objets plus intéressans. Il était arrêté, que les deux corps se rejoindraient tous les soirs.

La rivière St. Peter, que les *Sioux* appèlent *Watpà-menisothé*, en partant de son embouchure, remonte d'abord au S. S.-O.; elle tourne ensuite au Sud, et des méandres continuels la font serpenter vers tous les rumbs; mais comme son cours, depuis ses sources jusqu'à l'endroit, où elle se décharge dans le Mississippi, est presque directement du N.N.-O. au S. S.-O., je distinguerai ses deux bords en occidental, et en méridional, toutes les fois, que j'aurai besoin de m'en servir, comme de point d'indication.

Après ce que j'ai dit des Sauvages, dans mes précédentes promenades, il semblerait que la matière est épuisée : mais, outre que les nouveaux

pays, qui s'ouvrent devant nous, offrent un nouvel intérêt, il semble, que les choses mêmes, qu'on y rencontre, ménagent utilement un appendice à tout ce que nous avons déjà vu; et quand même on viendrait à rencontrer quelque répétition, cela ne ferait, que nous confirmer davantage dans ce qui nous avait, peut-être, paru trop extraordinaire.

La première soirée nous vînmes camper audessus de la tribu du Chef *Wamenitanka*, ou Chien Noir, sur le bord oriental. J'avais vu ce camp très peuplé quelques jours auparavant, et nous le trouvâmes tout à fait désert; la faim avait tiré ces Sauvages de l'oisiveté, où ils croupissent, autant qu'ils peuvent, et les avait poussés à chercher des chevreuils, des cerfs, des buffaloes, dans les prairies, et dans les forêts.

Une hûte fermée, et que nous ouvrîmes, nous fournit un peu d'abri contre les moustiques, qui nous attaquaient de tout côté, et contre la pluie, qui accompagna notre départ. Derrière l'écorce de chêne, qui barrait légèrement la porte, nous trouvâmes étendue, comme en guise de rideau, une peau de chevreuil, dans laquelle ces Sauvages reconnaissaient quelque *Manitou* gardien de la maison. A leur retour ils auront choisi un autre Suisse, plus fidèle, et le chevreuil aura perdu, avec leur confiance, toute sa divinité.

Le campement de *Paniscihowa*, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner, dans la matinée du 8, sur le bord oriental, était également tout à fait solitaire, et par la même raison; mais ce Chef aussi fénéant, que gourmand, s'était retiré près du Fort, pour vivre dans les délices de Capoüe, et pour se mettre à l'abri, dans cette terre sacrée, et inviolable, des incursions, que les *Cypowais*, justement indigné de sa conduite du 5 Juin, pourraient faire sur son chateau.

Nous dinâmes à la Prairie des Français, ainsi appelée, parceque les premiers Français, qui du

Canada poussèrent leurs découvertes jusque là, y furent tués par les Indiens. Elle est à 30 milles du Fort.

Le Chef *Sciacapé* y a son campement d'été, sur le bord oriental. Les huttes de cette tribu sont d'une construction singulière. Les parois, et le toit sont en écorce de chêne, entrelacée de perches fendues d'une manière si solide, que le plus fort ouragan pourrait à peine y avoir prise. Tout était désert aussi ; nous n'y trouvâmes, qu'un chien pendu, consacré, de cette manière, à leurs Dieux Pénates et Tutélaires. Pour rendre l'offrande plus précieuse, on lui avait paré la tête d'une plume de Killou, dont je le démeublai, pour enrichir ma collection Sauvage.

Le chien, après les femmes, est l'être le plus malheureux, parmi les Sauvages ; après avoir bien travaillé, dans un jeûne fréquent, à la chasse, à la charrette, au traineau, il finit par servir ou à leurs repas, ou à leurs sacrifices. De l'autre côté de la rivière, une prairie entrecoupée de petits bosquets, et parsemée d'ossements et de buttes, semblables à celles que j'ai remarquées à St. Louis, et ailleurs, offre l'image des Elysées de l'Antiquité : et quoique le pied ne foule, qu'une terre, et des tombeaux Sauvages, le pathétique de l'endroit vous pénètre d'une certaine vénération ; et d'autres sentimens émeuvent l'âme, et la transportent bien loin. J'y vis une chose singulière. Une croix surmontait un de ces tombeaux, tandisque sur un autre, tout près, s'élevait un troc d'arbre, sur lequel on voyait tracé, en hiéroglyphes, le nombre d'ennemis, que l'habitant de ce tombeau avait tués, et une quantité de *Manitoux*, qui avaient été ses amis. C'est un nouvel avis pour ceux, qui veulent réduire en systême la religion de ces peuples.

A 60 milles du Fort on trouve une chûte, ou pour mieux dire, un rapide violent. Nous avons remonté les canots, en les traînant nous-mêmes,

dans l'eau. C'est le premier point intéressant, que l'on rencontre sur cette rivière. Des rochers pittoresquement distribués par la Nature, séparés par des sinuosités, où les eaux se poussent et se brisent avec force; une petite île, qui s'élève en bouquet, au milieu ; des bords ombragés d'arbres touffus d'un côté, de l'autre hérissés de rochers escarpés, offrent un tableau varié, et romantique: et moi j'ajoutai à le rendre aussi grotesque. Ayant été obligé de remonter dans le canot, pour passer un gouffre profond, mes mauvais matelots manquerent de force, et d'adresse ; nous fûmes entraînés par le rapide, et allâmes briser contre un rocher, où je demeurai perché; j'aurais eu l'air d'Andromède, si j'eusse eu meilleure grâce, et si, au lieu de rire comme un fou, j'eusse su imiter sa belle douleur.

Nous nous arrêtâmes, le soir, au campement Indien de la *Battue au fief*. J'y vis représenter une farce d'un contraste tout à fait curieux. Tandis qu'une femme, éplorée, s'arrachait les cheveux, et les offrait en sacrifice aux mânes de son parent, dont les restes inanimés étaient perchés sur un échaffaud, des Sauvages mangeaient, buvaient chantaient, et dansaient autour du corps d'un autre, qui était exposé, de la même manière, à la vue des passans, comme celui des héros de l'Antiquité. On voit aussi par là, combien il est difficile de se former une juste opinion de leurs usages, et de leurs cérémonies.

Le lendemain je quittai le canot, et je montai à cheval; le passage du Bois-Franc, en sauvage, *Cianthiote*, excita ma curiosité ; il en était digne. Pendant 30 milles l'on voit successivement une série continuelle d'arbres de tout genre, et d'arbustes fruitiers délicieux ; de petites prairies riantes, et des lacs couverts de cygnes, et d'autres oiseaux aquatiques; des plaines charmantes, et des coteaux pitoresques. On croirait se trouver dans le séjour des Nymphes et des Dieux,

mais nous n'y trouvâmes, que des moustiques, et des taons, qui écorchaient les hommes et le chevaux. C'est un sujet de méditation, que de voir de si beaux lieux dé erts, et vuides de tout être sensible.

Nous y vimes des hiéroglyphes gravés sur des arbres; ils signifiaient que la Tribu de *l'Epervier-Rouge*, des Sussitous, était passée là avec son chef, et tout y était indiqué, le nombre d'hommes et de femmes; d'où ils venaient; où ils allaient; la chasse, qu'ils avaient faite, &c.; par ce moyen les Sauvages s'instruisent réciproquement de bien des choses; et dans le cas actuel, c'était un avis, pour que d'autres n'eussent pas à tenter inutilement le sort de la chasse sur un terrain déjà battu. Ce passage est un labyrinthe; et, sans Mr. Renville, qui avait aussi quitté les canots, pour servir de guide, nous n'en serions pas sortis si facilement; cette forêt s'étend dans les terres vers le Missouri, à une distance immense. En sortant à l'O, nous trouvâmes une superbe, et vaste prairie, que les Sauvages appèlent *Vayo-Thée*, ou de la *Flèche*. Un grand bloc de granit, qui se montre de loin, sur la gauche, est pour les Sauvages, errans dans les déserts, tout à la fois un temple, et une divinité tutélaire et protectrice de leurs chasses; il était peint, comme l'on peignait souvent la Lune et le Soleil parmi les nations civilisées, c'est-à-dire, avec un nez, des yeux, et un bouche, avant que Maria, le précepteur de Copernic, et Bianchini ne les en privassent.

Toutes les Tribus, qui passent par là, vont lui faire révérence, et des offrandes.

A l'endroit, oû nous campâmes, Mr. Renville, celui qui connait le mieux les *Sioux*, étant né, et ayant toujours vecu parmi eux, me fit remarquer les restes d'une chose singulière, d'un *Hypocauston*, ou des *Sudatoria* des Sauvages.

Lorsque leurs médecins veulent faire transpi-

rer un malade, ils le renferment dans une petite hutte entre quatre grosses pierres de différentes couleurs, chauffées au feu, lesquelles sont pour eux autant de divinités. La rouge représente le Dieu de la guerre; la noire celui de la mort; la verte celui de la santé; et la blanche celui du beau tems. Le malade, ou l'inspiré, qui s'y met, y reste jusqu'à ce que, tombant évanoui, il indique, qu'il ne peut plus y rester: ce serait un sacrilège, que de dire la moindre chose, pour en être délivré. Il arrive souvent, qu'il y étouffe; surtout si le patient se trouve être un malheureux, dont les Prêtres de la *Grande-Medecine* désirent se défaire.

Un Esculape Sauvage, est, comme celui de l'antiquité, grand-prêtre, et médecin, et, plus que les Parques, il peut trancher d'un double ciseau le fil de la vie de ses croyans superstitieux.

Il y avait aussi d'autres traces d'offrandes, qui indiquaient également la multiplicité de leurs *Manitoux*.

Le 11 je retournai aux canots, où nous ne rencontrâmes d'extraordinaire, qu'un orage terrible, qui en renversa un, et nous fit perdre une partie de notre poudre et de notre tabac, et qui nous suivit jusqu'à notre camp, où il nous inonda toute la nuit; attendu que notre pavillon était ouvert des deux côtés. Le Major toujours fidèle aux règles de la bienséance, et de la politesse, que l'on doit à un étranger, avait eu l'attention de me placer à un des des deux côtés de la tente, afin, sans doute, que je pusse observer à mon aise, et sans me déranger, le tems qu'il faisait, et aussi pour me ménager la gloire de lutter vaillamment contre la fureur des vents, de la pluie, de la grêle, du tonnerre et de la foudre.

Nous allions très lentement par eau, en remontant la rivière, qui diminuait tous les jours, et devenait très rapide. Le Major sentit enfin la nécessité de renvoyer les canots avec un nombre

d'hommes, qui ne contribuaient, qu'à augmenter la disette, qui se fesait déjà sentir. Quoique j'eusse fait d'abondantes provisions. que j'avais mis en commun avec celle de l'Expédition. la faim. à peine à 100 milles du Fort St. Antony, commençait à me faire envier le morceau de pain, que le corbeau portait tous les jours au premier Anachoréte de la Thébaide. D'ailleurs ces soldats n'étaient d'aucune utilité. Le Major craignait les Sussitons, qui ne sont pas tout à-fait les amis des Américains : mais nous étions peu pour résister. en cas d'attaque. contre une bande des plus aguerries. des plus formidables, et en trop grand nombre pour une Expédition, qui n'avait aucunes vues hostiles. et qui était déjà réduite à la portion *congrue*.

Je vous ai dit, qu'on craignait les Sussitons. Pour ne pas laisser languir d'avantage votre curiosité, que je mets quelquefois à l'épreuve, je vais vous en dire les motifs, Comtesse, même, parcequ'ils serviront à caractériser encore plus le penchant des Sauvages. et leur obéissance irrésistible à la passion, et à la voix de la vengeance.

Un de ces Sussitons, perdit deux parens, qui servaient. avec lui. sous les étendards des Anglais dans la dernière guerre contre les Etats-Unis. Il résolut de s'en venger sur les deux premiers Américains, qui tomberaient entre ses mains. Mais comme cette opportunité tardait à se présenter, il partit avec son cousin ; ils débarquèrent de nuit près du Fort Armstrong à *Rocky-Island*, à plus de 600 milles de leurs régions ; ils guétèrent, et saisirent un moment, où deux de ses soldats se promenaient à quelque distance de la garnison, et les tuèrent de deux coups de fusil.

Le gouvernement, sous prétexte de tenir un conseil. et de donner des présens, fit aller une partie de cette bande de Sussitons au Fort de *Council-Bluff* ; s'empara de deux d'entr'eux, et

ne les a plus vu reparaitre. Un gouvernement fondé sur des lois sages, et libérales, devrait être plus généreux. que les Sauvages; mais. ou il n'avait aucun autre moyen de représailles pour les punir, sans s'immiscer dans une guerre cruelle avec tous les *Sioux*, ou ses agens ont agi arbitrairement.

Le 13. nous prîmes tous le chemin de terre. Une prairie, dont les bosquets parsemés çà et là entrecoupaient magiquement les distances. et l'horizon. fut le premier spectacle. qui s'ouvrit à nos yeux. Les parcs artificiels de St. Cloud. de Versailles, de Richmond, et de Windsor ne sauraient être comparés à ce superbe ouvrage de la Nature.

Un sarcophage Indien. élevé à la hauteur d'une quinzaine de pieds. nous arrêta vers le milieu de ce Paradis terrestre, et là. Mr. Reuville nous montra, vers le S.-O. la direction, où la rivière de la Terre Bleue, *Makatohose-Watpà*, se jette dans le St. Peter. C'est là le point le plus éloigné, où le père Hanepin. et d'autres voyageurs, après lui, sont arrivés sur cette rivière.

La rivière de la Terre Bleue est très remarquable, parmi les Sauvages. Ils s'y rendent presque tous les ans comme en pélérinage, et pour y chercher de cette terre blue, très propre pour faire leurs teintures, et leur fard. A quelque distance de ses sources, vers le Missouri. ils exploitent une pierre rouge, qui durcit par l'impression de l'air, dont ils font leurs calumets sacrés. On a dit, que ces deux endroits sont inviolables, et que les ennemis les plus implacables s'y rencontrent en paix; mais tout cela n'est qu'une fable. Le Sauvage exerce partout également sa vengeance, et s'il s'en abstient quelquefois, c'est lorsqu'il est arrêté par quelque force majeure.

Le soir nous fimes halte près d'un petit bosquet, qui s'étend sur le bord du lac des Cygnes. C'était la saison, où ces beaux oiseaux, gros et

petits, ne peuvent pas voler ; les uns, parcequ'ils changent de plumes, les autres, parcequ'ils n'ont, que le duvet de l'enfance. Nous aurions pu faire une chasse agréable, et la troupe savante aurait pu trouver une occasion très favorable de s'instruire, et de fournir de nouvelles connaîssances sur le Règne Animal ; mais le Major faisait une *expédition*, et ne semblait s'occuper. que de sa boussoule, le seul oracle qu'il consultait, pour pouvoir dire, j'ai été *dans tel, et dans tel autre endroit.*

Dans la matinée du 14, nous traversâmes une autre prairie, d'un aspect tout nouveau. De petites buttes, couvertes d'un gazon verdoyant, formaient des ondulations, qui représentaient assez une marine, que ni Vernet, ni Werdstapen n'auraient pu imiter. Des élévations lointaines et isolées offraient l'image des pyramides de l'Egypte.

A midi nous passâmes la rivière St. Peter à l'endroit, où celle des *Liards, Wagahosà Watpà* y afflue du côté du Sud, et qui est navigable pour les canots, jusqu'à une assez grande distance dans les terres.

Le soir, après avoir traversé des sites également enchanteurs, entremelés de prairies et de petits bois, et qui offraient l'aspect d'un pays cultivé, nous nous arretâmes près d'un marais, que les Rats Musqués avaient parsemé de leurs maisonnettes ; elles sont formées de joncs, et d'écorce d'arbres : elles s'élèvent à trois ou quatre pieds au-dessus de l'eau, et c'est là où ils ont leurs chambres à coucher. La partie, qui est sous l'eau, leur sert de magasin d'hiver, qu'ils remplissent en été d'écorce d'arbres fruitiers ; ils pratiquent une issue, par le moyen d'un souterain, qu'ils font aboutir loin de la maison, et dans le fond du marais; par ce moyen ils échappent à la vigilance du chasseurs ; mais ils tombent dans les pièges, qu'il leur tend à l'entour ;

où il les attire par l'appât trompeur de mets favoris.

Le Bois Rouge fut notre hôtel du 15. Il est ainsi appelé d'un arbre, que ces Sauvages peinturent en rouge toutes les années, et pour lequel ils ont une vénération particulière. C'est un arbre, comme tous les autres ; mais chaque peuple a ses images favorites, quoiqu'elles représentent toutes également, la même divinité, le même objet de son culte. Tandisqu'un sanctuaire regorge d'offrandes, un autre n'a pas même une chandelle, qui brûle sur son autel. La fortune des Dieux, (chez les Anciens,) dépendait souvent de l'habilité de leurs ministres. Il est peut-être de même chez des Sauvages de ces environs.

Dans cet arbre ils adorent le tonnerre, qui, suivant eux, vient des montagnes de roches, qui séparent, comme nous l'avons déjà vu, la Louisiane du Nouveau Mexique. Et précisément, ce bois est situé sur le bord occidental de la rivière St. Peter; et une autre rivière, qui y afflue, et partage ce même bois, descend aussi du même côté. Ils l'appèlent *Ciangagappy-Watpà*, c'est à dire la Rivière du Bois Rouge. On m'a dit, que les émissaires des Anglais y portaient aussi leurs encens, et leurs vœux, pour invoquer la protection de cette Divinité Sauvage, lorsque, dans la dernière guerre, ils soulevaient les *Sioux* contre les Etats-Unis. Il est bon d'observer, que ces pieux *Caméléons* accusaient en Europe Napoléon d'Apostasie, et d'Islamisme, tandis qu'ils étaient eux-mêmes les plus fourbes, et les plus lâches idolâtres en Amérique. C'est vis-à-vis cet endroit, que la rivière de l'*Eau-de-vie, Ciatambé-Watpà*, qui descend du Nord, se jette dans le St. Peter.

Ici, la vallée la plus riante présente aux yeux du spectateur la scène la plus intéressante. Jamais illusion plus frappante n'a transporté mon

imagination dans les terres classiques du *Latium*, et de la *Magna Grecia*. Des rocs épars, comme à dessein, sur la plaine, sur des plateaux, et des collines, repré-entent au naturel à une certaine distance, des ruines de tout genre de la vénérable Antiquité. Tantôt vous croyez y voir des *substructions* thermales, celles d'un amphithéâtre, d'un cirque, d'un *Forum*; tantôt les débris d'un Temple, d'un Cénotaphe, d'une Basiliq e, d'un Arc de Trimphe. Je profitai du tems, que le sort m'accorda, pour parcourir ces lieux enchanteurs, mais seul, afin que dans la douce extase de mes pensées, je ne fusse point interrompu par la présence de quelqu'âme fr ide, ou présomptueuse. Mes yeux rencontraient à chaque pas de nouvelles images. La vue d'une espèce de tombeau.....me rendit, pour quelque tems, immobile.....Mon cœur demeura frappé de souvenirs funestes.....Je crus voir, Comtesse, le tombeau de la Vertu, et de l'Amitié. Ces lieux rendaient la douleur encore plus belle, et d'un doux soulagement; j'en aurais joui bien longtems, si je n'eusse pas été avec des gens, que des selles brisées, ou d'autres incidents imposans, seuls, pouvaient arrêter.

Le Granit y domine partout, et il est si beau, et si varié, que les Frippiers trompeurs de la Place Navone, à Rome, le vendraient aux Antiquaires, les plus enthousiastes, et qui se croiraient les plus intelligents, pour de l'Oriental, de l'Egyptien ; pour du Porphire, et du Basalte ; car maintenant tous les Naturaliste de bon sens conviennent, en général, que ces deux derniers ne sont que du Granit plus élaboré, par l'eau, et par le tems. La Nature, en montrant cette vallée, que le St. Peter arrose, semble vous dire : "avec une terre fertile, un climat salubre ; avec des collines et des plaines, propres à différentes cultures ; des Rivières et des Lacs, abondans en poissons, en coquillages, et en gibier ; avec des

bois délicieux, des forêts, qui fourmillent de bêtes fauves, et d'autres animaux d'une riche fourure, qui fournissent du matériel pour tout ce qui est nécessaire pour toute sorte de charpente, et de ménuiserie : avec tout cela je vous offre des pierres superbes, et d'une exploitation facile, pour bâtir des granges, des maisons, des temples et des palais. Vous pourriez avoir ici l'*Urbs Marmorea* d'Auguste, comme les Européens trouvèrent la *Domus Aurea* de Néron au Pérou ; et le ciseau n'a qu'à polir ces grandes masses de Granit, que j'ai distribuées, avec une si belle négligeance, dans tous ces alentours, pour renouveller les pyramides de Memphis, et de Palmire." Je rêvais.....En me réveillant, ce silence, ce désert me pénétraient de sentimens profonds, qui n'emeuvent, que difficilement, ailleurs. C'est ici, où la plume de Zimmerman, et de Lafontaine pourrait peindre la solitude, avec moins de métaphysique, et d'invraisemblance. Mais ils seraient, peut-être, moins lus ; car, en fait de sensibilité sur tout, il y a plus d'admirateurs du faux, que du vrai : et la caricature, et l'affectation ont plus de sectaires, que le naturel, et la simplicité.

Le 16, nous trouvâmes une prairie, qui, au Sud n'a pour bornes, que l'horizon ; au Nord, la vallée du St. Peter ; à l'Ouest, le vallon sinueux de la rivière de la *Médicine Jaune. Pepeothàziziapi-Watpà*, qui descent du S.-O. et se jette du côté du bord méridional, dans le St. Peter. Vis-à-vis, est l'embouchure de la rivière des Sauteurs, *Maiioakan-Walpà*, qui coule du côté du Nord. Sur cette prairie nous rencontrâmes deux Sauvages. Ils nous apprirent, que les jours précédens on y avait tué des Buffaloes ; mais nous ne vîmes, que des ossemens épars ; et nous étions encore à la diète d'un misérable petit bisquit, et d'une tranche fort mince, presque diaphane, de mauvaise viande salée.

Cette rivière de Médecine Jaune est ainsi ap-

pelée du nom d'une racine de cette couleur, dont l'imposture, et la crédulité ont fait un remède mystique, spirituel et corporel. On calcule que cet endroit est environ à 180 milles du Fort St. Antony.

A 20 milles de là, on passe la *Watpà-Danitpà*, ou Rivière aux Castors, qui était autrefois abondante en ces animaux, et descend de l'Ouest. Peu loin de son embouchure on trouve le *Medeyethàan*, ou *Lac qui Parle*, qui n'est qu'un bassin étroit et de la longueur environ de 16 milles, rempli par le St. Peter, qui y entre au N.-O., et en sort au S.-E. Entre ce Lac, et l'embouchure de la Médecine Jaune, des rapides, qui en interrompent la navigation, forcent à faire environ un mille de portage.

Après avoir passé la Rivière aux *Ecores*, *Skewakan-Watpa*, la Rivière aux *Grais*, *Issonya-hosé-Watpà*, du côté du bord occidental ; et la Rivière au *Pommes-de-Terre*, *Stooboanthé-Walpà*, du côté opposé, on arrive au Lac de la *Grosse Roche*, *Hïakiakiaya-Medé*, qui est aussi formé par le *St. Peter*, qui entre au Nord, et en sort à l'Est S.-E. Il est plus large, et plus long, que le précédent.

Une bande nombreuse de *Sioux*, qui y était campée, les *Wakapetohan*, ou les Gens de la Feuille, vinrent au-devant de nous, et nous invitèrent à un festin. Je fus bien faché, que la hâte, avec laquelle ils nous l'avaient préparé, nous privât malheureusement du plat ordinaire d'étiquette, d'un chien, qu'ils n'avaient pas eu le tems d'écorcher et d'assaisonner. La faim qui nous tourmentait, nous en faisait sentir cruellement la privation. Nous dévorâmes ce qu'ils nous donnèrent; et je trouvais exquises, même, des racines, qu'ils appèlent pommes de terre de prairie, qui auparavant m'avaient paru détestables.

Le Major prononça un discours, assez bon pour son gouvernement, car il en vantait la grandeur, la puissance, la force, et la générosité &c. mais

très mauvais pour les Sauvages, car il finissait par leur dire, qu'il n'avait rien à leur donner ; et aussi, ni les chefs, ni d'autres ne lui répondirent un mot, et quand l'interprête leurs expliquait que les *Etats-Unis étaient composés de vingt-quatre feux*, c'est-à-dire de vingt-quatre Etats, *sans compter le District de Colombia, où est le siège du Grand Congrès, de la Grande Administration Générale*, et la résidence du *Grand Père Sauvage*, le Président ; *qu'ils étaient peuplés de tant de millions d'hommes, qui prospéraient dans le commerce, dans l'agriculture, dans l'abondance, dans les richesses &c.* Les uns baillaient, les autres avaient un air moqueur ; et tous faisaient la mine, lorsqu'il ajoutait, que *l'expédition allait tracer des bornes éloignées de l'Empire Américain.* Il parait, que les Indiens, n'aiment pas trop non plus, qu'on aille faire le maître chez eux.

Ces Sauvages sont d'un aspect très féroce, et très guerrier. Une grande partie sont à cheval, sans étriers et sans selle ; comme les peuples de la plus haute antiquité ; ils ont seulement une peau, sanglée sur le dos du cheval, comme la *vertis stragula*, ou les *Strata* des Romains.

Le soir du 17, nous arrêtâmes à la moitié du Lac, là, où il tourne ver le Nord ; où un superbe bois, et un chétif établissement de traiteurs, pour la compagnie S.-O., sont traversés par la petite rivière des Hérons-Blancs, ou *Hokazambé*, qui se jette dans le Lac du côté occidental. Le doux murmure de ses eaux limpides, la vue de tentes, de huttes Sauvages, éparses çà et là, et ombragées d'arbres majestueux, ajoutaient à l'enchantement de cet endroit, vraiment pittoresque.

Trois milles au dessus du commencement du Lac, marchant toujours vers le Nord, on traverse le St. Peter, qui n'est plus qu'un fossé. C'est là, que tous les canots s'arrêtent, et on décharge les marchandises, pour ensuite les transporter

jusqu'ici, à travers une prairie de six milles au N. N.-O., où nous sommes arrivé le 18.

Nous avons mis pied à terre à la seule cabane qui y soit : c'est un établissement formé par des Écossais, qui ont déserté les compagnies Anglaises du N.-O. ; et de la Baie d'Hudson, et dont Mr. Renville est un des associés.

Ces Messieurs, en se mettant naturellement en opposition aux intérêts de la compagnie S.-O, seraient tombés, avant même de commencer leurs spéculations, sous le poids de sa jalousie, et de ses intrigues puissantes ; mais ils ont eu l'adresse de s'associer avec des Américains, qui prêtent leur nom, et ont baptisé cet établissement sous celui de *Fur Colombian American Company* ; en conséquence ils ont obtenu du Surintendant des Sauvages, des patentes, qui les autorisent dans leur traffic ; mais, je pense, qu'ils seront forcés à la fin de capituler avec la dite compagnie S.-O., et de se mettre sous sa dépendance.

Cette situation est très avantageuse pour le commerce des pelleteries, pareeque ces Messieurs se trouvent au milieu des bandes des *Sioux*, et peuvent pousser leurs spéculations jusque sur le Missouri, et la Colombia, si toutefois les Russes, qui viennent de s'emparer des embouchures de cette dernière rivière, veulent bien le leur permettre. L'Amérique n'a pas peu à craindre encore de l'ambition Européenne.

Les sources de la Rivière St. Peter sont situées à environ 20 milles de ce Lac, vers le N.-O. Il aurait été intéressant d'aller les reconnaitre, ne fût ce que pour en fixer la latitude et la longitude, nous aurions été les premiers à les voir, mais elles n'étaient point sur le chemin de *l'Expédition*, et elles furent négligées.

Elles jaillissent au pied d'une chaine de coteaux, que les Sauvages appèlent *coteaux de prairies*, parcequ'ils partagent du Nord au Sud, ces vastes prairies, qui, des montagnes du Grand-Ai-

gle, jusque vers les sources de la Terre-Bleue, séparent le Missouri du St. Peter.

Je ne puis pas vous dire non plus précisément la position géographique de cet endroit, (le Lac Travers,) car le Major me l'a caché rigoureusement ; il avait sans doute ses raisons pour cela, je ne veux pas chercher à les connaître : mais je suppose, qu'elles peuvent être environ au 47me. dégré de latitude, et au 20me. et $\frac{1}{2}$ de longitude Ouest du Méridien de Washington.

La distance du Fort St. Antony est à peu près de 280 milles par terre, N. N.-O., et 400 par la rivière, qui fait beaucoup de détours.

Ce Lac et les sources du St. Peter se trouvent sur le sommet des terres hautes, qui séparent les eaux, qui tombent vers le Sud, de celles qui descendent au Nord ; et en effet les eaux du Lac et du St. Peter se croisent en direction opposée ; car celles du premier coulent dans la Rivière-Rouge, et conséquemment dans la Baie d'Hudson, et celles du second dans le Golfe du Méxique, par le Mississippi.

Le Lac Travers se trouve sur un des points les plus élevés de l'Amérique Septentrionale ; et il n'est formé par aucun affluent ou confluent tributaire ; tout est prairies et plaines éternelles au tour de lui, et on ne voit d'où il puisse tirer ses eaux. C'est un phénomène d'autant plus surprenant, qu'on n'y trouve aucune trace, qui puisse caractériser un cratère de volcan éteint, et la petite profondeur de son lit en exclut même la présomption. Sa longueur du Sud au Nord, est d'environ 15 milles, sa plus grande largeur, de deux. Deux iles, souvent habitées par les Sauvages, le parent agréablement, et ses bords variés de bois, et de prairies y répandent beaucoup d'agrément.

Le Grand *Wanathà*, que nous avons vu à l'article du dénombrement des *Sioux*, dans notre 4me. promenade, vint nous recevoir à notre arrivée, et nous invita à un festin. Il avait été averti

d'avance, et conséquemment un chien avait été immolé, et fumait sur l'autel d'Epicure. Avec la faim, qui continuait à nous dévorer, nous l'aurions trouvé délicieux, et il n'en serait pas même resté cette portion, que les Sauvages, après le banquet, distribuent aux malades physiques, et moraux; ils le considèrent un met sacré, salutaire au corps et à l'ame: mais la viande du *Buffalo* obtint les suffrages de notre goût. Ici il est bon d'observer, Comtesse, que le chien, auprès des Sauvages, en quelqu'occasion, qu'ils l'immolent, est toujours une offrande aux *Manitoux*; et c'est également par dévotion, qu'ils le mangent; comme les prêtres de l'antiquité, qui faisaient une très bonne chère des victimes, que les bons croyans consacraient à l'Autel de la Divinité. Par cette préférence, nous aurions donné là un grand scandale, si, heureusement, nous n'eussions pas eu affaire à un Roi, qui, comme presque tous les Rois, n'est scrupuleux, en fait de religion, qu'autant, que ses intérêts l'éxigent.

Mr. le Major lui fit aussi un sermon, aussi académique, que le précédent, touchant les qualités sublimes, physiques et morales, de son Gouvernement; car les Américains, en fait de modestie, ne le cèdent en rien aux habitans de leur Mère Patrie. Mais comme les conclusions de ce discours n'étaient pas plus généreuses, que celles de l'autre, sa Majesté ne daigna pas seulement le regarder; et pendant que l'interprête lui rendait des maximes économiques, &c., il s'amusait à rire, d'un air nonchalant, tout à fait souverain, et à badiner avec le Prince Héréditaire, qui était étendu parterre à côté de lui.

Ces Messieurs de la *Colombian Company*, nous ont reçus avec beaucoup de politesse, et depuis trois jours, que nous sommes ici, la faim a commencé à devenir seulement appetit; mais nouveaux dans ces lieux, nombreux et gênés dans des hûtes, ils sont logés plus mal que les Sau-

vages, qui peuvent au moins changer de place tous les jours. De plus, obsédés de Sauvagesses, qui sont leurs femmes, à la mode du pays, il n'est point en leur pouvoir d'éviter la malpropreté, qu'elles y portent. C'est pourquoi j'avais demandé de loger dans une de nos tentes sur la prairie ; mais le Major, qui veut aussi m'exercer à la vertu de la patience, s'est refusé à la faire dresser ; et les puces, et la vermine se sont accordés avec lui à en pousser les épreuves jusqu'au martyre. C'est peut-être pour me purger du mauvais sang, qu'il me fait faire.

Je vous quitte, Comtesse, pour que vous puissiez vous délasser d'une promenade, que je vous ai fait faire en courant, comme je l'ai faite moi-même, et dont la peinture ne peut, que se ressentir de la hâte, avec laquelle j'ai jeté mes pensées sur le papier. Mais en moi, vous cherchez un ami, et point un écrivain.

LETTRE VII.

Du Lac TRAVERS, à la Colonie de PEMBENAR, ou de la Compagnie de la Baie d'HUDSON.

De la Colonie dite de Pembenar, sur la Rivière Sanglante, 10 Août 1823.

Quoique vous devez encore courir un peu, Comtesse, et dans des régions, où la Nature ne s'offre pas sous des traits aussi intéressans, que ceux que vous avez vu dans la promenade précédente, néanmoins, comme je vous conduit toujours vers la fraicheur, c'est-à-dire, vers le Pôle, et à des incidens plus variés, j'espère, que vous en serez moins fatiguée.

Le pays, que nous allons parcourir est une prairie éternelle, qui n'est entrecoupée, que par des rivières, et des lisières de bois, qui parent leurs bords. L'horison seul borne les espaces immenses, qui les environnent, et la direction, que chacun veut prendre vers, ou entre les quatre points cardinaux du monde, est la seule route, qui se présente à vos pas. Nous nous tournâmes vers le point septentrional, et nous l'avons constamment suivi jusqu'ici.

Nous partimes le 24 Juillet du Lac Travers, en le saluant de nos coups de fusils; et ce même jour les Buffaloes parurent à nos yeux. Mon cheval lui-même les annonça aussitôt, par l'ardeur, qu'il fit paraître. Etant le plus beau, et le moins fatigué de l'Expédition, il se montra aussi le plus vaillant dans cette chasse extraordinaire. Marchant sur les traces de Mr. Renville, chasseur rénommé, parmi les Sauvages mêmes, je laissai la bride à mon cheval, pour courir le Buffaloe, que nous vîmes le plus près Je l'eus bientôt atteint, et dépassé, quoiqu'il fût à la distance de deux ou trois milles de nous ; et l'ayant tourné, nous le pous-

sâmes vers nos gens, pour leur ménager le plaisir d'un spectacle si nouveau; et sous leurs yeux, je l'abattis d'un coup de fusil. En même tems Mr. Yeffray, un de ces Messieurs du Lac Travers, qui nous servait de guide, en tuait un autre à peu de distance; et le soir, le chartier, qui portait dans sa charette, mon bagage, dont j'avais déchargé mon cheval, nous fournit le troisième. L'abondance était pour la première fois dans notre camp; il n'y avait point de bois, mais la fiante de Buffaloe, qu'on trouve dispersée partout suppléa à merveille; elle fait un feu d'une force étonnante.

La surprise, qui me frappa, en voyant de près cet animal, fut égal au plaisir, que j'éprouvai en le chassant; il est d'une aspect terrible, effrayant. Sa grosseur approche de celle de l'Eléphant. A sa crinière mouvante, au poil long, qui lui couvre le cou et la tête, et lui retombe sur les yeux, on le prendrait pour un lion. Il porte une bosse comme les chameaux; ses fesses et sa queue sont celles de l'Hipopotame; il a des cornes qui ressemblent à celles du Grand Bouc des *Rocky Mountains*, et des jambes de Bœuf.

Le jour d'après, nous trouvâmes le Grand Chef campé dans ces prairies, près de la Rivière des *Sioux*, *Ciantopà-Watpà*, qui sert de débouché aux eaux du Lac Travers. Il était sous une tente toute neuve et très propre; il nous offrit des bosses, et des langues de Buffaloe très bien assaisonnées, et qui sont les morceaux les plus friands; mais il garda toujours un maintien, et un silence rigoureux. On voyait des troupeaux innombrables de Buffaloes, partout, où l'œil se tournait. Je priai le Major de vouloir bien engager le chef à nous donner le spectacle d'un chasse à coup de flèches; mais comme il n'avait pas assez exercé ma patience, il me dit, avec sa complaisance ordinaire, qu'il ne pouvait pas s'arrêter.

Je le laissai aller; et Mr. Renville obtint du

chef de satisfaire ma curiosité. Nous galopâmes vers une prairie, qui en était noire. Mon cheval, qui n'écoutait plus ni le frein, ni la voix, enfonça le centre du troupeau, et en le partagant en deux, il en tourna plusieurs. Le chef, qui me suivait avec Mr. Renville, décocha sa flèche, et il en perça une vache ; elle se sauvait encore, mais la flèche, s'enfonçait toujours d'avantage à mesure, que la bête marchait, et elle tomba, quand le trait eut pénétré toute entier. Jamais attitudes plus belles, que celles de ce chef, n'excitèrent mon admiration. Je voyais tour à tour en lui la statue équestre du Marc-Auréle du Capitole, et celle du Grand Roi Numide. Jamais spectacle ne me frappa d'un tel étonnement. Je croyais voir les jeux, et les combats des Anciens. Je jouais presque le même rôle des premiers Indiens, qui voyaient un être d'un ordre supérieur, dans le premier Européen à cheval, qui parût à leurs yeux : et lui, son carquois, son cheval, et sa victime formaient des modeles dignes du pinceau de Raphaël, et du ciseau de Canova. J'étais tellement ravi, par tout cet ensemble prodigieux, que j'oubliais, que j'étais un chasseur : et ce ne fut qu'au son de la voix du chef, qui m'indiquait une génisse, passant à peu de distance de moi, que je me réveillai, la tirai, et l'abattis. *Sa Majesté* me fit l'honneur de me dire, que je l'avais tirée à merveille. Celui de nos *Grands Veneurs*, qui recevrait un tel compliment d'un de nos rois, passerait à l'immortalité ; et les poëtes de Cour se disputeraient l'honneur de le chanter. Mr. Renville tua un Buffaloe.

Les loups figuraient aussi sur la scène, et ajoutèrent à cette grande représentation des épisodes les plus singuliers, et très liés avec l'action principale, suivant toutes les règles de l'Epopée.

Cet animal est aussi friand, que l'homme, de la viande délicieuse du Buffaloe ; mais, comme il est trop faible pour s'attaquer à lui, il emploie

la ruse, pour en faire sa proie. Quand il voit des chasseurs, il se met aussitôt sur leurs traces, et il en tire tout le parti, que les circonstances lui offrent. Tantôt il se régale des restes, qu'on laisse sur la prairie ; tantôt il suit ceux, qu'il aperçoit avoir été blessés, et que les chasseurs ne peuvent pas atteindre ; mais cette fois-ci ils se sont montrés dans un rộle, tout à fait nouveau.

Trois de ces animaux chargèrent avec nous sur la grande bande, et au moment, que les vaches, occupées à nous fuir, ne pouvaient pas défendre leurs petits, chacun de ces loups fit sa prise d'un veau, et ils se retirèrent à la hâte du champ de bataille, prenant la direction, qui les éloignait plus promptement du danger. Quand la faim les irrite, et qu'ils ne trouvent point de chasseurs, qui les aident, ils ont recours à une autre ruse, qui est encore plus étonnante. Ils s'approchent cinq ou six d'une bande, sans avoir l'air d'y toucher. Les Buffaloes, qui ne les craignent pas, ni ne les fuient, ni ne les chassent. Ils signalent entr'eux la victime, qui est toujours une femelle, comme beaucoup plus précieuse, que le mâle, et ils choisissent, sans faute, la plus grasse. Tandis que deux ou trois l'amusent, sur le devant, faisant semblant de jouer avec elle, un des plus habiles, la saisit par derrière, aux mamelles, et au moment qu'elle se tourne pour s'en débarrasser, ceux du devant lui sautent au gosier, et l'étranglent. Il arrive néanmoins quelquefois, que leurs ruses, et leurs efforts deviennent inutiles. Mais rejoignons notre troupe, Comtesse, car elle avance, tandis, que je demeure à contempler les prodiges de la Nature. Mr. Renville vint me mettre sur les traces de ces Messieurs, et s'en retourna rejoindre le Chef, qui, en attendant, préparait à sa famille un plus grand nombre de victimes à écorcher. Son voyage avec l'Expédition finit là ; car ses affaires l'empêchaient de pousser plus loin. Je les trou-

vai campés près d'un petit bosquet, qui semblait avoir été placé là par la Providence, pour fournir dequoi nous refaire d'un orage terrible, qui nous avait mouillés jusqu'à la moelle des os.

Le 27 nous arrivâmes à midi au confluent de la Rivière des *Sioux*, et de la Rivière, qu'on appèle Rouge; et ici il faut nous arrêter un instant, pour signaler une erreur, ou plutôt une fraude géographique.

Charles II, d'Angleterre, par sa charte de 1670, donna, de son chef, ce qui ne lui appartenait pas; et comme les hommes profitent volontiers des abus, qui favorisent leurs vues, il s'appuya aussi sur la bulle du fameux Borgia, indigne du nom sacré de Pontife, c'est à dire, sur le droit de découverte, et le prince Robert et ses associés, sous le nom de *Compagnie de la Baie d'Hudson*, s'approprièrent non-seulement le commerce exclusif de pelleteries &c. de ces contrées, mais aussi toutes les terres voisines, *et au-delà de la Baie d'Hudson*. Notez, que cette Baie avait été découverte, avant les Anglais, par le Danois Anschild. Ils imaginèrent ensuite, que cette propriété s'étendait jusqu'aux sources de la Rivière Rouge, et sur toutes les terres baignées par les différentes rivières, qui s'y jettent: et, comme le cours de la véritable Rivière Rouge ne remontait pas aussi loin, et ne recevait pas un aussi grand nombre de rivières tributaires, que ces Messieurs le desiraient, ils baptisèrent celle-ci du même nom; et les géographes, qui souvent font des cartes, sans avoir jamais perdu de vue le clocher de la paroisse, et, quelquefois, avec une plume, une boussole, et un sextan infidèles, sanctionnèrent cette escroquerie. En conséquence, d'après eux, il y a deux Rivières Rouges, l'une près de l'autre, comme vous verrez par la suite, et qui s'unissent et se confondent ensemblent. Celle-ci, donc, je répète, dans laquelle la Rivière des Sioux se jette, n'est nullement la Rivière-Rouge, mais bien la Rivière *Neguiquano-*

sibi, comme les *Chypowais* l'appèlent, ou de la *Queue de Loutre*, parcequ'elle sort du Lac de ce nom. Les *Sioux* la connaissent sous le nom de *Kakawenapé-Watpà*, ou des *Chûtes*, parcequ'elle en rencontre beaucoup en sortant de ce Lac.

Dans l'après-diner nous découvrimes un troupeau de bêtes fauves, qui paîssaient au loin. Mr. Yeffray me suivit; et comme mon cheval, avec toute sa vitesse, n'aurait pu les atteindre, nous eûmes recours à la ruse, comme les Loups. Nous marchâmes vers elles, trainant le ventre contre terre, et nos chevaux, qui nous suivaient, la bride attachée à notre bras droit, et qui fixaient seuls leur attention, nous ménagèrent le moyen de les approcher assez, quoique en pleine prairie, pour pouvoir les tirer; nous en tuâmes une. C'est un superbe animal, avec des formes, qu'on ne saurait peindre assez belles. Il appartient à la famille des Rennes, et on peut comme ceux-ci, l'aprivoiser, le dresser pour la charette, et le traineau. C'était une femelle, qui, n'ayant pas de bois, ressemblait absolument à un beau cheval Anglais. Mr. Yeffray l'écorcha, et nous en emportâmes autant de viande, que nous pûmes; car elle est délicieuse.

La nuit nous surprit, et les feux lointains du camp furent notre seul guide pour rejoindre l'Expédition. A notre arrivée, nous la trouvâmes toute en agitation.

Ils avaient rencontré une bande de *Sioux*. Le Major croyait avoir vu dans leur traits, des intentions hostiles; il croyait même avoir été menacé, et conséquemment tout le monde le croyait; comme les courtisans de l'Abbé Casti, qui convenaient avec *Sa Majesté*, qu'il pleuvait à verse, quoique le Soleil brillait dans sa plus grande splendeur. Il fallait donc faire semblant aussi de le croire; et pour la première fois, depuis que je me promenais en Amérique, je mis mon épée à mon côté. Mais, comme le Major avait eu

l'imprudence de leur dire, que nous étions restés en arrière avec nos chevaux, qui sont le principal appât des Sauvages, sans qu'ils fussent venus nous attaquer; ce qu'ils auraient pu faire aisément, au moment que nous rentrions au camp; que, d'ailleurs, il avait mis quatre ou cinq sentinelles, qui criaient pour quinze, autour du camp, je crus n'avoir aucun danger à craindre; et je me mis traquillement à dormir sous une charrette. Mais à minuit je fus réveillé. Le camp était plus en fuite, qu'en marche. L'agitation du Major n'était pas encore calmée; et nous ne fimes halte, qu'à midi. le 28, sur les bords de la rivière de la *Queue de Loutre*, là, où la rivière la *Folle-Avoine*, ou *Saù-Watpà*, s'y décharge du côté de l'Ouest. La nuit nous avions traversé deux autres petites rivières, qui descendent de l'Est, la *Perelle*, ou *Wayeceiaos'hu-Watpà*, et celle du Bois Fort, ou *Ciontanka-Watpà*. Il faisait une chaleur terrible, d'autant plus sensible, que les nuits étaient très froides. Le thermomètre de Farenheit montait quelquefois, le jour, à 94, 96, et 98, et la nuit descendait jusqu'à 52.

Je me reposai encore à l'ombre d'une charrette, car dans le bois les moustiques nous dévoraient; et pour comble de malheur, je ne pouvais pas me baigner; cette rivière est si bourbeuse, qu'on enfonce dans la vase jusqu'au col.

Ces Sauvages, qui nous faisaient tant courir, étaient ceux mêmes, qui nous avaient donné un festin au Lac de la Grosse-Roche. Je crois que, par la peur, qu'ils ont faite au Major, ils ont voulu se venger de ce que, ce jour là, il ne leur avait donné. que des paroles: et cette peur n'a pas été petite. car depuis lors il n'a plus permis, qu'on chassât les Buffaloes, de crainte d'irriter ces Sauvages; et, pour mettre des postes avancés et des vedettes, au tour du camp, il avait fait de nous une conscription générale, qui dura jusqu'à une journée de marche de Pembenar.

Vous auriez bien ri, Comtesse, de m'entendre

déclamer le *All is well*, et le *Who comes there?* quand j'étais en sentinelle la nuit. Les oies, qui sauvèrent le Capitole, ne criaient pas de meilleure grace. Je n'aurais jamais cru qu'il dût m'arriver de monter la garde en Anglais.....Mais..... c'est le sort des pauvres Italiens.....Ils ne la monteront jamais, je crois, dans leur langue.

Des régions, qui n'ont jamais été parcournes par aucun autre promeneur, ni par d'autres Expéditions, exigent quelque détail géographique de plus, que le laconisme épistolaire, et m'a paresse ordinairement n'accordent. C'est pourquoi je vous occupe de toutes les rivières, que nous rencontrons, et j'ai la patience de torturer la votre, même par leur nom sauvage, parceque les Savans, les Hellenistes, les Orientaux &c., dont vos beaux cercles fourmillent, pourraient peut-être y deviner, ou présumer, par quelque analogie de langue, l'origine de ces peuples.

Les rivières, que nous avons passées le 29 et le 30, jours très avares d'incidens, sont la *Kautà-Watpà*, ou Rivière aux Prunes; qui n'avait ni prunes, ni eau, et nous mourions de soif; la *Katapà-Watpà*, ou Rivière aux Buffaloes, lesquels auraient souvent poussé mon cheval à enfreindre le *Veto* du Major, si je ne l'eusse pas strictement rappelé à l'ordre, et à la discipline; et une autre, qui s'appele aussi de la *Folle Avoine*: elles se jettent dans la *Queue de Loutre*, toutes du côté de l'Est. La rivière la *Cayenne*, ou *Kayoës-Watpa*, du nom des peuples, qui habitaient autrefois ses rives, et que les *Sioux* ont chassé vers la Colombia; la Rivière des *Ormeaux*, ou *Kousioù-Watpà*, de la quantité de ces arbres d'une espèce, et d'une hauteur extraordinaire, qui parent ses bords, et la Rivière aux *Outardes*, ou *Magassan-Watpà*, du nom de ces oiseaux, qui la fréquentent. Toutes ces dernières affluent du côté de l'Ouest; celle des *Kayoës* est assez considérable.

Le 31 Juillet nous arrivâmes à la véritable Rivière Rouge, qui descend à l'Est, du Lac du

même nom, et reçoit, 15 milles au-dessous de l'endroit, où nous l'avons passée, celle de la Queue de Loutre, la Rivière Rouge de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont les sources sont au S. S.-E. de son confluent.

Des Géographes disent, que le sable, et le gravier rouge, qui couvrent son lit, ont été l'origne de son nom; mais il n'y a là rien de rouge. La raison en est bien différente; et quoique le rouge y entre pour quelque chose, néanmoins on s'est trompé sur la manière de l'appliquer.

Cette Rivière, comme le Lac, d'où elle sort, sont les frontières, qui séparent, de ce côté-ci, les prétentions territoriales des *Sioux*, et des *Cypowais*, ou du moins, où ils se sont toujours rencontrés, et se rencontrent encore, le plus souvent; et le lac, et la rivière ont été bien des fois le théâtre sanglant de leurs guerres féroces, et leurs eaux ont été mille fois rougies de leur sang; con eqı emment, les *Sioux* et les *Cypowais* ont toujours appelé cette rivière, et l'appèlent encore Rivière Sanglante; *Meniscia-Watpâ* les premiers, les seconds *Sahaguıaigney-Sibi;* ainsi que le Lac d'où elle sort, le Lac Sanglant.

Au deça de cette rivière, nous n'avons plus vu de Buffaloes.' Le pays n'est plus si découvert; des broussailles, et des bosquets épars leur font craindre, en été, le chasseur insidieux, qui s'y cache; mais, en hyver, ne trouvant rien à manger dans les vastes prairies, dépourvues d'arbres et d'arbustes, et dont l'herbe est tous les ans incendiée par les Sauvages, ils s'y tiennent fréquemment pour ronger les bouts des rejetons, qui sont leur nourriture principale dans cette saison, ainsi que celle des chevaux de ces pays; car ces frimats terribles dévorent tout.

Jusqu'à présent, Comtesse, vous n'avez vu que la manière dont on chasse les Buffaloes à cheval: mais il en existe d'autres très curieuses, car les Sauvages n'ont pas tous des chevaux. Avant, donc, que je m'éloigne de ces endroits, que je ne re-

verrai sans doute plus. asséyons nous un instant, sur les bords de cette charmante rivière, à l'ombre de ces beaux pacaniers, et étudions les traits singuliers qui distinguent cet animal ; observons sur les lieux, et nous en aurons des idées plus correctes. et plus intéressantes, que celles, qu'on pourrait trouver dans des livres, même, des plus profonds naturalistes.

Vous avez vu que les Buffaloes paissent parmi les loups, sans aucune crainte, peut-être, par mépris, ou parceque les brûtes, aussi bien que les hommes, doivent remplir leur destinée. Les Sauvages se déguisent en loups, les approchent à quatre pattes, et les percent de leurs fléches. Ils se servent exprès de cette arme, en cette occasion, parcequ'ils cachent très bien leur carquois sous le ventre, tandis que leur fusil les embarrasse. Le coup muet de l'arc ne les épouvante aucunement, conséquemment ils multiplient les victimes. De cette manière ils épargnent aussi le plomb et la poudre, et recouvrent toutes leurs fléches, quand ils écorchent la proie.

Lorsque les Sauvages chassent ainsi, plusieurs ensemble, chacun a ses fléches marquées, comme à la guerre, et par ce moyen on reconnait, après, ceux qui ont été les plus vaillans; et si quelqu'un chasse séparément, il s'empare de l'animal, qui a été tué par la fléche, qui porte sa marque. Dans la saison, où la Nature réveille, ou renouvelle leurs amours. les Sauvages, sous la dépuille, et avec le mugissement du Buffaloe, trompent, et attirent les vaches, qui approchent sans crainte, et rencontrent leurs fléches et la mort. Ailleurs, sous les mêmes déguisemens, ils les amusent, et les entrainent dans un enclos, et en font des boucheries. Ainsi on voit le Dauphin, avec une finesse égale à celle des Sauvages, attirer par un charme irrésistible les Thons dans le filet du pêcheur.

Quand la glace n'est pas encore très épaisse sur une rivière, ils épouvantent la bande à coup

de fusils par derrière, tandis qu'un d'eux, sous la figure d'un Buffaloe, fuit du côté opposé, à la tête de la bande, et traverse la rivière. Toute la bande le suit, car les Buffaloes sont comme les moutons de Panurge, où l'un va, les autres vont; la glace, qui ne peut pas résister à l'énorme poids de cette sorte de multitude, se casse, et la confusion et l'embarras offrent bonne prise aux Sauvages, qui sortent de leurs embûches, où ils se tiennent cachés, prêts à profiter du piège. Enfin, le Sauvage les approche, à quatre pattes, dans l'herbe, et les tire de son fusil. et de son arc.

De quelque manière, qu'on chasse le Buffaloe, il faut toujours marcher sous le vent, car, autrement, il flaire l'homme de fort loin, et le fuit, même, sans qu'il le voie.

Il est très dangereux de le tirer, quand il est endormi, car, s'il n'est que blessé, il se lève en sursaut, et fonce sur le chasseur, comme lancé par un mouvement irrésistible. Lorsqu'il voit une de ses favorites blessée, il arrive par fois, qu'il combat, comme pour protéger sa fuite, la couvre de son corps, et meurt à ses côtés victime de son amour héroïque.

La vache est fidèle au mâle, qu'elle a choisi, jusqu'à ce qu'elle ait déposé le fruit de leur union, tandis que le Buffaloe partage ses affections parmi une foule d'amantes, comme le Grand Turc dans son sérail. C'est une distribution de la Providence, et de la Nature, combinées, pour aider à leur génération; car par une de ces dispositions du Créateur, incompréhensible aux créatures, il y a très peu de mâles, et une quantité prodigieuse de femelles, malgré que celles-ci, et par la délicatesse de leurs viandes, et par la qualité de leurs peaux, soient les seules, dont les chasseurs et les loups font leurs proies; et sur cent de ces animaux, qu'on tue, on ne trouve peut-être pas trois males. Ce mois-ci est leur printemps.

Il est très curieux de voir comment le Buffa-

loe fait sa cour à sa belle du moment. Il danse autour d'elle, parcourant un espace de terrain. en rond, comme un cheval au manège. La vache, immobile, au milieu du cercle, lui exprime, par un doux mugissement, et sa tendresse, et ses désirs, et ils célèbrent leur hymen.

Les Sauvages, surtout ceux, qu'on appèle *Gens du Large*, c'est à dire, qui errent au loin dans ces immenses régions de prairie, lesquels, comme je vous ai déjà dit, trouvent presque tous leurs moyens d'existence dans les Buffaloes, regardent, et vénêrent cette danse, comme le présage de leur abondance, et le *Palladium* de leur Indépendance: et, à la vérité, dans la disette, où ils se trouvent, d'autres animaux, dans un pays si découvert, ils se verraient souvent réduits aux plus extrêmes besoins, à une existence précaire, sans les ressources, que le Buffaloe leur apporte. Ils en font conséquemment un objet de culte, et leur danse, qu'ils désignent sous le nom de *danse du Buffaloe*, où ils imitent sa marche, son mugissement, et tous ses mouvemens, ne peut être représentée, que par les Initiés aux Mystères de la *Grande Medecine*.

Il est des saisons, où cet animal disparait; il est comme les oiseaux de passage; il émigre comme eux; mais moins régulièrement, et des saisons s'écoulent quelquefois, où l'on attend en vain son retour.

Les Sauvages n'ont pas encore su à quelle cause attribuer cette absence. Il arrive aussi, qu'il fait des émigrations soudaines, également incompréhensibles. C'est pourquoi les Sauvages s'empressent davantage, malgré leur inertie, et leur systême de vivre au jour, d'en prévenir les facheuses conséquences, la famine, et le manque de tente, de lit, et de manteau, par le soin, qu'ils prennent d'en conserver la viande et les peaux. Ils préparent celle-ci, mieux que les tanneurs, n'ayant pour instrumens, que des os de la bête,

qui leur servent de grattoir, &c. Ils en coupent la viande en tranches très larges, et très minces, et les font sècher ou au soleil, ou à la fumée, et en font des balots si bien serrés, qu'ils conservent parfaitement saines pendant des années.

Il faut continuer notre promenade, Comtesse. On quitte à regret ces belles eaux, qu'on veut faire passer pour rouges; mais nous les retrouverons, peut-être encore, plus haut, car le projet d'aller chercher les sources du Mississippi, est toujours l'aiguillon principal, qui pousse mes pas.

Vous serez étonnée, comment j'ai pu m'arrêter assez pour faire cette longue conversation. Vous savez, Comtesse, que chacun a son bon Génie : le mien a fait verser deux charrettes, de l'Expédition, sur ces rivages très difficiles, et j'ai gagné le tems, que le Major a perdu.

Le 1er. d'Août il fit une chaleur brulante, tandis que la nuit avait été très froide. Cela tombait mal, car nous nous trouvâmes au sec pendant toute la journée. La rivière *Ciokan-Watpà*, ou *du Marais*, où nous espérions nous désaltérer à midi, n'avait pas même de la boue, qui dans la circonstance n'aurait pas été mauvaise. Quand le soir nous arrivâmes à un bourbier puant, nous fîmes le pendant de cette fameuse toile, où le Grand Dominichino a peint, d'une manière si magique, la soif du peuple Hébreu dans le désert. Nous tombâmes sur ce bourbier, tous pêle-mêle, hommes, chiens et chevaux. L'un couché sur son ventre y enfonçait sa bouche, l'autre sa tasse, un troisième ses mains, et un autre son chapeau, ou son bonnet. On se disputait la place, et chacun cherchait la sienne; mais ici les chevaux avaient décidément l'avantage et les plus puissans moyens. La boue faisait de nos figures de jolis minois, et, pour achever ce masque comique, cette bourbe limpide nous laissait une paire de moustaches; enfin, pour nous achever de peindre

les coups de pied des chevaux nous avaient rendus presque tous boiteux. Qu'il serait commode, dans cette sorte de promenade, d'avoir avec soi ce petit bout de la verge de Moïse, que les Juifs d'Amsterdam prétendent posséder, dans leur *Sancta Sanctorum*.

Nous passâmes le 2, la rivière appelée les *Deux Rivières*, *Nipa-Watpà*, et le 3 nous arrivâmes ici, à cette Fameuse Colonie, qu'on appèle Pembenar, du nom d'une rivière, qui descend de l'Oeu t. et se jette ici dans la Rivière Rouge, et que les Sauvages appèlent *Wettacia-Watpà*.

Depuis le confluent de la *Queue de Loutre*, la Rivière Rouge reçoit aussi, du même côté de l'Ouest, la rivière *Atkasia-Watpà*, aux *Tortues*, la *Meniscouya-Watpà*, ou *du Sel*, et la *Menissiceya-Watpà*, ou *du Parc*, ainsi nommée parce que les Sauvages y ont fait un de ces enclos, dont je vous ai parlé plus haut.

Cette Colonie, où son squelette, est un répertoire de toute sorte de tromperies, de toute sorte de crimes, et d'atrocités. C'est un de ces monstres hideux, que la *Générosité Anglaise* a enfanté, et enfante partout, où son avarice, et son égoïsme portent leurs pas.

Il est dommage, Comtesse, que je me promène seulement ; si j'étais voyageur, j'aurais un vaste champ pour vous faire des narrations éternelles, mais je ne puis vous en offrir, qu'un petit tableau, et en esquisse. Afin que vous puissiez mieux juger de la scène, qui va s'ouvrir devant vous, il est bon que je vous trace auparavant chorographiquement le théâtre de l'action.

La Rivière Rouge partage la colonie, qui s'est étendue jusqu'ici, mais qui a commencé soixante milles plus bas, directement au Nord, près de là, où la rivière des *Assiniboins*, qui descend de l'O. s'y jette. La Rivière Rouge parcourt encore un espace de 30 milles, en allant toujours vers le Nord, et va tomber dans le Lac Winipic ; celui-

ci, à l'extrémité de sa longueur, qui est de 300 milles du Sud au N. N.-O., se décharge dans la Baie d'Hudson, par un grand canal naturel, qui descend N. N.-E., environ 200 milles, et que les Anglais ont nommé la Rivière de Nelson, du nom du capitaine, qui le premier éleva un fort à son embouchure.

La Compagnie de la Baie d'Hudson, malgré les grandes concessions, qu'elle s'était arrogées, d'après la charte, dont je vous ai parlé plus haut, n'avait étendu son commerce guères au-dessus du Lac Winipic, avant l'an 1806, mais jalouse des progrès, que faisait la Compagnie N. O., qui, comme vous avez vu dans mes troisième et quatrième promenades, gagnait du terrain tous les jours. Elle pensa aux moyens d'arrêter ses progrès, et de pousser plus loins ses propres spéculations. On trouva, dans le projet d'une colonie, le moyen le plus certain pour cette double entreprise. Les tems étaient favorables, car une grande quantité de monde désertait l'Ecosse, l'Irlande, et l'Angleterre. Il était même de la politique du Gouvernement Anglais de le favoriser, pour que ce torrent d'émigrés n'allât pas grossir davantage celui. qui devenait toujours plus alarmant pour l'Anglais, la population des Etats-Unis.

Mais pour mieux en imposer à la crédulité des aventuriers, il faut toujours quelque chose de grand, qui enflamme l'imagition, et présente des illusions plus flatteuses, comme les glaces optiques du Cosmorama. On choisit, et on eut l'air de l'associer à cette entreprise. Lord Selkirk. *Comte Ecossais, de haut rang, et d'une grande fortune;* on lui accorda, publiquement, plus de qualités, et de richesses, qu'il n'en possédait; on le déclara *Père tendre* d'autres colonies, qu'il avait formées dans le Canada, et qui, par parenthèse, avaient toutes échouées. La Compagnie fit semblant de lui vendre, en 1811, une grande étendue de

terres, sur la Rivière Rouge, qu'elle n'avait acquises ni des Sauvages, auxquels seuls elles appartenaient, ni du parlement, qu'on n'avait nullement consulté, et qui ne pouvaient pas même être comprises virtuellement dans la charte de Charles II., car elle leur avait concédé seulement *les terres voisines de la Baie d'Hudson.*

Cette comédie était propre pour en donner à croire aux borgnes, mais la Compagnie N.-O., qui était très-clairvoyante, et qui avait ses agens dans le sein même du gouvernement, ne prit pas le change. Elle s'aperçut aussitôt, que le Grand Lord n'était qu'une marionnette, qui jouait au gré de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Elle vit dans ce projet une tentative préméditée contre ses intérêts, et tendant à un commerce arbitraire et exclusif.

Elle ne pût pas empêcher, toute fois, que Mr. Miles Macdonnell, avec quelques montagnards de l'Ecosse, ramassés dans les terres du Lord, n'en posât les fondemens, en 1812, près du confluent de l'Assiniboin, où elle avait elle-même un Fort, établi depuis plusieurs années; mais elle s'occupa immédiatement à en miner les progrès de tous ses moyens, et, d'abord, en excitant, contre les colons l'animosité, et la jalousie des Sauvages voisins. Mais, comme les Sauvages prenaient des deux mains; et que, d'ailleurs, elle dut, peut-être, aussi s'appercevoir, que les demi-mesures ne valent jamais rien, elle se réunit, dans l'été de 1814, en grand conseil d'associés, au Fort William, sur le Lac Supérieur, un de ses grands établissemens, et y médita un plan de destruction.

Dès son origine, la Compagnie N.-O. avait obligé tous les Canadiens, qu'elle avait engagés à son service, de se marier, à l'usage du pays, avec des Sauvagesses, pour les attacher à jamais à ces déserts, à ces forêts; et pour former une génération d'émissaires, et d'esclaves obéissans;

elle y réussit, et ce fut à cette race exécrable, qu'on appèle les *Bois-Brûlés*, de leur teint d'un brun plus foncé, que celui des Sauvages mêmes, et à des chefs, dont le plus honnête avait peut-être été flétri deux ou trois fois par les lois. qu'elle en confia l'exécution. Dès lors le masque fût levé des deux côtés, et une guerre ouverte en fût la suite.

J'épargnerai à votre cœur sensible le récit des horreurs, qui révoltent la Nature, et l'Humanité, commises de part et d'autre; je me bornerai à vous dire, que la colonie fût battue, et dispersée dans le mois de Juin 1815; et que, s'étant de nouveau ralliée, elle fût détruite au même mois, en 1816. Le gouverneur Semple, qui avait succédé à Mr. Macdonnell, fait prisonnier l'année précédente, fût massacré avec une vingtaine de ses braves, et le fort fût pris et pillé.

Cependant Sa Seigneurie était arrivée de l'Angleterre au Canada. Il demandait des troupes pour aller au secours d'une colonie, qu'il proclamait protégée par le gouvernement, et pour arrêter des coupables, qui avaient souillé le sol Anglais de tant de crimes. Mais le gouverneur-général, qui écoutait plus volontiers les argumens dorés de la Compagnie N.-O., que la faible voix de Sa Seigneurie, ne voulût lui rien donner. Il intenta un procès, mais on trouva le moyen de faire habiller en juges des hommes, qui étaient aussi parties intéressées dans la cause.

Deux puissans ennemis peuvent se faire du mal réciproquement, et travailler en même tems, sans s'en douter, en faveur d'un troisième, qui peut-être n'est pas leur ami, et guète à dessein leurs faux pas. Il me semble, que Machiavel, dans ce cas, leur conseille de se réunir; c'est, je crois, ce que se sont dit les Empereurs Napoléon et Aléxandre à Erfurt, et c'est aussi précisément ce qu'ont fait, prudemment, les Messieurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et de la

Compagnie N.-O., qui tous voyaient les Américains se réjouir de leurs dissentions; et, par un pacte d'oubli, de concorde, et d'association, ils ont caché au public, et au gouvernement, et leurs faux droits, et leurs crimes.

Mais les massacres!......C'étaient les Sauvages. Et les viols!......C'étaient les Sauvages. Et les pillages, &c. &c. &c. !......C'étaient les Sauvages, qui n'avaient pas même paru sur la scène. Par convenance, ou par décence, on livra aux tribunaux, qui voulaient faire parade de justice, deux ou trois de ces malheureux *Bois-Brulés*, car, comme dit Lafontaine: "selon, que vous serez puis-" sants ou misérables, les jugemens de Cours "vous rendront blancs ou noirs." Et l'affaire fût terminée.

Cependant, les deux Compagnies réunies trouvèrent, que cette colonie était pourtant très commode, et très utile. C'etait une pépinière d'hommes, dont ils avaient grand besoin, pour les nombreuses stations de leur immence commerce, qui poussait ses branches jusque sur la Colombia, ainsi que pour les transports, pour la navigation intérieure &c., et qu'ils payeraient, comme des esclaves, tandis que les Canadiens leur coutaient bien cher.

Mais l'Angleterre, l'Ecosse, et l'Irlande avaient déjà appris, que toute la fortune, qu'on pouvait espérer dans cette colonie, c'était tout au plus de vivre seulement, et bien mal; que quelquefois on y crevait de faim; que si le terrain était bon, les sauterelles, ou les orages, ou la bruine, détruisaient toutes les denrées en herbe; que, quoique seulement au cinquantième degré, il y faisait aussi froid, qu'en Sibérie, qu'il était si fort, que les hommes y gélaient. les arbres et les pierres se fendaient. Il fallait, donc, se tourner vers d'autres nations, et on trompa de bons et crédules Allemans, des Suisses avides, au moyen du grand prospectus, que je vous transmet ci-joint. (*)

(*) Voyez-le à la fin de cette lettre.

Une partie de ces pauvres gens mourût gelée, ou de détresse; d'autres ont fui, comme ils ont pu, à travers les fatigues, la faim, et les dangers, et se sont réfugiés dans les Etats-Unis. J'en ai rencontré moi-même au Lac de la Grosse Roche, qui faisaient pitié, ainsi qu'au Fort St. Anthony, où le colonel et ces officiers les ont aidés de leurs secours, d'une manière vraiment philantropique, et ont eu la bonté de m'associer à cette consolation céleste, la seule réelle sur la terre, et l'offrande la plus chérie, qu'on puisse consacrer à la Divinité, le soulagement de son semblable, et des malheureux. Le peu, qui est resté aspire aussi à se sauver par tous les moyens possibles. Mais c'est un pas, que la finesse, et l'avarice humaines ont rendu bien difficile.

Les chefs de la colonie, afin d'enchainer, pour ainsi dire, à jamais, dans cette vaste prison, ceux qui ont eu le malheur de se laisser séduire, ou par leurs prospectus flatteurs, ou par leurs missionaires, ont étudié, et trouvé le secrêt d'empêcher, qu'ils n'ayent jamais un seul sol dans leurs poches.

Aussitôt, qu'il parait du numéraire, la Compagnie le retire soigneusement. Elle a adopté des chiffons pour monaie du pays, c'est-à-dire, que vous êtes payé, et vous payez avec des mouchoirs, des bas, des culottes, des jupes, des chemises, &c., et quand même vous feriez une petite fortune, ou quelques épargnes, vous n'auriez jamais, que des chiffons.

On les a fixé à dessein, à prix excessif, afin, que dans le cas, où vous pourriez réussir, ce qui est très difficile, à en réaliser la valeur en argent, vous n'ayez à toucher, que le cinquième, ou le sixième de ce qu'ils vous ont couté, et afin que vous soyez, conséquemment, toujours dans l'impossibilité de vous en aller. On a placé ces pauvres gens, au niveau des Sauvages, sans qu'ils ayent ni leurs avantages, ni leur indépendance.

C'est une ruse infernale, digne d'une *nation généreuse.*

La colonie d'abord, comme vous l'avez vu, avait été établie aux environs du confluent de l'Asiniboin, que la Compagnie de la Baie d'Hudson baptisa aussi du nom de *Red River, Rivière Rouge* ; mais, pendant ces grands troubles, on en a transplanté ici des détachemens, parceque le terrain y est peut-être plus fertile, et que les Buffaloes rodent dans des contrées moins éloignées ; maintenant il ne reste ici, que les *Bois-Brûlés*, qui se sont fixés dans les huttes, que les colons ont abandonné.

Deux prêtres Catholiques s'y étaient aussi établis ; mais, comme le Gouvernement, ni la Compagnie ne leur donnaient rien, peut-être pour les dégouter, ils s'en sont allés, et l'Eglise bâtie en troncs d'arbres, comme tout le reste, tombe déjà en ruine.

Ce départ est d'autant plus à regretter, que, outre que ces lieux demeurent, par là, privés de toute sorte d'instruction, dont ces Eclésiastiques étaient la source, les *Bois Brûlés* retomberont dans leur premier état de barbarie, en perdant ce, qu'ils avaient acquis de leurs maximes évangéliques. Pour rendre justice à la vérité, les missionnaires Français, en général, se sont toujours distingués, partout, par une vie exemplaire, et conforme à leur état. Leur bonne foi religieuse, leur charité apostolique, leur douceur insinuante, leur patience héroïque, et leur éloignement du fanatisme et du rigorisme, fixent dans ces contrées, des époques édifiantes dans les fastes du Christianisme ; et, pendant que la mémoire des Del Verde, des Vodilla, &c., sera toujours en exécration dans tous les cœurs vraiment Chrétiens, celle des Daniel, des Brebœuf, &c., ne perdra jamais de la vénération, que l'Histoire des Découvertes, et des Missions, leur consacre, à juste titre. De là cette prédilection, que les Sauvages

témoignent pour les Français; prédilection, qu'ils trouvent naturellement dans le fond de leur âme, nourrie par les traditions, que leurs pères leur ont laissées en faveur des premiers Apôtres du Canada, alors la *Nouvelle France.*

Plus bas, au Fort Duglas, il y a encore un Evèque, Monseigneur Provençais. On loue beaucoup son mérite, et ses vertus. On m'a dit qu'il ne mêle pas la Politique avec la Religion, que son zèle n'est point fils de l'Ambition, que sa piété est pure, son cœur naïf, et noblement généreux. Il ne fait point des largesses pompeuses, des établissemens aux dépens des créanciers; il reçoit très bien les étrangers, et la dissimulation n'entre jamais à souiller son âme, ni son ministère sacré, et paternel. Mais, comme, naturellement, il ne pourra prêcher à des Catholiques au gré de la Compagnie, qui spécule sur leur crédulité et sur leur vie, il est à craindre, que ces malheureux habitans ne soient bientôt aussi privés de ce digne Pasteur.

Hier la charte de Charles II, a été mutilée presque par moitié. Le Major a pris possession de cet endroit. La borne, qui sépare les territoires des deux Nations, a été plantée avec formalité, et au nom du Gouvernement, et pour lui, au nom du Président des Etats-Unis. Une quantité de *Bois Brulés* étaient présens. Ils semblaient se moquer de la cérémonie.

Il y a entre eux une grande division d'opinion, et d'affection. Une adresse, qu'on leur a suggéré de faire à leurs nouveaux maîtres, pour obtenir un juge, un prétre, &c., est encore sans signatures.

Ces *Bois Brûlés* seront à qui les payera le mieux; dans ce cas je crois, qu'ils déserteront pour descendre au Fort Douglas, et il y en a qui sont déjà descendus. Les Anglais, individuellement, sont avares, mais leur Gouvernement, et leurs Compagnies, lorsqu'il s'agit d'arriver à leurs

tins savent réunir la puissance irrésistible de l'or à la magie de leurs intrigues ; tandis que les Américains ne sont pas encore avancés dans le secret de cette politique.

Il serait intéressant de savoir où l'on est vers ce pôle, mais le Major me l'a également caché, plus que ces prêtres charlatans du Thibet ne cachent le Grand Lama. C'est un secrêt que la prudence ne permet peut-être pas de dévoiler.

Je crois, Comtesse, que nous sommes environ au cinquantième dégré de latitude. et au vingt-et-unième de longitude occidentale, du méridien de Washington, à 260, ou 270 milles du Lac Travers.

Je terminerai cette lettre par un spectacle assez intéressant. et tout nouveau. Les *Bois Brûlés*. qui s'appellent d'eux mêmes les *gens libres*, lorsqu'ils ne sont pas engagés au service de la Compagnie, mènent, et sont obligés de méner la même vie, que les Sauvages, pour vivre ; et, lors que la faim les pousse, ils se réunissent en grandes bandes, même avec les chasseurs soldés de la Compagnie, et vont faire la chasse aux Buffaloes.

Quelquefois leurs fatigues sont infructueuses, mais avant-hier ils revinrent tres riches, après, près de deux mois d'absence.

Une centaine d'hommes hardiment à cheval ouvraient la marche. et 114 charettes, lourdement chargées de viande sèche, formaient le centre ; des femmes. et des enfans portés, ou trainés par des gros chiens, la fermaient ; car toute la famille part avec eux, et pendant le tems de la chasse ils s'engraissent, et reprennent les forces. que leur fait perdre leur séjour au village. où ils reviennent maigrir. C'était un coup-d'œil surprenant. dont je laisse à votre imagination le soin de vous représenter les détails. Ils se rangèrent tous en ordre de bataille, à l'endroit, où nous étions campés, et la foire commença.

Il y eut plus d'un de ces pauvres Diables, qui vit sa charette bientôt dévalisée ; car la Compagnie, qui lui a fourni quelque secours ; un autre, qui lui a avancé le plomb et la poudre ; un troisième, qui lui offre en échange des chiffons, dont il a besoin ; le chaudronier, le charpentier, le barbier, l'apothicaire, le collecteur de la Dime &c. tous tombent à la fois sur lui, sa viande s'en va, sa nombreuse famille lui reste, et la faim périodique revient.

Les chiens méritent aussi d'arrêter un instant votre attention. Ils sont d'une grande ressource dans ce pays-ci. Ils font en hiver sur la glace, et sur la neige gelée, ce que les chevaux, qui périssent de froid et de faim, ne peuvent pas faire. Pendant l'été lorsqu'ils ne sont pas à la chasse, et qu'on n'a rien à leur donner à manger, on les met en pension chez des spéculateurs, qui les nourissent de mauvais poisson, dont la rivière abonde, et qui augmentent ainsi le nombre des créanciers, lorsque les propriétaires reviennent de la chasse. J'en ai vu des collèges très peuplés ; c'est une chose curieuse, et en même tems étonnante de voir l'ordre et la discipline, qui y régnent. Ils pourraient presque servir de modèle a bien des établissements. Mais, ce qui est encore plus curieux, et plus étonnant, c'est de voir ces pauvres animaux aller faire eux-mêmes la pêche, lorsqu'ils s'aperçoivent, que la clochette du diner tarde trop à sonner. Ils conçoivent par là, qu'il n'y a rien a espérer du côté du Recteur du collège. Ils longent alors les bords de la rivière, et s'élancent avec la rapidité de la foudre, ou sur le poisson, qui s'en approche, ou sur celui qui, échappé avec l'hameçon de la ligne du pêcheur, flotte mort sur l'eau.

Nous nous reverrons, Comtesse, j'espère dans un endroit encore plus intéressant, que celui-ci.

PROSPECTUS
D'UN PLAN,
D'ENVOYER
DES COLONS A LA COLONIE
DE LA
RIVIERE ROUGE,
DANS
l'Amerique Septentrionale.

Le Comte de Selkirk, Seigneur écossais de haut rang et d'une grande fortune, a acheté une grande étendue de terres très-fertiles, situées sur les rives de la Rivière Rouge, qui se jette dans le grand Lac Winepec, dans l'Amérique septentrionale, qu'il possède avec tous les droits seigneuriaux qui y sont attachés, en pleine et absolue souveraineté.

Le Comte désire peupler ces belles et fertiles terres de gens honnêtes et industrieux, et sur-tout de Suisses ou Allemands. A cet effet, le Comte a chargé et a donné plein pouvoir au Capitaine R. May d'Uzistorf, au service britannique et bourgeois de Berne, pour engager des Colons en Suisse pour sa Colonie. Le Capitaine May se fait un devoir agréable d'en donner connaissance à ses Compatriotes, étant persuadé que tous ceux qui se décideront d'y aller, s'y trouveront bien et n'y manqueront ni de la fortune, ni du bonheur, s'ils veulent être laborieux, industrieux et économes.

Cette Colonie est située entre le 49 et 50me degré de latitude septentrionale, environ 230 lieues au Sud de la Baie de Hudson, non loin des sources du Mississippi. Le climat est modéré et très-sain ; l'hiver n'est pas plus froid ni plus long que dans nos pays de montagnes, mais l'été est beaucoup plus chaud. Le pays consiste en grandes plaines, entremêlées par-ci par-là de montagnes peu élevées, nullement escarpées et généralement couvertes de belles forêts. Ces immenses plaines sont couvertes de la plus belle herbe, formant ainsi de superbes prairies naturelles, faciles à cultiver, puisque le Colon n'aura qu'à renverser le gazon avec la charrue ou la

bêche, et pourra semer et planter immédiatement, le sol y est extraordinairement fertile, puisque de la première recolte on recueille de 35 à 45 fois la semence. Toutes les espèces de grains en bled, pommes de terres, légumes et jardinage, chanvre, lin, tabac, et toutes les espèces d'arbres fruitiers, même les plus fins, tout y croit et prospère admirablement bien. Le bois à brûler, à bâtir et pour tous les besoins de la vie y est en abondance. Ces immenses prairies nourrissent une prodigieuse quantité de gibier de toute espèce, surtout de troupeaux innombrables de bœufs sauvages, que chacun peu tuer ou attraper vivant et apprivoiser, de sorte que l'on peut se procurer facilement autant de viande et de cuir que l'on veut et que l'on peut avoir besoin. Comme le pays possède des lacs et des rivières en aboudance, qui sont pleines d'excellens poissons, la pêche y étant aussi libre à chacun, elle offre encore un article abondant de nourriture et d'industrie. Partout l'on y trouve des sources salées, de sorte que chaque Colon pourra se procurer ce premier besoin de la vie et de l'économie rurale en abondance et avec facilité. L'érable à sucre, dont on prépare un sucre qui remplace parfaitement celui des cannes, y est abondant. Enfin tous les besoins de la vie s'y trouvent dans la plus grande abondance, et chaque Colon pourra se les procurer lui-même avec facilité et peu de travail ; et il y a certainement peu de pays au monde qui offre autant de sources naturelles d'aisance, de richesse et de bonheur, que cette belle Colonie en offre aux Colons qui se décideront d'aller s'y établir. Il y a déjà environ 300 familles qui y sont établies. Une forteresse, plus de 200 maisons, des moulins à scie et à farine y sont déjà bâtis. Des artisans de tout genre s'y trouvent, de sorte que l'on pourra se procurer, dès son arrivée à la Colonie, tout ce dont on pourra avoir besoin pour son établissement. Du bétail européen, des cochons, des moutons, même des moutons mérinos, y ont été transportés et y réussissent et prospèrent supérieurement bien, particulièrement les Mérinos s'y multiplient extraordinairement ; et comme ces immenses prairies sont libres à tous les Colons pour y paître leurs troupeaux, ou y faucher de l'herbe, elles offrent un moyen facile de faire multiplier ces troupeaux de Mérinos, autant que les Colons pourront le désirer. On peut se faire une idée quelle source de richesses cet article seul pourrait devenir pour les Colons. Des chevaux indigènes excellens s'achètent des Indiens natifs du pays, tant qu'on en veut, 8 à 10 gros écus la pièce. Enfin tout ce que l'homme peut désirer pour son utilité, son plaisir et son bien-être, s'y trouve en abondance. Il est pourvu aussi au débit et à la vente des productions et des denrées. Le premier marché est offert aux Colons pour l'arrivée annuelle et continuelle de nouveaux Colons, qui s'y transportent de toutes parts et qui, pour bien des années à venir, consumeront annuellement à-peu-près tout ce que les Colons peuvent vendre de denrées ;

en outre, la Compagnie anglaise de la Baie de Hudson s'est engagée formellement envers le Comte de Selkirk d'acheter des Colons de cette Colonie tout ce qu'elle pourra avoir besoin en vivres et denrées pour son immense commerce de pelleterie, et de leur payer ces objets les mêmes prix qu'on paye en Angleterre ; [comme les vivres sont toujours très-chers en Angleterre, on peut juger quel gain et quel avantage cela offre aux Colons.] La même Compagnie s'est engagée d'être les agens de la Colonie, d'en exporter et transporter aux prix les plus modiques toutes les productions de la Colonie, comme : chanvre, lin, laine, tabac, &c. &c. dans leurs vaisseaux en Angleterre, de les y faire vendre pour les Colons, et de leur en transmettre le produit, soit en argent ou en marchandises, comme ils le désireront.

Les conditions auxquelles on reçoit et engage les Colons, sont très-modiques et peu onéreuses.

Quant au transport des Suisses à la Colonie, on demande de chaque individu des deux sexes, au-dessus de 15 ans, 21 louis à livres 15, sur lesquels cependant on ne paye que 10 louis argent comptant avant le départ ; les autres 11 louis pourront être payés peu à peu et à son aise après l'arrivée à la Colonie pendant un terme de 4 à 5 ans, moyennant intérêt au 5 pour cent.

Pour chaque enfant entre 10 et 16 ans on payera 7 louis argent cemptant, et ensuite 8, comme ci-dessus.

Pour chaque enfant entre 2 et 10 ans on payera 5 louis argent comptant, et ensuite 6, comme ci-dessus.

Contre le payement de cette somme, le Comte de Selkirk s'engage et promet :

1. De faire transporter les Colons de la Suisse à Rotterdam à ses frais, de leur fournir et tenir prêt un bon vaisseau fourni de bonnes provisions et en quantité suffisante, sur lequel ils seront embarqués dès leur arrivée à Rotterdam, et partiront de suite. Le Capitaine May est chargé d'accompagner les Colons jusqu'à Rotterdam, d'avoir soin d'eux pendant le voyage, de les mener à bord de leur vaisseau, de les y distribuer et arranger, et de pourvoir à ce qu'ils ayent assez de place à bord du vaisseau ; d'en examiner les provisions et de voir qu'il y en ait en quantité suffisante et d'une bonne qualité ; enfin de prendre toutes les mésures et précautions qu'il jugera convenables et utiles pour leur bien-être pendant le voyage, et ses compatriotes peuvent se fier à lui qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour leur rendre le voyage aussi agréable que possible.
2. Aussitôt qu'ils seront arrivés à la Baie de Hudson, où ils seront débarqués, ils trouveront un nombre suffisant de bateaux et de bateliers, avec les vivres nécessaires prêts à les recevoir, pour les faire de suite monter la rivière de Nelson et le lac Winipec jusqu'à Colonie,

où à leur arrivée ils seront distribués dans les maisons des Colons déjà établis, jusqu'à ce qu'ils ayent bâti les leurs, pour lesquelles on leur donnera tous les secours et le bois nécessaire.

3. On fournira à tous ceux qui sont trop pauvres pour acheter des vivres pendant la première année jusqu'à la première recolte, des secours de provisions, qui, joint à leur propre industrie, les mettra en état de vivre; bien entendu cependant qu'ils chercheront eux-mêmes autant que possible à contribuer à leur entretien et à celui de leurs familles, par la chasse et la pêche, (pour lesquelles on leur donnera les instructions et les objets nécesssires;) sans quoi ils n'auraient pas droits à ces secours.

4. On leur avancera les grains, pommes de terre et autres graines nécessaires pour ensemencer, et planter leurs terres pour la première fois; ils rendront ces avances en nature à la première récolte.

5. On leur fournira de même à crédit et aux prix les plus mod rés, tout ce dont ils pourront avoir besoin pour leur établissement, soit meubles, utensiles de cuisine, de labourage outils, &c. &c. Il leur sera donné suffisamment de tems pour rembourser le montant de ces avances et les intérêts, moyennant 5 pour cent.

6. On assignera à chaque père de famille, à chaque jeune couple qui se mariera, et à chaque homme fait, qui désirera avoir un établissement à lui, 100 arpens de terre en toute propriété et pour toujours pour lui et ses descendans, sans exiger aucun prix d'achat, ni aucuns frais quelconques, contre le payement annuel et régulier de la cense suivante, aussi modérée que raisonable et peu onéreuse au Colon, qui sera payée en nature comme suit :

Pour la première année on ne paye rien.

Pour la seconde année on payera 20 boisseaux anglais de froment.

Pour la trosième année 30 dits.

Pour la quatrième années 40 dits.

Pour la cinquième année et les suivantes 50 dits, ce qui fait un demi boisseau par arpent, qui, vu la grande fertilité du terrain, est certainement bien mod ré, et ne peut nullement surcharger le Colon, d'autant plus, que ceci est et sera la seule redevance et imposition qu'il aura à payer au propriétaire du territoire; d'ailleurs, il pourra s'en délivrer et s'en racheter quand il lui plaira, en payant 500 boisseaux de froment en un seul payement, moyennant quoi il sera pour toujours libéré de cette redevance, et possédera ses terres libres de tous droits quelconques.

Si un Colon apportait quelque bien avec lui, et désirât d'a-

cheter des terres, au lieu de les prendre à redevance, le Comte de Selkirk lui vendra un lot qui ne pourra être moins de 100, ni plus de 500 arpens, à 72 baches l'arpent, et lui assignera et transmettra en pleine propriété, pour lui et ses héritiers, pour toujours, libre de toutes redevances quelconques, et il pourra choisir son lot, ainsi que tous les autres, là où ils l'aimeront le mieux. Si on paye toute la somme d'achat argent comptant avant le départ, on déduira 20 pour cent pour prompt payement ; sinon, on payera un tiers de la somme argent comptant avant le départ ; les deux autres tiers se payeront en trois termes égaux, moyennant intérêt à 5 pour cent, sur la partie non payée, en trois ans de tems.

Le nombre des Colons pour l'année prochaine peut aller jusqu'à 500 personnes, parmi lesquelles on désire 50 jeunes femmes non mariées, bien constituées, fortes et robustes, pour les marier avec un pareil nombre de jeunes Suisses déjà établis à la Colonie.

Il sera dressé un Contrat formel entre le Capitaine May au nom du Comte Selkirk et chaque Colon, qui contiendra ce à quoi chaque partie s'engage et promet, afin que chacun sache ce qu'il aura à faire et à attendre. Chaque partie aura un double de ce Contrat, qui sera signé par ledit Capitaine May et le Colon respectif en présence de deux témoins selon la loi, qui signeront aussi comme tels, et ce Contrat sera écrit ou imprimé sur papier timbré.

Le départ aura lieu à la fin d'Avril de l'année prochaine ; chacun qui se décidera à prendre ce parti, est prié de s'adresser au plutôt possible audit Capitaine May, d'Uzistorf, à Berne, soit par lettres franches-de-port ou personnellement.

Berne ie 24 Mai 1820.

R. MAY, d'Uzistorf,
Capitaine au Service britannique, et Agent plénipotentiaire du Comte de Selkirk.

LETTRE VIII.

De la Colonie SELKIRK, ou de la Baie d'HUDSON, aux Sources du MISSISSIPPI, et de la RIVIERE-SANGLANTE.

Des Sources Juliennes du Mississippi, et de la Rivière Sanglante, 31 Août 1824.

Je vous écris au milieu des déserts, sous la voute du Ciel, à l'ombre d'un grand érable, qui me protège des rayons brulans du Soleil; d'une solitude, dont le silence n'est interrompu, que par des oiseaux inconnus, et des bêtes Sauvages; mais, où mon cœur et mon âme éprouvent les plus douces sensations, où. quasi nouveau Colosse de Rhodes, je touche de mes pieds deux des points les plus intéressans du globe; lieux fameux, objet de tant de recherches, et où nul mortel, avant moi, n'avait porté ses pas. Ce moment, après celui, qui m'apprit à apprécier ce trésor d'amitié, que j'ai perdu, est, et sera à jamais le moment le plus beau de ma vie.

La position de Pembenar m'indiquait, comme du doigt, que vers le S.-E. je trouverais, peut-être, ce qui avait été jusqu'alors le but principal de mes promenades, dans ces régions Sauvages, et lointaines; je me décidai bientôt à suivre cette direction. Mais il y avait de grandes difficultés à vaincre. Personne de ce pays là ne connaissait ni le chemin, ni la Rivière Rouge, au-dessus de l'endroit, où la Rivière Voleuse s'y jette. Tout le monde me représentait les dangers, auxquels j'allais m'exposer, parmi des Sauvages, qui passent pour être très féroces, et qui ne sont pas encore les amis des Américains. Je trouvai cependant deux *Cypowais*. qui, ayant perdu deux de leurs compagnons à la Rivière Cayenne, allaient

précisément au Lac Rouge, pour exciter, ses parens et leur Nation, à le venger des *Sioux*, les *Yanctons*, qui l'avaient tué et écartelé. Un *Bois Brulé* s'offrit de me conduire jusqu'à la Rivière Volense, avec sa charette, pour transporter les vivres, et mon bagage; il se chargea aussi de me procurer une monture, pour ma route, et de me servir en même tems d'interprête. Je les engageai tous résolument. J'étouffai les nouvelles inquiétudes, qu'on voulait me donner, et au moyen desquelles on cherchait en vain à intimider mon âme, qui est au-dessus de la crainte; et le 9 du mois, qui finit, je laissai Pembenar, le Major et mon cheval. Je vendis ce dernier comme inutile et à charge dans une promenade à travers de pays inconnus, de forêts épaisses, de lacs, et de rivières profondes. Je le quittai malgré moi, ce fidèle *Buffaloe*, l'intrépide compagnon de tant de courses et de chasses. J'aurais désiré pouvoir le conserver, et le transporter avec moi en Italie. Il eût été un objet de grands souvenirs, et la jalousie de *Milord*, que j'aurais puni par là, s'il existe encore, de m'avoir cassé une cuisse. Si j'eusse pu le mettre dans mon portefeuille, il eût sans doute rentré avec moi. Je vous assure, Comtesse, que ce beau cheval serait un second Bucéphâle, s'il était monté par un autre Alexandre, et un nouveau Sénateur, s'il appartenait à un autre Caligula.

Je dois rappeler avec reconnaissance, l'amitié, que le fils du Colonel Snelling me témoigna dans cette circonstance, par les appréhensions vives et sincères, qui troublaient son cœur sur mon sort. Il quittait aussi le Major, et s'en retournait, par la voie du Lac Travers, au Fort St. Anthony. Il me laissa en pleurant, et en s'écriant? *Que dira mon père !* Ce ne fut pas sans regrêt, que je me séparai du Docteur Say, professeur de Zoologie à Philadelphie, homme, qui joint une noble modestie au vrai mérite, qui le distingue.

L'expédition semblait devoir descendre jusqu'au Lac Winnipic, remonter la rivière du même nom; celle des Bois, (of the Woods.) traverser le lac de ce nom, remonter la rivière de la Pluie; et du lac de ce nom, descendre au Lac Supérieur; traverser ensuite les lacs Huron, St. Clair et Erié, jusqu'au canal de Buffaloe, et rentrer par celui-ci, et la voie de New-York, à Philadelphie. Je laisse ces Messieurs aux soins de la Providence, pour revenir à mon sujet, et reprendre ma route.

Les deux premiers jours de marche, après notre séparation, je n'éprouvai, que quelques difficultés, en passant par des endroits de loups, où mes guides sauvages avaient à improviser le chemin pour aller plus vite préparer leur vengeance. Leur bousole naturelle était aussi exacte que celle de Gioja d'Amalphi. Je vous ai déjà dit avec quelle facilité ils improvisent le chemin et de jour et de nuit, quand même les astres, leurs guides, se cachent à leurs yeux.

Le troisième jour, des obstacles insurmontables nous forcèrent de laisser la charette, et de charger les deux chevaux de tout mon petit train de bagage, et je me trouvai conséquemment obligé de me servir du cheval de St. François.

L'interprête me disait, qu'il fallait suivre aveuglement cette sorte de gens ; car, à la moindre contradiction, ils nous auraient plantés là; j'eus donc toutes sortes de ménagemens pour eux. Nous nous arrêtions quand ils le voulaient, nous fumions, quand ils le voulaient, quoique je ne fûme que par formalité : ils mangeaient quand ils voulaient de tout ce que j'avais; et, de plus, je les régalais souvent de coqs de bruyère, que je tuais en quantité sur le chemin. Le Sauvage, n'ayant ni poudre ni plomb à jetter, et ne tirant que très rarement au vol, n'est pas fort expert dans cette manière de chasser; mes compagnons étaient donc très étonnés de l'adresse, avec laquelle j'a-

battais le gibier, presque à tous coups ; et, de mon côté, je cherchais à justifier de mon mieux, le nom, qu'ils m'avaient donné, pour leur inspirer une opinion imposante sur mon compte. J'aurais voulu comme les premiers Espagnols, passer pour un être surnaturel, afin de les pénétrer de respect et de soumission ; mais la malice la plus raffinée a pris maintenant la place de cette espèce de simplicité, qui les distinguait autrefois, et ils sont devenus plus féroces et plus barbares, à mesure qu'ils se sont apperçus, que les Blancs les regardent comme une classe inférieure ; qu'ils s'approprient leurs terres, sous prétextes de les défendre, et qu'ils rendent esclaves de leur avarice, en faisant semblant de les favoriser de leur commerce. Ils m'appelaient le *Grand Guerrier*, je leur en fis demander l'explication, ils répondirent qu'ils avaient rêvé que je l'étais ; et leurs rêves sont toujours pour eux des oracles infaillibles. Me voilà donc *Kitcy Okiman*.

Le quatrième jour, je tuai un ourson blanc, et un des sauvages en tua aussi un autre ; il parait que la mère avait déjà eu le même sort, car nous la cherchâmes en vain. Avec un peu de pain j'aurais été aux nôces, car des coqs de bruyère et des oursons sont des morceaux très friands ; mais tout Pembenar ne pût me fournir ni un grain de froment, ni une once de farine.

L'ours blanc est la seule bête féroce de ces régions, qui soit dangereuse. Il vous attaque presque toujours, et toujours s'il est affamé. L'année passée un de ces animaux s'élança dans un bâteau de Bois Brûlés, au moment que l'équipage se délassait près du rivage ; il en saisit et en emporta un, en le trainant entre ses jambes ; heureusement des Sauvages chassaient tout près de là ; ils accoururent aux cris, que poussait ce malheureux, et tuèrent l'ours lorsqu'il tenait encore sa proie. Ce malheureux ne fut que blessé ;

c'est lui-même qui m'en a fait le récit, et m'en a vendu la peau.

L'ours noir, au contraire, est extrêmement timide, et fuit toujours. Après le Buffaloe, c'est l'animal le plus utile aux Sauvages. Sa peau, sa chair, sa graisse, ses nerfs, ses ongles et ses dents ; tout leur sert à quelqu'usage.

La Nature déploie en lui des traits singuliers. Il ne se nourrit, que de fruits, pendant l'été, et l'automne ; et c'est alors, que les Sauvages vont l'attendre, dans les endroits abondans en fruits, et le tuent. Quand le froid commence, il va se cacher ou dans le creux d'un arbre, ou dans des trous, qu'il se creuse lui-même sous terre. Il s'y tient immobile, comme frappé d'un profond assoupissement, pendent tout l'hiver. Il se nourrit en se suçant les pattes, d'où semble couler la graisse, dont son corps est couvert. Les Sauvages découvrent sa demeure, tantôt par le moyen des chiens, qui le flairent, tantôt par la place que son haleine découvre dans la neige, et ils le tuent sans qu'ils fassent le moindre mouvement, ni la moindre résistance ; de sorte que ou la pique ou la lance suffit pour le tuer. Au printems, quand il sort de sa tanière, il s'occupe premièrement de délier ses facultés corporelles, qui ont demeurées suspendues, ou paralysées, pendant tout l'hiver. Il se purge avec des simples diurétiques, que la Nature lui indique, mieux, que nos médecins, et nos botanistes. Mais comme une si longue abstinence, et cette purgation, ont naturellement affaibli son estomac, et qu'il lui est nécessaire de suivre un régime léger, il commence par le poisson.

La manière, dont il fait la pêche, est tout-à-fait singulière. Assis sur ses pattes de derrière, aux bords d'une rivière ou d'un lac, il s'y tient tellement immobile, qu'on le prendrait pour un tronc d'arbre, et qu'il trompe l'œil perçant du Sauvage lui-même. De sa patte droite, il saisit, avec

une vitesse et un addresse incroyables les poissons, qui passent sans défiance sous ses yeux. et les jette de côté. Quand il a abondamment fourni à sa table, il se régale d'une portion, et cache le reste afin de le retrouver au besoin, pendant le jour. On dirait, qu'il sait très bien, que la pêche ne se fait que le matin, et le soir. Il passe ensuite à une nourriture plus solide, à la chair de bête, qu'il chasse, ou qu'il trouve mortes ; et de là, il retourne aux fruits. De façon qu'il est successivement *piscivore*, *carnivore*, et *frugivore*, à des périodes fixes de l'année.

Nous arrivâmes le cinquième jour à la Rivière Voleuse, (*Wamans Watpà* en *Sioux*, et *Powisci Sibi* en *Chypoways*.) ainsi appelée, parcequ'un *Sioux*, qui fuyait la vengeance, qu'il s'était attirée par un meurtre, s'y tint caché pendant plusieurs années ; ayant su se dérober toujours aux yeux de ses persécuteurs, et à ceux de ses ennemis, au milieu desquels il se trouvait. Nous la cotoyâmes par terre jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la Rivière Rouge, et là mes Sauvages découvrirent leur canot, qui était caché dans les broussailles.

On m'avait assuré à Pembenar, que des *Bois Brûlés* s'étaient rendus à ce confluent, pour y bâtir des huttes, afin d'y faire la chasse pendant l'hiver, et que quelqu'un d'eux pourrait certainement m'accompagner, et me servir d'interprête jusqu'au Lac Rouge, et plus loin, si je le desirais ; mais nous n'y trouvâmes personnes. Les *Chypoways* les en avaient chassés, ainsi que nous l'apprîmes d'un d'eux, et ils étaient allés s'établir à environ 100 milles plus bas. D'un autre côté, mon interprête de Pembenar ne pouvait absolument continuer à me suivre. Outre les chevaux et la charette, qu'il avait à reconduire, d'autres raisons puissantes l'en empêchaient. Il fallait donc me décider ; et je me livrai seul à mes deux Sauvages.

Nous n'avions pas encore remonté la rivière, l'espace de deux miles, qu'ils s'arrêtèrent, et firent une offrande de viande sèche et de tabac à *Micilik*, le *Manitou* des eaux. C'était un pieu, peint en rouge, planté sous une espèce de *Sacellum*, comme ceux de l'Antiquité; et la cérémonie n'est pas moderne. Ils furent, cette fois-ci, plus généreux envers leurs Dieux, que les Sauvages ne le sont en pareille circonstance; il est vrai, qu'il payèrent leur tribut à mes dépens.

Les fréquens rapides, que nous avions rencontrés pendant cinq ou six milles, et qui nous avaient forcé de marcher toujours dans l'eau et sur des roches pointues et tranchantes, nous avaient beaucoup fatigués, et l'appétit nous invitait aussi a faire une pause. Nous nous arrêtâmes, et après avoir mangé, je m'endormis sous un arbre.

Des coups de fusil me réveillèrent, je me lève, et j'apperçois, de l'autre bord de la rivière, cinq ou six Sauvages, qui avaient mine de vouloir la la passer. En me voyant ils semblèrent saisis d'étonnement et de peur, et prirent précipitemment la fuite. Un de nos Sauvages fût blessé. C'étaient les *Sioux* qui avaient tiré sur eux. J'étais déjà connue parmi les Indiens de cette nation pour le *Fonka-Wasci-cio-honsca*, le *Grand Chef qui vient de loin ;* et ma haute taille et mon beau cheval m'avaient encore rendu plus remarquable à leurs yeux, parce qu'ils sont grands admirateurs de ces deux choses. En me revoyant, ils crûrent, que toute l'Expédition était là, et se sauvèrent à la hâte, de crainte même d'être reconnus. C'est la pensée, qui se présenta la première à mes réfléxions ; je la saisis et j'en profitai. Nous sautâmes dans notre canot, je remplis, de tous mes efforts, les fonctions du blessé, qui avait le bras gauche percé d'outre en outre, et l'épaule droite effleurée. La balle n'avait pas touché l'os du bras, et la blessure de l'épaule n'avait offensé, que les tegumens. Le suc de

quelques racines, qu'ils firent bouillir, fût le baume du pansement; le duvet d'une peau de Cygne, que j'avais achetée à Pembenar, tint lieu de charpie, mon mouchoir de bandage, et de l'écorce d'un arbre, qu'on appelle *Owigobinigy*, ou bois-blanc, lui servit pour mettre son bras en écharpe. Nous navigàmes jusqu'au soir, et ne vîmes plus rien.

Mes intrépides champions ne voyaient que *Sioux*. Le bruit le plus léger du vent, ou de l'eau, l'ombre d'un arbre, ou d'un rocher, tout était Sioux. Je m'apperçus qu'ils complottaient, car ils évitaient mes regards; je ne doutai pas un seul instant, qu'il ne s'agît de me planter là. Je pris le parti de les faire rembarquer; il m'était plus facile de les garder, dans le canot. Vers minuit nous nous arrêtâmes. Je n'avais pas beaucoup à craindre de rester sans canot, car j'avais déjà deviné, que leurs projets étaient de continuer leur voyage par terre, en prenant une route qui les conduirait en deux jours au Lac Rouge, tandis qu'il en fallait plus de six par la Rivière. Cependant je crus ne devoir négliger aucune précaution; en conséquence, je tirai le canot à terre; je l'amarrai à un arbre par un corde, dont j'attachai un bout à ma jambe, et je me couchai à côté d'eux, de manière, qu'ils ne pussent se lever sans me réveiller, si jamais je venais à m'endormir. Ces précautions, mon fusil, et mon épée entre mes jambes, les tinrent tranquilles toute la nuit.

Le lendemain matin ils s'embarquèrent sans difficulté. Mais c'était pour atteindre un certain endroit, d'où la traversée par terre était plus courte. Je pouvais leur faire violence, car, certes, je ne les craignais pas; j'avais pris même la précaution de mettre de l'eau dans le canon de leurs fusils; mais je n'aurais fait, qu'irriter leur nation, dans des endroits, où elle était despote, et où je n'avais à espérer du secours, que de moi-

même, et de la Providence. Je les laissai partir Ils me firent comprendre ce que j'avais déjà compris, qu'ils s'en allaient. Ils m'invitèrent à les suivre, et à laisser le canot, les vivres, et mon bagage, cachés dans les broussailles. Je fis mes réflexions. Je me dis : la rivière est mon chemin sûr ; j'ai un canot et des vivres, un fusil, une épée, et de la munition. D'un autre côté, suivre des barbares, qui ont la lâcheté d'abandonner un étranger, qui leur a été confié à Pembenar, par leurs intimes connaissances ; qui les a soignés comme des frères, et sauvés des mains de l'ennemi, pansés et aidés charitablement ; m'exposer avec eux dans des forêts inextricables, au milieu de marais et de lacs, abandonner, à la merci de mille accidens, mon bagage, mes vivres, et les présens, indispensables, dans un pays Sauvage. Ma résolution fut bientôt prise. Après leur avoir fait comprendre inutilement, que les *Manitoux*, et les hommes les puniraient d'une telle scélératesse, je leur dis et fis signe impérieusement de s'en aller.

Je crois, Comtesse, que vous sentez mieux, qu'on ne peut l'exprimer, la situation affreuse, où je me trouvai dans ce moment critique. Moimême je frissonne, comme vous, toutes les fois que j'y pense. Heureusement je n'en fus point épouvanté alors. Malheur à nous si, en pareilles circonstances, le découragement s'empare de notre âme !.....

A l'indignation, dont naturellement je devais être animé contre ces misérables, succéda le calme le plus parfait ; et je tournai la tragédie en comédie. Je débutai par rire de mon aventure, et commençai à croire, que j'avais eu tort de ne pas ajouter foi à celles, que j'avais lues de Robinson Crusoé. Un bon déjeuner, qui me fortifia l'estomac et l'esprit, fut le second pas dans ma nouvelle carrière romanesque. Je préparai, ensuite, mon fusil, pour me défendre en cas d'at-

taque par les ours blancs, qui abondent sur la Rivière Rouge. Pour les Sauvages, j'étais déjà si habitué à les voir, et quelquefois même à les mépriser, que je ne les craignais aucunement.

Cette solitude, Comtesse, que les romanciers n'auraient point trouvée aussi douce, que celles qu'ils se plaisent à nous forger dans leurs ouvrages, me frappa d'abord de quelques idées terribles; mais ce ne fut, peut-être, que pour éprouver mon âme, et mon courage, et les élever au-dessus du vulgaire.

Jamais la Providence ne m'offrît une occasion plus favorable de pouvoir, sans vanité, sentir l'estime de moi-même, et la modestie eut la complaisance de m'en laisser jouir ouvertement, afin que je pusses toujours plus apprendre à en être digne. Mais votre âme est trop agitée sur mon sort.....Vous êtes empressée de connaître ce que je devins..... Je vais lever la toile.

Il faut partir, me disais-je, d'une manière quelconque : je sautai dans mon canot, et commençai à ramer. Mais je ne connaissais nullement l'art magique de diriger seul un canot, et encore moins un canot d'écorce, dont le courant maîtrise la légèreté, et le rend d'une manœuvre extrêmement difficile. Souvent au lieu de monter, je descendais ; ce qui n'abrégeait pas mon chemin. De nouveaux efforts me firent perdre l'équilibre; le canot chavira, et l'eau y entra en abondance. Toute ma cargaison fut mouillée. Je sautai dans l'eau, le tirai à terre, et le mis en carène. Ensuite je le chargeai de nouveau, ayant soin de tourner en dessus la partie mouillée de mes effets, afin que le soleil pût la sècher, et je repris ma route.

Vous êtes en peine, Comtesse, sur l'embarras, où vous croyez me voir; sur les difficultés, et le manque de moyen de continuer. Cependant je prenais tout cela très philosophiquement, et avec une résignation, qui ne m'est pas très ordinaire, comme vous le pensez fort bien. Je ne cessais

de rire. Je me mis à l'eau jusqu'à la ceinture, et commençai une promenade d'un nouveau genre. Je marchais tout bonnement dans la rivière, et tirais après moi, le canot, par une corde de cuir de Buffaloe, que j'avais attachée à sa proue.

La journée du 15 fut ainsi employée, et je ne m'arrêtai, que le soir. J'aurais du être fatigué : je ne l'étais pas du tout. Je vous laisse à imaginer les pensées, que mon âme passait en revue, pendant que je trainais mon canot, une corde sur l'épaule, une rame à la main, qui me servait de soutien, le dos courbé, la tête baissée, faisant la conversation avec les poissons, traçant des méandres éternels dans la rivière, pour trouver les endroits, où la hauteur de l'eau me permît de passer.

Je débarquai et cachai mon canot. J'étais tout mouillé, comme de raison. Je me serais bien allumé du feu, mais les Sauvages m'avaient emporté mon briquet, et je ne pus jamais réussir à en faire avec mon fusil. Je ne pus donc me sècher de toute la nuit, et lorsque le lendemain je repris mon chemin, mes habits ne craignaient point du tout le contact de l'eau, car ils étaient aussi imbibés, que quand ils en étaient sortis le soir.

La journée du 16 ne fut pas agréable. Un orage, qui commença avant midi, m'accompagna jusqu'à la nuit. Néanmoins je ne relachai, qu'un instant pour manger. Je vis l'œuvre de la Providence dans cette vigueur physique et morale, qui me soutenait dans cette lutte terrible. Le soir je me chauffai à la même cheminée, que la nuit précédente. Ma peau d'ours et ma couverture, qui constituaient tout mon lit, étaient entièrement trempés ; et, ce qui est pire, la moisissure commençait à menacer mes vivres. Je fus presque tenté de croire que ce n'était plus des promenades, mais que je commençais à voyager, et même fort peu à mon aise.

Dans la matinée du 17, le soleil dorait la solitude épouvantable, qui m'environnait. J'en profitai. J'étendis mes vivres, et mon bagage, mon fusil, et mon épée. Je m'étendis moi même. La poudre, heureusement bien enfermée dans des boîtes de ferblanc, était la seule chose, qui eût échappé au contact de l'eau.

La nécessité rend l'homme industrieux. J'avais grandement besoin de le devenir, pour pouvoir continuer ma route. La rivière, à mesure que je la remontais, devenait plus étroite, et plus profonde, comme toutes les rivières, qui sortent des lacs. Il fallait donc apprendre absolument à conduire le canot avec la rame. C'est ce que j'étudiais sérieusement ; et dans l'après-diner, quand je levai mon camp, je réussis tant bien que mal à passer d'abord quelques gouffres profonds, et ensuite a parcourir de petites distances de la rivière ; mais j'endurais une fatigue extrême, et je préférais retourner à ma corde, quand la rivière me permettait de m'y promener. Comme le temps semblait encore me menacer de la pluie je couvris mes effets de mon parapluie, planté droit au fond de mon canot. C'était une chose curieuse de les voir voyager à la chinoise, tandis que j'étais condamné à voyager à la galérienne.

Comme j'avais besoin de tirer parti de tout ce qui pouvait me faire rire, je riais, et vous eussiez ri aussi, Comtesse, de me voir former un convoi si grotesque. Cette nuit fût moins pénible, mon lit était sec, et sans un millions de maringouins, qui s'obstinaient à me couvrir tout entier, à m'écorcher tout vif, je crois que j'aurais bien dormi.

Chaque fois, que je m'éveillais, ma situation s'offrait à mon imagination, sous un aspect affreux ; mais mon âme, au lieu d'être abattue s'élevait davantage ; et ce silence de mort, qui n'était interrompu, que par le chant lugubre des oiseaux nocturnes, et par les hurlemens des ours

et des loups; ces ténèbres, que la lune ne perçait, dans ces forêts épaisses, que pour mouvoir au tour de moi des images équivoques, au lieu de m'épouvanter, m'environnaient d'un doux pathétique, tout à-fait nouveau. Je l'ai vivement senti, mais il m'est impossible de le rendre.

L'Aurore du 18 m'appela à ma liburnique, et je continuai mon chemin. Le Soleil n'était pas à la moitié de son cours, que je me rencontrai avec deux canots d'Indiens.

Seul dans un canot de leur nation, avec trois fusils, car j'étais resté maître des deux de mes Sauvages, j'aurais du appréhender d'exciter leurs soupçons dangereux. Mais, grâce au Ciel, je ne craignais rien ; je les appelai avec assurance, tandis qu'eux, étonnés de ce spectacle tout-à-fait nouveau, s'étaient arrêtés au bord opposé de la rivière. Ce qui les frappait le plus, c'était mon bagage en palanquin ; ils ne savaient que penser de cette *grande peau rouge*, (le parapluie,) ni de ce qu'il y avait dessous ; et me voyant marcher dans l'eau, ils m'avaient peut-être pris pour leur *Misciliki*. Des Catholiques, à ma taille, auraient cru voir notre St. Christophe ; si celui-ci portait l'enfant Jésus, je portais la croix. A la fin ils répondirent, *poliment*, à mon *Aniscicin-Nigy*, (bon jour, bons amis,) mais ils ne pouvaient revenir de leur surprise.

Je leur fis comprendre ce qui m'était arrivé, et qu'il fallait que l'un d'eux vint m'accompagner jusqu'au Lac Rouge. D'abord ils firent des difficultés immenses ; mais une femme trouvait déjà joli le mouchoir qui pendait de ma poche ; un jeune Sauvage, celui que j'avais au cou ; et un vieux, affublé d'une chétive couverture, qui laissait voir, à travers mille trous, la moitié de son corps, avait déjà jetté des regards de convoitise sur la mienne ; en faisant semblant de chercher quelque chose dans ma valise, un morceau d'indienne, qui me vint à la main, avait fait ouvrir de

grands yeux à une jeune Sauvagesse, et mes vivres, dont ils avaient déjà tâté, avaient excité leur gourmandise et leur appétit. Je les contentai tous; et le vieux se décida. Il prît le gouvernail de mon embarcation, et nous partîmes.

Ce secours me tirait d'une situation, qui, certes, n'était pas flatteuse; et il m'était d'autant plus précieux, qu'il m'eût été impossible de continuer tout seul, attendu que la rivière devenait toujours plus profonde. Néanmoins, Comtesse, mon âme, à mesure que j'avançais, était agitée sans cesse, et je la sentais préocupée de quelque chose, qu'elle laissait derrière elle avec regret. Il ne me fût pas difficile de deviner son secret; elle se tournait vers ces quatre jours de solitude et d'indépendance, et se disait à elle-même: "Tu " as vu la solitude parfaite, tu as goûté la vraie " indépendance, tu ne les retrouveras plus. " L'indépendance, et la solitude, qu'on rève dans " les livres, et chez les peuples policés, ne sont " que des êtres vains et chimériques." Je compris alors pourquoi les Sauvages se croyent plus heureux, que les peuples civilisés, et au-dessus d'eux.

Il est difficile de trouver un rameur aussi fort que mon Patriarche, et nous allâmes bon train, sans nous arrêter jusqu'au soir. Notre table fût servie de deux canards; j'avais du feu alors pour les faire rôtir, et je les tirais. Quoique mon lit fût dénué de couverture, (le vieux malin ayant laissé dans son canot celle que je lui avais donnée,) néanmoins enveloppé, comme les Sauvages, de ma peau, je me trouvai très bien couché. La nuit, je fus éveillé par ma corde; je crus d'abord que mon pilote voulait aussi me faire ses adieux; mais c'était une grosse bête, qui en voulait à mes vivres. Je sors doucement mon fusil, qui était toujours à mes côtés, je la tire, et l'abat.

Mon Sauvage épouvanté du coup se croit attaqué par les *Sioux*, auxquels il rêvait peut-être, et

prend précipitemment la fuite. Je l'appelle, je cours à lui pour le rassurer; mais la forêt et les ténèbres le dérobent à ma vue, et me voilà rendu de nouveau à ma solitude, et à mon indépendance. Cependant j'aurais volontier ri, si le rire eût été de saison.

Je l'attendis en vain le reste de la nuit. Deux coups de fusil, que je tirai de suite l'un après l'autre, ce qui est pour eux un signal d'amitié, le firent revenir avec l'aube du jour.

Nous cherchâmes la bête, qui apparemment avait encore eu la force de se trainer à quelques pas dans les broussailles; et des traces de sang nous y conduisirent. C'était un loup. Mon homme se refuse à le dépouiller de sa peau, qui était superbe, et, le regardant d'un air de respect, il murmura en lui-même quelques paroles: Comtesse, devinez? Le loup était son *Manitou*; il lui exprimait ses regrêts, et lui disait, que ce n'était pas lui qui l'avait tué.

Le 19 mon Mentor voulait me faire la méchanceté de me confier à un autre Sauvage, que nous rencontrâmes. Je fronçai le sourcil, et il continua. Nous fîmes encore grand chemin, ce jour là; j'y contribuais, autant que je pouvais, de ma rame.

La nuit était venue, et il ne s'arrêtait pas encore. Il me fit comprendre, qu'il voulait absolument arriver. Il paraissait fort empressé de rejoindre ses canots.

Fatigué, transi d'un froid humide, dont la rosée de la nuit pénètre jusqu'au os, je m'endormis sous ma peau. Un bruit lointain me réveille. Je me trouve seul dans mon canot, au milieu des roseaux. Je tourne la tête, et je vois venir à moi trois ou quatre flambeaux. Mon imagination m'avait transporté d'abord au pays enchanté des Fées, et je m'attendais, sans bouger, à recevoir une visite de ces Dames, ou, comme Télémaque, sur le rivage de l'Ile de Calypso, à être accueilli

par les Nymphes. C'était des Sauvagesses, qui venaient prendre mes effets, et me conduire dans leur hutte. Mon Caron, qui, du Purgatoire, m'avait conduit à l'Enfer, les avait appelées, et il était reparti à la hâte, pour retourner à sa famille, qui l'attendait là, où il m'avait trouvé. J'étais au Lac Rouge, à l'endroit marécageux, d'où la rivière sort, à un demi mille d'un camp Sauvage.

Je fûs conduis dans une hutte couverte d'écorce d'arbres, comme celles, que je vous ai décrites à l'article *Cypowais*, dans ma quatrième promenade. J'y trouvai quatorze Sauvages, hommes et femmes, dix-neuf chiens, et un loup. Celui-ci fut le premier à faire les honneurs de la maison; mais retenu par son attache, il ne put s'élancer sur moi, comme il l'aurait voulu, et ne me déchira, que les pantalons, les seuls, qui m'étaient restés en état de service. Ce loup était un de leurs Dieux Pénates.

Les deux premiers Sauvages, qui se présentèrent à mes yeux, furent mes deux infidèles compagnons de voyage. Je ne fis pas même semblant de les apercevoir. Je priai les femmes d'attacher, aux perches, qui soutiennent la voute, de la cabane, mes vivres, pour les sauver de la voracité des chiens; et ne pouvant faire autrement je me couchai dans un coin, qu'on m'avait assigné dans cette étable immonde; et, comme vous pouvez le croire, je ne me levai pas seul. C'était un surcroit de blessures sur un corps, que les cailloux pointus, les coquillages tranchans de la rivière, les ronces, les branches, et les roseaux, et les moustiques avaient déjà rendu un *Ecce Homo*.

La matinée du 20, je demandai à être conduit chez un *Bois Brulé*, pour qui j'avais une lettre de Pembenar. On me répondit, qu'il demeurait loin, et que le lac était orageux; je ne pus pas même obtenir, qu'on allât le chercher; car c'était le jour, que toute la hutte devait se consacrer à crier, manger, boire et danser, en commémora-

tion du mort de la Rivière Cayenne. Je sortis, et j'offris le seul mouchoir, qui me restait encore, au premier Sauvage, que je rencontrai ; il partit.

La cérémonie funèbre n'offrit rien d'extraordinaire, si ce n'est le pillage de mes vivres, pour mieux honorer le héros de la fête, et les convulsions du père et de la mère, calmées par les soufflemens et les exorcismes des prêtres de la *Grande Medicine*, les blessures aux bras et aux jambes, les contorsions, et les hurlemens de ses parens.

Les Sauvages de cette tribu, forte d'environ 500 âmes, et présidée par un chef, qu'on appèle le *Grand Lièvre*, *Kitci-Wabouse*, n'enterrent pas leurs morts. On les brule, et on en disperse la cendre au vent, pour qu'ils puissent s'élever plus aisément au Ciel ; et quand on n'en brulerait, qu'une cuisse, un jambe, ou un pied, ces Sauvages croyent, que tout le corps tout entier va également en paradis. Ils pensent que ce membre ne peut pas rester séparé du reste du corps, et que par sa puissance céleste, il attire à soi tous les autres, qui ne sont, que d'une nature humaine, tant qu'ils restent sur la terre. C'est pourquoi la cérémonie fut si bruyante ; ils témoignaient par leurs mugissemens, la douleur, qu'ils ressentaient, de n'avoir aucun membre du mort à bruler.

Une bande, de parens et d'amis, partit pour s'assurer, si les *Sioux* n'avaient laissé aucun reste sur le lieu de cette scène tragique, tandis que mon vieux pilote était allé, en héraut d'armes, implorer le secours, et exciter la vengeance de quelques *Cypowais Sauteurs*, dispersés ça et là dans les forêts.

La doctrine de ces Sâuvages est d'autant plus étrange, qu'elle est peut-être unique dans le monde. Car ils sembleraient, par là, reconnaître plutôt l'immortalité du corps, que celle de l'âme.

Cependant mon *Bois Brulé* arriva. C'était un

de ces enfans dispersés par le vice et l'immoralité des traiteurs. Il est fils d'un Canadien, et d'une Sauvagesse d'une tribu des *Cypowais.*

Le Chef me dit alors par l'organe de cet interprête : " *Grand Guerrier*, mes gens t'ont laissé, et ont par là excité ta colère ; mais ils " n'ont point eu de mauvaise intention ; ils te croyent brave, et ils ne peuvent te vouloir du mal. " Tu as été témoin toi même de l'infraction des " traités commise par cette nation d'assassins, (les " Sioux), mes gens avaient donc un double motif " de te quitter: ils devaient au plutôt venir réveiller notre vengeance, et le blessé souffrait beaucoup. Ils ont pris le chemin le plus court. Nous " ne t'avons rien offert, parce que tu avais des " vivres plus qne nous, et meilleurs que les nôtres, et puis tu étais en colère. Nous t'en " avons mangé un peu aujourd'hui, parce que " nous en avions besoin, et que tu es généreux. " Si tu as besoin de nous dis-le moi. Fumes avec " nous le calumet de paix, et donne moi un peu " de tabac." Je lui en donnai un peu, je fumai, et je m'en allai sans rien répondre. Pour peu, que j'y eusse prolongé mon séjour, l'Hospitalité Sauvage aurait finit par dévorer tous mes vivres.

Mon *Bois-Brûlé* demeure à 12 milles de ce camp, au Sud du Lac. Le vent était trop fort pour un canot d'écorce, et le Lac trop enflé. Ayant été obligés de débarquer, nous passâmes la nuit sous une platane. Cet arbre, dans le règne végétal, est peut-être une des plus grandes merveilles du Nouveau-Monde. Les Sauvages l'adorent comme un *Manitou*, les Anciens en auraient fait autant, et moi-même, quoique tout-à-fait moderne, je l'ai admiré comme une des plus belles productions de la Nature.

Nous arrivâmes à sa butte dans la matinée du 21. Je vis la misère personnifiée dans sa famille, et dans tout ce qui l'entourait. Une femme nourrice et manquant de nouriture, fille d'un père,

qu'elle n'a jamais vu, et cinq enfans nuds et malades d'indigence, formaient tout son patrimoine. La pêche incertaine de poissons du Lac, et un peu de maïs, qu'ils mangent en herbe, sont leurs seuls moyens d'existence. Ce sont des êtres, qui ne sont ni civilisés ni sauvages, qui n'ont les ressources ni des uns, ni des autres, et en ont tous les défauts. Le pis est, que ce *Bois Brûlé* a beaucoup de talent naturel, ce qui le rend d'autant plus dangereux à la société. Il a appris à lire et à écrire, et a reçu cette sorte d'éducation, qui ne fait qu'augmenter la malice innée de l'homme, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de l'éducation morale, qui en est le frein, et corrige l'esprit : et, en effet, son caractère oblique l'a déjà perdu dans l'esprit des traiteurs, qui l'employaient tour-à-tour ; et ses crimes l'ont fait fuir de Pembenar, où je fus averti, qu'il était encore plus a craindre pour moi, que les Sauvages.

Je vous dis tout celà. Comtesse, parceque vous me reprochez souvent, avec la plus noble amitié, que je suis trop laconique, et afin que ceux de nos amis, qui voudraient se promener comme moi, apprennent combien on rencontre d'adversaires à combattre.

Je m'apperçus immédiatement, que ce beau vers. *incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdim*, se vérifiait à la lettre en moi, en passant des mains des Sauvages dans les siennes. Mais pour déjouer ses projets d'avidité, et le mortifier en même temps, en lui faisant voir, que je le connaissais déjà, je partageai volontairement avec lui et sa famille le peu de vivres, qui me restaient, et je fis tout ce que je pus pour soulager l'état d'indigence et de saleté, où ils se trouvaient lui, sa femme, et ses enfans ; je le flattai de ma juste reconnaisance, et je lui promis d'employer mes bons offices auprès de l'agent, Mr. Tagliafero, pour lui ménager quelque commission avantageuse auprès des Sauvages. Je lui fis entrevoir ensui-

te, que tout le monde savait, que je venais me confier à sa discrétion, et à sa conduite, et qu'au reste, dans l'occasion, je savais montrer les dents. Tous les *non plus ultra*, les difficultés immenses, qu'il m'avait d'abord opposées, et que j'avais fait semblant d'écouter avec la plus grande indifférence, disparurent presqu'entièrement; il s'offrit avec alacrité à m'aider, à surmonter les obstacles, qui existaient réellement, et scella ses promesses, en me faisant l'honneur de me dire : " *Vous êtes " un homme du monde.*" Mais retournons à la Rivière Rouge, Comtesse ; des distractions naturelles nous en ont éloigné. et d'ailleurs nous l'avons parcourue plus avec l'imagination, qu'avec les yeux.

Elle ne présente aucun trait extraordinaire, excepté des sinuosités si fréquentes, que le Meandre, peut-être, n'en compte pas un plus grand nombre. Elle baigne un pays continuellement plat, et les rapides, que nous avons vus, n'abaissent son niveau, que de la hauteur de ses bords. Après la Rivière Voleuse, aucune autre rivière ne s'y jette. C'est pourquoi, (il est bon de le répéter) la Compagnie Anglaise de la Baie d'Hudson, d'après les théories puisées dans sa charte, avait créé d'autres *Rivières Rouges*, qui avaient beaucoup plus de tributaires, que celle-ci n'en a,

J-squ'à environ 40 milles du Lac, des forêts impénétrables bordent ses rives ; au-dessus, de riantes prairies, et de jolis bosquets, en varient très agréablement l'aspect. Au sortir du Lac, elle coule à travers les roseaux, et le riz sauvage. C'est par erreur que les Géographes, sur de vagues informations des Sauvages, ont cru qu'elle prenait sa source dans ce Lac. Nous irons bientôt la chercher plus loin.

Le Lac, par le moyen d'un détroit, se partage en deux ; l'un au N.-E., l'autre au S.-O. Faisons le tour de ce dernier. C'est le plus intéressant.

Il reçoit à l'Ouest, la Rivière des Brochers, (*Ki-*

nougeosiby,) et celle de la Grosse Roche, (*Kisciacinabed*.) Au Sud, la Rivière *Kahasini-Cague*, ou des Gravois, où est la hutte de mon Bois Brulé ; celle de *Kiogakague*, ou des poissons dorés, et du *Madaoanakan*, ou du Grand Portage Au Sud-Est la Rivière des Cormorans, *Cacakisciou-Siby*. Une grande langue de terre forme à l'E.-N.-E. une presqu'île d'environ 4 milles de long, d'une largeur inégale, et qui finit en pointe vers l'Ouest. On trouve a peu de distance vers le Nord un autre campement de Sauvages, présidé par le Grand Caribou, (*Kisci-Adike*,) d'environ 300 âmes. Le détroit est situé au N.-N.-E., et une petite île s'élève au milieu de ses eaux, et le partage en deux. Au Nord on trouve une autre langue de terre qui sert aussi a séparer les deux Lacs, et qui s'avance jusqu'au détroit, et commence à l'endroit où nous avons vu sortir la Rivière Rouge. ou pour mieux dire, Sanglante. L'autre Lac reçoit àl'Est la Rivière des Esturgeons, (*Amenikaning*.) Par le canal de cette Rivière, et au moyen de deux portages. on peut communiquer avec la Rivière de *la Pluie*, qui communique avec le Lac Supérieur, au Sud, et avec les eaux de la Baie d'Hudson, par le Lac des Woods, &c., au Nord. Ce sont les eaux, qui coulent dans le Lac Supérieur de ce côté là, qu'on pourrait regarder comme les sources de la Rivière St. Laurent.

Ces deux Lacs ont environ 160 milles de tour ; et la Rivière Rouge en parcourt environ 450, depuis le Lac jusqu'à Pembenar ; mais, en droite ligne, la distance, presque toute en longitude, n'est à peu-près que de 250.

Qu'il m'en coute, Comtesse, d'écrire tous ces détails ! Peut-être autant qu'à vous de les lire, car vous aimez le brillant, comme toutes les femmes d'esprit ; mais nos amis *Géographes* m'accuseraient de négligence, si je les oubliais dans un pays tout-à-fait inconnu. où jamais un Blanc n'a porté ses pas. Nos *politiques* s'en plaindraient également, surtout nos deux F......, notre B...... et

notre S...... ; car ils en ont besoin pour éviter de se tromper dans les fréquens partages, qu'ils font du monde entier.

Dans une excursion, que je fis au S.-O., je trouvai huit petits Lacs, sans noms, qui communiquent tous ensemble, et dont la Rivière aux Gravois est le débouché. Ces Lacs semblent semés négligemment ça et là par la Nature, au milieu d'un pays tantôt sombre, tantôt riant, entrecoupé de plaines, et de coteaux, et qui offre des paysages enchantés, qui défient le pinceau des Claudes, et des Dejardins. J'ai voulu y passer la nuit pour jouir plus longtems, et à toute heure, des impressions, qu'ils faisaient sur mon âme. Je les ai consacrés à cette famille, à laquelle je suis si liée d'amitié, et je les ai nommés Aléxandre, Lavinius, Avérard, Frederica, Adèle, Magdaleine, Virginie, et Eléonore. La pureté des eaux de ces Lacs était pour moi l'image de celle de leurs âmes, et leur union me rappelait cet amour, qui les lient si tendrement ensemble.

Tous ces pays sont parsemés d'une quantité innombrables d'érables, ou arbres à sucre, que les Sauvages partagent en différentes sucreries. La sève de l'arbre découle par des incisions, que les Sauvages font au printems, au pied du tronc. Des cuvettes faîtes d'écorce de bouleau la reçoivent. On la dépose dans le laboratoire de chaque sucrerie ; on la fait bouillir dans de grandes chaudières, jusqu'à ce que la partie aqueuse soit évaporée ; la lie descend au fond, et la substance saccarine demeure attachée aux parois du vaisseau ; alors le sucre est fait.

Il leur est d'une grande ressource. Ils l'échangent pour des articles de première nécessité. Il leur fournit une nourriture excellente et saine, et pris en tisane, ou dans de l'eau pure, il offre un remède efficace pour les maux d'estomac, et la colique. C'est le remède favori de leurs docteurs charlatans, et de leurs prêtres imposteurs ;

car ils en empruntent la vertu, pour attribuer à leurs jongleries, la guérison qu'il opère sur les malades.

Je suis parfois indisposé, parceque, quand je trouve des fruits sauvages, la faim me fait oublier souvent le précepte de l'école de Salerne, *quantitas* et *qualitas*. Alors je prends un peu de sucre dans une décoction, de simples qui m'ont été indiquées, et surtout de bois de cerisier sauvage, et la guérison est faite. Je retournai au camp du *Grand Lièvre*, pour engager un sauvage, qui, avec mon *Bois Brûlé*, m'accompagnât dans la continuation de ma promenade, et pour acheter le canot de la tragi-comédie de la Rivière Rouge; car je voudrais le faire parvenir, s'il était possible, jusqu'à ma chaumière champêtre, et le garder avec mes curiosités Sauvages, comme un souvenir et un trophée de mes travaux, dans ces promenades trans-atlantiques.

Tous les grands de la tribu étaient assemblés *en Grande Loge de Medicine.*

Comme je n'appartenais à aucun des cinq mondes des Sauvages, c'est à dire, ni au monde Français, ni à l'Anglais, ni à l'Espagnol, ni à l'Américain, ni au leur, et que conséquemment, comme homme d'un monde inconnu, je ne pouvais pas être regardé comme profane, il me fut permis d'entrer.

Ils étaient occupés à bénir leurs racines magiques. Le Grand Homme de Medecine, *Piscientha Onicy Asciatophy*, entonait leurs pseaumes, et chaque initié chantait à son tour son verset. Les racines passaient dans les mains de chacun, et revenaient entre les mains du *Grand Homme*, qui en achevait la consécration. L'on mangea ensuite; car tout se termine par là; et je mangeai aussi. J'étais encore dans le camp, lorsqu'un de ces mêmes sectaires mourait empoisonné. Au repas on avait servi à chacun sa portion, dans une écorce séparée; on avait assaisonné la sienne d'une de ces médecines, qu'il avait lui-même

bénies avec les autres. C'était un Sauvage suspect au Grand Homme de Médecine.

En pareil cas toute vengeance se tait; personne n'en parle, pas même les parens; c'est en secret seulement, qu'on le pleure. Son cœur est brulé à part. Les jongleurs en conservent les cendres, et les distribuent, dans l'occasion, aux bons croyans, comme des amulettes prodigieuses. Je le vis, il mourait en paix; et ceux de la hutte, hommes, femmes et enfans, faisaient leurs affaires, avec un sang-froid, une indifférence épouvantables, sans même tourner les yeux sur lui. Cet acte, Comtesse, m'en rappela tant d'autres, qui m'ont fait gémir et frisonner sur les terribles effets de l'imposture et de la superstition. Je m'en allai, la tête baissée, les mains derrière le dos, pénétré de milles réflexions pénibles.

La rivière du Grand Portage est ainsi appelée par les Sauvages, parcequ'il y a quelques tems, des orages terribles, en renversant presqu'entièrement une forêt, qui borde ses rivages, a encombré son lit de ses arbres abattus, entravé la navigation, et forcé conséquemment ceux qui voudraient la naviguer à faire un grand portage; mais cette rivière est la véritable Rivière Rouge, ou Sanglante. Elle se jette au Sud dans le lac, et en sort, comme nous l'avons vu, au Nord-Ouest. C'est l'opinion des Sauvages eux-mêmes, et l'on peut facilement argumenter à son appui.

Il est de la théorie des anciens Géographes, que les sources d'une rivière, qui sont le plus en droite ligne avec son embouchure, doivent être considérées comme les principales, et surtout, quand elles partent d'un point cardinal, et descendent vers celui, qui lui est directement opposé; cette théorie parait fondée sur la Nature, et la Raison. Il faut donc voir où sont les sources de la rivière du Grand Portage.

Je partis du Lac Rouge, dans la matinée du 26. Le commencement du Portage est entre la

rivière de ce nom, et la rivière des Dorés. Il a environ 15 milles de route; j'engageai donc un autre Sauvage et son cheval, afin de le franchir plus commodément. Le pays est beau, mais, parfois, il est impénétrable.

A moitié chemin, un joli petit lac, entouré de Cyprés, m'arrêta. Il n'a ni entrée, ni sortie; ses eaux sont sombres, comme les objets, qui s'y réfléchissent, et une caverne, où l'eau est immobile comme partout ailleurs, me rappella la grotte de la Sybille de Cumes; mais comme je ne suis pas un Enée, je ne jugeai pas à propos d'y entrer. Ce lac étant sans nom, je l'appelai le *Lac Averne*, du Nouveau Monde.

Le soir, après bien des fatigues, et après avoir essuyé un orage, qui n'était pas des plus agréables, nous arrivâmes au bout du Portage, près d'un petit lac, que nous appelâmes lac *des Pins*, à cause de la grande quantité de ces arbres, qui l'entourent. Ses eaux forment la rivière des Dorés, qui coule du Sud au Nord. A l'Ouest il communique avec un autre petit lac, qui n'a point d'entrée, et qui, par des bouillonnemens continuels, ferait croire, qu'il reçoit ses eaux de dessous terre.

Le lendemain, 27, je renvoyai le cheval et le Sauvage surnuméraire; car n'ayant rien à manger, que ce que nous pouvions nous procurer avec nos fusils, nous étions déjà trop de trois. Nous traversâmes le petit lac, toujours du Nord au Sud, et là commence un autre portage de 4 milles.

Le Sauvage se chargea du canot; le *Bois-Brulé* de ce qu'il pouvait porter; et moi du reste. Vous riez, Comtesse! et moi aussi. A la fin, puisque je suis devenu une bête de somme, on ne m'accusera plus d'être *un homme sans patience*.

Je marchais assez lestement, et je n'avais pas mauvaise tournure pour un homme, que les ronces et les épines accrochaient de toutes parts.

Delille même, pour qui tout est rose et jasmin, aurait ici changé de ton. Et moi, Comtesse, je ne disais mot.

Au bout de ce calvaire, on trouve la Rivière du Grand Portage. On s'y embarque, on la remonte, et on traverse deux lacs, qu'elle forme, en passant, chacun d'environ cinq ou six milles de tour, semés par la Nature de riz sauvage; mais malheureusement il était encòre bien loin d'etre mûr. Une famille de Sauvages. que nous y trouvâmes, en glanait quelques épis ça et là, mais ils ne servaient. qu'à en faire sentir davantage la privation. et à aiguiser notre appétit. Nous les appelâmes *Manomeny-Kany-aguen*, ou les Lacs du Riz Sauvage.

Après cinq ou six milles, en remontant toujours vers le S., nous entrâmes dans un superbe lac, formé aussi par les eaux de la rivière, et qui n'a autres issues, que son entrée, et sa sortie.

Sa forme est en demi-lune. Une île charmante en orne le centre: il a environ 20 milles de tour. Les Sauvages l'appèlent *Puposky-Wizâ-Kany-aguen*, c'est-à-dire *la fin des terres tremblantes.* Cette étymologie est très correcte, car presque tout le pays, que nous avons parcouru, depuis le Lac des Pins, flotte, pour ainsi dire, sur les eaux. Le pied s'enfonce avec la motte qu'il presse, et celle-ci reprend son niveau, lorsque le pied la laisse. Ce lac se trouve précisement à peu de distance de terres hautes, qui séparent les eaux, qui tombent vers le N., de celles qui tombent vers le S.

J'y ai passé une partie de la journée de mon arrivée, et toute la nuit suivante. Nous y avons fait bonne chasse de canards, qui y abondent. et y font leurs nids. Nous en avons aussi salé pour nous menager un peu de provision. dont il nous arrive souvent de manquer. Dans la matinée du 28. nous reprimes notre navigation sur la riviere, qui a son entrée au S. du Lac.

pourrait peut-être avoir effacé les traces extérieures, et superficielles d'un volcan, et le bassin du Lac pourrait néanmoins en être l'effet, et le cratère. Où ces eaux vont-elles? C'est, je crois, ce qui est plus facile à résoudre, quoique on ne leur trouve aucune sortie apparente.

Vous avez vu les sources de la rivière, que j'ai remontée jusqu'ici. Elles sont précisément au pied de la colline, et filtrent en ligne directe du bord septentrional du Lac, vers le centre. Elles sont les sources de la Rivière Sanglante.

De l'autre côté, vers le Sud, et également au pied de la colline, d'autres sources forment un joli petit bassin d'environ quatrevingt pas de circonférence. Ces eaux filtrent aussi du Lac: et ces sources!..... Ce sont les sources du Missisippi.

Ce Lac fournit donc les sources les plus méridionales de la Rivière Rouge, que j'appelerai désormais de son vrai nom, la Rivière Sanglante; et les sources les plus septentrionales du Mississippi; les sources inconnues de l'une et de l'autre.

Ce Lac a trois milles de tour, environ; il est fait en forme de cœur; et il parle à l'âme. La mienne en a été émue. Il était juste de le tirer du silence, où la Géographie, après tant d'Expéditions, le laissait encore, et de le faire connaitre au Monde d'une manière distinguée. Je lui ai donné le nom de cette Dame respectable, dont la vie, comme il a été dit par son illustre amie, Madame la Comtesse d'Albany, *a été un cours de morale en action, la mort, une calamité pour tous ceux, qui avaient le bonheur de la connaître*, et dont la mémoire se renouvelle sans cesse avec la vénération, et la douleur de tous ceux, qui savent apprécier la bienfaisance et la vertu. J'ai appelé ce lac, le *Lac Julie*, et les sources des deux fleuves, *les Sources Juliennes de la Rivière Sanglante*; *les Sources Juliennes du Mississiby*, qui en langue Algonquine signifie le *Père des Fleuves*.

Je crus voir l'ombre de Colombo, d'Americo Vespucci, des Cabotto, de Verazani, &c., assister avec joie à cette grande cérémonie, et se féliciter, qu'un de leurs compatriotes vînt réveiller, par de nouvelles découvertes, le souvenir des services qu'ils ont rendus au Monde entier par leurs talens, leurs exploits, et leurs vertus.

Je ne saurais vous dire exactement la latitude, ni la longitude de ce point intéressant, car je n'ai aucun des instrumens nécessaires pour une telle opération ; et, pour parler franchement, quand même j'en aurais, je ne saurais peut-être pas m'en servir d'une manière satisfaisante. L'astronomie n'a été qu'un accessoire momentané de mon éducation, qui ne visait a rien ; c'est une des fautes de nos pays : l'éducation, de qui que ce soit, devrait toujours avoir un but principal et déterminé : et, comme vous savez, Comtesse, je me suis occupé plutôt de ce que les hommes doivent faire, et ne pas faire sur la Terre, que de ce qu'ils peuvent avoir à contempler, ou à deviner dans les Cieux. Au reste ce n'est que pour le mieux ; car, puisque Mr. Melish est bien loin d'être d'accord avec Mr. Schoolcraft, le Major Long avec Mr. Tardieu, même sur les dégrés de pays déjà connus, on a lieu de croire, qu'il est bien difficile de trouver un Sextant fidèle. J'évite ainsi d'induire aussi le monde en erreur. Cependant je pense, qu'on peut les estimer à 48 et 45, de latitude, et à 18 et 30, de longitude occidentale du Méridien de Washington. Sa distance du Lac Rouge, ou Sanglant, est à-peu-près de 70 milles.

Mon Sauvage, et mon Bois-Brûlé m'avertissent, pour la troisième fois, que la table est servie. Occupé de tout ce que la Nature a de plus imposant, de plus sublime ; l'âme pénétrée des sentimens qu'inspirent ces lieux solitaires et vénérables, et des ceux, que réveille encore le nom, que je viens de leur donner, j'oubliais ce que je dois à mon existence.

LETTRE IX.

Des Sources Juliennes du MISSISSIPPI, et de la RIVIERE SANGLANTE, au Lac des Sables.

Du Lac des Sables, le 20 Septembre 1823.

Dans ma dernière lettre, Comtesse, je vous ai laissée aux sources Juliennes de la Rivière Sanglante, et du Mississippi. Nous avons vu la plus grande partie de la première ; suivons maintenant la seconde : j'espère, si le Ciel exauce mes vœux, vous conduire jusqu'à ses embouchures. Nous serons les seuls, alors, qui l'auront parcourue toute entière.

Les Sources Juliennes du Mississippi coulent, par une issue étroite de trois milles de cours, dans le Lac de la Tortue. Si je n'avais pas craint d'aventurer mon canot à travers les broussailles impénétrables, qui en empêchent le portage, j'en aurais commencé la navigation de l'endroit même, où elles jaillissent.

Je ne puis me lasser d'examiner, et d'admirer les moindres objets, qui environnent ce lieu. Ce Fleuve Majestueusx, qui embrasse un Monde, qui mugit dans ses cataractes, n'est, à ses sources, qu'une Naïade craintive, qui sort furtivement du milieu des roseaux, et des broussailles, qui obstruent sa marche. Ce Mississippi fameux, dont le cours, dit-on, est de douze cents lieux, et qui voit naviguer dans ses eaux des navires, et des *steam-boats*, de la grandeur des frégates, n'est à sa source, qu'un petit ruisseau, d'une eau crystalline, qui se cache dans les joncs, et le riz Sauvage, qui semblent insulter à sa naissance. J'y vis une grande leçon pour les Parvenus orgueilleux, et l'image de cet esclave de l'Antiquité, qui, placé sur le char du triomphateur, lui répétait

à l'oreille " *Respice post te, et homimem esse memento.*" Enfin mon imagination, qui se figurait y voir des montagnes escarpées verser à grands flots les eaux de cette rivière souveraine, demeura frappée d'étonnement de n'y trouver, qu'un pays plat éternel, et flottant sur l'eau.

Le Lac de la Tortue, que les Sauvages appellent *Mikinako-a guay-guen*, n'a point reçu son nom de sa forme, comme les Géographes nous l'ont donné à croire; mais d'une Tortue, d'une grosseur extraordinaire, que les Sauvages y trouvèrent, il y a environ cent ans, qu'ils nourissaient de tout ce qu'ils pouvaient lui offrir de plus délicieux, et que, tels que les Egyptiens, ils adorèrent pendant longtems, comme un grand *Manitou.*

Jamais ni voyageur, ni missionaire, ni géographes, ni faiseur d'expéditions n'a vu ce Lac. On écrit souvent des contes, que les Peuples Rouges débitent ou pour tromper les Blancs, ou pour cacher leurs croyances, ou leurs faiblesses. Vous n'entendez jamais un Sauvage discourir sur ses dieux, ni sur le culte, qu'il leur rend. Les questions théologiques, les prétentions de primatie religieuse, le despotisme de l'intolérance ne troublent pas un instant leur société, ni leurs ménages. Chacun va dans le Paradis, qu'il se crée, par la voie, que sa conscience, ou son instinct, lui montre. Les Sauvages m'ont avoué eux-mêmes, que, souvent, quand ils descendent aux établissemens des traiteurs, ils s'amusent à tromper leur crédulité par une quantité de fables, qui deviennent ensuite les oracles des Géographes, et des faiseurs de livres.

Ce Lac ressemble assez à un labyrinthe. La quantité prodigieuse de détroits, et de petites baies, qu'un grand nombre d'îles, et de péninsules y forment, le rend presque inextricable. En partant du point Nord, où les sources Juliennes du Mississippi entrent dans le lac, on le parcourt, l'espace de deux milles, directement au

Sud. On tourne à l'Est, à travers un détroit, formé par une île, et une langue de terre. On reprend au Sud; ensuite à l'Ouest, en doublant toujours des caps, et des promontoires; et enfin on arrive vers le S. S. E., là, où le Mississippi reprend son cours. Ce lac, en y comprenant toutes ses baies nombreuses, a, peut-être, plus de cent milles de tour. Il n'a d'autres issues, que l'entrée, et la sortie du Mississippi. Cependant le volume d'eau de ce fleuve, à l'endroit même, où il sort du lac, est si considérable, qu'il offre déjà une navigation sûre à des grands bateaux; ce qui me fait croire, que ce lac est entretenu aussi par des sources souterraines; et, en effet, le pays, qui l'entoure, est tout tremblant, pour me servir du terme, vraiment expressif, des Indiens. On marche dans ce pays-ci toujours sur l'eau, comme dans le pays de Naples toujours sur le feu: mais le premier de ces deux phénomènes est beaucoup plus étonnant que le second, car il est de la nature du feu de monter par tout, surtout lorsque sa force est expensive; mais on ne peut aucunement concevoir, comment une si grande quantité d'eau peut imbiber toutes ces terres si élevées, et que rien ne surmonte.

Le Mississippi tourne presqu'aussitôt à l'Est, ensuite au N.-E., par où il entre dans un joli lac, que je me suis permis de consacrer à votre nom, en l'appelant *Jeromine*. Il en sort à l'E. S.-E., et, aprés sept à huit milles, il en traverse un autre, que j'ai nommé *Monteleone*. pour célébrer la mémoire de ce personnage illustre, et lui offrir un souvenir de reconnaissance pour l'amitié, dont il m'a honoré, et dont la mort seule pouvait me priver. Il continue dans la même direction, environ une quinzaine de milles; il fait une pointe vers l'Est, et se dirige vers le S.-O., l'espace de quinze autres milles, jusqu'au confluent de la rivière, que les Sauvages appèlent *Sciasaïaguay-Sibi*, ou des Hérons, de la quantité de ces oi-

seaux, qui l'habitent ; elle coule du côté du N.-O. J'y passai la nuit du 2 du courant.

Mon Sauvage, qui avait chassé dans tous ces déserts, me dit que cette rivière était charmante, et que, par ce chemin, et au moyen d'un portage, on pourrait revenir au lac de la Tortue, gagnant au moins 20 milles. Il me flatta, enfin, qu'en la remontant en silence, nous pourrions trouver des ours, dont ses bords, pleins de fruits sauvages, abondent, et les tirer du canot. Je me décidai donc, à aller reconnaître ce racourci, et nous partimes le 3 au matin.

Cette rivière est vraiment une pierre de touche pour les âmes sensibles. Elle traverse une quantité de petits bassins, les plus rians, et les plus variés ; mais ce qui frappe principalement, c'est la beauté du lac, d'où elle sort. C'est un des plus charmans séjours de la Nature. Il est formé de deux bassins. Le premier, où l'on entre à l'Ouest, est en forme d'amphithéâtre. On franchit ensuite un petit détroit, au Nord, et l'œil découvre, dans l'autre bassin, une ellipse, ou un cirque. Ses bords sont imposans, par la majesté des arbres touffus, qui le couronnent. Je l'ai appelé *Torrigiani*.

On débarque au Nord, on fait un portage de 4 milles ; mais nous laissâmes là notre petit bagage, pendu à des arbres, et nous ne transportâmes, que nos armes et notre canot. On traverse une forêt sombre, et riche en martres, et la fin du portage aboutit à un autre lac, en forme de demi-cercle, que j'ai nommé *Antonelli*. Nous le traversâmes du Sud au Nord, l'espace de 4 ou 5 milles, dans sa largeur ; et, passant ensuite à travers un petit débouché, tout emcombré de joncs, et de riz sauvage, nous nous trouvâmes de nouveau au Mississippi, là, précisément, où il sort du lac de la Tortue. Nous y passâmes la nuit, et peu s'en fallut, qu'elle ne fut la dernière pour nous. Un orage terrible pensa nous écraser sous

les arbres, qu'il abattait comme des tulipes, et déracinait comme des carottes. A peine eûmes-nous le tems de nous sauver, avec le canot, au milieu d'une prairie, que nous trouvâmes, comme par miracle dans ces forêts. Si nous perdions le canot, nous étions, on peut dire, perdus nous-mêmes.

L'endroit d'où nous nous étions sauvés le soir, était tout jonché, le matin, d'arbres de haute futaie. La forêt du portage, que nous traversâmes de nouveau en était pareillement toute emcombrée, et l'eau limpide et tranquille de ces lacs était devenu trouble et agitée. Cette épouvantable convulsion du Ciel était, peut-être, ou la cause, ou l'effet d'une convulsion de la Terre. Mais sur ce pays tremblant, avec un ouragan qui faisait tout trembler, on ne pouvait guères distinguer un tremblement de terre. Mon Sauvage, pour nous sècher plutôt, avait allumé du feu sous un tas d'arbres, qui s'étaient croisés les uns sur les autres, en tombant. Nous eûmes bientôt un feu de joie, qui embrasait une partie de la forêt, et qui brule, peut-être, encore.

Près du Lac Torrigiani, sur la droite, en revenant sur nos pas, mon Sauvage satisfit ma curiosité sur un objet, qui l'avait excité depuis fort longtems.

Il est difficile, qu'un voyageur publie ses voyages, sans parler du Castor, quand même il n'aurait voyagé qu'en Afrique, où il n'y en a pas. Je voudrais éviter des répétitions, mais je ne me rappèle aucunement ce que ces Messieurs en ont écrit, chacun en particulier, pas même Buffon de son cabinet. Je vous communiquerai, Comtesse, ce que j'ai vu moi-même sur les lieux, et ce que j'ai appris touchant cet animal étonnant. Si j'en dis les mêmes choses, que les autres, celà servira à vous confirmer d'avantage dans ce que vous en saviez déjà ; s'il y a du nouveau vous me saurez gré d'avoir ajouté à vos connaissances.

Du côté de l'Ouest, on voit descendre dans le lac une petite rivière. Les castors en ont baricadé l'embouchure au moyen d'une chaussée, qu'un régiment d'ingénieurs n'aurait pu mieux faire ; l'eau reflue, et forme un étang, où ils ont bâtis leur quartier. Il faut observer qu'ils savent que cette rivière ne tarit jamais ; car, autrement, ils ne l'auraient pas choisie.

Les pieux plantés dans la terre, et les troncs d'arbres, qui les traversent, sont d'une grosseur, et d'une longueur considérables. Il est incroyable comment de si petits animaux peuvent transporter des pièces si énormes ; mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'ils ne se servent jamais des arbres abattus par le vent, ou par les hommes, mais ils les choisissent eux-mêmes, et coupent ceux qui leur semblent plus utiles pour leur bâtisse.

Ils les coupent toujours sur les bords des Lacs, ou des grandes Rivières, pour les transporter plus aisément au moyen du flottage.

Tandis que cinq, ou six d'entr'eux coupent, ou rongent de leurs dents, le pied de l'arbre, un autre se tient au milieu de la Rivière, et les avertit, ou d'un sifflement, ou en frappant de sa queue sur l'eau, quand il en voit pencher la cîme, pour que, tout en continuant à travailler, ils y mettent de la précaution, et se tiennent sur leurs gardes. Notez, Comtesse, qu'ils ne rongent jamais l'arbre du côté de la terre, mais toujours du côté de l'eau, pour qu'il ait absolument à tomber de ce même côté.

Toute la tribu alors réunit ses efforts, et le flotte à l'endroit désigné. Là, de leurs dents, ils éguisent les pieux ; de leurs griffes, ils font des trous profonds dans la terre, et, de leurs pattes, les plantent, et les enfoncent. Ils mettent des branches d'arbre à travers contre ces pieux ; ils en bouchent ensuite les insterstices avec du mortier, que les uns préparent, pendant que les au-

tres coupent les arbres, ou sont occupés à d'autres travaux ; car la tâche est distribuée de manière, qu'aucun d'eux ne demeure oisif. Ce mortier devient plus dur, et plus solide, que le meilleur cîment connu chez les Romains.

Quand la chaussée est achevée, et qu'ils l'ont éprouvée, pour savoir si elle répond à leurs fins, ils pratiquent, en bas de la même, une ouverture, en guise d'écluse, qu'ils ouvrent, et qu'ils ferment au besoin, pour laisser encore couler la rivière ; et ils commencent à bâtir leur maison au milieu du terrain, destiné à former l'étang. Jamais ils ne bâtissent la maison avant la chaussée, de crainte que celle-ci ne réussisse pas à leur gré, et qu'ils ne perdent ainsi leur tems, et leurs peines.

Leur maison, bâtie également en bois, et en mortier, est de deux étages, et double. Elle est longue, en proportion du nombre de la Tribu, qui doit l'habiter.

Le premier étage leur sert en commun, de magasin à vivres, et demeure sous l'eau ; le second leur sert de chambres à coucher, où chaque famille à son appartement ; et il est hors de l'eau.

Sous les fondemens de la maison, ils pratiquent une quantité d'issues, au moyen desquelles ils entrent, et ils sortent sous terre, sans être apperçus, pas même du Sauvage le plus vigilant ; elles aboutissent toutes loin de la maison, et à la partie du terrain, qui forme l'étang, ou aux Lacs, aux rivières, près desquels ordinairement ils s'établissent, pour avoir le choix de prendre cette direction, qui leur est plus commode, ou moins dangereuse, dans les différens incidens de leur vie.

Les Castors sont distribués en tribus, et, parfois, en petites bandes seulement, dont chacune a son chef : et l'ordre, et la discipline y régnent, beaucoup mieux, peut-être, que parmi les Sauvages, et, même, parmi les Nations civilisées.

Leurs magasins sont toujours, sans faute, approvisionnés en Eté, et aucun n'y touche, avant que la disette de l'Hyver ne se fasse sentir; à moins, que des circonstances extraordinaires n'en fassent sentir une nécessité absolue; mais jamais, dans aucun cas, aucun n'y entre, sans l'autorisation. et sans la présence du chef. Leurs vivres consistent, en général, en écorces d'arbres, principalement de saules, et de tous les arbres, qui appartiennent à la famille du peuplier. Quelquefois, lorsque l'écorce ne se trouve pas en quantité suffisante, ils en ramassent aussi le bois, et, dans ce cas, ils le coupent en morceaux avec leurs dents.

Chaque tribu a son territoire. Si quelqu'étranger est surpris en maraude, il est traduit devant le chef, qui, à la première fois, le chatie, *ad-correctionem*, et la seconde le prive de sa queue; ce qui est la plus grande disgrâce, qui puisse arriver à un Castor; car la queue est la charrette, sur laquelle ils transportent les pierres, où il en faut, le mortier, les vivres &c., et elle est aussi la truelle, dont elle représente précisément la forme, dont il se sert pour bâtir. Cet attentat à leur droit des gens est considéré, parmi eux, comme un si grand outrage, que toute la tribu du mutilé prend fait et cause pour lui, et part immédiatement pour en aller tirer vengeance.

Dans cette lutte, le parti vainqueur, usant du droit de la guerre, chasse le vaincu de son quartier; s'en empare; y place une garnison provisoire, et finalement y établit une colonie de jeunes Castors. A ce propos; une autre particularité de ces animaux admirables ne vous paraîtra pas moins étonnante.

La femelle du Castor met bas, ordinairement, dans le mois d'Avril, et elle fait jusqu'à quatre petits. Elle les nourrit, et les instruit soigneusement, pendant un année; c'est-à-dire, jusqu'à ce que la famille soit à la veille de prendre un

nouvel accroissement, et alors ces jeunes Castors, obligés de céder la place, bâtissent une nouvelle loge à côté de la maison paternelle, s'ils ne sont pas en grand nombre, autrement ils sont obligés d'aller, avec d'autres, former ailleurs une autre tribu, un autre établissement. Si, donc, dans ce temps, l'ennemi est chassé de son quartier, les vainqueurs y installent leurs petits de l'année, s'ils sont déjà en état d'être émancipés, c'est-à-dire, de se gouverner, d'eux-mêmes.

Les Sauvages m'ont raconté, d'une manière positive, un autre trait de ces animaux, mais il est si extraordinaire, que je vous laisse libre d'y croire, ou de le rejeter.

Ils prétendent, et il y en a qui soutient en avoir été témoin oculaire, que les deux chefs de deux Tribus belligérantes, vident quelquefois la querelle, par un combat singulier, en présence des deux armées ennemies, comme les peuples du Médiève, ou trois contre trois, comme les Horaces et les Curiaces de de l'Antiquité.

Les Castors se marient, et la mort seule les sépare. Ils punissent sérieusement les infidélités de leurs femelles, jusqu'à les tuer.

Quand ils sont malades, ils sont soignés entre eux attentivement. Les malades ont aussi leurs cris plaintifs, comme les hommes. Les Sauvages les chassent de la même manière, que vous les avez vus chasser le rat musqué, dans notre sixième promenade. Le rat musqué est un castor de second ordre. Il en a la figure en petit, et plusieurs de ses qualités, quoique son poil soit beaucoup inférieur en beauté, et en finesse. De plus en hiver les Sauvages font des trous dans la glace, qui couvre les étangs, qui environnent la maison des castors; ils les guètent au moment qu'ils sortent leur tête pour prendre l'air, et les tirent.

Le *Grand Lièvre*, au Lac Rouge, voulut me faire croire, qu'étant survenu à une bataille, que

deux tribus de Castor venaient de se livrer, il en avait trouvé sur le terrain une quinzaine, ou morts, ou expirans; et d'autres Sauvages, et *Sioux* et *Cypowais*, m'ont également assuré en avoir fait quelquefois une très bonne prise dans la même circonstance. Il est vrai, que quelquefois ils en prennent sans queue: J'en ai vu moi-même. Enfin ces animaux sont si extraordinaires, aux yeux mêmes des Sauvages, qu'ils les supposent des hommes, devenus castors, par la transfiguration; et, en les tuant, ils croyent leur rendre un très grand service; car ils disent, qu'ils les rendent à leur premier état. Voilà encore une doctrine, Comtesse, qui doit mettre dans un nouvel embarras ceux qui veulent ériger en système la religion de ces peuples. Mais il est tems que nous retournions au Mississippi.

Nous le rejoignîmes le soir du 3, à l'endroit, où nous l'avions quitté la veille, et nous y passâmes de nouveau la nuit. Nos Dieux Lares semblaient nous attendre, car le feu de l'avant-dernière nuit y était encore allumé.

Le 4, nous levâmes fort matin notre camp; et nous arrivâmes le soir au Lac du Cèdre Rouge, ainsi appellé à cause de la quantité de ces beaux arbres, dont le feuillage, d'un vert sombre, ombrage ses îles, et ses bords.

Le Mississippi, depuis l'embouchure de la Rivière des Hérons, n'en reçoit aucune autre; mais il passe, pour ainsi dire, toujours au milieu de l'eau, car tous ses bords sont noyés et tremblants, quoique variés de prairies, et de forêts. Son lit est toujours très profond; son cours doux, et uni. Il traverse, ou forme quatre superbes lacs, dont le plus grand a sept milles de tour environ, et le plus petit quatre. Je les ai appellés *les lacs de la Providence*, à cause des champs de riz sauvage, qu'elle y a formés, et dont les épis sont comme ceux de la Terre Promise. En sortant par le détroit du dernier, le fleuve entre dans le lac du

Cèdre Rouge, vers le Sud, et il en sort sur la gauche, vers l'E.-N.-E., dans le fond d'une baie, formée par une langue de terre, qui s'avance dans le lac vers le S.-S.-E. Sur la droite de l'entrée, un accident fortuit nous fit découvrir un Echo des plus étonnans, et peut-être unique. Il était nuit. Mon Sauvage, et mon Bois-Brulés faisaient les cris d'usage pour découvrir le camp volant des Sauvages, qui habitent ce lac. Leur voix se répétait mille fois, en s'éloignant petit à petit dans les forêts, et ne cessait, qu'après s'être perdue dans le lointain. Ce lac est le *non plus ultra* de toutes les découvertes, qui ont été tentées avant moi, dans ces régions. Aucun voyageur, aucune Expédition, aucun explorateur, ni Européen, ni Américain, n'a passé plus loin ; et c'est à ce lac, où Mr. Schoolcraft fixa les sources du Mississippi en 1819. Pour mieux célébrer cette heureuse découverte, cette époque glorieuse, il le rebaptisa, et l'appella *Lac Cassina*, du nom du Mr. Cass, Gouverneur du Territoire Michigan, qui était à la tête de l'Expédition. Mr. Schoolcraft en était l'historiographe.

Les Géographes, qui avaient déjà compris ce lac dans leurs Cartes, pourraient protester contre cette usurpation ; car il a enfreint le droit, qu'ils avaient acquis de l'appeller *Red Cedar Lake*, ou, Le Lac du Cèdre Rouge, nom depuis long-tems consacré par l'usage ; et *inveterata consuetudo pro lege custoditur.*

Vous me direz peut-être, Comtesse, que j'en ai *aussi baptisé une bonne quantité.* Il est vrai, mais mes lacs sont de vrais cathécumènes. Ils étaient non seulement étrangers à toute Carte, mais inconnus même au monde entier ; et j'espère, que, dans mes inaugurations, la Flatterie n'entre pour rien, car je n'y consacre, que de la vénération pour des morts, et de l'amitié pour des vivans. Ce Lac est aussi un grand lac, si l'on comprend dans son étendue celle de deux autres, auxquels

il communique, à l'Ouest, et au Sud, par le moyen de deux détroits. Des îles l'interceptent, et elles sont immenses, quoique elles aient paru petites à l'œil de l'observateur, qui n'a fait qu'entrer un moment dans son premier bassin, déjeuner, et s'en retourner, par le même chemin par où il était venu; satisfait de pouvoir dire aussi, *j'y fus*, et d'en avoir fait faire le portrait en miniature. Mais si on le parcourt un peu, on est surpris d'y découvrir une vaste étendue d'eau, où vous reconnaissez toujours plus évidemment, que, dans ces pays, plus qu'ailleurs, cet élement couvre plus de deux tiers de la terre, et on ne peut s'empêcher d'y admirer des sites vraiment pittoresques, et enchanteurs.

Des baies, et des promontoires varient la figure du premier bassin, et quatre îles le partagent en plusieurs bras. Une de ces îles est d'environ 25 milles en circonférence, et habitée par une centaine de Sauvages Cypowais. D'après l'opinion même de ces Sauvages, on peut donner à ce bassin presque 80 milles de tour. Celui, qui s'y joint au Sud, d'une forme ovale, et lugubrement entouré de pins, et de cyprès, est d'environ 8 milles de circuit. Le troisième, à l'Ouest, presque triangulaire, surmonté de deux îles, n'a guerés moins de 35 milles de périmètre. Au fond de ce dernier, à l'O.-N.-O., se trouve l'entrée d'une rivière assez considérable, que les Sauvages appèlent *Demizimaguamaguen-Sibi*, ou la rivière du lac Travers. Elle sort du lac, second de ce nom, 20 milles au-dessus de son embouchure, vers le N.-O. Ce lac communique vers l'Ouest, par une petite issue de deux ou trois milles, à un autre lac, que les Sauvages appèlent *Moscosaguaiguen*, ou lac de la Biche, qui ne reçoit aucun tributaire, et parait puiser aussi ses eaux dans le sein de la Terre. C'est là, à mon avis, qu'on peut fixer les sources occidentales du Mississippi.

Les sources Juliennes, ou Septentrionales du Mississippi sont à 100 milles environ du lac du Cèdre Rouge; c'est à dire 100 milles au-dessus de celles fixées par Mr. Schoolcraft; et les sources de la Biche, ou occidentales, en sont, je crois, à 40 milles. Reprenons le cours du fleuve.

A la sortie du lac du Cèdre Rouge il tourne à l'Est, et continue dans la même direction jusqu'au lac Winepec, qui a environ 50 milles de tour. Il le traverse, et en sort vers l'E.-S.-E. A quelque distance de là, il forme un petit lac de 4 ou 5 milles de tour, et à 25 ou 30 milles plus loin, descendant toujours vers l'E.-S.-E., il reçoit à droite la rivière de la Sangsue, *Cazaguguagine-Sibi*, qui est la première rivière tributaire, qu'on trouve au-dessous du lac du Cèdre Rouge, pendant l'espace d'environ 70 milles.

Sa profondeur et sa marche sont toujours les mêmes, et on pourrait dire, que ces pays le baignent, plutôt qu'il ne baigne ces pays, car de quelque part qu'on se tourne, vers ses bords, on ne voit que de l'eau et des terres tremblantes. Dans la nuit du 6, afin d'éviter le contact de l'eau, je m'étais construit un triple plancher de branches d'arbres, sur lequel j'avais étendu ma peau d'ours. Malgré ces précautions, je ne pus me garantir des jets d'eau, qui jaillissaient de dessous moi; et chaque fois, que je me tournais je me sentais bercer, ou je flottais, en quelque sorte, comme un autre Apollon dans l'Ile de Delos.

En lisant ces pages, Comtesse, votre amitié s'allarme à chaque feuille, que vous tournez. Vous craignez de me voir succomber aux fatigues d'un genre de vie, si nouveau. Rassurez-vous, cependant, car je n'ai pas même éprouvé un mal de tête, quoique tous les matins je me trouve aussi mouillé par la rosée, qui tombe du Ciel, que par l'eau qui jaillit de la Terre; quoiqu'exposé toujours à la belle étoile, je sois entièrement en butte, et à l'inclémence du tems, et

aux assauts des moustiques, des taons, des fourmis, des reptiles, &c.; quoique mon fusil seul serve à appaiser ma faim, les rivières ma soif; quoiqu'enfin je sois environné de toute sorte de *misère*. Jugez par là, Comtesse, à quelle élévation ces pays se trouvent pour que l'air soit assez pur, et élastique, pour pouvoir me donner la force, et la vigueur de résister contre tant d'incommodité, et de dangers.

La nuit du 7 je couchai à l'embouchure de cette même rivière de la Sangsue. Le lac d'où elle sort est une nouvelle Colchide, où un autre Jason, trouva aussi la Toison d'Or. Il excita ma curiosité, et je me décidai à y aller.

Nous arrivâmes la soirée du 8 au lac *Sogahyguen*, ou *Vaseux*. Il est aussi, comme ceux de la *Providence*, tout couvert de riz sauvage. Une seule rivière se jette dans celle de la Sangsue, avant d'arriver au lac. Les Sauvages l'appèlent *Bagatwa-Sibi*, ou du Hibou; elle descend du Nord. Par cette rivière, et au moyen de quelques portages, on peut aussi monter au lac du Cèdre Rouge.

Le 9 nous arrivâmes au lac de la Sangsue, *Kazagasquagime-guen*, et à l'Ile de *Macuwa*, ou de l'*Ours*, où nous trouvâmes campée une grande bande de *Cypowais Pilleurs*, ainsi appelés, parcequ'ils pillèrent et massacrèrent les premiers Canadiens, qui poussèrent leur commerce jusques là.

Cette bande est très considérable, et très guerrière; je la trouvai divisée par deux factions, dont une est animée par l'esprit de la légitimité, et l'autre par l'esprit opposé. Le *Pokeskononepé*, ou le *Tems Couvert*, dispute, en usurpateur, la couronne et l'Empire au chef *Esquibusicoge*, ou la *Gueule Platte*, qui les possède par droit héréditaire; mais comme ces Sauvages, plus que les autres, ont besoin d'un homme vaillant, et actif, qui sache les faire triompher des *Sioux*, qu les



harcellent souvent, plutôt que d'un fainéant vicieux et poltron, qui se repose toujours à l'ombre de son arbre généalogique, et qui n'a d'autre mérite, que celui, que ses flatteurs lui accordent, le Tems Couvert est supporté par la majorité. Le gouvernement des Etats-Unis les reconnait tous les deux ; le *Tems Couvert*, parce qu'il prêche en leur faveur ; la *Gueule Platte*, pour le détacher des Anglais, dont il est l'ami ; et principalement, je crois, parcequ'il est prudent de faire régner la division dans une Bande puissante, etdont l'affection est très douteuse. Pour moi, d'après ce que j'ai pu observer sur le lieu, j'ai été tenté de croire que tout celà pourrait être aussi une farce née de la malice Sauvage, dont le but serait de mieux se ménager les moyens d'être caressés par les deux nations ; et en effet ils prennent de riches cadeaux de l'une et de l'autre, avec les mêmes phrases *d'amitié*, de *dévouement*, de *fidélité &c.* Dans l'occasion ils se donneront à celui, qui saura le mieux intriguer, et les payer plus généreusement. Ils seront aux Anglais, probablement. Le fait est que les deux chefs règnent chacun sur ses partisans, ou ponr mieux dire, ils sont tous les deux les esclaves de leur parti.

A mon arrivée je les ai trouvés agités par une antre affaire, qui mettait une nouvelle dissention parmi les deux partis. Le gendre du *Tems Couvert* avait été tué par les *Sioux* peu de jours avant, et ils avaient en même tems reçu la nouvelle de l'affaire de la Rivière Cayenne, et de ce qui m'était arrivé sur la Rivière Sanglante. La *Gueule Platte* cria immédiatement à la guerre, et voulait la formation d'une armée, dont il ne faisait presque jamais partie. Le *Tems Couvert*, qui n'est pas un sot, soupçonnant dans cette ardeur guerrière, dans ce zèle extraordinaire, l'intention de l'éloigner, pour profiter de son absence, s'est déclaré pour la *prudence* et la *modération*, quoique le principal offensé.

Je n'étais pas encore débarqué, qu'il convoqua aussitôt un conseil de ses chefs de guerre, qui sont les officiers supérieurs des armées Sauvages, il vint au devant de moi, et m'invita d'y assister ; notez que tous ces Sauvages m'avaient déjà vu au Fort St. Antony.

Il débuta par me dire, que le *Grand Esprit* m'avait envoyé exprès pour leur donner des conseils salutaires. que, l'ami de leur père (l'Agent.) je devais dans une telle circonstance en remplir les fonctions ; que la division était dans le camp; que. le cœur déchiré par la mort de son gendre, et en même tems combattu par la réflexion, qu'il ne devait pas sacrifier ses *Cypowais* à sa vengeance personnelle, il avait besoin de consulter *cet Homme d'un autre Monde, qui déjà a fumé le calumet avec nous, et a été témoin de la paix que les Sioux nous ont jurée &c. &c.* Ma réponse ne fut pas longue. Je leur dis, que, étranger aux Américains, à l'Amérique, et aux Sauvages, je ne devais, et je ne voulais aucunement me mêler de leurs affaires, et encore moins de leurs brouilleries, mais, qu'en vertu de l'obligation où tout homme est de répondre de son mieux à la confiance de ceux, qui demandent son avis, je lui dirais, que le mien était, que puisqu'ils avaient en Mr. Tagliaferro un père, qui les aimait, et qui représentait le gouvernement, ils ne devaient rien entreprendre, sans son consentement ; que telles étaient aussi la volonté et les commendemens du *Grand Esprit.* La délibération du conseil fut conforme à ces principes, et le *Tems Couvert* s'offrit de m'accompagner jusqu'au Fort St. Anthony pour consulter son père.

Quelques momens après la *Gueule Platte* m'envoya quérir. J'y fus. Je le trouvai étendu dans sa tente, comme le vieux Silène, en état d'ivresse; il était aussi entouré de ses partisans. Il entama un discours, et parut vouloir dire beaucoup de choses ; mais je l'arrêtai dès l'éxorde, et je me bornai à lui observer, que les guerres, en géné-

ral, ne servent, qu'à assouvir les passions et les vues ou de quelques ambitieux, ou de quelques despotes; que le bien public en est seulement le prétexte, et le peuple la victime. Qu'au reste, je n'avais rien à démêler avec eux, que je n'avais ni le tems, ni la volonté de m'occuper de leurs différens, et que je me référais à ce que j'avais jugé à propos de suggérer dans l'autre conseil; ce qui devait déjà lui être connu, car j'avais remarqué, qu'il y avait aussi parmi les Sauvages de ces êtres neutres de la Grèce, qui se trouvent partout, Caméolons de toutes les couleurs.

Ce Chef, Roi, peu satisfait de mes observations, et voulant repousser la vérité par l'imposture, fit consulter l'oracle sur le sort de la guerre, qu'il voulait entreprendre. L'Oracle fut favorable. Celui qui le rendait était un des siens.

Je ne puis revenir de mon étonnement en voyant ces peuples Sauvages renouveller à chaque instant les usages et les cérémonies de l'Antiquité. Leurs Oracles parlèrent précisément par les mêmes moyens, qu'autrefois parlait celui de Delphes. Au lieu de la Pythie, un de leurs prêtres s'assied sur un trépied troué. On le couvre tout à fait avec une cloche d'écorce de bouleau, ayant une ouverture ronde à son sommet, d'où sort la voix céleste. Au-dessous du trépied, un tuyeau, également d'écorce, communique sous terre à un fourneau, où l'on fait bouillir une chaudière remplie d'eau, et d'herbes aromatiques, dont la vapeur passe par le tuyeau, et va échauffer, et enivrer de prophéties la tête du jongleur, qui pousse des cris de possédé, et emprunte un langage, qui n'est intelligible, qu'aux Coriphées de la *Grande Medicine*. Mon *Bois Brulé* lui-même, quoique très versé dans la langue Algonquine, n'y comprit rien du tout. Ce qui est singulier, c'est que la jalousie de métier exclut de cette cérémonie les prêtres étrangers, comme chez les peuples Anciens et Modernes, et j'eus peine à les persua-

der, que je n'appartenais aucunement au sacerdoce, pour obtenir d'y assister. On m'a dit, qu'on se sert d'un moyen semblable pour faire prendre à leurs malades des bains de vapeur ; et quelquefois, même, pour étouffer ceux, dont la *Grande Medicine* veut se défaire.

Je fus spectateur de la cérémonie funêbre faite à l'honneur des manes du gendre du *Temps Couvert*, dont le corps était aussi resté entre les mains des Sioux, et qu'on soupçonnait avoir servi à un repas. Ce que je trouvai bien singulier, et bien plaisant, dans cette comédie mortuaire, ce fut, qu'au moment, que les uns pleuraient, et hurlaient d'une manière à faire peur, les autres chantaient, et dansaient comme des foux. Je fus tenté bien des fois de rire ; mais il y avait là, ce qu'il y avait aussi chez les anciens, qui payaient à la fois et les *Preficha*, et les *Tibicines;* conséquemment je me contins par respect pour l'*Antiquité.* Dans une autre cérémonie funéraire pour un mort, qui appartenait à la Grande Médecine, et à laquelle, comme *homme d'un autre monde*. il me fut aussi permis d'assister, on faisait la même chose. Mais, de plus, au repas, on servait aussi au défunt sa portion de tout ce que nous mangions, tandis que d'autres se meurtrissaient, se blessaient, et faisaient couler leur sang sur lui, et sur ses mêts. Sa femme lui fît cadeau de tous ses cheveux, et de ses haillons ; avec lesquels, ainsi qu'avec ses armes, ses mêts, ses ornemens, et son sac de médecine mystique, on le renferma dans la peau, qui avait été son dernier manteau. On l'attacha avec de l'écorce de bois blanc, dont ils font des cordes très solides, les seules dont ils fassent usage ; et, au lieu de l'enterrer, on le suspendit à un grand chêne. La raison en fut, que, comme son manitou favori était l'aigle, son âme prendrait mieux son essort de là pour voler avec lui au Paradis. Voila, Comtesse, un nouveau trait de l'Antiquité. Le chêne est aussi

chez les Sauvages l'arbre consacré à l'aigle, c'est-à-dire, à Jupiter.

Mr. Pike, chef d'une Expédition, que le gouvernement des Etats-Unis envoya en 1805, pour découvrir les sources du Mississippi, les fixa à ce Lac, quoique la Rivière la Sangsue, qui s'y jette au N.-N.-O., remonte encore à plus de 50 milles. Mais c'était en hyver, il faisait un froid terrible; et on trouve difficilement des sources, à travers les glaces. Il n'y a pas de doute, que Mr. Pike, dans une autre saison, et avec moins d'embarras à sa suite, n'eut poussé plus loin ses découvertes. C'était un homme entreprenant et courageux; et son Expédition vers le Nouveau Mexique, et sa mort glorieuse au champ de l'honneur, méritent une place dans l'Histoire.

Ce Lac est entrecoupé d'îles et de presqu'îles considérables. Ces dernières y forment une quantité de baies profondes, qui semblent être autant de lacs séparés. Celle qui est au Nord du camp Sauvage, est d'une perspective théatrale. Des promontoires, qui s'avancent graduellement des deux côtés, réprésentent les coulisses. Ce lac a une infinité d'issues, qui, au moyen de quelques portages, donnent aux Indiens la facilité de parcourir, en tout sens, avec leurs canots, toutes les régions environnantes, et des chemins de traverse, qui épargnent les détours immenses, qu'il faut parcourir, en y entrant par le Mississippi, et l'embouchure de la Rivière la Sangsue.

En remontant cette dernière, l'espace d'environ 15 milles, traversant ensuite deux lacs, et faisant deux portages, on va dans un jour au Lac du Cèdre Rouge, et le dernier portage aboutit dans son petit bassin méridional.

A l'Ouest on rejoint la Rivière des Plumes de Corbeau, qui se jette à l'Est dans le Mississippi, et remonte au N.-O. jusque près du Lac de la Queue de Loutre,

Au Sud on descend au Mississippi, par le mo-

yen de la Rivière aux Pins, et au S.-E-., par celle des Sa les, que Pike a nommée Pike.

La journée, et la nuit du 12 furent les plus terribles de ma vie. Je tremble toutes les fois, que j'y pense; mais grace au Ciel, je ne tremblais point alors. Je me rappelai, que si je donnais le moindre signe de frayeur devant les Sauvages, j'étais perdu. Je conservai donc mon sang froid.

Un nombre de ces Sauvages, qui boivent aux deux coupes dorées, venaient de faire une visite aux agens Anglais. à l'Ile Romaine, sur le Lac Huron, et des bariques de *Whiskey* figuraient parmi les présens, qu'ils en avaient reçu. Il circula dans tout le camp. et tout le monde en eut bientôt la tête échauffée.

Il est d'usage, en général, que les Sauvagesses, lorsqu'elles s'apperçoivent. que l'ivresse est dans la teute, ou dans le campement, ont la sagesse d'observer la plus grande sobriété, pour pouvoir prévenir, ou modérer les funestes effets de l'intempérance de l'autre sexe. Mais cette fois-ci les femmes étaient plus soûles que les hommes; et, à l'exception de quelques jeunes gens, ils étaient tous plongés dans la plus affreuse ivresse.

L'Enfer de Virgile, et du Dante; celui même que l'Orcagna a peint à Ste *Maria Novella*, à Florence, sous des figures si épouvantables, ne sont que de faibles esquisses, en comparaison du tableau de terreur et de mort déployé dans cette scène tragique. On y voyait, dans toute leur horreur, les Bacchantes, les Furies, les Euménides, Méduse, et tous les monstres de la Fable et de l'Histoire.

Les haines, les jalousies, les anciennes querelles, les antipathies mortelles, toutes ces passions féroces étaient réveillées et aux prises. Les cris des femmes et des enfans, confondus avec les hurlemens de ces Cannibales, et les aboiemens des chiens, ajoutaient encore le supplice des oreilles, aux horreurs, dont les yeux étaient témoins.

Assis, sur une butte de terre, avec mon couteau à ma ceinture, mon fusil à la main, et mon épée à mon côté, à demi dégaînée, je demeurais spectateur, attentivement immobile. J'étois souvent menacé, et je ne répondais jamais, que par un silence expressif, qui leur disait, que j'étais prêt à frapper sur le premier, qui oserait être aggresseur. Mon Bois Brûlé s'était caché, et j'eus bien de la peine à le rallier à côté de moi, où il parût à la fin rassuré plus qu'ailleurs; car il demeura persuadé, qu'il y avait plus de probabilité d'échapper à la catastrophe par le courage et la résolution, que par l'indécision et l'épouvante.

Mais il me fallût quitter mon retranchement pour quelques instans. La vie du chef *Tems-Couvert* était en danger. J'étais son hôte, et il était père de la belle *Woascita*, qui, en m'avertissant deux fois des complôts, que l'on faisait contre moi, et animant ainsi l'expression menaçante, et féroce de mon aspect, m'avait sauvé deux fois la mienne. J'accourus avec elle et mon Bois Brûlé, qui était devenu un héros, et nous le sauvâmes, en désarmant de leurs couteaux les deux assassins, qui l'avaient attaqué, et contre le quels il se défendait en lion, avec un morceau de bois. Nous le poussâmes dans sa tente, et le recommandâmes à un chef de guerre, son intime ami, pour qu'il le gardât, et ne le laissât pas sortir. Il trouva un couteau, qui avait été caché; et, soit par une impulsion naturelle aux Sauvages de frapper une victime quelconque dans leur colère, soit par erreur, il tombe sur son ami, et le perce de coups; nous retournâmes à ses cris, et heureusement assez tôt pour prévenir un meurtre.

Ici, Comtesse, un trait digne du cœur le plus noble, le plus généreux, me remplît de surprise et d'attendrissement.

Le fils du blessé, jeune homme de 18 ans, en-

tre dans la tente ; il regarde avec une horrible dignité l'assassin de l'auteur de ses jours. il lui dit avec un sang froid héroïque : " Tu as *dardé* " mon père......ton ami.....Je devrais, et je pour- " rais le venger...... ; mais tu ne l'aurais pas fait, " si tu n'étais pas ivre.....Je te pardonne." Je vis Rome et la Grèce réunies dans ce jeune Sauvage, le fils du Cœur-d'Ours. Il fut le héros de la journée. Non-seulement il sut résister à l'appât d'une liqueur, si attrayante pour les Sauvages, mais il contribua beaucoup à tempérer les effets de sa fatale influence. Je l'embrassai avec des sentimens, que je n'avais jamais sentis pour ces peuples barbares. La conduite héroïque de ce jeune homme est une de ces circonstances, qui répandent tant de contradictions sur le caractère des Sauvages, et les rendent toujours plus difficiles à définir. Pour lui témoigner mon admiration, je lui donnai une certaine quantité de poudre ; le plus riche présent, que je pusse lui faire, dans la circonstance. Je lui aurais donné un empire.

Le dénombrement du lendemain donna vingt-quatre blessés, dont sept mortellement, et deux morts ; un de ceux-ci était mon pauvre Sauvage du Lac Rouge.

Mon Bois Brûlé avait reçu aussi une blessure à la main. Au reste il désirait de revoir sa famille, et avec raison, car les vivres, que je leur avait laissés, devaient être consommés ; et sans lui ils ne pouvaient guères pourvoir à leur existence. Je lui donnai les nouveaux témoignages de reconnaissance, qui restaient en mon pouvoir ; je lui achetai un canot pour s'en retourner, et je partis dans le mien avec le *Tems-Couvert*. Le camp était encore agité, et semblait menacé de nouvelles scènes d'horreurs. C'est aux ravages du whiskey, et aux guerres cruelles, qu'ils se font entr'eux, souvant sans cause, que les Sauvages doivent attribuer leur extinction progressive.

Le Lac était orageux, et j'étais toujours un mauvais navigateur. Quand nous fûmes dans la baie, qui reconduit à la sortie de la rivière, un vent impétueux venant du N.-O., nous jetta sur le rivage opposé. Nous nous rembarquâmes encore, mais tous nos efforts fûrent inutiles, et nous y passâmes la nuit du 13. Le 14 au matin, je débarquai à l'établissement de la Compagnie du Sud-Ouest, près de la sortie de la Rivière de la Sangsue, dans l'espoir de remplacer de quelque manière mon Bois-Brûlé; mais je n'y trouvai qu'un seul gardien. Il ne pouvait absolument quitter, et je fus obligé de continuer avec le seul *Tems-Couvert.* Néanmoins, je me fis donner tous les renseignemens nécessaires pour pouvoir tout observer jusqu'au Lac des Sables.

Nous reprîmes le Mississipi là où je l'avais laissé; à mon retour le riz sauvage était mûr. Nous étions donc au milieu de l'abondance, mais par un événement singulier, je touchais les fruits de ma bouche, comme Tantale, et je ne pouvais en manger.

En partant du Lac de la Sangsue, j'avais donné ma grande marmite à mon Bois-Brûlé, et n'en avais gardé qu'une petite, croyant que *Sa Majesté* en aurait une dans son équipement de voyage; mais il n'avait pas même apporté sa cuillère d'écorce; et sa peau de Buffaloe était toute sa garderobe. Le second jour de notre départ, nous vîmes une tente de Sauvages dans un bois près de la rivière; il descendit, et alla leur parler, il revint et prit ma marmite. Comme le matin il m'avait fait comprendre, qu'elle était trop petite, je croyais, qu'il allait la changer pour une plus grande; mais je le vis revenir les mains vides. Toutes mes demandes et mon humeur furent inutiles. Il l'avait donnée à un de ses partisans. Ces Rois, pour monter, ou se maintenir sur le trône, se dépouillent de tout; il n'y a rien de plus misérable qu'un Chef Sauvage. Telle est partout l'a-

veugle ambition de régner. Je fus donc réduit à ma coupe de fer-blanc ; et de la fortune du pot, je passai à celle du goblet, c'est-à-dire, à la portion du merle. Cet original riait, quand il voyait que la faim me faisait répéter deux ou trois fois ma cuisine, et que mes diners étaient en trois actes. Pour lui il mangeait le riz sauvage tout cru.

Le Mississippi continue de coûler, presque sans interruption sur des terres tremblantes, jusqu'aux petites cascades, que les Sauvages appellent *Kekebikan*, à 70 milles environ du confluent de la Rivière de la Sangsue. A 50 milles on trouve vers l'Ouest le *Pakegamanaguen*, ou le Lac de la *Croche*, et à 60 la *Onomonikana-Sibi*, ou Rivière au *Vermillon*, qui entre à l'Est.

Ces cataractes se subdivisent en six cascades. Elles commencent par un grand rapide, coupé par une petite île, la première qu'on rencontre, en descendant ce fleuve. Alors cette grande masse de fluide, par une pente presque verticale, va se jetter contre des rochers, qui, en la repoussant, blanchissent ses flots, et forment avec le soleil les couleurs prismatiques de l'atmosphère. Ensuite des bouillons impétueux couvrent un plan incliné pendant environ 15 pas, et se précipitent par deux autres chûtes successives, à peu d'intervalle l'une de l'autre, et un second rapide, encore plus violent que le premier, ferme la scène ; elle embrasse un espace d'environ un mille.

Une colline, revêtue de lugubres cyprès, de sombres sapins, de cèdres majestueux, surmonte ces cascades à l'Ouest. Un petit côteau, tout verdoyant d'arbres et d'arbustes rians, le borde à l'Est ; des rochers s'élèvent çà et là, et y forment des images d'obélisques, et des pyramides. Le chant mélodieux d'oiseaux de tous les ramages, y fait un contraste touchant avec le rude croassement des corbeaux. Tout ce mélange

de traits romantiques et sublimes ajoute le merveilleux à ce grand spectacle de la Nature. Et ce fracas au milieu de cette solitude éternelle ? Je laisse à votre âme le soin d'en deviner, et d'en sentir tout l'effet.

A 10 milles, environ, de ces cascades, les *Sassicy-Woennè.* ou *Rapides Bruyants*, offrent encore une variété agréable. On y fait aussi un portage, mais ici mon Roi Sauvage a voulu se distinguer, et me distinguer du commun ; et nous les avons descendus dans le canot. Tout ce qui est nouveau, et extraordinaire nous plaît, en général, et nous satisfait. C'est ce que j'éprouvai alors, malgré que les vagues, les roulis du canot, et les écueils nous tinssent, l'espace d'un demi-mille, toujours à deux doigts de l'Eternité ; mais ce fût bientôt fait, car nous volions, nous ne naviguions pas.

La soirée du 17, nous arrivâmes au Lac des Sables, à l'Est, *Lamitonga-aguen*, qui est à peu-près à 120 milles de ce dernier endroit, à 300 du Lac du Cèdre Rouge, et à 300 également du Lac de la Sangsue. Dans l'intervalle, qui sépare les Rapides Bruyants de la rivière, qui sort du Lac des Sables, le Mississippi reçoit les Rivières *Muskotensoi-Sibi* ou de la *Prairie*; *Wahaske-Sibi*, ou des *Chevreuils* ; *Namago-Sibi*. ou des *Truites*; et *Wabizio-Sibi*. ou des *Cyprès*, qui toutes descendent aussi de l'Est ; et du côté de l'Ouest, la Rivière *Singoaki-Sibi*, ou des *Martres*. On rencontre aussi trois rapides ; deux entre la Rivière des Cyprès et le portage aux *saules*, endroit ainsi appellé d'un portage, au moyen duquel, du Mississippi, l'on passe à la Rivière des *Saules* ; et le troisième rapide est entre ce portage et la Rivière des *Sables*.

Toutes les cartes géographiques, anciennes et modernes, celles mêmes des Expéditions, sont très fautives à l'égard de la situation du Lac des Sables. Elles le placent au S.-E. du Lac la

Sangsue, tandis qu'il est presque à l'Est ; et cette erreur en entraine naturellement d'autres sur sa latitude et sa longitude. Je relève cette faute, parcequ'elle est vraiment trop frappante.

Reposons-nous, Comtesse, car nous avons encore une longue promenade à faire avant d'arriver aux embouchures du Mississippi ; nous ne sommes encore qu'à 400 milles des Sources Juliennes.

LETTRE X.

Du LAC des SABLES, jusqu'à ST. CHARLES, sur le MISSOURI.

St. Charles sur le Missouri, ce 24 Octobre 1823.

Toutes les fois, que je reprends la plume pour vous écrire, Comtesse, je me promets d'épargner votre patience, et la mienne, en jetant seulement un coup-d'œil général sur ce que je parcours, et que je rencontre de plus remarquable; mais, me trouvant encore, dans des pays si éloignés, en quelque sorte inconnus, où la Nature se montre sous des formes si nouvelles, et si variées, je suis entraîné par des attraits irrésistibles, et mon systême d'observer en passant, est souvent arrêté ou par l'admiration de ce qui frappe mes sens, ou par les douces émotions, qui énivrent mon âme. Il n'est pas donné à tout le monde de ressembler au stupide Ottoman, qui s'assied, avec une froide indifférence, sur les beaux monumens de l'Egypte, et de la Grèce.

Encore, que je passe rapidement sur bien des choses, j'éprouve de plus en plus combien il est difficile d'être laconique, et de vous rendre, en même temps, un compte exacte de mes promenades; il est même presqu'impossible de ne pas se répéter, par fois, en décrivant un fleuve, qui est, peut-être, le premier du monde, dont les points principaux pourraient devenir très importans, et dont le charme et le merveilleux épuiseraient tous les termes d'un Lexicographe, et de l'Encyclopédie. Mais retournons là, où je vous ai laissée dans ma lettre précédente, au Lac des Sables.

Ce Lac est un joli bassin d'environ dix milles de circonférence. Des collines adjacentes, quatre îles, de petits promontoires en varient très agréablement l'aspect. La rivière du même nom, qui

en sort à l'Ouest, y entre à l'E. N.-E. Au moyen d'un portage, elle communique avec la rivière Sawannà, qui se jette dans celle de St. Louis, et celle-ci dans le lac Supérieur, précisément à l'endroit, qu'on appèle *le fond du Lac*, à sa partie la plus occidentale. On peut faire ce passage, du Lac des Sables au Lac Supérieur, dans deux jours; ce qui est une nouvelle preuve, que le Lac des Sables est beaucoup plus à l'Est, qu'il n'est marqué sur les cartes géographiques, du Lac de la Sangsue. C'est [illegible] canal, que remontent, et descendent to[illegible]jets, qui constituent le commerce Indie[illegible] dans ces régions, et dont Michilimakinac, c[illegible]ne nous avons déjà dit, est un des deux entrep[illegible]s généraux pour la Compagnie Sud-Ouest. Ce même Lac des Sables reçoit, au S. S.-E. la rivière de la Folle Avoine, *Menomeny-Sibi*, qui va loin dans l'intérieur des terres.

Ses bords sont le *rendez-vous* d'une tribu Sauvage, à peu près de 500 âmes, qui erre presque toujours éparpillée, ou en petites bandes, ou en familles, et s'y réunit en Automne, et au Printems pour traiter avec la compagnie. Celle-ci a son établissement près de l'endroit, où la rivière des Sables, *Lamitangao-Sibi*, afflue dans le Mississippi.

Il n'y avait là, comme au Lac de la Sangsue, qu'un gardien, de la meilleure volonté du monde, bon Canadien, mais qui n'avait, que du riz sauvage, et des patates, et qui, pour me consoler de mes privations, me racontait toutes celles, qu'il avait éprouvées, et éprouvait encore, et entre autres, qu'il avait été dix ans, sans jamais gouter un morceau de pain. Cependant il me procura une marmite, ainsi qu'une couverture de laine, un peu de rhum, et des munitions. Ce n'est que dans cette saison, que les directeurs de chaque établissement se rendent à leur poste, et ils étaient en route, mais je n'avais pas le tems

de les attendre. Ils fournissent aux Sauvages tout ce qui leur est nécessaire pour la chasse d'hiver; ils reçoivent au printems leurs peaux, qu'ils accompagnent eux-mêmes à Michilimakinac, où, en Eté, ils rendent leurs comptes, se préparent de nouveau, pour ce qu'ils appèlent leur *hivernement*, et employent tout l'Automne, en voyage, pour s'y rendre.

Dans la journée du 21 Septembre, je quittai le Canadien, et la rivière des Sables. Il y avait déjà gelé, dans la nuit du 19. Fatigué de ramer, et voulant donner libre carrière à mon âme, et à mes yeux, je pris un autre Sauvage; mais je me trouvais de nouveau sans interprête.

Je vous tracerai, d'abord les principales directions du fleuve jusqu'au fort St. Anthony, pour vous donner une idée collective de son cours jusque là, et ne pas vous interrompre en chemin par une foule d'autres détails.

Il descend vers l'O. S.-O. jusqu'à la rivière des Pins, l'espace d'environ 15 milles. De là il tourne, et continue au S. S.O. jusqu'à la rivière des Plumes de Corbeau, durant 90 milles; il va ensuite directement vers le Sud, jusqu'aux petites chûtes de la Grande Roche, la distance de 100 milles, puis il descend, au S.-E., jusqu'à la Rivière des Corneilles, 150 milles, et, enfin il en parcourt environ 60, à l'E.-S.-E., jusqu'au Fort St. Anthony, lequel est à peu-près à 950 milles des sources Juliennes, et à 550 du Lac des Sables.

Comme les Sioux infestent souvent les bords du Fleuve, principalement au-dessous de l'embouchure des *Plumes de Corbeau*, pour faire la guerre aux Cypowais, j'élevai mon parapluie en Pavillon, ou du moins en signal, pour qu'ils comprissent, qu'il y avait dans le canot une puissance étrangère, et neutre.

La Rivière aux Saules, est la première que l'on trouve, à l'O., au-dessous de celle des *Sables*.

C'est la rivière, que Pike a appellée de son nom· Les Sauvages l'appèlent *Meaogeo-siby*. Elle en est environ à 40 milles.

Si je voulais vous entretenir de tous les orages, que j'ai essuyés, je serais forcé de vous exposer, presque continuellement au bruit du tonnerre, et aux dangers de la foudre; mais, tout en vous menageant autant que possible, il faut, que je vous fasse contempler celui, qui se fit sentir le 29, parcequ'il fut réellement remarquable.

Nous fûmes obligés de mettre à terre, non pour chercher un abri: il n'y en avait nulle part dans un pareil deluge; mais parceque les gouttes de pluie, d'un volume prodigieux, eurent en un moment rempli le canot. La rivière en était frappée si vigoureusement, qu'elle ressemblait, dans toute la largeur de son lit, à une fontaine jaillissante.

Les coups de la foudre se succedaient sans intervalle; mais, dans ce pays, le fluide électrique, quoique excessivement abondant, se décharge par tant d'endroits simultanément, que les objets, sur lesquels il tombe, en sont frappés avec moins de force, qu'en Italie. Notre canot en fut seulement égratigné, et l'écorce de plusieurs arbres enlevée.

Cette pluie d'orage fut si abondante, et je crois si générale, que le lendemain le fleuve avait monté de huit pieds. Les Sauvages eux-mêmes ne se rappèlent pas d'exemple d'une crue si soudaine. Il nou fallut arrêter toute la journée du 23, car tout était trempé, et mon Roi sauvage malade. La nuit je fis la chasse au chevreuil, avec l'autre Sauvage, d'une manière nouvelle.

Le chasseur couvre toute sa poitrine d'une écorce de chêne, et sur une tablette, qui y est attachée, brûle un flambeau de bois de sapin. Le chevreuil ébloui s'arrête, et le chasseur le tire. Mais nous ne fûmes pas heureux.

A 100 milles environ du Lac des Sables on

rencontre la seconde île, qui pare le Mississippi; les Sauvages l'appellent *Minitik*, ou Grand Ile. Entre celle-ci, et la Rivière de la *Folle-Avoine*, ou *Monomeny-Siby*; la *Frappée*, ou *Sossabegoma-Siby*; la Rivière *Aux Vases*, ou *Piskociskoago-Siby*; celle du *Cèdre Rouge*, ou *Kamoskoaka-Siby*, qui vient d'un second Lac de ce nom, se jettent dans le fleuve du côté de l'Est; et du côté de l'Ouest. la Rivière des petits *Saules*, ou *Sissimonageo-Siby*.

A la Rivière des Pins, *Singuoako-Siby*, qui entre aussi sur la droite, le chef fut inquiet de ne point y trouver son fils, et deux de ses braves, à qui il avait donné rendez-vous à cet endroit, où ils devaient arriver par un chemin de portage, pour descendre tous ensemble au Fort St. Antony; mais moi j'en fus bien aise. J'avais trois bêtes féroces de moins à craindre. Ces trois Sauvages s'étaient signalés par leur férocité lors de cette scène affreuse, dont je vous ai dépeint les horreurs dans ma précédente.

Jusqu'à la Rivière aux Pins, le cours du Fleuve est assez uni, si l'on excepte trois petits rapides placés au-dessus de cette rivière, et qui se succèdent à de petits intervalles; son lit est toujours très profond. Ses bords ont un sombre, un lugubre continuels, où les pins, les cèdres, et les cyprès dominent partout. Après, la scène change. Une île charmante reçoit les eaux de la Rivière aux Pins, et les divise en deux branches. Le Fleuve devient plus riant, et plus majestueux; le paysage plus varié par des collines, des prairies, des forêts et des bosquets.

A six milles de la dite rivière, cinq îles forment comme une couronne à une sixième, qui s'élève et brille au milieu. Il n'y manquerait qu'un temple, pour offrir l'image d'une autre Cythère; et comme elle n'avait pas de nom, je lui donnai celui de Cythère.

Dans la soirée du 26, nous fûmes rejoints par

une petite bande de Sauvages du Lac des Sables. Ils desiraient aussi descendre avec moi pour voir leur père. Mr. Tagliaferro ; ils étaient quinze dans cinq canots. A leur arrivée j'étais occupé à manger ma portion de riz sauvage. Je continuai, sans même lever les yeux sur eux ; je ne dis pas un mot. Je fis comprendre à mon chef, que je voulais être seul à mon feu, et à ma marmite. Après mon souper, je les fis appeller, je fis distribuer un peu de tabac, et je fumai avec eux la pipe de formalité. Le lendemain, je leur donnai un verre de rhum, à chacun, et toujours sans leur parler, ni leur faire un geste. C'est la manière, Comtesse, de prévenir leur insolence, et de s'attirer leur respect. Ils se comportèrent comme des anges pendant tout le voyage. A peine se permettaient-ils de rire quelquefois, lorsqu'ils me voyaient me laver le visage; et c'est peut-être parceque je ne pouvais m'en empêcher souvent moi-même, quand je les voyais se laver le leur avec du charbon, ou avec le noir de la marmitte, ou avec de la terre rouge, jaune, ou blanche. Cette toilette les occupe devant le miroir, beaucoup plus de tems, que nos coquettes ne s'y arrêtent pour la leur. La pluie la dérangeait souvent, et il était plaisant de voir comme elle marbrait leurs visages.

La Rivière des plumes de Corbeau, est un grand débouché de plusieurs Lacs, qui de l'Ouest déchargent leurs eaux dans le Mississippi. C'est une superbe Rivière, qui, au confluent, est aussi large, je crois, que le Fleuve lui-même. Sa source principale est le Lac de l'Ours Blanc, où *l'American Gazetteer*, de Mr. Morse, a placé les sources du Mississippi. Deux îles charmantes la partagent en trois branches à son embouchures, ce qui la rend majestueuse, et pittoresque.

La Rivière *Wokcosiby*, qui descend de l'Est à 20 milles de cette dernière, est remarquable pour les Sauvages, car elle fut la demeure d'un

Cypoways, qui passait pour un prophète, et elle a hérité de son nom.

A six milles au-dessous, le Fleuve forme un petit Lac. Quelle délice !..... Comtese, la Nature y a semé douze îles, que *Lenôtre* n'aurait su mieux distribuer, elle a répandu sur ses bords des scènes délicieuses, qui manquent au tableau, que Catulle nous a laissé de son charmant séjour du Lac de *Garda*. J'ai appelé ces îles les Iles des Sirènes.

Après la Rivière *la Biche*, *Moskosibi*, qui afflue aussi de l'Ouest, à 15, ou 16 milles, on descend toujours de rapide en rapide jusqu'à celui de la Grande Roche, *Kekebicaugé*, qui est une petite chûte. Ici l'on fait communément un portage, mais nous l'évitâmes en passant par un petit chenal à l'Est, derrière une île. Cette chûte est formée par un petit détroit. Le Fleuve resserré entre deux roches, forme un gouffre, d'où il s'élence en mugissant.

La soirée du 28, nous campâmes à environ 20 milles de cette chûte, à un endroit, où le Fleuve environnant, comme une naumachie, une île superbe d'une forme exactement ronde, rappelle la forme des temples, que les Anciens consacraient au Soleil, et les Druides à leurs Dieux. La forêt touffue et vénérable, qui embrasse ce bassin, répond à cette image. Je l'ai donc appellée l'Ile du Soleil.

Entre cet endroit, et la Grande Roche, le Fleuve reçoit les Rivières, *Wabiziosiby*, ou aux *Cygnes*, la seconde de ce nom, et *Kanizotygoga*, ou les *Deux Rivières*, qui descendent de l'Ouest.

A peu de distance au-dessous, on trouve, aussi à l'Ouest, l'embouchure de la Rivière *Zakatagana-Siby*, du nom d'une certaine espèce de bois, qui est le seul amadou, dont tous les Sauvages se servent. Il est difficile de trouver une meilleure mèche. Il fait aussi partie de ma petite collection de Curiosités Indiennes. Le con-

fluent avec celle de la *Queue des Pins, Bekozino-Siby*, suit de près du côté de l'Est.

Ici commencent de grandes prairies, qui s'étendent à l'Est, et à l'Ouest, mais qui sont entrecoupées par des bois, et des bosquets. En hiver on y trouve souvent des Buffaloes.

Entre la Rivière *Bikabikaosiby*, ou au *Galet*, qui descend de l'Est, et celle des Renards, *Oxaguio-Siby*, à l'Ouest, on trouve une autre belle Rivière, aussi du côté de l'Ouest; elle est absolument inconnue, même aux Sauvages. Je lui aurais donné un nom, mais, comme elle n'est, qu'à peu de journées du Fort St. Antony, je ne voulus pas toucher à un droit, qui appartient en quelque sorte aux officiers de cette garnison. Il y a parmi eux des hommes de mérite, qui pourraient servir utilement le gouvernement dans les vues, qu'il semble avoir d'explorer et connaître ce Grand Fleuve, et ces régions intéressantes. Un homme doué d'une saine philosophie, et d'une vraie philantropie, avec quelques connaissances en géographie, et en astronomie, ferait beaucoup plus, qu'une Expédition entreprise à grands frais, dans un pays hérissé de difficultés, et parmi des peuples soupçonneux; car, plus l'Expédition est nombreuse, plus elle inspire d'alarmes aux Sauvages, plus elle court de dangers, et éprouve de besoins, qui souvent l'arrêtent là où il est le plus essentiel de continuer, où des excursions dans l'intérieur des terres seraient les plus nécessaires pour remplir le but de leur mission. Puisque j'ai entamé ce sujet, je dois vous faire part de toutes les réflexions, qu'il m'a inspirées.

Les avantages qu'on a recueillis, jusqu'ici, de ces Expéditions, n'ont guères répondu, je crois, aux vues du gouvernement, ni à l'attente du Public.

Des plantes, qui souvent ne sont inconnues qu'à l'Expédition, *et qui ajoutent à cet amas d'hiéroglyphes inintelligibles, à cette scientifique et repoussante nomenclature, malheureusement, consacrée par un Grand*

Nom, qui ne servent qu'à dessécher la mémoire, qu'à effacer le riant tableau de la Nature; des insectes, des papillons, dont on n'abonde que trop; des oiseaux, qui ne servent, qu'à contenter la curiosité et le luxe; des pierres *conjecturales*, dont le *siliceum*, ou le *calcareum*, ajoutent aux discussions oiseuses des *Savans*, et importent fort peu au bien public; tel a été jusqu'à présent le principal résultat de ces pompeuses entreprises.

L'étude de l'histoire naturelle est, sans doute, une étude, qui ne doit pas être négligée, sur tout en ce qu'elle peut être utile: mais elle ne saurait être le principal objet d'un Gouvernement éclairé, et libéral. Il doit avant tout s'occuper de l'homme, et de ses vrais besoins; et l'homme sauvage vaut aussi la peine, qu'on s'occupe de lui. C'est en agissant d'après ces principes, que les Chefs, qui les président, peuvent se faire un nom cheri de l'Humanité, et de ses administrés.

Qu'un officier, donc, homme de confiance, accompagné seulement de bons interprétes, et de deux bons rameurs, Canadiens, parcoure les pays sauvages; qu'il observe judicieusement leurs mœurs, leurs habitudes, leurs inclinations physiques et morales, et leurs moyens d'existence; qu'il medite, sur les lieux mêmes, ce que ce peuple pourrait devenir, dans le cas, où leurs chasses viendraient à manquer, époque, qui n'est pas bien éloignée; quels effets peuvent en resulter pour les Nations civilisées, qui les avoisinent, en supposant, que ces chasseurs barbares viennent à émigrer, ou à périr; en supposant, qu'ils se plient a embrasser l'agriculture, et à s'adonner à l'industrie; qu'à mesure, que ses vues s'étendent, en examinant de près toutes les circonstances locales, il vise aux moyens de faciliter, et de rendre utile une révolution de cette nature dans les mœurs de ces tribus vagabondes. Mais, qu'il commence par le temporel, car le spirituel vient après, et spontanément. Dans ce

cas, le pain est le plus puissant appât pour les attirer à l'Evangile. La charité, mise en action, la première vertu, qu'il commande, vaut beaucoup mieux, que celle, qu'on preche simplement. Il faut leur montrer comment ils peuvent vivre, et jouir, honnêtement, sur la terre, avant de leur annoncer les béatitudes du Ciel. Le premier pas conduit naturellement au second ; car, dans cette Providence, qui les nourrira tous les jours en paix, sous un nouveau systême de vie, ils ne tarderont pas à reconnaitre une Divinité réelle, qui les secourt, et ils se porteront d'eux-mêmes à la mieux connaitre, à la remercier, et à l'adorer.

L'ouvrage de Monsieur Morse, brille d'une piété, d'une philantropie vraiment exemplaires, mais il manque de cette philosophie, directrice, sans laquelle tout édifice physique, et moral porte à faux, ou sur une faible base.

Nous parlons souvent du Ciel, mais nos regards retombent toujours sur la terre. C'est, que nous éprouvons, à chaque instant, des besoins, qui pèsent sur notre existence : et un homme aussi matériel, que le Sauvage, doit naturellement s'occuper encore plus, que nous, de ces besoins. Ce sujet me rappèle, Comtesse, un Chef Sauvage, qui, un jour que l'interprête lui rendait les sermons de Monsieur Morse, en repétant souvent le mot *Bible*, se tourna vers lui, et lui demanda, en l'interrompant : *est-ce que cela est une chose qu'on mange.*

Les Missionnaires Français, dans le Canada, se conduisaient, en général, par ces principes : et aussi sont-ils ceux, qui ont fait le plus de prosélites parmi les Sauvages, et les seuls, qui sont encore en vénération dans leur mémoire.

Après la rivière aux Renards, des rapides se poussent l'un l'autre, jusqu'à l'endroit, où un archipel les arrête. Le fleuve offre ici l'image, en petit, de cette mer, qui fut un théâtre si glorieux

aux anciens peuples de la Grèce, dans leurs luttes devant Salamine, et Arthémise, contre les Darius, et les Xerxès ; et qui l'est encore aux Grecs modernes contre le despotisme et la tyrannie du cruel Ottoman.

Il est étonnant comme ce fleuve réunit tous les traits du Grand, du Beau, du Touchant et du Merveilleux. Il embrasse ici, dans une enceinte spacieuse et riante, quinze îles, qui rivalisent de beauté entr'elles. La Nature semble se complaire au milieu d'elles, comme Michel-Ange devant son *Jugement Universel*, dans la Chapelle Sixtine, lorsqu'il s'écria, en contemplant son ouvrage : " *Il est beau......quoique terrible.*"

Les Sauvages, eux-mêmes, s'y sont arrêtés avec quelque signe d'émotion, ou du moins, ils semblaient être sensibles à la mienne.

J'aurais eu ici une belle occasion de perpétuer aussi mon nom dans ces contrées Sauvages, en le donnant à ce lieu enchanteur, et vous serez peut-être surprise, que je me sois entièrement négligé. Les hommes, Comtesse, disposeront de mon nom, après ma mort, comme Dieu de mon âme, suivant que j'aurai bien ou mal mérité, pendant ma vie ; et je laisse à mes amis, et à ceux, qui ont pu connaître mon cœur, le soin de défendre ma mémoire, si jamais des hommes injustes, ou aveuglés par les préjugés, osaient l'attaquer. D'ailleurs un promeneur sans prétentions, comme moi, et qui écrit ces lettres sur ses genoux, et au milieu des déserts, comme César écrivait ses commentaires sur le pommeau de sa selle, et au milieu du tumulte du camp, ne doit pas s'élever à la hauteur de voyageurs célèbres, et d'écrivains de profession. Ne pensez pas non plus, Comtesse, qu'en rappelant César, par un à-propos, je me croye son rival de gloire.

On trouve encore des rapides violens à sept ou huit milles de cet archipel. Les Sauvages les bravent avec une hardiesse, une dextérité sur-

prenantes. Ils font ce qu'ils veulent de leurs canots. Je trouvais souvent de nouveaux sujets d'admiration dans notre petite flottille, de batimens de carton, qui, éparpillés ça et là sur la surface des flots agités, me rappelaient sans cesse, par leur forme, et leurs divers mouvemens, quelque souvenir de l'Antiquité.

Le soir du 27, nous nous arrêtâmes à un endroit, où un chevreuil, que mon chef tira du canot, était allé mourir; endroit également délicieux, où nous conduisit encore le hasard.

Partout il est des momens, où l'homme a besoin de s'abandonner entièrement à ses pensées, mais encore plus, lorsqu'il a été pendant quelque tems parmi des peuples barbares, et au milieu des forêts, et de lieux déserts. Je montai sur une petite hauteur, qui domine le fleuve, et le pays, et j'y établis tout seul mon camp. Le matin assis sur mon lit, fait par les mains de la Nature, la tête appuyée contre un arbre, qui était mon pavillon, je voyais renaître cet astre bienfaisant, qui revient tous les jours ranimer la Terre, et les hommes de ses rayons vivifians. Oh ! qu'il était beau après tant d'orage ! Je voyais les vapeurs de l'aube se dissiper, en fuyant devant lui, et je contemplais dans un nouveau bassin, formé par le fleuve, un nouvel ouvrage de la Nature, aussi raviseant, que singulier.

Une île, qui au milieu du fleuve, d'une figure pentagone, présente le modèle du plus bel ouvrage, qui soit sorti du génie et du crayon de notre célèbre Vanvitelli, le Lazaret d'Ancone. Je dis le plus bel ouvrage, car par l'art magique avec lequel il a su distribuer si admirablement et si commodément le service et sanitaire, et commercial, et par les difficultés, qu'il a vaincues pour y parvenir, je le préfère aux édifices étonnans du palais de Caserta, et du pont de Matalone. Que mon lit était beau !..... Et la nuit même

offrait sovent à mes veilles des objets intéressans, et toujours des pensées, qui ne naissent point dans les alcoves du Luxe, et de la Molesse. La lune et les étoiles répandaient des nuances magiques sur des tableaux enchanteurs; et lors même, que le Ciel orageux rendait ma situation gênante, je sentais dans mes souffrances, quelque chose, qui m'élevait au-dessus de moi-même. Celui, qui croupit sous la pourpre et l'hermine, m'aurait peut-être envié.

Les Sauvages appèlent cet endroit *Anikitoucian*, ou le Grand Echo, qui toutefois est beaucoup inférieur à celui du lac du Cèdre Rouge. Il est environ à 25 milles au-dessous de l'archipel.

Près de là une autre rivière considérable, également sans nom, descend de l'Ouest ; on trouve ensuite du même côté celle de l'Eau Claire, *Kawanibio-sibi* ; et son nom répond à sa limpidité.

La rivière *Kapitotigoya-sibi*, ou la Rivière Double, qui a son embouchure à l'Est, et qui vient des *milles lacs* est le terme du voyage sur le Mississippi du Père Hennepin, le premier qui le remonta jusqu'à cette rivière, et qu'il nomma St. François, du jour, peut-être, qu'il la découvrit. Elle est environ à 65 milles du fort St. Anthony. Une île bouche presqu'entièrement son embouchure. C'est une rivière considérable, ainsi que celle des Corneilles, qu'on trouve à cinq milles plus bas, à l'Ouest. Les *Cypowais* l'appèlent *Poanagoan-sibi*, ou la Rivière des *Sioux*, car ils s'y rencontrent souvent, et elle a été plus d'une fois teinte du sang des batailles, comme la Rivière sanglante. Ici je vis un ours sur un arbre. Mon fusil et celui du Chef, mouillés comme à l'ordinaire par la pluie, ne firent pas feu, et il se sauva. Dans cette saison, où il n'y a plus de fruits, l'ours revient aux glands, et il grimpe sur les chênes pour choisir les plus tendres. J'aurais été bien aise de tuer un ours perché comme un petit oiseau.

Dans la nuit du 29, tout était glacé autour de nous; il faisait déjà des froids terribles, mais je croyais avoir chaud, en voyant ces corps nus, enveloppés la nuit, comme le jour, dans une seule couverture, ou dans une peau, qui malgré leur dextérité à s'en servir, leur échappe souvent d'un côté, tandis qu'ils cherchent à s'en couvrir de l'autre ; et il est rare même, que cette couverture soit entière, car lorsqu'ils ont besoin d'un morceau de chiffon pour nettoyer leur fusil, ils le prennent dans cette seule garde-robe.

Le matin je tuai une Bête-Puante, que les Naturalistes appèlent, je crois, Mouffette. C'est un animal, qui mérite que je vous en dise deux mots.

Il est de la grosseur d'une petite loutre, ayant presque sa longueur, mais le museau beaucoup plus long, et pointu, et les jambes encore plus courtes. C'est ce qui l'empêche de courir assez vite pour fuir le chasseur, qui le surprend, d'autant plus facilement, que n'étant pas amphibie, l'eau ne peut lui offrir un refuge. Mais la Nature lui a donné une arme puissante pour repousser son agresseur, la puanteur insupportable d'une humeur, qu'il cache sous sa queue, comme le serpent cache son venin sous son palais, et qu'il lance sur l'ennemi qui le poursuit, avec une telle force, qu'il l'en atteint quelquefois à 60 pas de distance. Les Naturalistes prétendent, que c'est son urine, mais ils sont dans l'erreur sur ce point, comme sur bien d'autres; ce qui arrive lorsqu'on etudie la Nature du fond de son cabinet.

J'ai fait la dissection de cet animal, et j'ai trouvé cette humeur dans une vessie, tout à fait separée. J'ai failli être suffoqué par l'horrible odeur, qui s'exhalait, et qui infectait l'air pendant l'opération. Elle saisit les sens, et le cœur. Si un habit en est atteint, toutes les essences, et les lessives du monde, ne suffiraient pas pour le

desinfecter; et ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que cette odeur ne s'affaiblit jamais, avec le temps. Les Sauvages n'ont trouvé d'autres moyens d'enlever cette puanteur, qu'en enterrant, pendant quelques jours, leurs hardes. Ce qui est encore plus digne d'observation, c'est, que cette bête plus elle est en colère, ou en danger, plus elle pue; comme les Negres, qui jamais n'exhalent si fortement la puanteur, qui leur est propre, que quand on les bat, ou on les irrite: c'est l'effervescence, ou l'ébullition, qu'éprouve aussi l'humeur bilieuse dans un homme mélancolique, ou atrabilaire, lorsque les passions, ou le chagrin, le rongent.

Après avoir passé le confluent de la Rivière *Missayguani-siby*, ou de l'Eau de Vie, à l'Est, et d'une autre, qui est inconnue, à l'Ouest, je me rapprochais de ce grand spectacle de la Nature, dont je vous ai parlé dans ma quatrième promenade, des Chûtes de St. Anthony. On entendait le bruit de cette masse énorme d'eau, qui se précipite avec tant de force, que les rochers, ne pouvant résister à son impétuosité, cédent, et se brisent. Déjà je voyais s'élever des flots écumans ce brouillard épais, qui dérobe l'horizon à la vue. La force du courant entrainait déjà nos canots avec une vitesse alarmante; et je discernais enfin, à travers les arbres, et dans un lointain agréable, le toît d'une maison, qui indiquait un lieu habité. C'était le moulin de la garnison du Fort. Mon âme, encore remplie de tout ce qu'elle avait vu de grand et de terrible, pendant l'espace de trois mois, à travers de déserts éternels, parmi des peuples barbares, et dans des régions inconnues, était agitée d'émotions, dont je pourrais, à peine, me rendre compte.

La vûe de cet objet, qui m'annonçait l'approche de l'homme civilisé, me faisait éprouver des sentimens opposés. Je regrettais l'indépen-

dence de la vie sauvage, et je tréssaillais en même temps, de joie, en m'approchant de l'empire de la civilisation.

Après avoir franchi le portage, je fis ma dernière toilette sauvage; c'est à dire je me rasai sans savon, et sans miroir, et avec des rasoirs, qui sciaient, aulieu de couper le poil. Je pris mon bain dans le fleuve, et m'habillai comme je pus, pour raparaître au fort le plus décemment, qu'il m'était possible. Mais la malpropreté m'environnait de tout côté. Elle a été, peut-être, la plus grande de mes souffrances. Ma tête était couverte d'une écorce d'arbre, cousue avec de l'écorce, en forme de chapeau. Des souliers, une veste, et des pentalons de peau d'Orignal, cousus avec des muscles du même animal, achevaient le portrait grotesque de ma personne.

Mes sauvages annoncèrent leur approche de la manière accoutumée, c'est à dire, à coups de fusils chargés à balle; avec des huées et des *Cantilènes*, accompagnées de leurs tambours harmonieux.

De funestes rumeurs sur ma personne s'étaient répandues au fort, et le jeune Snelling, en manifestant, à son retour, les mêmes craintes, qui l'agitaient sur mon sort, lorsque nous nous séparâmes à Pembenar, avait contribué à les accréditer. Ces Messieurs me croyaient perdu.

A l'arrivée de la flottille, tous les officiers descendirent du fort pour demander de mes nouvelles. Ce fut le prétendu mort, ce fut moi-même, qui leur repondit, en me debarrassant de ma peau, dont je m'étais masqué, à la sauvage, et toute ma figure se prétait fort bien à ce déguisement. Je vis dans l'expression de leurs physionomies, et un mouvement de surprise, et des sentimens d'intérêt, et d'amitié. Le bon Mr. Tagliaferto m'embrassa d'une manière affectueuse; et le Colonel, sa respectable épouse, et

ses enfans me reçurent avec de démonstrations de la plus vive joie. J'en fus ému, et repandis des larmes d'attendrissement, et de reconnaissance. Ce fut la première fois, depuis que la destinée abreuve mon existence d'angoisses, et de douleur, que je revis une lueur de ces beaux momens, que me preparait l'Amitié, la plus rare, toutes les fois, que je retournais de mes absences, en Italie..... Et pendant le peu de temps, que je demeurai encore parmi eux, je ne trouvai rien de cette contrainte, de cette politesse froide et empruntée, que les Américains, en général, ont coutume d'affecter, surtout envers les étrangers, et qui, comme une rouille, ternissent leur bonté naturelle, et diminuent le prix de leur bienveillance.

Mes Sauvages arrivèrent à tems; nous y trouvâmes des députations presque de toutes les bandes lointaines de *Sioux*, qui déployaient un spectacle nouveau, et même très imposant, par la pompe et les divers costumes, que ces différens députés étalaient dans l'assemblée, où ils étaient tous réunis pour représenter devant Mr. Tagliaferro leurs hommages, leurs plaintes, leurs prétentions, et leurs vœux. Ils fumèrent de nouveaux calumets de paix, et j'en fus encore témoin. Dieu sait, combien de fois elle aura déjà été violée au moment où je vous en parle.

C'est par ces mêmes députations, que je vérifiai la justesse de la pensée, qui m'avait frappé soudainement, lorsque mes deux *Cypowais* furent attaqués sur la Rivière Sanglante; mais ils voulurent ajouter, que ce fut aussi par respect pour moi, qu'ils avaient abandonné le champ de bataille. Je fis semblant de les croire, et je les remerciai très humblement, avec quelque présent de tabac. Ils me dirent, en outre, que je n'avais pas mal fait de me faire distinguer, en descendant du Lac des Sables, par le moyen de mon parapluie en pavillon, car autrement j'aurais eu

à essuyer une autre grêle de coups de fusils, et de flèches. Je n'oubliai pas mon *Bois Brulé* auprès de Mr. l'Agent Tagliaferro; sa malheureuse famille intéressait vivement mon cœur.

Il m'objecta d'abord ses mauvaises qualités, son aversion pour les Américains, et ses liaisons avec les Anglais. Tout cela était vrai; et je n'entrepris nullement de le justifier. Mais un ennemi dangereux, qu'on ne peut pas soumettre, il faut le caresser. C'est la maxime je crois des plus grands politiques. J'ajoutai que ç'avait été aussi l'opinion de Hérennius, lorsque ses Saninites lui demandèrent ce qu'ils devaient faire des Romains, qu'ils tenaient serrés dans la Vallée Caudine, et qu'ils s'étaient mal trouvés de ne l'avoir pas écouté. Je me permis de lui observer en outre, que tant qu'on ne lui ferait pas gouter du pain Américain, il serait toujours tenté, dans l'occasion, de soulager encore sa misère avec celui des Anglais. Qu'après avoir offert ses services inutilement, il deviendrait un ennemi déclaré, car on pardonne la haine, mais jamais le mépris. Qu'il avait beaucoup d'influence sur tous ces Sauvages, au milieu desquels il dominait seul; et qu'enfin il était un homme d'autant plus dangereux, qu'il réunissait beaucoup de talent à beaucoup de méchanceté. Mr. Tagliaferro demeura convaincu de la vérité de ces réflexions, et du sentiment qui les dictait, et me délivra une commission, que je lui envoyai par le moyen du *Tems Couvert.* Titus se plaignait avec raison d'avoir perdu la journée, lorsqu'elle s'était écoulée, sans qu'il eût pu faire du bien à quelqu'un, car les heures, qui nous rappèlent des bienfaits rendus à l'humanité, sont les plus douces de la vie; elles sont une source intarissable de consolations, qui ne nous abandonnent sur la terre, que pour nous conduire à d'autres plus grandes dans le Ciel.

Avant de quitter pour toujours mon Roi Sau-

vage, il faut, que j'ajoute encore un mot, à tout ce que je vous en ai déjà dit, afin de fixer autant que possible vos idées sur les sentimens ou l'instinct de ces peuples.

Vous avez vu dans ma précédente, que je lui ai sauvé la vie, au péril de la mienne, et que je l'ai empêché de consommer l'assassinat de son plus intime ami. Il en a parlé souvent, et avec beaucoup de monde, mais jamais il n'en a témoigné la moindre reconnaissance. Un chien, en pareille circonstance, n'aurait cessé pendant longtems de me marquer la sienne, par les mouvemens de sa queue. Je lui fis quelques présens pour le récompenser d'avoir été mon pilote; mais je donnai à mon autre guide la marmite, que j'avais acheté au Lac des Sables, pour le punir, en riant, de ce qu'il avait donné la première, si à contre-tems, à son partisan. Il se tourna, sans entendre badinage, et me dit avec fierté: *Tu nous as reproché souvent d'être trop vindicatifs, mais nous le sommes pour quelque chose qui en vaut la peine, tandis que vous autres Blancs, vous l'ètes pour peu de chose.* Ma présence les avait garantis deux fois des embûches des *Sioux*, sur la Rivière Sanglante, et sur le Mississippi, près de celle des Plumes de Corbeau, où ils les guêtaient, et les avaient épargnés seulement par égard pour mon *parapluie*. Et bien, avant de partir, ils me dirent, "*Tu nous fais faire toujours la paix avec les Sioux, pour qu'ils puissent nous assassiner avec plus de sureté.*" Cependant, Comtesse, je crois toujous, que les Cypowais, en général, sont moins barbares, et moins méchans que les Sioux, et peut-êtres plus braves.

J'aurais voulu reprendre mon projet, de passer du Fort St. Anthony, à celui de Council Bluff, sur le Missouri, à travers les déserts, qui les separent; mais, outre que la saisôn était déjà trop avancée, dans ces climats, excessivement froids, la guerre régnait alors dans ces

contrées, et pouvait rendre dangereuse ma resolution.

Une nouvelle compagnie Americaine, sous la dénomination de *Missouri Fur Company*, vient d'imaginer un nouveau systême de spéculation dans les pays Indiens, qui est un nouvel attentat à la propriété de ces peuples, et ajoute encore aux vexations, que la cupidité des nations civilisées exerce sur eux depuis la découverte de l'Amérique. Cette compagnie a soldé un ramas d'hommes pour faire la chasse eux-mêmes dans les endroits, où elle est le plus abondandante, pour usurper conséquemment, et détruire les seuls moyens d'existence, qui restent à ces malheureux, auxquels Mr. Morse voudrait donner en échange cette Bible, qu'on profane à chaque instant à leurs yeux. Cette légion d'élite fut attaquée en Juin dernier par les Sauvages *Rikaras*. Elle eut beaucoup de morts et de blessés, et le temps de faire retraite. Le Colonel Leavensworth, commandant le fort de Council Bluff, fut appellé à son secours. Il remonta immédiatement la rivière avec 300 hommes, mais arrivé près du campement des Sauvages rebelles, pénétré peut-être de l'injustice de cette entreprise, au lieu de venger le sang et le nom Américain, il leur accorda la paix; et maintenant la guerre n'existe, que dans les journaux, entre lui et les agens de cette compagnie.

Je suis parti le 3 Octobre du fort St. Antony. Quoique j'aie la plus grande aversion pour retourner par le même chemin, néanmoins le Mississippi m'a frappé de nouveaux charmes, et je ne pouvais cesser de l'admirer encore. Quel beau Fleuve!.. quel grand Fleuve!..

Notre navigation fut très heureuse, dans un *Keel-boat*, ou barque pontée: et des Messieurs, qui sortent de l'Académie Militaire de *West-point*, du coté de New-York, et que j'ai trouvés à la Prairie du Chien, où ils avaient conduit des

recrues par la voie des lacs, et de l'Owisconsing, ont été pour moi une trés bonne compagnie.

Ils passent avec le grade d'officier au fort du Council Bluff. Ils sont très instruits, comme tous ceux en général, qui sortent de cet établissement, qui est l'*Ecole Polytechnique* des Etats-Unis. Quel dommage, comtesse, qu'ils aillent se perdre dans les pays sauvages! éloignés de la bonne société, environnés d'une espèce vicieuse et dégénérée, comme tous les Sauvages qui avoisinent les établissemens civilisés; livrés à eux-mêmes dans un âge encore susceptible de de toute sorte d'impressions, il est à craindre, qu'ils n'oublient bientôt les connaissances qu'ils ont acquises, et qu'à la politesse, aux principes de moral, et aux sentimens élevés, qu'ils apportent avec eux, ne succède en peu de temps, l'avilissement, l'intempérance et le libertinage. Le gouvernement, à mon avis, a un grand reproche à se faire, de ne pas avoir un professeur de mathématiques à Council-Bluff, et un autre au fort St. Anthony, pour continuer d'instruire ces jeunes officiers, qu'on y envoie. Outre, qu'on les soustrairait, par ce moyen, aux dangers de l'oisiveté, on ferait des hommes utiles aux Sauvages, à la Patrie, au gouvernement et à la Société; et on épargnerait bien des dépenses d'*Expéditions.*

De St. Louis, où je suis arrivé le 20, je me suis rendu ici, pour jouir d'un meilleur climat et de quelque repos.

LETTRE XI, ET DERNIERE.

De ST. CHARLES, sur le MISSOURI, à la NOUVELLE-ORLEANS.

De la Nouvelle-Orléans, le 13 Décembre 1823.

Le jour de mon arrivée à la Nouvelle-Orléans fut pour moi un jour de consolation ; j'étais privé depuis longtems de toute correspondance, avec les personnes, qui me sont les plus chères, et que j'estime le plus. Jugez de ma joie en trouvant dans cette ville deux lettres de vous, Comtesse, et d'autres de mes parens et amis.

C'est de St. Charles sur le Missouri, que je vous ai écrit ma dernière. La promenade, que nous allons faire maintenant de là jusqu'aux embouchures du Mississippi, vous la connaissez en partie, c'est à dire de St. Louis, jusqu'à l'embouchure de l'Ohio. Il ne nous reste donc à voir, que le pays, que l'on parcourt depuis l'Ohio jusqu'au Golfe du Mexique, qui a été déjà décrit par des géographes, et même chanté par des poëtes. Ne vous attendez pas, Comtesse, que, marchant sur les pas de ces derniers, je vous endorme en promenant, pour vous faire rêver comme eux, aux dépens du vrai, et du sens commun, que j'embellisse de fictions agréables, et sème de fleurs les bords tristes, et monotones de cette partie du Mississippi. Je vous ai parlé avec enchantement des scènes admirables, que j'ai rencontrées, depuis sa naissance jusqu'à l'Ohio ; je me bornerai maintenant à vous arrêter sur quelques points, que je croirai dignes d'être remarqués, pour mieux achever de vous peindre le cours entier de ce Grand Fleuve, et pour indiquer quelques contradictions des Géographes.

St. Charles est une jolie petite ville, quoique

aussi jeune que l'Etat du Missouri, dont elle est la capitale. Elle est située sur la rive gauche de cette Grande Rivière, à 22 milles de St. Louis. Vis-à-vis, sur la rive droite, se trouve un petit bourg, formant un charmant épisode ou paysage, qui se présente devant elle, au Sud. Des lisières d'arbres touffus, qui bordent les rives du Missouri, la parent à l'Ouest, et à l'Est ; et au Nord, de riantes prairies lui offrent un coup-d'œil, qui se perd dans les nuances des bois, qui cotoyent le Mississippi.

Par sa situation, elle serait destinée à devenir un point très important, et ses progrès seraient encore plus rapides, si l'égoïsme des spéculateurs ne conspirait pour lui enlever le siège du gouvernement, afin de l'établir à l'embouchure de la Rivière des Osages, environ à 300 milles au-dessus, dans la vue de faire valoir des concessions, ou des acquisitions considérables de terres, qu'ils ont dans ces pays Sauvages.

On trouve après quatre milles, au Sud de St. Charles, un petit village qui répond très bien au nom, qu'il porte, de *Florissant.* Il est situé au milieu de superbes campagnes, entremêlées de prairies, et de forêts, où la charrue donne déjà des produits considérables. Monseigneur l'Évèque Dubourg y a fait un établissement de Religieuses, très utile pour l'éducation des filles de ses habitans ; et un autre de Jésuites, au moyen desquels il se propose de répandre le Catholicisme parmi les Sauvages, qui sont dispersés dans les pays limitrophes. Puissent-ils répondre aux vues évangéliques, et philantropiques de ce respectable Prélat.

De St. Charles je suis retourné à St. Louis, à travers une immense prairie, qui conduit, vers l'Est N.-E., au portage des *Sioux ;* elle est entrecoupée de petites monticules, appelées les *Mamelles*, à cause de leur forme.

Du sommet de ces Mamelles, l'œil découvre le

plus beau et le plus imposant spectacle, la rencontre des deux fleuves rivaux, qui confondent leur eaux, et coulent majestueusement dans le lointain. Partis à une distance considérable l'un de l'autre, quoique presqu'à la même latitude, ils ont parcouru une immense étendue de pays, toujours en se rapprochant, jusqu'au moment, où le Missouri, plus fougueux, s'élance sur le Mississippi, et trouble son onde, en y mêlant ses eaux, moins pures, quoique plus salubres.

La plus haute des piramides d'Egypte, serait obligée, je pense, de baisser pavillon devant les petites Mamelles de la Prairie de St. Charles, car, à coup sur, elle ne domine pas deux fleuves aussi imposans, des champs aussi rians, des bosquets aussi agréables, que ceux qui varient ce ravissant tableau. De là, Comtesse, je revoyais cette chaîne de rochers perpendiculaires, ressemblant aux *substructions* des palais de Pompée, et de Domitien, dont je vous ai parlé dans notre troisième promenade. L'illusion est parfaite ; et comme ces rochers s'élèvent sur le village, tout couvert de chaume, du Portage des *Sioux*, je croyais voir les palais d'Armide dominer orgueilleusement l'humble cabane de Baucis, et de Philémon.

Le Portage des *Sioux* est ainsi appelé, parce qu'autrefois ces Sauvages étendaient leurs prétentions territoriales jusque là, et y faisaient un portage pour passer plus vite du Mississippi au Missouri. C'est un assemblage d'une trentaine de huttes, habitées par un peuple issu de Sauvages, ou à demi Sauvages.

Ces pauvres habitans, en apprenant que j'étais Italien, sont accourus en foule autour de moi, hommes, femmes, et enfans, et tous, avec un empressement vraiment filial, me demandaient des nouvelles de leur père commun. " Le connais-
" sez-vous, me disaient-ils, oh ! qu'il nous a fait
" du bien ! qu'il nous aimait ! combien il a

" souffert pour nous! Nous ne trouverons " plus un père comme lui! Nous l'avons peut-" être perdu pour toujours!" Touché de ce spectacle vraiment attendrissant, je leur demandai quel était l'objet de leurs regrets. Ils me nommèrent Mr. Acquaroni, prêtre Italien. Cet Ecclésiastique, pendant un séjour de trois ou quatre ans parmi ces bonnes gens, était devenu leur idôle par sa piété, et la charité qui distinguaient son ministère. Donner tout ce qu'il avait aux pauvres; quêter pour eux; travailler la terre de ses mains, pour sa subsistance et la leur; ne se reposer des travaux corporels, que pour s'occuper des spirituels; telle était la vie constante de ce bon Missionnaire. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance dans cette ville; je l'ai embrassé avec les sentimens, qu'inspire la véritable vertu. Il est vicaire de cette cathédrale, co-adjuteur de l'abbé Moni, qui s'y fait aussi chérir par sa douceur, et ses vertus chrétiennes.

Je partis le 9 du mois passé de St. Louis, armes et bagages, c'est à dire avec mes curiosités Sauvages, et mon fidèle compagnon, le fameux canot de la Rivière Rouge, dont j'avais aussi arrêté le passage sur le steam-boat le Dolphin.

La Faiblesse Humaine se montre toujours par quelqu'endroit. Vous l'avouerai-je, Comtesse, que je suis encore inconsolable de la perte, que j'ai faite de mon canot. Le Capitaine, homme dur, et sans complaisance, sourd à mes remontrances, voulut le placer négligemment, et à son caprice; et, le steam-boat ayant échoué à 7 ou 8 milles au-dessous de St. Louis, la violence du choc fut telle, qu'il se brisa en éclats. Comment ne pas gémir sur le sort de ma chère nacelle! Elle avait parcouru avec moi, à travers mille écueils, plus de 2000 milles..... Nous avions souffert ensemble tant de vicissitudes..... Nous nous étions portés tour à tour......... Nous espérions

nous rappeler mutuellement, dans notre vieillesse, les régions difficiles, que nous avions parcourues, les dangers, que nous avions bravés, et tant de travaux..... Et un seul instant détruit toutes nos illusions..... et l'a jetée dans le néant.... Mon esprit, nourri depuis longtems de pensées lugubres, habitué à méditer sur les moindres incidens de la vie, voit partout le destin, qui m'accable, et l'image de la fragilité humaine...... l'état de celui qui a le malheur de survivre à ce qui lui est cher.... Je lui devais un tribut de reconnaissance, et je lui ai fait son épitaphe, que j'ajouterai à la fin de cette lettre.

Vous rappélerez, Comtesse, cette maison de bois, qui, dans ma deuxième promenade, semblait sortir des eaux, au confluent de l'Ohio et du Mississippi. En y repassant cette fois-ci, je ne la trouvai plus. Je la cherchais des yeux, elle avait disparu. Je crus qu'elle avait été engloutie; mais onme la montra fort loin du rivage, à l'E.-N.-E. du confluent. Ce phénomène, qui serait très curieux sur nos petites rivières, ne l'est point ici, où il se renouvelle tous les ans. L'inondation périodique, et quelquefois extraordinaire, de ces deux grands fleuves, l'avait mise au milieu des eaux, et celles-ci, en se retirant dans leur lit, l'avaient laissée à sec dans la campagne. Le steam-boat s'étant arrêté pour faire du bois, j'eus la curiosité de la voir de plus près; c'était réellement la même. Elle était perchée sur des pilotis de 15 pieds de haut, que l'eau couvrait entièrement la première fois. Les Naïades avaient déserté, pour éviter l'insalubrité de l'Eté.

Le lit du fleuve, au-dessous de l'embouchure de l'Ohio, est trés large, et embrasse de grandes îles; celle qu'on appèle *Wolf-Island*, ou du Loup, est la plus grande, qu'il rencontre dans son cours; elle a cinq milles de long, et deux de large. C'est l'endroit, où le fleuve est aussi dans sa plus

grande largeur ; on la calcule à plus de 6 milles. Elle est à environ 18 milles de l'Ohio. Le Mississippi, depuis l'Ohio jusqu'à ses embouchures, à quelqu'exception près, n'offre partout, que pays plat.

New-Madrid, à 44 milles de l'Ile du Loup, n'est ni vieux ni nouveau ; il n'est plus rien. Un tremblement de terre en 1812, et qui s'est renouvellé le 19, a détruit, ou englouti le peu de maisons, qu'il y avait, et qui n'était pas grande chose ; mais par sa situation, pouvant être l'entrepôt des établissemens civilisés, et du commerce avec les Sauvages, qui sont sur le derrière, il aurait pu devenir un point important. Le terrain a baissé considérablement, et il n'est plus susceptible de rien. Le Mississippi, ayant, comme tous les grands fleuves, ses alluvions périodiques, ordinairement dans les mois de Mai et de Juin, déborde presque toutes les années, et inonde ses deux rives jusqu'à 100 milles. Il forme alors une vaste mer.

A 43 milles plus bas, le fleuve s'est ouvert un nouveau passage, à l'Ouest, à travers une presqu'île, qui est devenue maintenant une île. Ce passage ne date que de deux ans ; il est encore inconnu aux Géographes. Cette nouvelle route épargne plus de 12 milles à la navigation. On prétend, que cette rupture est dû à la force, ou au poids de cet énorme volume d'eau ; mais la profondeur du canal, et sa forme inégale, me porte à croire, que c'est l'effet d'un tremblement de terre. Ce passage est d'environ trois quarts de mille en longueur. On l'appèle le *New Cut-off*, la Nouvelle Pointe-Coupée.

A environ 40 milles de là, on trouve un coteau élevé, qu'on appèle *Chikasaw Bluff*, et successivement trois autres sous la même dénomination, dans l'intervalle de 50 à 60 milles ; ils sont tous sur le bord oriental, dans l'Etat du Tennessee, qui confine au Nord avec celui du Kentucky, et, au Sud, avec celui du Mississippi ; ils apparte-

naient, ainsi que toutes les contrées environnantes, aux Sauvages du même nom ; mais les Américains craignent toujours, que la terre ne leur manque, quoique, comme je vous ai déjà dit, ils ne cultivent pas la 18e. partie de celle qu'ils ont déjà. Ils les ont aussi chassés à l'Ouest du Mississippi, vers les Arkansaws, le White-River, &c. Je crois que les Américains, à force de chasser les Sauvages, finiront par le devenir eux-mêmes ; j'en ai rencontré dans les forêts, dans les déserts, qui ne se distinguaient des Sauvages, que par la langue, et par cette propreté, qui règne chez toute la nation.

Entre l'embouchure de la Wolf-River, et le dernier de ces Bluffs, on vous fait voir l'endroit, où est bâtie la ville de Memphis ; mais je n'y ai vu ni les ruines de l'Ancienne, ni les progrès de la Moderne. C'est un petit village, que les inondations menacent tous les ans de renverser. Cependant c'est autant de plus qu'il n'y avait, avant que ces pays appartinsent aux Etats-Unis.

Environ 56 milles plus bas, on trouve l'embouchure de la rivière St. François, à l'Ouest. On m'a dit qu'elle est navigable pour l'espace de plus de 300 milles, et qu'elle remonte presque parallèle au Mississippi, vers le N. N.-O., et que ses sources sont près de celles du Merrimac, qui afflue, comme nous avons vu dans notre 2e. promenade, près de St. Louis. On vient de découvrir une mine de fer entre les sources de ces deux rivières, dont le minérais est si abondant, et d'une qualité si bonne, qu'il est malléable à la première fonte. Cette mine serait la merveille des mines de fer.

Vous vous rappellerez, Comtesse, que nous avons vu une autre rivière St. François au dessus des chûtes de St. Anthony. Je pense que Mr. la Salle, descendant le Mississippi, au moment que le père Hanepin le remontait, a découvert celle-ci le même jour, que ce dernier découvrait

celle de là haut, et qu'en conséquence elles ont reçu toutes les deux le même nom. L'embouchure de cette rivière et la partie inférieure de son cours se trouvent dans le territoire des Arkansaws, qui est borné au Nord par l'Etat du Missouri, au S. par celui de Louisiana, à l'O. par les montagnes du Nouveau Mexique, et par le Mississippi à l'Est.

A plus de 80 milles du St. François, la White River, ou Rivière Blanche, se jette aussi, du même côté, dans le Mississippi. Cette rivière est une pomme de discorde parmi les géographes américains. Il y en a qui lui accordent généreusement 1200 milles de navigation; tandis que d'autres ne veulent pas seulement qu'elle ait un cours de 300 milles. Il est des cartes qui placent ses sources principales au N. N.-O., vers son tributaire Black River; d'autres à l'O. S.-O. vers son propre cours; il y en a enfin, qui en parlent avec un ton d'assurance, quoiqu'ils en sachent encore moins que moi, qui n'en sais rien dutout; cependant j'ai vu son embouchure. Ce qui parait certain, c'est qu'à 25 ou 30 milles au dessus de son confluent avec le Mississippi, elle communique avec celle des Arkansaws, par le moyen d'un *Bayou*, mot technique approprié à tous les canaux naturels, qui servent de communication ou d'écoulement dans le bas Mississippi.

A 20 milles de la Rivière Blanche, la rivière des Arkansaws porte également le tribut de ses eaux au Grand Fleuve.

Il parait que cette Rivière, après le Missouri, l'Ohio, et la Rivière Rouge, que nous verrons plus bas, est le plus grand tributaire du Mississippi. Les opinions sont aussi partagées sur ses sources, et sur la longueur de son cours; de là vous concluerez facilement, Comtesse, qu'on n'en sait rien de positif. Cependant toutes ces régions ont été parcourues par de grandes *Expéditions*. Mais, qu'elle descende ou des *Black Mountains*,

ou des *Rocky Mountains*, ou des *Montagnes Cypowaises*; qu'elle soit navigable l'espace ou de 1980 milles, ou de 2000, ou qu'elle n'en ait que 1500 de cours, néanmoins il parait incontestable, que la direction de ses sources est vers le Nouveau Mexique, et que c'est une grande rivière. Certes. Comtesse, ce n'est pas là la manière la plus exacte de s'expliquer en géographie; mais n'ayant vu que son embouchure, je ne puis vous en dire d'avantage, à moins, que je ne m'érige aussi en créateur, pour vous tromper.

A 20 ou 40 milles plus bas, nous nous arrêtâmes le soir à une petite cabane, elle était habitée par une famille heureuse; mari et femme, et deux enfans. Ils cultivent un peu de maïs, ils ont du bétail, et le père calcule, qu'avant que ses deux enfans soyent majeurs, et qu'ils puissent abandonner la maison paternelle, ils doivent lui avoir rendu *au moins* 1500 *piastres chaque*, et ce, en coupant du bois pour les Steam-Boats, en en transportant à la Nouvelle-Orléans sur des *Flat-Boats*, (espèce de radeaux couverts,) et par d'autres spéculations, que ce grand débouché a ouvert à toutes ces contrées. Il ajouta, qu'alors, d'après ses calculs, il n'aura plus besoin d'eux, et qu'ils pourront s'en aller en paix, fonder ailleurs leur colonie, comme les Castors. Ce sont des *Yankees*, peuples, qui émigrent les pays occidentaux des Etats de New-York, et de Connecticut, et qui passent pour les Gascons, et les Piémontais des Etats-Unis. Ce qui veut dire, qu'ils ne sont pas des sots.

On m'a dit, que les *Yankees*, quand ils se séparent de leur maison paternelle, n'obtiennent, qu'une bride, un joug, une hache, et une pioche. C'est un patrimoine symbolique, avec lequel ils parcourent quelquefois trois ou quatre mille milles, jusqu'à ce qu'ils trouvent à l'employer utilement; et les parens ne savent plus rien de leurs fils, ni les fils de leurs parens.



Le jour suivant, nous nous arretâmes à une autre petite hutte, également de Yankees. Un Monsieur Américain, qui les avait connus autrefois ailleurs, à deux ou trois mille milles de là, leur demanda, par quelle aventure ils avaient abandonné leur premier établissement. Le chef répondit, que c'avait été pour s'éloigner des *voisins*, et qu'il allait aussi déserter de là, attendu qu'une famille était venue s'établir à 60 milles, dans son *voisinage*. Sa femme n'était pas à la maison. Elle avait été voir un *voisin*, son parent, à 80 milles de là. Vous voyez, Comtesse, que le terrain, qui suffit, en Italie, pour nous donner une demi-douzaine de Souverains, est trop reserré dans le Nouveau Monde, pour une famille d'Américains. Il parait, que l'esprit de societé ne les rapproche pas trop, ou que l'intérêt les éloigne. Le Colonel Boon, qui fut un des premiers à pénétrer dans les vastes déserts du Kentucky; à combattre, et à chasser les sauvages et les bêtes féroces, qui l'infestaient, avait une telle antipathie pour le *voisinage*, que pendant plus de 40 ans, il n'a fait que s'éloigner pour le fuir; de façon que, des limites orientales du Kentucky, il a été se confiner petit à petit jusque vers la rivière des Osages, une distance d'environ 1300; une famille, que je connais, s'étant établie à 100 milles derrière lui, allait le faire fuir encore, quand la mort l'arrêta. On croit, que si le Ciel l'eût laissé vivre encore un peu, il aurait fini par fuir les *voisins* jusqu'à la Mer Pacifique, d'où, probablement, un nouveau voisinage, *Européen*, l'aurait chassé jusque dans les terres hyperboliques de la Nouvelle Hollande.

La Rivière Yazoo descend de l'E., et sépare l'Etat du Tennessee de celui du Mississippi. Elle traverse tout le pays jusque vers les limites de l'Etat de la Georgie. Toutes les contrées qu'il baigne, appartenaient aussi il y a peu d'années aux Sauvages. Elle est à environ 170 milles de la Rivière des Arkansaws.

A 12 milles plus bas une jolie colline, qu'on appelle le *Walnut Hill*, rompt la monotonie de ces marécages éternels.

Nous arrivons à Natchez, Comtesse; c'est le premier endroit, qui, depuis St. Louis, offre des traces d'une civilisation avancée. Il faut nous y arrêter un instant; d'autant plus, qu'avant de passer outre, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur ce que ces pays ont été, pour mieux apprécier ce qu'ils sont.

La ville de Natchez est batie sur une colline, qui domine la rive orientale du Mississippi. Elle est à environ 850 milles de St. Louis; à 671 milles de l'embouchure de l'Ohio; à 285 milles de l'embouchure des Arkansaw, et à 100 de celle du Yazoo, du côté du Nord. Du côté du Sud, elle est environ à 300 milles de la Nouvelle-Orléans; à 175 du Bâton-Rouge, et à 73 de l'embouchure de la Rivière Rouge.

Je vous ai dit dans ma 2e. promenade, que les Français ont été les premiers à faire la découverte de ces régions, qu'on appèle Haute Louisiane. Nous sommes maintenant dans la basse Louisiane, et dont la découverte est également due aux Français.

Mr. La Salle, homme ferme et entreprenant, ne fut point découragé par la mauvaise réussite de ses premières découvertes sur l'Illinois; il redoubla de constance, et fit de nouvelles tentatives; et après avoir fixé un établissement à Kaskaskia, qu'il confia aussi à son fidèle Achate, le C. Tonti, il descendit, environ en 1678, le Mississippi, jusqu'à Natchez. Il retourna au Canada, sans laisser pénétrer son secret; de là il passa en France, où, ayant appris à la Cour, et ses nouvelles découvertes et ses plans, obtint une flotte, des hommes, et les moyens nécessaires pour former des colonies.

Il arriva dans le Golfe du Mexique, vers l'année 1684, il passa devant les embouchures du

Mississippi, qu'il cherchait. Mais, soit entêtement, ou présomption, il ne voulut point écouter les avis de ceux, qui lui indiquaient ces embouchures ; enfin, à la hauteur de la Baie St. Bernard, il s'aperçut de sa méprise. Il voulait retourner sur ses pas ; mais l'Amiral, commandant la flotte, fut sourd à sa voix, et poussa la barbarie, jusqu'à le débarquer sur ces plages Sauvages, où cet homme, digne d'un meilleur sort, fut massacré par les aventuriers, qui l'avaient suivi. Telle est l'histoire de cette première expédition.

La manie des découvertes était alors celle des Français, comme de tant d'autres peuples de l'Europe. Les Souverains au lieu de s'occuper du bonheur des peuples, qui leur étaient confiés, espérant de trouver de nouveaux moyens d'entretenir leur faste, et leurs vices, ruinaient le Vieux Monde, pour envoyer fouiller les terres du Nouveau. Mr. d'Iberville vint après La Salle, et débarqua en 1699 dans la baie de la Mobile, où il batit un mauvais fort, qu'on nomma *Dauphin*, dans l'Ile du *Massacre*, ainsi appelée, à cause du grand nombre de squelettes d'hommes, qu'il y trouva.

Il gagna, à travers les terres, le Mississippi, avec un détachement de ses gens; il remonta jusqu'à l'endroit, où est maintenant Natchez, qui peut-être avait été indiqué par Mr. La Salle, et y batit un fort, qu'il appela Rosalie. Natchez était le nom des peuples Sauvages, qui habitaient ces contrées, et qui accueillirent très bien les Français.

Mr. d'Iberville fonda, à l'embouchure du Perdido, une autre petite colonie, qu'on appella Biloxi ; mais l'insalubrité des endroits, et l'éloignement des établissemens, les uns des autres, empêchèrent ces colonies de prospérer ; et il s'en retourna en France l'année suivante.

Mr. Crosat lui succéda, comme fermier géné-

ral, pour 10 ans, de toute la colonie ; mais avant l'expiration de ce tems, il résigna, et réussit à se défaire d'un privilège, qui avait déjà englouti presque toute sa fortune, jadis très considérable.

Ces Français ne voulaient point encore s'occuper de la culture des terres, sans laquelle aucune colonie ne peut prospérer. Le petit commerce avec les Indiens ne pouvait leur donner que quelques peaux, mais point de pain ; et pendant, qu'ils couraient après les mines d'or, et d'argent, qu'ils ne trouvaient pas, ils perdaient le peu de ressources, qu'ils avaient, et gagnaient des maladies, qui les détruisaient. Telle est la cause du peu de succès, qu'ils eurent dans toutes leurs entreprises.

Dans l'année 1718, la fameuse campagnie de *Law*, ou des Indes, prit possession de la Basse Louisiane. Mais, quoique Mr. Bienville fut un gouverneur très habile et très éclairé, les vexations de la compagnie envers ces bons Français, qui s'étaient à la fin consacrés à l'agriculture, les impositions, dont on les chargeait, le monopole, qui exerçait le despotisme sur leur industrie, la lie du peuple dont on repeuplait la colonie, et finalement la guerre des Indiens, que l'injustice, l'avidité d'officiers mal choisis avaient provoquée, toutes ces circonstances contribuèrent à rendre encore plus malheureux les établissemens de la Basse Louisiane, et forcèrent le gouvernement à revoquer, en 1731, les privilèges, qu'il avait accordés à cette compagnie, qui ruinait et la France et ses colonies, et qui fut aussi une des causes éloignées de la révolution, que ce beau pays a éprouvé.

Cette colonie ne fut guère plus heureuse depuis 1731, jusqu'en 1763, époque à laquelle la France céda à l'Espagne la Basse Louisiane, avec tout ce qu'elle possédait à l'O. du Mississipi ; en méme temps, qu'elle cédait à l'Angleterre tout ce qui est à l'E., avec le Canada.

L'Espagne n'y enrichit, que quelques favoris, et quelque gouverneur; et Natchez et la Nouvelle-Orléans, et toutes ces contrées dépendantes n'ont commencé à fleurir, que quand les Etats-Unis en eurent fait l'acquisition de Napoléon, en 1803.

Les Américains individuellement, n'ont peut-être pas plus de mérite, que les Français, et les Espagnols; et je n'oserais jamais faire des comparaisons odieuses de nation à nation, d'individu à individu; mais je dirai, et je répéterai toujours ouvertement, qu'un gouvernement libéral est essentiellement bon et pour le peuple, et pour le monarque, et qu'un gouvernement despote est essentiellement mauvais pour le monde entier. Dans le premier, le souverain est assisté par les meilleurs de ses sujets, qui ayant un intérêt commun avec lui, et ne craignant point de lui faire entendre le langage de la vérité, l'éclairent avec franchise de leurs conseils. Tandis que dans le second, sa volonté est sans frein, et il est toujours en butte aux intrigues de favoris, que le seul égoïsme anime, de ministres qui finissent souvent par dominer sur lui-même.

Je n'affirmerai pas non plus, que le gouvernement des Etats-Unis n'ait point de vices. La nature humaine ne comporte point de perfection. Mais j'ose dire, qu'il n'y a peut-être pas un gouvernement au monde, qui en ait aussi peu, que celui-ci; pas même la République de St. Marino, qui est toute entière dans le petit village, qui lui donne le nom, et dont le clocher domine toutes les limites.

Je vous ai parlé, Comtesse, des guerres auxquelles ces Indiens ont été provoqués par quelques Français. Vous trouverez, peut-être, bon, que je vous en occupe un instant.

Les Natchez, étant ceux, qui avaient eu le plus à souffrir des vexations, que leur faisaient éprouver le Commandant du fort Rosalie, et

d'autres officiers, méchans comme lui, résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. Trop faibles pour agir ouvertement, ils complotérent, avec d'autres nations sauvages, le massacre général de leurs oppresseurs. N'ayant point d'almanach pour déterminer le jour où devait s'exécuter le complot, ils convinrent entr'eux, que chaque tribu planterait dans son camp quinze pieux le jour même, où ils avaient pris cette résolution; que chaque jour on en ôterait un, et que le dernier, qui resterait, serait le signal du massacre : en conséquence, le même jour, et presqu'à la même heure, un grand nombre de Français furent égorgés au fort Rosalie, sur le *Yazoo*, et ailleurs. Les Français qui survinrent vengèrent la mort de leurs frères par la destruction totale des Natchez; et la ville de Natchez s'élève, et fleurit maintenant à l'endroit même, où ces Sauvages avaient leur camp principal; et les bois, où ils chassaient le Daim et le Chevreuil, sont des plaines fertiles en coton.

Cette ville est vraiment charmante, et ses environs sont couverts de jolies petites maisons de campagne, où des planteurs se sont enrichis pendant les années passées, et s'appauvrissent maintenant, avec les prix des cotons.

Cette année, elle a été cruellement ravagée par la fièvre jaune. Près de 400 personnes sont mortes, et des visages blêmes, que je rencontrais dans toutes les rues, annonçaient, que plusieurs avaient été sur le point d'aller visiter l'Achéron, et ses sombres rivages. Parmi les morts, on a compté quatre médecins.

Des gros bâtimens à trois mâts arrivent jusque là, à plus de 400 milles de la mer, et pourraient remonter encore plus loin, s'ils avaient des cargaisons à faire. Elle est dans l'Etat du Mississippi: sa population était d'environ 5000 âmes, avant les ravages de la fièvre jaune.

A mesure qu'on descend, les habitations se

multiplient sur les bords du fleuve. On y cultive, en général, le coton, et le maïs.

Comme je vous ai déjà dit, à 73 milles plus bas que Natchez, on trouve l'embouchure de la Red River, ou Rivière Rouge, qui offre un charmant lointain vers l'Ouest.

Elle baigne nn pays très riche en coton, qui égale presque, en finesse, et par la longueur de ses soies, celui de la Georgie.

Le premier établissement, que les Français y firent, fut sous le gouvernement de Mr. D'Iberville, aux Natchitoches. Cette colonie était la plus florrissante de toutes, parcequ'elle était mieux gouvernée, par un brave et sage officier, Mr. St. Denis, qui par sa prudence avait gagné l'affection de ces Sauvages; au moyen desquels il poussait son commerce jusque dans le Nouveau Mexique, malgré la jalousie des Espagnols. Mais tous les établissemens de la Rivière Rouge, depuis, que ces pays appartiennent aux Américains, ont fait des progrès surprenans. La ville de Owachitta a déjà une population de plus de 3000 âmes; Natchitoches, de plus de 8000; Alexandrie, ou les Rapides, d'environ 7000. Ces villes sont toutes comprises dans l'Etat de la Louisiane, dont la Nouvelle-Orléans est la capitale. Les steam-boats remontent jusqu'à tous ces établissemens, sans le moindre obstacle. Cette Rivière est très considérable, et son cours est très long, mais ses sources sont encore entièrement inconnues. Une certaine *Expédition* crut les avoir trouvées. En descendant une rivière, elle fixait déjà les latitudes et les longitudes de la *Rivière Rouge*, les rumbs, et les méandres de son cours, les charmes de ses bords, elle avait déjà vu du *sable rouge* au fond de son lit. A son embouchure cette expédition croyait se trouver dans le Mississippi : elle se trouva dans l'*Arkansaw*, et c'était la Rivière *Canadienne*, qu'elle avait parcourue, laquelle coule du S.-O.

au N.-E., tandis que la Rivière Rouge descend du N.-O. au S.-E.

La Rivière Rouge est le dernier tributaire du Mississippi, comme la Rivière aux Hérons, est le premier; rivière que nous avons vue dans notre 8e. promenade, près des *Sources Juliennes.*

Au-dessous de la Rivière Rouge, le Mississippi, devient pour ainsi dire tributaire lui-même, car toutes les issues, qu'on trouve sur ses bords, et qu'on appèle *Bayoux*, ne sont à proprement parler, que des débouchés, que le Mississippi s'est formés lui-même, au moyen desquels, quand il est enflé, il verse ses eaux dans la mer; savoir: à sa droite à travers ces terres basses, qui étaient habitées autrefois par des Nations Sauvages, et qu'on appelle encore Opeloussas, Attakapas, Atchafalaya, où il se décharge dans une chaîne de lacs, qui communiquent à la mer, du côté de la Baie St. Bernard, et des embouchures de la Sabine. Sur sa gauche, il coule à travers les lacs Pontchartrain, Maurepas, et Borgne, vers le Beloxi, et la Mobile. La rivière de la Sabine sépare la Louisiane du Texas, à l'Ouest, cette région que le Mexique et les Etats-Unis se disputent, et où la Colonie, ou l'Expédition, sous la conduite du Général Lallemand, a eu un si mauvais succès. Cette province devrait appartenir aux Etats-Unis, et la France elle-même se l'était appropriée, car le Rio del Norte, qui la borne à l'Ouest, semble avoir été fixé par la Nature comme la limite du Nouveau Mexique, de ce côté là. Revenons aux bayoux.

Les Louisianais doivent y admirer l'ouvrage de la Providence, car sans cela, toutes ces riches plantations, qui bordent les deux rives du fleuve, depuis la Rivière Rouge jusque bien au-dessous de la Nouvelle-Orléans, seraient toujours inondées, ou pour mieux dire, elles n'existeraient pas, non plus que la Nouvelle-Orléans elle-même. Toutes ces vastes contrées, depuis

Natchez jusqu'au dessus de la Nouvelle-Madrid, sont inondées, presque tous les ans, par le Mississippi, qui s'élève quelquefois jusqu'à 40 pieds au-dessus de son niveau ordinaire; tandis qu'à la Nouvelle-Orléans il s'élève rarement au-dessus de 13 pieds, et la ville n'est jamais submergée.

Les denrées, que l'on cultive dans ces plantations, sont le Sucre, le Coton, le Maïs, et le Riz. L'Indigo y a dégénéré tout à fait, et on en a entièrement abandonné la culture. Le pays est trop humide, et trop chaud pour le froment.

Après ces petites notions générales, continuons notre promenade.

Le Bâton Rouge est une petite ville riante, située sur une petite hauteur, la dernière qu'on trouve sur le Mississippi, qui domine le fleuve, et d'où l'œil, embrasse une grande étendue du fleuve, et offre au spectateur, qui approche des deux côtés, un très joli lointain.

Le gouvernement des Etats-Unis y a fait batir de grandes casernes, qui ne sont pas encore achevées; peut-être pour y former un dépôt de troupe destinées à repousser les attaques, qui pourraient menacer une place aussi importante, que la Nouvelle-Orléans.

A 14 milles plus bas, le Bayou Manchac offrirait une situation intéressante pour ouvrir, au moyen d'un canal de peu de longueur, une navigation commode, et utile, du Mississippi au lac Pontchartrain, et conséquemment avec la Mobile, Pensacola, &c.

Je vous ai fait remarquer la première île du Mississippi, qui se trouve au milieu des petites chûtes au-dessus du Lac des Sables. Je dois aussi vous parler, en passant, de la dernière. Elle est à 30 milles au-dessous du Bayou Manchac, on devrait lui donner un nom distingué, celui d'Iberville, le premier Européen, qui remonta cette partie du Mississippi. A 11 milles de cet



île on trouve la petite ville Donaldson, située sur le Bayou Lafourche, qui conduit aux Attakapas, Opeloussas, &c. Elle est à 75 milles de la Nouvelle-Orléans. L'espace qui sépare ces deux villes est, pour ainsi dire, une ville continuelle, formée par les habitations des planteurs. Ce passage me rappèla ce Prince Persan, qui, accompagnant à Rome l'Empereur Constance, crut en voir l'entrée à 50 milles de son enceinte, au pont d'Auguste, près de *Fescennia.* J'y vis aussi en quelque sorte, l'image des délices, dont les richesses, et le bon gout des Vénitiens avaient fait un Paradis Terrestre de la *Brenta*, de Padoue à Venise.

Quand la Compagnie de *Law* ou des Indes, prit possession de la Louisiane, le chef-lieu du gouvernement était encore au Fort Dauphin; mais une tempête affreuse ayant encombré de sables toute la Baie de la Mobile, il fut transporté, par le Gouverneur Bienville, à l'endroit où est maintenant la Nouvelle-Orléans, nom qui lui fut donné, pour mieux rappeler à la Postérité la régence et la sagesse de Philippe d'Orléans. Je crois, donc, que cette ville ne date que de 1718 ou 19. On y transplanta ensuite l'établissement du Biloxi, endroit stérile et très insalubre; mais cet accroissement ne la rendit pas plus florissante. Elle ne fit que languir sous le régime Espagnol, et ce n'est aussi, que depuis qu'elle appartient à une nation, où les gouverneurs, au lieu d'être les tyrans des peuples, ne sont que, le dépositaires de leur volonté, et quelquefois même leur très humbles serviteurs; ce n'est, que depuis que l'industrie, le commerce, et la propriété n'y sont aucunement vexés, ni par l'abus de pouvoir, ni par le monopole, ni par les régies, que cette ville est parvenue à l'état de prospérité étonnante, où elle se trouve actuellement.

Elle est batie sur la rive gauche du Fleuve,

qui en fait une demi-lune, et dans une île d'environ 150 milles de tour, formée par le Mississippi, le Bayou Manchac et les Lacs Maurepas, et Ponchartrain.

De nouveaux batimens, presque tous en brique, font un grand contraste avec les vieux, presque tous en bois. Elle est en grande partie peuplée d'étrangers, et de créoles, descendans de Français, ainsi que d'Américains, que cette situation favorable au commerce, y attire de toute part. Elle est plus brillante, qu'aucune des autres villes de l'Amérique, que j'aie vues. Sa population est d'environ 45 mille âmes, population prodigieuse, pour une ville qui vient, pour ainsi dire, de sortir d'un marais, et où la fiévre jaune et l'insalubrité naturelle du climat, font plus ou moins toutes les années, des ravages épouvantables.

Un étranger, qui y entrerait la nuit, croirait y voir une grande capitale. On y trouve des rues très bien illuminées, avec des reverbères, un mouvement bruyant, et des fiacres qui la parcourent.

Il est étonnant, qu'une ville, à peine sortie de l'enfance, offre déjà une partie des agrémens des capitales de l'Europe, en fait d'amusemens; des courses de chevaux, des salles de spectacles, de concert, de bal, &c.; des *academies* de jeux de toute espèce. On compte dans l'étroite enceinte de cette ville, jusqu'à six maisons de jeu publiques, c'est-à-dire, quatre de plus qu'à Paris. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver cette passion si repandue chez un peuple commerçant, actif, et republicain. Je ne la croyais, que le partage des Cours, de la Dissipation, et de l'Oisivité.

Les Lacedémoniens l'avaient tellement en horreur, que Chilon, ayant été envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Corinthiens, fut si indigné de les trouver plongés dans la

vice du jeu, qu'il s'en retourna promptement, en leur disant, que ce serait ternir la gloire de Lacedémone, que de s'allier avec un peuple de joueurs.

On a tant écrit sur les suites funestes du jeu, qu'il n'y a presque plus rien à dire, et qu'on est réduit à répéter ce que de grands hommes en ont écrit. Tacite nous dit, que tel est l'empire de cette passion sur l'homme, qui s'y livre, que les Germains, finirent par se jouer eux-mêmes, c'est-à-dire, par jouer leur personne, et leur liberté. On ne sait trop comment expliquer cet amour pour un si dangereux divertissement dans une ville, qui offre tant d'autres moyens de distraction.

Outre l'agrément des sociétés privées, les amusemens publics sont très fréquens.

Deux théâtres offrent de très belles assemblées. On y voit des acteurs, qui seraient estimés même en Europe; et, pendant que je les fréquente, je n'y ai point entendu de ces grossières équivoques, qui sur les théâtres des Nations, qui prétendent être les plus policées, blessent à chaque instant, la décence et la pudeur.

Le théâtre Américain, quoique plus petit, est d'une forme plus regulière, que le théâtre Français, et tous les deux sont assez commodes, et assez bien distribués, quoique les architectes n'ayent pas étudié les Vitruves, ni les Bramantes.

Le théâtre français a des accessoires qu'on ne trouve peut-être pas dans aucune ville de province en Europe; une grande salle surtout, où l'on donne, par souscription, des bals, parés et masqués, qui pourraient rivaliser avec ceux de quelques unes de nos capitales, où les belles Créoles brillent sous les formes des graces, où l'on voit régner le luxe et la décence. La Louisiane doit ce bel établissement, et ses plaisirs, à Mr. Davis, qui y a sacrifié une grande partie de sa fortune. Il y a aussi un théâtre espagnol.

Le théâtre français, à l'exactitude et à l'enchantement des machines, qui jouent sur la scène, ajoute des décorations superbes, et d'un effet merveilleux. Mr. Fogliardi, qui en est le peintre, s'est acquis une réputation méritée, et connait parfaitement toutes les règles et les théories de l'optique. Il n'a manqué à cet estimable artiste, que d'être l'élève des Gonzaga, et des Cagliari, pour obtenir de la célébrité même en Europe. Il distribue les objets avec tant d'intelligence, et en fait sentir si bien la saillie, la rondeur, les nuances, et le clair-obscur, que la scène, naturellement petite, devient comme par magie, grande et spacieuse, et les yeux et l'imagination du spectateur y voyent les lieux, où l'action est supposée se passer.

Quoique grand admirateur des anciens, c'est avec joie, que je vante les modernes, lorsqu'ils m'en offrent l'occasion. Les anciens, nos maitres dans presque tous les arts, ne pourraient disputer aux modernes la gloire d'avoir perfectionné la science, et les effets de l'optique. Albert Durer, et Pietro del Borgo, en furent pour ainsi dire, les créateurs; Tiziano, Dominichino, Baldassar Peruzzi, furent des grands maitres, qui eurent des imitateurs encore plus grands qu'eux, surtout dans l'Ecole française, et flamande ; maintenant Grenet, Bassi, Werstapen, &c., font honneur à notre siècle dans cet art magique; et, sur la scène, on l'a presque poussé à la perfection. Mais il faut se garder d'adopter les opinions de Pérault, en ravalant le mérite des Peintres anciens, jusqu'à leur refuser toute connaissance de la perspective. La découverte des ruines de *Pompejanum*, et d'*Herculanum* doivent avoir contribué, je pense, à rendre sa présomption encore plus ridicule.

Aux talens *scénographiques*, Mr. Fogliardi réunit ceux du dessin, de cet art, dont on ne saurait assez vanter les avantages, et les prodiges, et

qui devrait être, en quelque sorte, l'idole de la jeunesse.

L'homme n'est que l'interprête de la Nature; mais la main nue de la Nature, quelque robuste, infatigable et souple qu'elle soit, ne peut suffire qu'à un petit nombre d'effets; une imitation servile des objets extérieurs de la Nature, n'achève point les grandes images: c'est à l'aide du génie, qu'elle a inspiré à l'homme, et des règles, qu'elle lui a permis de se créer, qu'elle se reproduit, pour ainsi dire, sous l'aspect d'une Nature plus belle, et plus sublime; et l'exercice de ce génie, et de ces règles, est fils du grand art du dessin.

La Nature donne les formes, le dessin les perfectionne, et les anime, comme un Promethée d'une vie presque sensible aux yeux du mortel, même le plus ignorant, et le plus stupide. Il était impossible que la Nature pût peindre la divinité des Vierges de Raphaël et de Sassoferrato, des Anges de Coreggio, et de Guido Reni, les attraits des amours de l'Albano, et l'expression parlante des figures de Giotto, et de Cimabue, sans l'aide du génie du dessin.

C'est par le dessin, qu'on commence à s'initier dans les mystères *delle tre Arti Sorelle*, de ces trois sœurs, l'architecture, la sculpture et la peinture, et c'est par ces trois arts, en quelque sorte, que l'homme civilisé se distingue de l'homme sauvage. Elles sont le dépôt le plus durable des vertus des hommes, et de leurs faiblesses. L'Histoire elle même y puise ses plus hautes connaissances. Je l'ai vue moi-même dans le *Latium*, dans la *Magna Gracia*, et ailleurs, avoir recours à ces monumens de l'antiquité, pour connaitre ce qui s'était toujours dérobé à ses recherches, ou pour corriger des erreurs, où les conjectures des sçavans l'avaient entrainée. Enfin les trois régnes de la Nature, doivent leurs plus grands progrêts à l'art du dessin.

Mr. Fogliardi, qui, le premier, en a ouvert une accadémie dans cette ville. mérite des éloges, et d'être encouragé : et il le sera sans doute ; car, quel est l'homme. parmi un peuple éclairé, qui ne désire coopérer aux moyens de voir revivre l'image d'une personne chérie, et de transmettre à la postérité la mémoire des hommes illustres, et des citoyens bienfaisans ?

Le gouvernement lui-même, auquel la Nation confie le soin de veiller aux progrès de sa civilisation, et qui sait apprécier les efforts vertueux de l'homme, ne pourra s'empêcher de favoriser, autant que possible, cette institution.

J'ai visité avec beaucoup de plaisir l'établissement de cet artiste distingué, et de cet homme de bien ; mais j'ai vu, Comtesse, ce qu'on voit aussi dans plusieurs des notres ; les jeunes gens vouloir s'écarter des règles fondées sur l'expérience, et des théories reçues. Une maison ne commence jamais par le comble, mais toujours par la base. On ne peut jamais peindre, ni sculpter l'ensemble d'un corps humain, d'une figure quelconque. avant d'en bien connaitre les parties. Il est impossible de rendre l'optique lointaine d'un paysage, si l'on ne connait pas les formes, qu'on doit donner aux arbres, et la place qui leur convient dans le tableau ; si l'on ne connait pas le mouvement, la grace, le caractère, qui sont propres à chaque animal, qui doit y faire épisode ; si l'on néglige les princîpes, qui enseignent la distribution, qu'on doit en faire sur la scéne. Un peintre ni un sculpteur ne pourront jamais draper une figure avant qu'ils n'en aient étudié le nu ; comme un architecte ne saura jamais faire un beau corinthien, s'il ne possède toutes les règles du dorique, et du ïonique, autrement il en naitra des monstres, tels que les édifices, qui sont sortis du crayon extravagant de notre Porromini. qui pour avoir voulu innover en architecture, en était devenu l'Attila.

Mais laissons pour un instant cette ville intéressante, et suivons le fleuve jusqu'à ses embouchures.

Cinq à six milles plus bas, il faut que je m'arrête. pour vous faire voir l'endroit, où les Américains triomphèrent des Anglais, dans cette fameuse bataille, qu'on appèle *la Bataille de la Nouvelle-Orléans*. Ce fut sur la rive gauche du Mississippi. et entre les plantations Rodriguez et Bienvenu.

Les Américains en ont beaucoup parlé ; mais vraiment ils n'ont pas tort, car, quoique presque tous militiens, et forts seulement de 4 ou 5000 hommes, et ramassés à la hâte, ils ont, pendant une quinzaine de jours constamment repoussé, et, le 8 Janvier 1815, complètement battu, et chassé une troupe d'environ 12000 hommes, commandés par un Général renommé de l'armée de Wellington, qui semblait mépriser l'ennemi qu'il venait attaquer, le Général Packenham, qui paya son audace avec la mort.

Cette Bataille mérite une juste célébrité au Général Jackson.

Il a déployé dans cette conjecture difficile du courage, de l'habileté, et une fermeté, qui contribua à combattre, d'abord, des obstacles, dont on semblait vouloir entraver, ou gêner ses dispositions; il rallia les esprits, et sauva la Louisiane du joug des Anglais. La reconnaissance de ses concitoyens éclata de mille manières. Il fut porté en triomphe dans les rues, couronné au théâtre, au milieu des applaudissemens d'une foule ivre de joie, et de victoire. Ce qu'il y a de remarquable, Comtesse, c'est, qu'au moment, que le peuple le recevait comme son libérateur, un juge le condamnait à 1000 piastres d'amende, comme violateur des lois: et ce qui ajoute à sa gloire, c'est qu'il les paya, comme un citoyen soumis aux tribunaux ordinaires, quand le salut de la Patrie n'était plus en danger, et

tir d'avoir servi les projets des Anglais, car ils donnèrent par là aux Américains un prétexte plausible, pour s'emparer des Florides, dont ils sont devenus possesseurs depuis, par un traité conclu entre les Etats-Unis et les Cortès.

Un peu plus bas, que le champ de bataille, commence le Lazaret, qui n'a de commun, que le nom avec les établissemens sanitaires d'Europe.

Le but principal de ce prétendu Lazaret, est d'empêcher l'introduction de la fièvre jaune, qu'on supposait portée à la Nouvelle-Orléans de l'Ile de Cube. Les Espagnols de cette île ont usé de représailles, et font faire quarantaine aux batimens, qui leur arrivent de la Nouvelle-Orléans. Je conclurai de cette double mesure, que la fièvre jaune prend également naissance dans les deux pays.

Douze milles plus bas, là, où le Mississippi fait un grand coude, est l'endroit, qu'on appèle *English Turn;* nom qui lui vint de ce que les Anglais, étant arrivés dans le commencement du dernier siècle jusqu'à cet endroit, pour remonter, et reconnaître le Mississippi, et ayant appris que les Français les avaient prévenus, s'en retournèrent.

Au bayou Plaquemine, sur la gauche, on trouve le fort St. Philip, qui sert pour garder ce passage, qui va à la mer, mais où ne peuvent passer que des petits batimens. Il est à 70 milles de la Nouvelle-Orléans.

A 80 milles, on trouve sur la droite, un autre grand passage à la mer, qu'on appelle *S.-O. pass*, un autre trois milles après, appellé *S. pass*; cinq milles plus loin, le grand passage, aussi sur la droite, appellé *S.-E. pass*, et *Main pass*, et presqu'aussitôt après, deux autres passages, dont un est appellé *Pass à la Loutre*, vers le N.-E.; l'autre, vers le N.-O., n'a point de nom.

Ce sont tous ces différens passages, qui constituent les embouchures de ce grand Fleuve, le

Mississippi, dont vous avez vu les *Sources Juliennes*, près du lac *Julie*, et dont vous avez parcouru le cours entier, avec moi, d'environ 3200 milles.

Je vous ai dit, comtesse, que le Missisippi était peut-être le premier Fleuve du monde; maintenant il n'y a point de peut être; je déclare et je soutiens, que c'est, sans contredit, le premier Fleuve du monde.

Pour vous en convaincre il faut que nous remontions jusqu'à ses sources; mais ne vous épouvantez pas, Comtesse; vous verrez que nous irons beaucoup plus vite, que nous n'avons fait pour le descendre.

Vous avez vu, que le Mississippi, par ses différens bayoux des deux côtés, communique avec toutes les terres de la Basse Louisiane, une infinité de lacs, et avec la mer.

Par la Rivière Rouge, il communique avec le Nouveau Mexique.

Par le Yazoo il traverse toutes ces régions, qui se trouvent sur les limites des Etats du Tennessee et du Mississippi, et étant navigable jusque vers ses sources, près de la Georgie, il peut communiquer au moyen de quelque portage, avec des rivières, qui descendent dans l'Océan Atlantique. Les sources du Tombecbee sont aussi près de celles du Yazoo, et conséquemment on peut se ménager une communication facile avec l'Alabama, et les terres qui environnent la baie de la Mobile, où le Tombecbee se jette.

Par le moyen de l'Arkansaw il sert de débouché aux établissemens formés dans le vaste territoire de ce nom; et comme on présume que les sources de l'Arkansaw touchent presqu'à celles du Colorado, il s'en suit, qu'au moyen de quelque portage le Mississippi pourrait communiquer avec le Golfe de California.

Par les Rivières White, et St. Francis, il pé-

nétre bien loin dans des régions très fertiles, et riches en mines.

Vous avez vu, Comtesse, avec quelles immenses contrées, avec combien d'Etats il communique par le moyen de l'Ohio. C'est l'âme des Etats de l'Illinois, d'Indiana, de l'Ohio, du Kentucky, du Tenessee, de la Pennsylvanie, et de la Virginie occidentales. Mais, si les canaux projétés s'executaient, il aurait d'autres communications beaucoup plus importantes. La Monongahela se joindrait au Potomac, qui se jette dans la Baie de Chesapeake, sur l'Atlantique. L'Allegheny avec le Lac Erie, et conséquemment, par le nouveau canal du Buffalo, il communiquerait avec New-York, et par le St. Laurent avec tout le Canada, et l'Atlantique septentrionale; avec tous les Lacs, ou la Mer Canadienne, formée par les Lacs St. Clair, Huron, Michigan, Supérieur, &c. Ces projets tendraient aussi à joindre le Muskingum, le Miami, et le Wabash, au Lac Erie. Revenons à son cours.

Par le moyen de la rivière *Kaskaskia*, il pénètre fort loin dans les terres, appelées *American bottom*, qui sont considérées comme les plus fertiles de l'Amérique, et à travers lesquelles on prétend que le Mississippi coulait autrefois.

Le Marimak lui apporte le plomb et le fer, dont ses mines abondent.

Le Missouri, par ses sources méridionales, et occidentales, établirait la communication du Mississippi avec les revières *Lewis* et *Clark*, qui se jettent dans la Colombia, et par conséquent avec la mer Pacifique.

L'Illinois le ferait communiquer, par le moyen d'un petit canal projeté, avec la rivière Cikago, qui se jette dans le lac Michigan.

Vous avez vu les Rivières le Moine, Yawoha, Rocky, Fièvre, Turkey, &c. porter bateau bien avant dans les terres.

L'Owisconsing, autre tributaire du Missisippi, communique aussi avec le lac Michigan.

La Rivière Cypowais, près du lac Pepin, communique au moyen d'un portage à la Rivière Menomeni, et conséquemment avec le lac Supérieur.

La Rivière Ste. Croix, y communique également, au moyen d'un petit portage, de ses sources à la Rivière *Burnt Wood.*

Vous avez vu jusqu'où conduit la Rivière St. Peter.

La Rivière de l'Eau-de-vie, et de St. François communiquent par le moyen des *Milles Lacs*, d'où elles sortent, à d'autres rivières, qui se jettent aussi dans le Lac Supérieur.

La Rivière aux Plumes de Corbeau, par le moyen de la Rivière La Feuille, qui s'y jette près de ses sources, communique avec le Lac Otter Tel, d'où sort la rivière du même nom; cette rivière, que les Anglais ont aussi baptisée de Red River, et dont les eaux se déchargent dans la Baie d'Hudson.

Vous vous rappelez, Comtesse, que la Rivière des Sables, qui tombe dans le Mississippi, communique aussi, par un petit portage, et par les rivières Sawana et St. Louis, avec le fond du Lac Supérieur, et que par le moyen des rivières des Pins, des Saules, de la Sangsue, &c., le Mississippi communique avec des régions immenses de peuples Sauvages.

Au bout du Lac Winepec, au Nord, il communique, au moyen d'un petit portage avec la Rivière du Chêne, qui tombe dans celle de la Pluie, par où l'on peut descendre, sur ces terres hautes, et à la Baie d'Hudson, par le Lac *Wood*, ou des Bois, et au Lac Supérieur, par le Lac de la Pluie.

Vous avez vu, que du Lac *Red Cedar* on parcourt ces pays Indiens, à l'Ouest. jusqu'au Lac de la Biche.

Que les Sources Juliennes sont tout près des sources de la Rivière Sanglante; et que par conséquent le Golfe du Mexique se joint par trois

mers, et sur différens points, et qui réunisse tant de merveilleux et tant de phénomènes à tant d'utilité; qui voie naviguer sur ses eaux, plus de cent *steam-boats*, un nombre infini d'autres batimens, chargés des denrées du monde, et auquel l'avenir promette des destinées si brillantes, comme au Mississippi. Jugez si le Mississippi, n'est pas le premier Fleuve du monde.

L'Amazone et la Plata peuvent l'emporter sur le Mississippi, par la longueur de leurs cours, et par le volume de leurs eaux, mais sous tous les autres rapports, bien plus importans, on ne saurait les comparer au Mississippi; et ce qui donne encore une supériorité bien décidée au Mississippi, c'est que sur tous ses bords, on respire l'air de la liberté, et que l'industrie n'y trouve aucune entrave.

Je ne puis, et ne dois quitter la Nouvelle-Orléans, Comtesse, sans vous parler du Père Antoine. C'est un vénérable Capucin Espagnol, qui depuis 48 ans consacre sa vie à offrir, sans fanatisme, à cette population les secours de la foi. Quoiqu'il ne soit pas Evèque, il est considéré comme le Patriarche. le Père de la Religion Catholique dans cette ville, comme le fondateur de toutes les Eglises, qui y existent, de ce culte. Il y est aimé, et estimé, généralement.

Vous vous attendiez, Comtesse, à avoir aussi quelqu'aperçu sur les institutions des Etats Unis, sur les mœurs et les habitudes de ces peuple, sur la liberté, et l'esclavage, qui y regnent. Je n'aurais pu vous offrir, qu'un croquis très incorrecte. Il faut examiner beaucoup plus, que je n'ai pu le faire jusqu'à présent. Ce ne sera que quand j'aurai mieux observé, et que je pourrai jouir de quelque repos, de quelque tranquillité dans ma chaumière, que je réussirai, peut-être, à vous en tracer un petit tableau.

Vous avez vu avec moi, Comtesse, le berceau, où nait le Mississippi, et le tombeau profond, où

il vient s'engloutir, après sa longue et brillante carrière. Madame Deshoulière, dans une charmante idyle, compare la vie de l'homme au cours agité d'un ruisseau. Cette image naïve est celle des hommes ordinaires; mais rien, suivant moi, ne ressemble autant à la course de ce grand Fleuve, que la carrière de cet Homme extraordinaire, qui, sorti de l'obscurité, parvint au faîte de la gloire, et s'engloutit tout d'un coup au milieu de ses triomphes.

La main de la Providence m'a conduit au terme d'une entreprise, dont, seul et contrarié de toute manière, j'osais à peine concevoir moi-même la possibilité. Je ne puis m'empêcher de jeter sur ce Fleuve un œil de satisfaction et d'orgueil; quoique dans toute sa majesté, il semble être moins fier devant moi. J'y ai acquis une sorte d'empire. Moi seul j'ai pénétré jusque dans la retraite, où le Dieu se cachait aux yeux des mortels. Je l'ai vu naissant, timide courbant son onde sous un faible canot; et, tout en lui donnant une souveraineté suprême, je lui ai fait perdre, en quelque sorte, sa divinité, en dévoilant au monde tous les secrêts de ses prodiges, et les incidens de sa carrière toute entière.

J'ai découvert l'endroit de son origine dans l'espace de la terre, mais qui nous dira son origine dans celui du tems? Les premiers feux du Soleil ont-ils éclairé son premier jour? appartient-il à l'antiquité, ou aux siècles modernes? Voila des grandes questions à examiner, et dont je laisse la solution à ceux, qui aiment à se perdre dans l'Immensité. Pour moi je sens le besoin de reprendre haleine, pour me préparer à de nouveaux tavaux.

Avant de quitter l'Amérique, si le brouillard de l'horizon politique ne vient pas entraver ma marche, j'espère vous conduire aux chûtes de Niagara, au Canada, au Mexique, et peut-être

dans des contrées plus lointaines. Vous voyez, Comtesse, que je me ménage bien des distractions... Mais, il est des vides, que rien ne peut remplir... Il est des impressions éternelles, que le tems, ni les soins, ne sauraient effacer... Il ne me reste désormais, d'autres consolations, que dans le souvenir, et la vénération de *ces rares vertus*, que nous chérissions en commun, et dans l'amitié des personnes, que j'estime. Veuillez, Comtesse, me conserver constamment la votre.

FIN DE LA ONZIEME ET DERNIERE LETTRE.

EPITAPHE
AU
CANOT SAUVAGE
DE
L'AUTEUR.

Quod petis infandum, Dilecta Liburnica, fatum!...
Vesuvioque procul Stabia (*) dira tibi est.
Vidisti jam tanta ubicumque pericula victrix ;
Teque triumphantem cœdit iniqua manus.
Indomitas sprevisti mecum, sœvasque catervas ;
Sed solus repetam, te pereunte, Lares.
Nunc eris in Superis index Mortalibus alter.
Exultant fletu Sidera cuncta meo.

(*) Ce fut dans sa *Liburnique*, ou petit bateau, et près de l'ancienne *Stabia*, dans le Golfe, ou Crathére de Naples, que Pline fut brulé par les cendres embrasées du *Vesuve*, lors de la terrible éruption du 79, sous le regne de Titus.

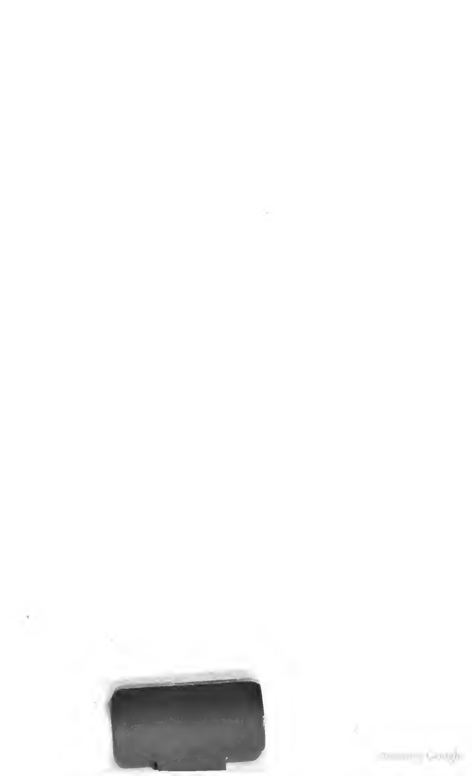
FIN.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA	Corrige	Page	ligne
Cinq	cinq cents	10	25
Que contribue	qui contribue	116	14
Catalini	Catalani	145	16
Et ne les a plus vu	et on ne les a plus vu	177	1
Vertis stragula	*vestis stragula*	183	24
Et qu'il rendent esclaves	et qu'il les rendent esclaves	219	14
Saninites	Samnites	289	12
Succede	succèdent	292	17
Leur eaux	leurs eaux	295	3
Les palais	le palais	ibid.	24
Trouvai	trouvais	297	18
300 milles	500 milles	300	16
A 20 ou 40 milles	à 30 ou 40 milles	301	12
1300	1300 milles	302	26
écités	excités	319	31




BIB